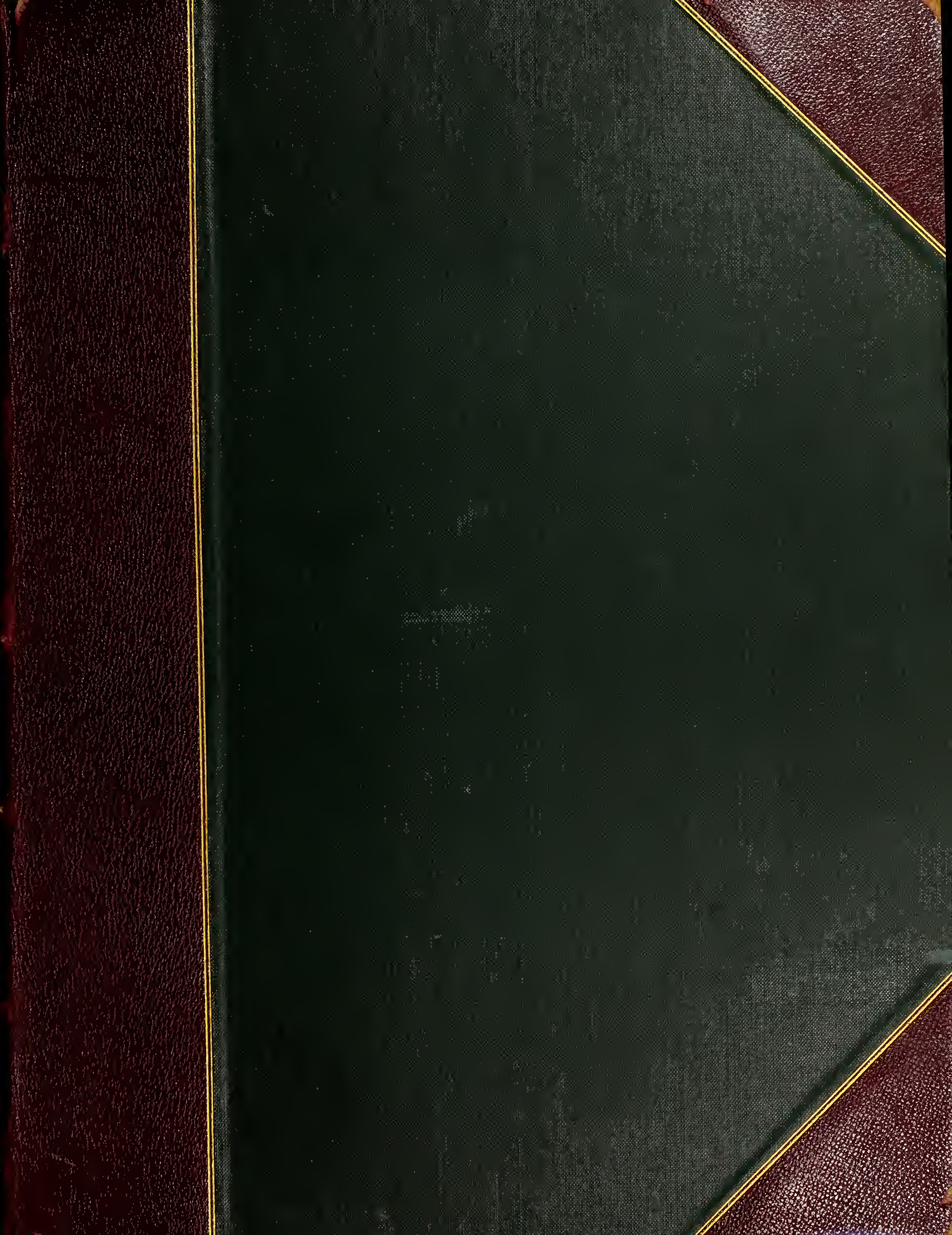
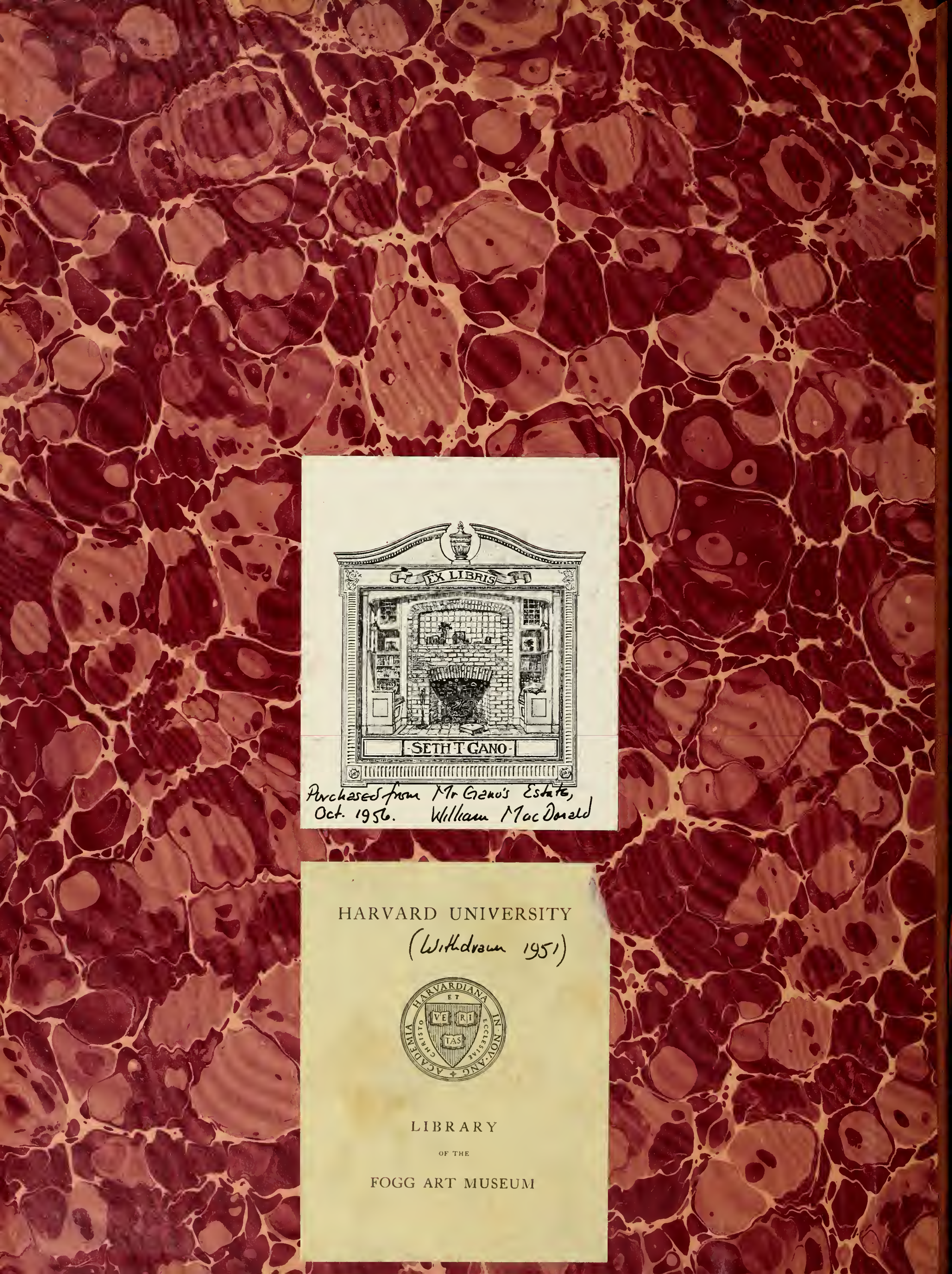



EX LIBRIS
SETH T GANO
Purchased from Mr Gano's Estate,
Oct. 1956. William MacDonald

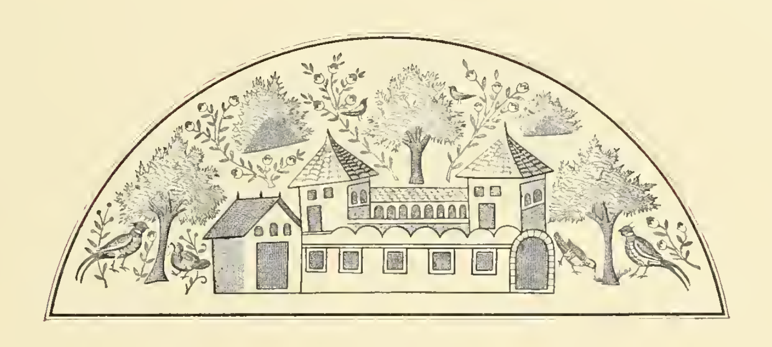


# L'HABITATION BYZANTINE

Général L. de BEYLIÉ

# L'HABITATION BYZANTINE

*Recherches sur l'Architecture civile des Byzantins et son influence en Europe*



GRENOBLE
Falque & F. Perrin
ÉDITEURS
Place Victor-Hugo, 9

PARIS
Ernest Leroux
ÉDITEUR
Rue Bonaparte, 28

1902

A Monsieur Gabriel MILLET

*Maître de Conférences à l'École des Hautes-Études*

Souvenir très affectueux et reconnaissant.

# PRÉFACE

# PRÉFACE

*L'auteur, en écrivant ce livre, a eu surtout pour but d'attirer l'attention du public qui s'intéresse aux choses de l'art, sur une question archéologique encore imparfaitement connue :* l'Habitation civile byzantine.

*Autant les monuments religieux ou militaires de la période byzantine sont nombreux et bien conservés, autant les spécimens de l'habitation byzantine sont rares ou peu étudiés.*

*La nomenclature de ces derniers sera vite faite; ce sont : 1° d'importants groupes d'habitations de la Syrie centrale des IVe, Ve et VIe siècles, d'un style très spécial, excellemment étudiés et relevés par M. de Vogüé ; 2° à Constantinople, les ruines de Tekfour-Sérail, que l'on attribue au palais de Constantin Porphyrogénète, et quelques autres vestiges des palais impériaux ; 3° à Ravenne, un pavillon du palais de Théodoric (VIe siècle) ; 4° une grande maison seigneuriale, du Xe ou XIe siècle, à Melnic, au nord-est de Salonique, sur la frontière turco-bulgare, maison qui a été découverte par M. Perdrizet et dont l'étude a été faite sur place, sur notre demande, par M. Chesnay, architecte à Paris. Cette maison, attribuée au Xe ou XIe siècle, appartiendrait plutôt au XIVe.*

*A ces documents viennent s'ajouter les renseignements fournis par les fonds architecturaux des mosaïques byzantines des églises de Ravenne, Venise, Palerme, Constantinople, Kiev, et les miniatures des manuscrits byzantins des grandes bibliothèques d'Europe : Paris, Rome, Madrid, Vienne, etc... Nous en avons fait de nombreux extraits que l'on trouvera dans le cours du présent volume.*

*Les plus intéressants et les plus nouveaux sont ceux du manuscrit illustré de Skylitzès, de la Bibliothèque nationale de Madrid. Ce précieux*

*monument, signalé récemment par M. Kondakov, puis par M. Schlumberger, qui en ont publié quelques miniatures, mérite une étude attentive et une publication intégrale. Elle a été entreprise, sur notre demande, par M. Millet ; et, en attendant qu'elle voie le jour, les dessins et photographies pourront être consultés à l'École des Hautes-Études. Le manuscrit compte 575 miniatures.*

*Les bas-reliefs de l'obélisque de Théodose, à Constantinople, la fameuse châsse en ivoire de la cathédrale de Trêves, plusieurs sarcophages du Musée de Saint-Jean-de-Latran et du Vatican, d'anciennes gravures, etc..., nous ont fourni des silhouettes d'édifices très intéressantes.*

*Enfin, nous avons tout particulièrement consulté dans notre étude les ouvrages suivants : l'*Épopée byzantine, *de Schlumberger, dont la lecture, soit dit en passant, nous a donné l'idée première du présent livre ; l'*Histoire du Bas-Empire, *par Lebeau ;* Le Palais impérial de Constantinople, *par Labarte ;* L'Architecture civile et religieuse dans la Syrie centrale, *par le comte de Vogüé;* L'Architecture byzantine, *par Texier;* L'Art byzantin, *par Bayet ;* Le Monastère de Daphni, *par Millet ;* Esquisse topographique de Constantinople, *par Mordtmann ;* Byzantine Constantinople, *par van Millingen; les Voyages de Barsky en Asie Mineure, en Grèce et au mont Athos, de 1722 à 1744 ; les documents recueillis par M. Millet et ses collaborateurs, surtout M. Eustache, architecte, à Mistra et au mont Athos, et qui font partie de la Collection des Hautes-Études, les ouvrages de Strzygowsky, Choisy, Viollet-le-Duc, Didron, Salzenberg, Cattaneo, Diehl, Gayet-Errard, etc...*

*Malgré tout, notre travail est forcément très incomplet, mais nous nous considérerons cependant comme satisfait si nous avons réussi à indiquer aux amateurs d'archéologie une voie nouvelle à suivre.*

*Il restera à étudier plus profondément les palais et habitations diverses construits aux IX^e^ et XI^e^ siècles, à Venise d'abord, puis dans la grande Grèce, c'est-à-dire dans tout le sud de l'Italie et spécialement dans les villes côtières, ainsi que dans l'Istrie, la Dalmatie, la Grèce proprement dite et dans les vieux quartiers de Constantinople. Cela constituera peut-être notre tâche future.*

---

# AVANT-PROPOS

AVANT-PROPOS

---

# L'ARCHITECTURE BYZANTINE

## SES CARACTÈRES GÉNÉRAUX

L'art byzantin nous apparaît surtout comme un art chrétien. Il succéda, grâce à l'avènement au pouvoir du christianisme et à la fondation de Constantinople, à l'art païen spécial à l'Orient des IIIe et IVe siècles de notre ère, auquel il emprunta d'abord les colonnades à arcades, les basiliques à abside et les temples circulaires ou octogones à coupole. Puis, après deux siècles de tâtonnements et quelques timides essais de coupoles à pendentifs, surtout en Asie Mineure, et un large emploi de mosaïques murales, il reçut, au VIe siècle, à la suite de la création du type de Sainte-Sophie, ses règles définitives caractérisées par le plan en forme de croix grecque et l'usage prédominant de la coupole sur pendentifs et des chapiteaux cubiques à dosseret.

Ce style se conserva sans variante essentielle en Orient jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, et il subsiste encore aujourd'hui, dans son principe et son esprit, en Russie et dans les monastères du mont Athos. Mais, en Italie et dans les régions occidentales de l'Europe, il se modifia avec plus de rapidité et disparut même complètement dès le XIIe siècle, en laissant toutefois sa forte empreinte dans les divers styles locaux qui lui succédèrent.

En d'autres termes, jusqu'au VIe siècle, l'art byzantin ne fut pas autre

chose que l'art romain d'Orient mis en honneur par les empereurs des dynasties syriennes et illyriennes, de Septime Sévère à Dioclétien, lesquels abandonnèrent petit à petit le système de la plate-bande, d'origine grecque, pour adopter presque exclusivement l'emploi de l'arcade et des coupoles assyriennes en usage en Perse depuis plus de trois mille ans.

Ce fut sous Dioclétien, à Spalato, que la première application de l'arcade sur colonne à la construction monumentale fut inaugurée. Jusque-là les colonnes n'étaient intervenues qu'à titre d'appliques purement décoratives, l'architecture officielle n'admettant pas l'intermédiaire d'une imposte sur des pieds droits carrés.

L'habitation civile suivit naturellement dans ses formes le mouvement général du goût et, de purement romaine qu'elle était, devint petit à petit byzantine, mais sans revêtir toutefois les formes extérieures absolument précises de l'art religieux. Malheureusement, ainsi que nous l'avons déjà dit, il n'existe rien ou presque rien de l'architecture purement civile de cette époque. Cela tient surtout à ce que les églises et les fondations pieuses ont été entretenues de siècle en siècle par le zèle des fidèles, tandis que les palais ont changé probablement d'affectation, suivant le caprice du maître, et ont cessé d'être entretenus lorsqu'ils ont cessé de plaire. C'est ainsi que, de nos jours encore, les souverains d'Orient abandonnent à leur avènement le palais de leur prédécesseur pour s'en construire un autre entièrement nouveau.

Les auteurs qui ont écrit sur l'art byzantin ont souvent tourné l'écueil de l'*habitation byzantine* en déclarant *à priori* que, l'art byzantin étant essentiellement religieux, il suffisait de bien déterminer les caractères architecturaux des édifices consacrés au culte pour avoir une idée exacte des constructions ayant eu une autre affectation. Ce principe, vrai dans ses grandes lignes, est peut-être insuffisant comme renseignement.

Nous n'avons, certes, pas la prétention, en ce qui nous concerne, d'avoir résolu le problème, car nous sommes trop pauvre en documents ; nous pensons simplement avoir déblayé un peu la voie à suivre.

Si notre étude ne satisfait pas complètement le spécialiste, elle pourra cependant être consultée avec fruit par les romanciers, les auteurs dramatiques et les artistes qui auront ainsi sous la main une mine précieuse et condensée de renseignements peu connus ou inédits.

Avant tout, et pour appuyer notre exposition, nous commencerons par donner quelques détails sur l'habitation civile de l'empire romain, laquelle n'a pas sensiblement varié pendant les cinq premiers siècles de notre ère et d'où est issue en partie la maison byzantine. Cette étude sera

d'autant plus utile que les idées répandues dans le monde, même lettré, au sujet de la maison romaine sont trop exclusives ; elle nous montrera entre autres que le type de la maison pompeïenne, si commune en province, était l'exception à Rome et que le type de la maison à quatre et cinq étages était la règle dans la capitale et dans les grandes villes fortifiées de l'empire.

Nous étudierons ensuite l'architecture civile de Byzance depuis la fondation de cette ville jusqu'à la fin de l'empire d'Orient, en y comprenant l'architecture de Syrie qu'on pourrait appeler pré-byzantine. Nous ne remonterons pas cependant à l'architecture persane qui est la véritable inspiratrice de toutes les architectures orientales, qu'elles soient byzantino-syriennes ou musulmanes.

Nous consacrerons enfin quelques chapitres aux habitations et aux palais byzantins de la Macédoine, du Péloponnèse, de l'Italie et de la Russie.

---

PREMIÈRE PARTIE

# L'HABITATION ROMAINE

## JUSQU'AUX PREMIÈRES ANNÉES DU IV^e^ SIÈCLE



BASILIQUE DE PARENZO

époque romaine

# L'HABITATION ROMAINE

## JUSQU'AUX PREMIÈRES ANNÉES DU IVe SIÈCLE

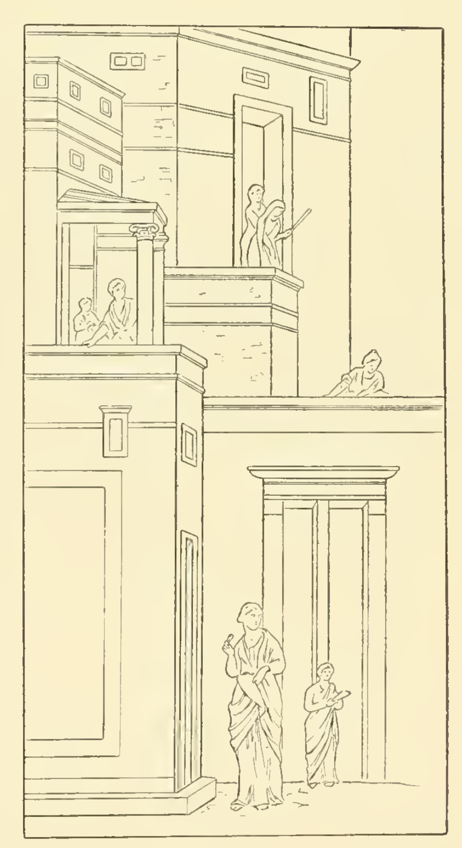
**I. Maisons de rapport. — II. Hôtels particuliers. — III. Palais.**

CHAPITRE I

### MAISONS DE RAPPORT

Dans une ville telle que Rome, où le terrain limité par les fortifications valait nécessairement un prix considérable, l'habitation de la classe moyenne et du peuple ne pouvait être que la maison de rapport, à plusieurs étages, et c'est bien là ce que nous disent Vitruve, Pline et Suétone. Les 47,920 maisons de rapport signalées par le recensement de Victor Publius étaient des maisons à cinq ou six étages.

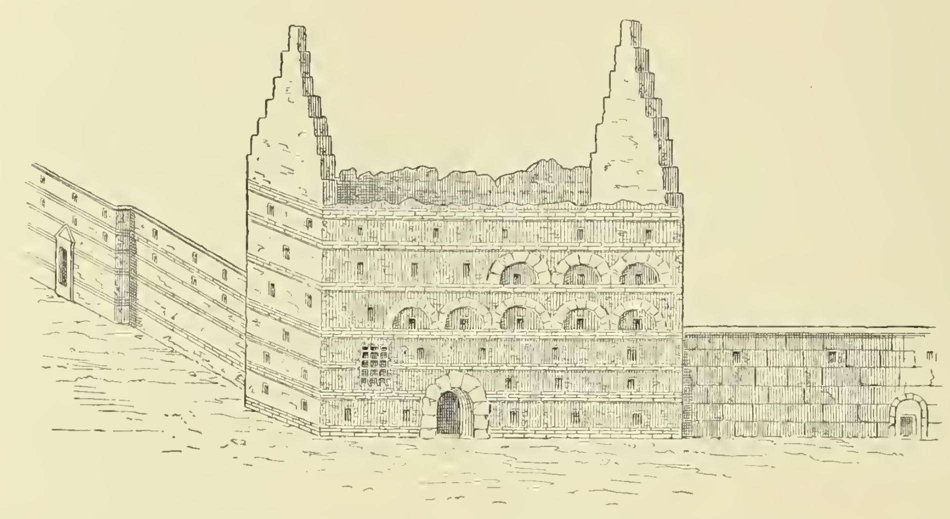
« Si on ne faisait les murs que d'un « pied et demi de large, dit Vitruve, ils « ne pourraient supporter qu'un étage, ce « qui serait fâcheux dans une ville comme « Rome qui a nécessairement besoin, pour « loger le nombre infini de ses habitants, « que la hauteur de ses édifices compense « le défaut de place, etc..... De plus, *la « multiplicité des étages et des balcons* « qu'on y fait rend les habitations fort « belles. »



Fresque de la maison de Livie, a Rome

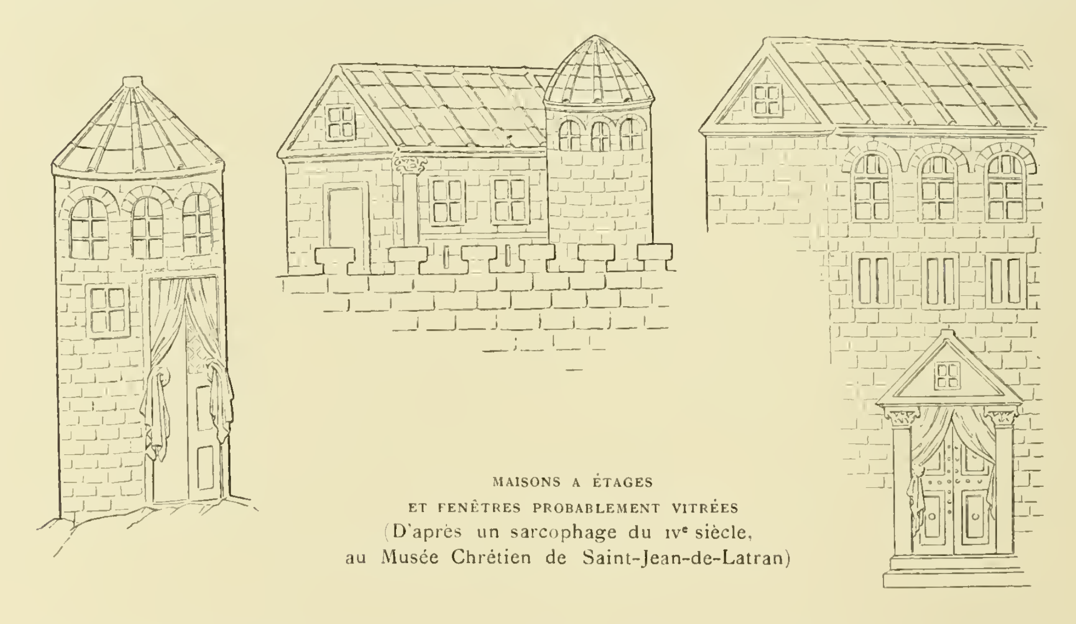
Le conseil du célèbre architecte fut si

bien suivi que l'empereur Auguste, d'après Strabon, dut intervenir pour empêcher les entrepreneurs de donner à leurs constructions une hauteur



Maison romaine, a Metz (d'après Montfaucon, *Antiquités expliquées)*

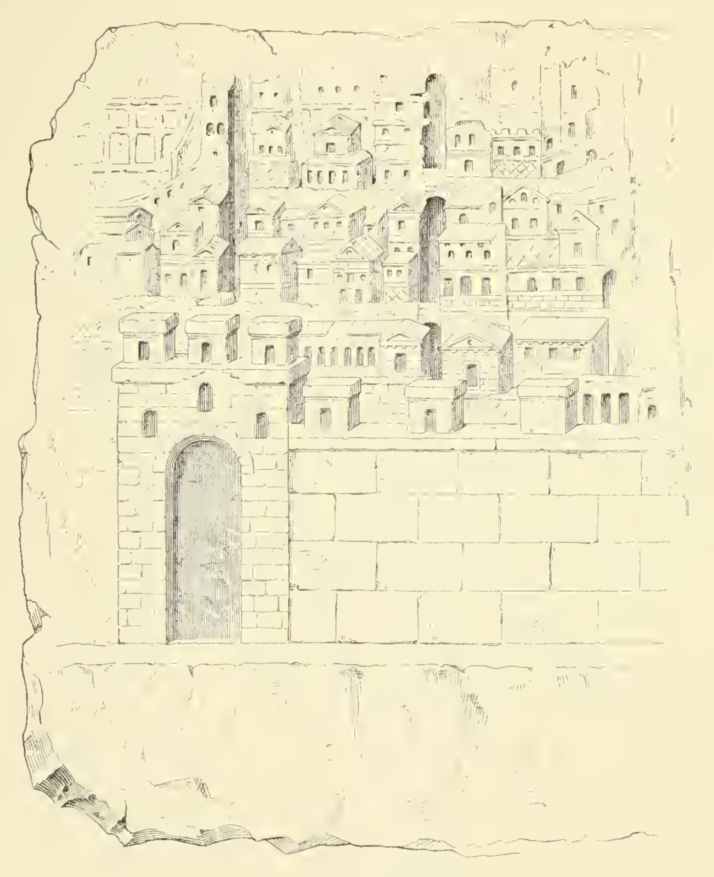
supérieure à soixante-dix pieds, soit vingt mètres, ce qui correspond à des maisons de cinq à six étages. Néron fut plus sévère encore et fixa ce chiffre à dix-sept mètres. On s'était aperçu, en effet, du danger que courraient les habitants de ces édifices élevés, non seulement en cas d'incendie, mais encore en temps d'inondations. Peut-être aussi les murs manquaient-ils de solidité.



MAISONS A ÉTAGES
ET FENÊTRES PROBABLEMENT VITRÉES
(D'après un sarcophage du IVe siècle,
au Musée Chrétien de Saint-Jean-de-Latran)

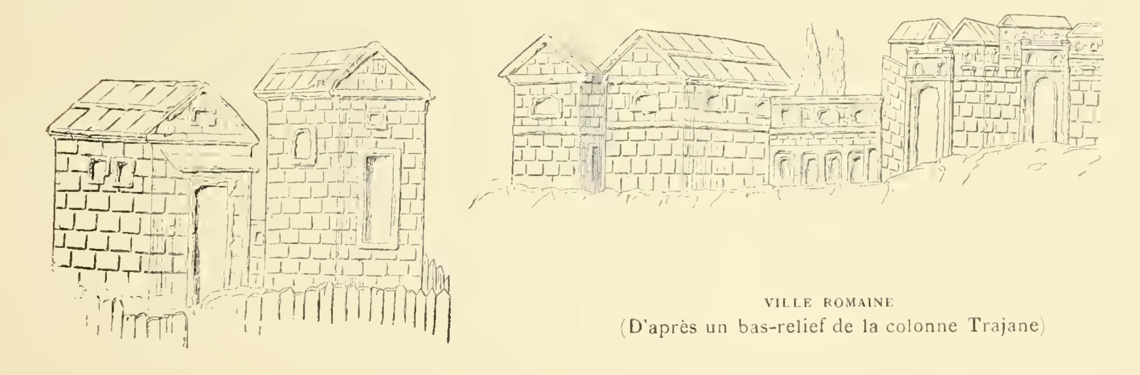
Juvénal se plaint de leur chute fréquente. Nous donnons ici, d'après les *Antiquités expliquées,* de Montfaucon, le dessin d'une maison romaine,

caserne défensive ou magasin militaire qui existait encore à Metz au commencement du XVIII$^{e}$ siècle. Elle avait six étages au-dessus du rez-de-chaussée et ses pignons à redans sont absolument semblables à ceux du palais de Constantin Porphyrogénète à Byzance. Les textes du code théodosien, nous dit Choizy, impliquaient des maisons à étages et des étages qui s'avançaient, comme ceux de Pompeï, au-dessus de la voie publique, par encorbellements successifs.



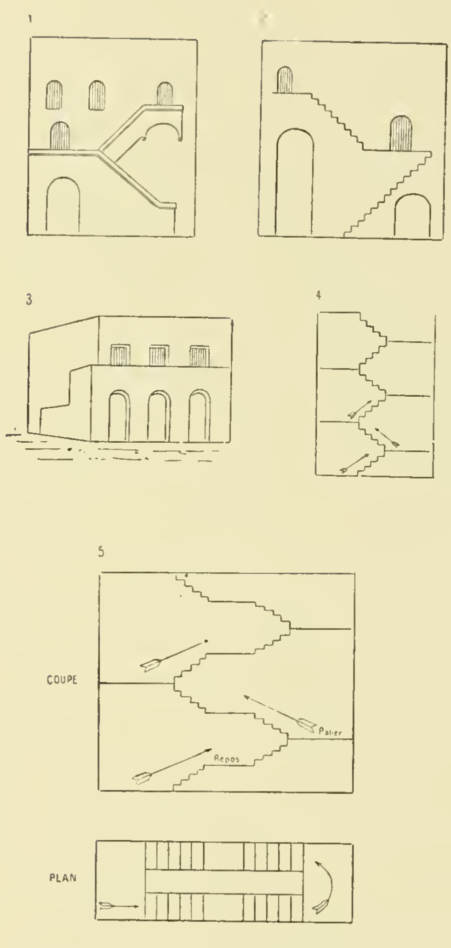
VILLE DU LAC FUCIN
(D'après un bas-relief du II$^{e}$ siècle : *Revue archéologique*, 1878)

Les maisons formaient des îlots réguliers entourés de rues sur les quatre faces. Ces dispositions avaient été prises à la suite du grand incendie de Rome, sous Néron, mais ces règlements tombèrent vite en désuétude. Un même propriétaire



VILLE ROMAINE
(D'après un bas-relief de la colonne Trajane)

possédait en général tout l'îlot. Il y avait cependant des exceptions : « Entre les pauvres citoyens et les riches », écrit Dezobry, « il y a une classe




1, 2, 3. — Maisons des environs de Naples
4. — Escaliers des thermes de Caracalla (coupe)
5. — Escalier du Colysée (coupe et plan)

« moyenne qui tient à n'habiter que « dans un logement à soi, qu'elle pos« sède en propriété, regardant comme « une honte ce qu'on appelle *inquilinus,* « locataire. Afin d'éviter cette note, les « demi-riches se réunissent trois ou qua« tre ensemble, plus ou moins, pour « simuler les opulents ; ils bâtissent ou « ils achètent à frais communs une mai« son dont ils se divisent la propriété : « l'un a le rez-de-chaussée, l'autre le « premier étage, un autre le deuxième « et ainsi de suite. » Nous devons remarquer, toutefois, que les textes du Digeste et du Code auxquels renvoie cet auteur semblent uniquement se rapporter aux maisons appartenant par héritage à plusieurs propriétaires. Actuellement, le même système est encore en usage dans quelques villes de France, notamment à Grenoble, vieille cité romaine.

Le rez-de-chaussée des maisons romaines était généralement occupé par des boutiques ; les appartements situés au-dessus se composaient d'une ou deux chambres, d'une cuisine et de latrines, et chaque appartement était desservi par des escaliers assez semblables aux nôtres. Il en existe encore de toutes sortes depuis l'escalier singulièrement étroit des colonnes Trajane et Antonine, les escaliers en zig-zag avec cinq paliers des thermes de Caracalla aux cages bien déterminées, jusqu'aux larges escaliers du Colysée allant du rez-de-chaussée au deuxième étage et ayant absolument l'aspect du bel escalier du pavillon de Sully, au Louvre. Les escaliers étaient en pierre, un peu raides, avec des repos entre chaque palier, mais ceux des faubourgs étaient souvent en bois et desservaient chaque étage au moyen d'une galerie découverte donnant sur une cour intérieure. Nombre de fourmilières de ce genre existent encore à Rome, à Naples et en France, les mêmes causes engendrant nécessairement les mêmes effets. Toujours est-il que certains de ces escaliers étaient fort larges,

puisque, d'après Tite-Live, en l'an 218, au temps d'Hannibal, un bœuf monta à un troisième étage.

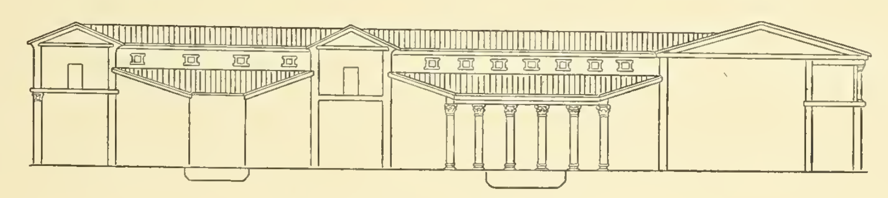
Dans la campagne romaine et spécialement aux environs de Naples et de Pompeï, les propriétaires, n'étant pas limités par le prix du terrain, se contentent de donner à leur villa un ou deux étages au-dessus du rez-de-chaussée. Ces maisons sont surmontées d'une terrasse et toutes, sans exception, sont pourvues d'un escalier extérieur en maçonnerie. Ce mode de construction n'a pas varié depuis deux mille ans.

Le loyer des maisons de rapport n'était pas exagéré. Un logement complet et commode sous la terrasse, c'est-à-dire au quatrième ou au cinquième étage, ne coûtait guère, d'après Plutarque, que 2,000 sesterces par an, soit environ 400 francs. Un petit hôtel particulier, agréable, revenait annuellement, au dire de Cicéron, à 30,000 sesterces, soit 6,000 francs. Les étages les moins élevés étaient naturellement les plus recherchés. Martial habitait un troisième étage.

## CHAPITRE II

## LA MAISON PATRICIENNE OU HOTEL PARTICULIER

D'après Victor Publius, il existait à Rome, au temps des Empereurs, deux mille maisons patriciennes; elles étaient toutes ou probablement toutes du type bien connu de la maison de Pompeï, et plus particulièrement de la maison dite de Pansa. Nous donnons celle-ci comme exemple parce que son plan est régulier et simple, mais il en est d'autres bien plus luxueuses.



Maison de Pansa a Pompeï (coupe)

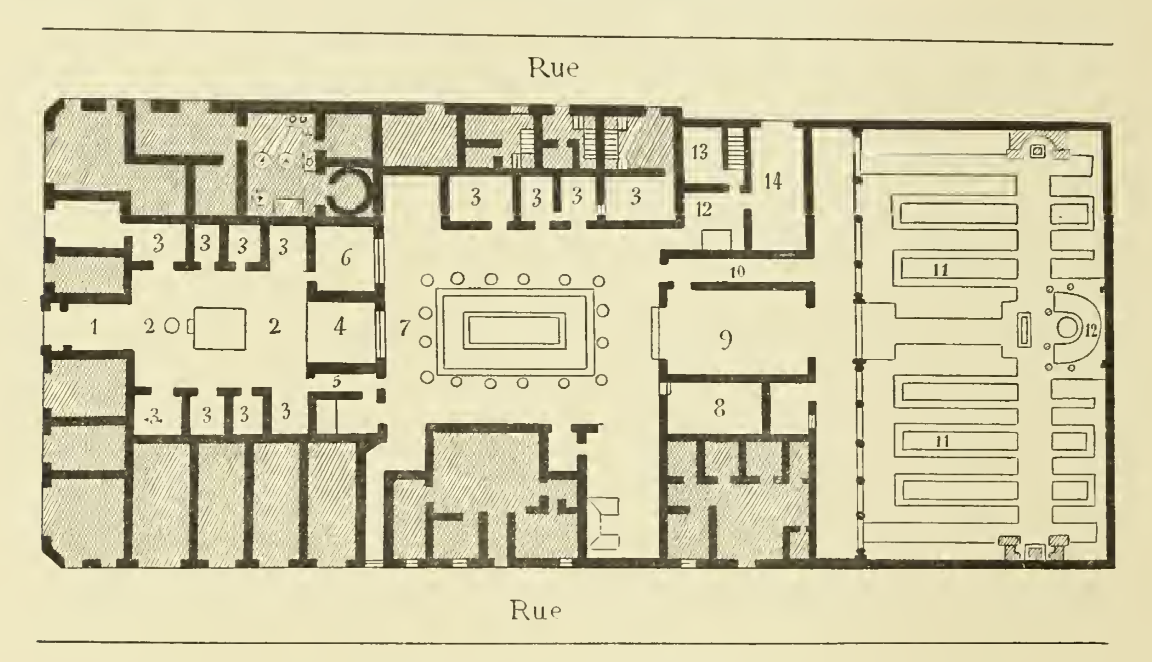
La maison comprenait un vestibule, un atrium et un péristyle.

Le vestibule était un petit corridor pavé de mosaïque sur lequel débouchait parfois la loge du portier.

L'atrium, ou cour à portique, était entouré des chambres de réception ou de service: salon, bureau, bibliothèque, chambre à coucher de l'inten-

dant, etc... C'est dans cette partie de l'habitation que se traitaient les affaires et qu'on recevait les fournisseurs. Au centre de la cour, un petit bassin servait de réceptacle aux eaux pluviales.

Le péristyle, réservé plus spécialement à la famille, était un petit jardin rectangulaire à portique, orné de bassins, de jets d'eau, de statues, entouré des chambres de maîtres, d'une salle à manger, d'un salon. Un petit jardin potager faisait suite quelquefois au péristyle.



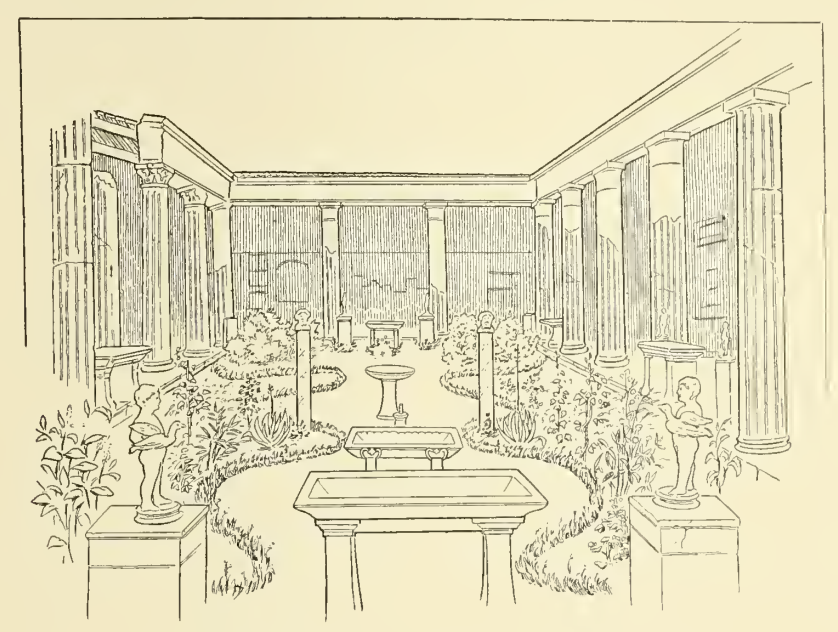

Maison de Pansa, a Pompeï (plan)

Sur les côtés, au rez-de-chaussée et encadrant l'îlot, à l'extérieur, s'ouvraient les boutiques louées aux marchands ou tenues par les esclaves du maître chargés de vendre au détail les produits de la propriété : vin, huile, légumes, etc... De nos jours encore, les grands propriétaires d'Italie font vendre leur vin dans une boutique extérieure attenant à la porte d'entrée.

Au premier étage se trouvaient les chambres des femmes et des esclaves. Les chambres des esclaves prenaient jour sur la rue, celles des femmes et de la maîtresse de maison sur l'atrium et le péristyle. Il va sans dire que les chambres des esclaves et celles des femmes, bien que situées au même étage de la maison, n'avaient aucune communication entre elles et étaient séparées par un mur.

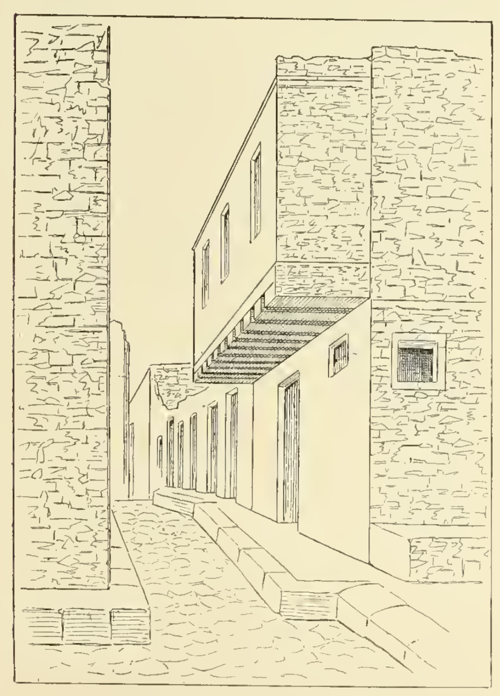
On montait du rez-de-chaussée au premier étage par de petits escaliers intérieurs, en bois ou en maçonnerie ; mais il n'y avait pas d'escalier

commun pour desservir tout l'étage ; chaque appartement avait son escalier spécial.



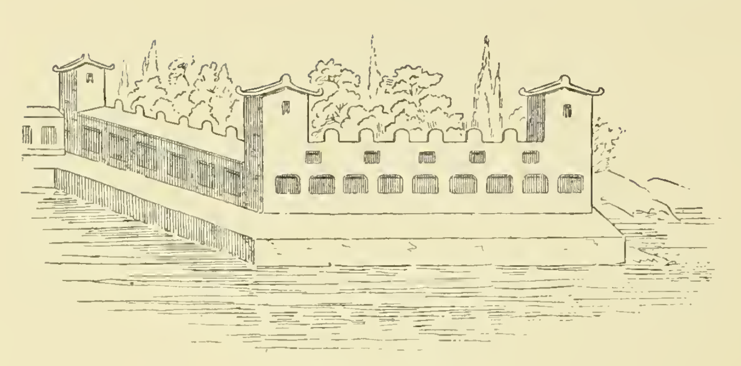
Jardin du péristyle de la maison des Vettii, a Pompeï

Toutes ces pièces présentaient, du reste, des dimensions exiguës et les chambres à coucher du rez-de-chaussée n'étaient, en réalité, que des alcôves sans fenêtres ou éclairées simplement par l'imposte située au-dessus de la porte. Cela suffisait aux Romains qui vivaient surtout au dehors et n'entraient dans leurs chambres que le soir pour se coucher.



Balcon couvert, a Pompeï

Il semble, toutefois, qu'une installation de ce genre ne devait guère être confortable en hiver, même dans l'Italie centrale et méridionale où les hivers, sans être rigoureux, sont cependant plus froids qu'à Nice et exigent, de nos jours, pour le service des étrangers, l'emploi de cheminées et de calorifères. Les Italiens faisaient probablement un large usage des braseros. Et Suétone nous parle du brasero que l'on portait dans la salle à manger

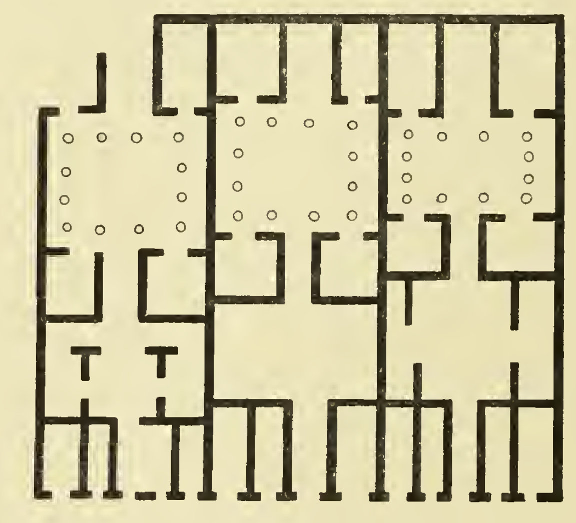


Fresque. de Pompeï

de Tibère, peu de temps avant sa mort. Les musées d'Italie possèdent de nombreux spécimens de ces meubles. A Rome, des calorifères, comme nous le voyons dans la maison de Livie (au Palatin), distribuaient la chaleur dans les pièces importantes au moyen de tuyaux ménagés dans les murs. Il paraîtrait aussi, d'après quelques vers d'Horace qui recommande à son ami de jeter beaucoup de bois sur le feu en hiver, que les cheminées n'étaient pas absolument inconnues en Italie; Perrault prétend qu'elles existaient en Gaule et il cite à ce propos, dans sa traduction de Vitruve, un passage d'un discours de Julien l'Apostat au ɪvᵉ siècle. A notre avis, en ce qui concerne les Gaules, il devait surtout être question de foyers situés au milieu des pièces d'habitation, avec échappement des produits de la combustion par une ouverture centrale du plafond. Cet usage existe encore dans les campagnes lorraines.

Des fenêtres à vitres assuraient en outre la fermeture des pièces où se tenait la famille pendant le jour. Ces vitres, dont on peut voir des carreaux de trente centimètres de côté dans les vitrines du Musée de Naples, et qui proviennent de Pompeï, étaient fabriquées par coulage à Sorrente, où se trouvait une verrerie célèbre.

Pline parle des vitrages qui fermaient les portiques de sa fameuse villa de Laurentium, et nous savons aussi par des textes précis que, dès le ɪvᵉ siècle, près de trois cents ans plus tard, il est vrai, les églises de Rome étaient garnies de fenêtres vitrées[1].



Maisons patriciennes
(D'après un fragment du plan de la Rome antique gravé sur marbre)

[1] Voyez Olivier Merson, *Les Vitraux;* Gerspach, *La Verrerie.*

La Basilique de Saint-Pierre de Rome, construite par Constantin, avait des vitraux de couleur, de même que Saint-Paul-hors-les-murs, Saint-Laurent, l'Abbaye des Trois-Fontaines, etc...

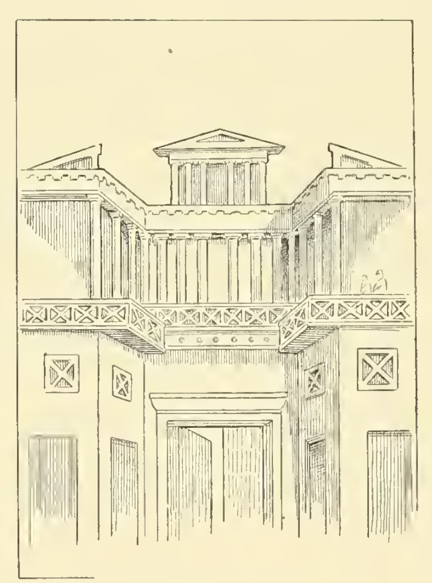
Il est à croire cependant que l'emploi des vitrages était assez limité et réservé surtout aux salles de réception ou de réunion des maisons très riches et des palais. Les maisons modestes devaient se contenter, de même que dans notre moyen âge, de simples volets en bois ou de fenêtres garnies d'étoffes huilées. Cela se passe encore ainsi en Chine et au Japon.

Les Romains employaient, concurremment avec les vitres et spécialement pour les salles de bains et parfois pour les serres, les plaques d'albâtre d'Orient transparentes et les feuilles de mica, etc...

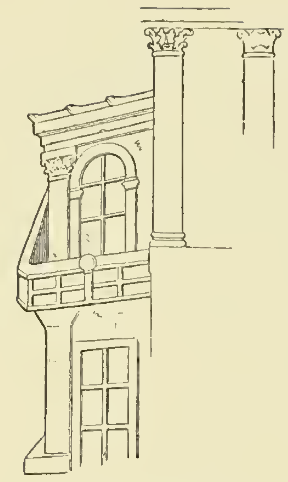
## CHAPITRE III

## LES PALAIS

Les palais étaient construits suivant les mêmes principes que les maisons pompéiennes, mais ils occupaient une étendue infiniment plus considérable et comprenaient, ainsi que le dit Vitruve, un appartement spécial pour chaque saison et pour chacun des maîtres. Les chambres à coucher avaient une orientation différente en hiver, en été, au printemps et en automne. Chaque appartement était pourvu d'un escalier spécial et formait ainsi un îlot isolé dans le palais même. Certaines pièces, comme la Pinacothèque (galerie de tableaux), occupaient en hauteur la place de deux étages, afin que le jour ne vînt que d'en haut. Les pilastres du premier étage correspondaient aux colonnes du rez-de-chaussée. Cette disposition et la disposition en îlots indiquée précédemment donnaient un aspect pittoresque à l'ensemble du bâtiment, mais empêchaient qu'un escalier unique desservît tous les étages, ainsi que cela a lieu dans nos hôtels modernes. Une fresque de Pompeï,



Intérieur d'un palais
(D'après une fresque de Pompeï)

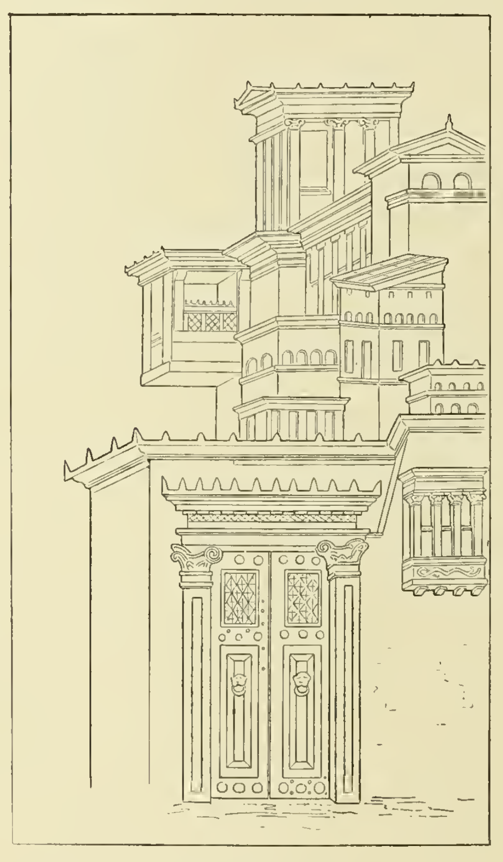


Étage a balcons
(D'après un bas-relief romain du Musée du Vatican)

que nous reproduisons, représente un premier étage à colonnades donnant sur une cour intérieure d'un palais.

Les murs des chambres, des salles et des portiques étaient couverts de peintures décoratives du style un peu baroque, mais si gracieux, auquel on a donné le nom de style pompeien. Vitruve, qui écrivait du temps d'Auguste, s'élève plaisamment, mais sans succès, contre cette manie de peindre des motifs d'architecture invraisemblables : « où des roseaux soutiennent des toits, où des chandeliers supportent des palais et de frêles tiges de fleurs des figures humaines ». Il estime que l'on ne doit reproduire que des choses réelles.

Presque tous les palais avaient un ou plusieurs étages au-dessus du rez-de-chaussée. Cornelius Nepos prétend que les femmes habitaient volontiers le premier étage, donnant sur la rue, ce qui leur permettait de recevoir qui elles voulaient. Il est fort possible que cet usage fût courant dans la capitale, où les appartements étaient plus vastes, les rues plus larges et les habitudes mondaines plus libres que dans les villes de province, mais nous savons que dans la maison pompeïenne les femmes étaient, au contraire, reléguées dans les pièces qui entouraient le péristyle, c'est-à-dire la cour du fond.



Moucharabies
(D'après une fresque du IIe siècle, à Boscareale)

L'étage supérieur était surmonté soit d'une terrasse, soit d'un toit; lorsqu'il se terminait par une terrasse, on y établissait généralement un jardin avec des treilles formant bosquet, des *pergulæ* (colonnes avec plantes grimpantes et toits de verdure) et des jets d'eau. Les terrasses étaient parfois à une grande hauteur au-dessus



La porte noire, a Trèves
(Façade monumentale à étages)

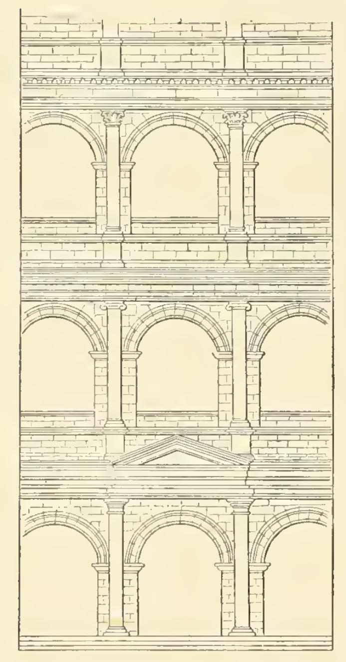
du sol, car Martial parle d'un escalier de deux cents marches conduisant à un *solarium*, ce qui paraît excessif et doit correspondre à une tour. La mode de ces jardins aériens est revenue de nos jours à Paris. L'exemple le plus curieux nous est donné par le magnifique hôtel de Coislin, qui fait face au Ministère de la Marine, au coin de la rue Royale et de la place de la Concorde.

Il y avait des fleurs aux fenêtres : Pline nous apprend que les fenêtres des étages supérieurs étaient ornées de caisses pleines de fleurs.

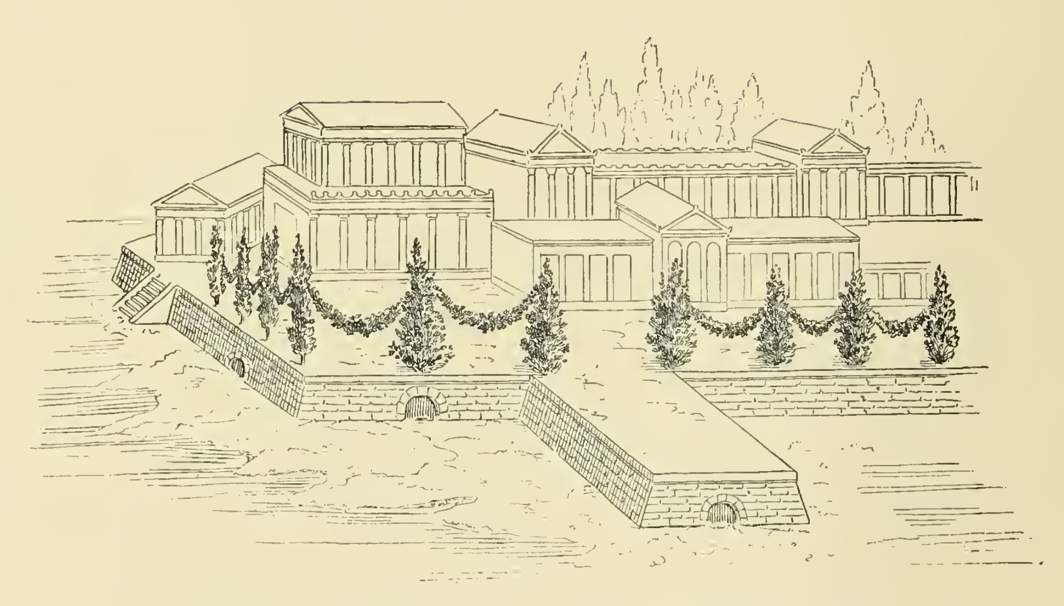
Les palais des empereurs et des grands personnages se composaient, en outre, d'un certain nombre de salles d'audience, de tricliniums, de basiliques, de thermes, de casernes pour la garde, de substructions pour les esclaves, etc... sans compter les grands vestibules ou cours, garnis de portiques qui devaient, au dire de Vitruve, précéder les palais. Il n'en existait pas dans la petite ville, somme toute assez modeste, de Pompeï, et cela se conçoit.

Les cours d'honneur de nos grands hôtels du XVIIIe siècle remplissaient le même rôle que ces atriums.

Nous pouvons nous faire une idée assez exacte des façades des palais antiques en nous reportant aux décorations architecturales encore existantes des scènes théâtrales de l'époque. Nous savons, en effet, par Vitruve que ces décorations



Colysée (Type de façade à étages)



Grande villa sur le bord de la mer (d'après une fresque de Pompeï)



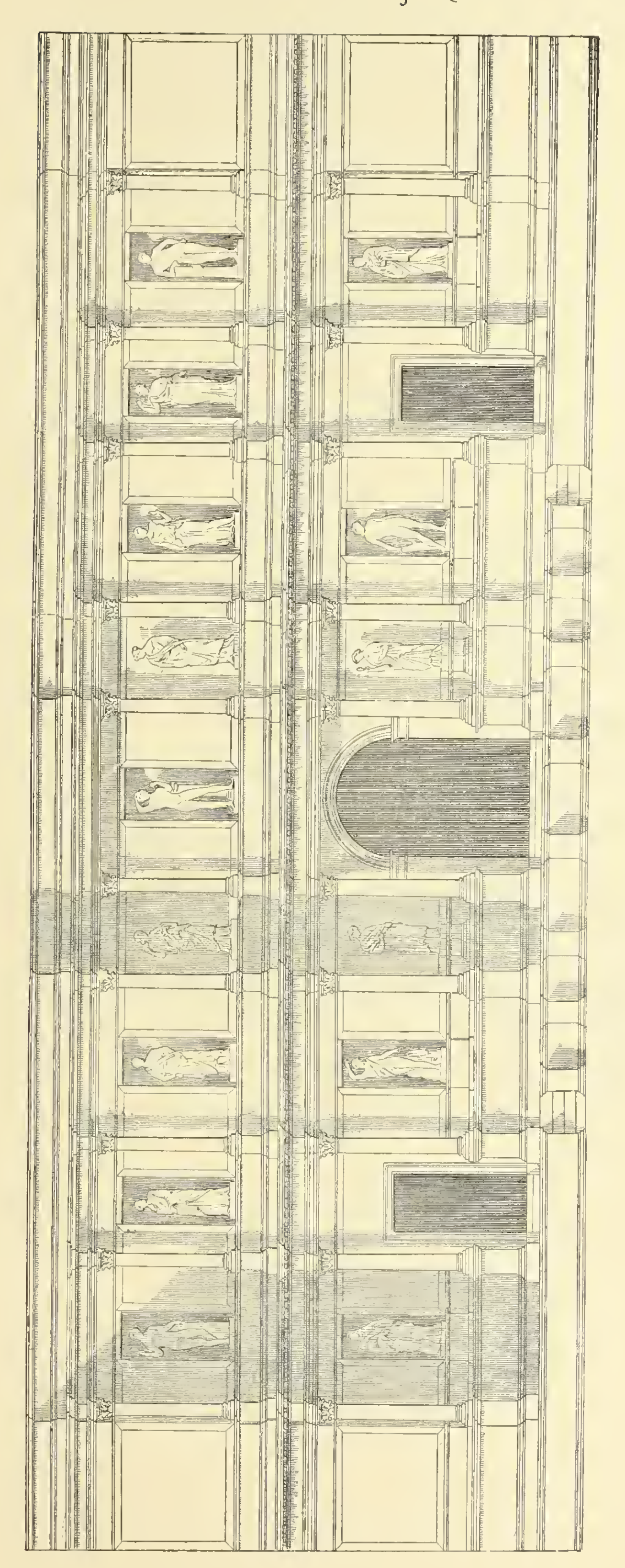
Façade des thermes de Dioclétien, ive siècle (d'après Piranesi)
(Type de façade à étages



Phot. Noack, Gênes

PALAIS TURSI, A GÊNES

XVI^e SIÈCLE



SCÈNE DU THÉATRE D'HERCULANUM (Type de façade de palais)

représentaient, en principe, des façades de palais. La scène tragique comportait, comme fond, une façade de palais impérial avec des colonnes et des frontons élevés. Le décor de la scène comique, au contraire, représentait des façades de maisons particulières avec des balcons et des fenêtres « disposées à la manière des bâtiments ordinaires ». Nous donnons ici, choisi entre beaucoup d'autres du même genre, le fond scénique du théâtre d'Herculanum qui est resté dans son lit de lave ce qu'il était il y a deux mille ans. Une gravure de Piranesi, que nous reproduisons, nous fournit un excellent exemple de façade monumentale : c'est celle des thermes de Dioclétien, à Rome.

On le voit, les façades des palais de l'Empire ne différaient pas sensiblement de certaines façades de palais de la Renaissance italienne et française et même de notre Louvre (cour de l'Horloge). Il est certain que les artistes des XV^e et XVI^e siècles ont eu sous

les yeux des ruines importantes qui leur ont servi de modèles et qui, depuis, ont disparu.

L'atavisme ou le climat en ont, dans une certaine mesure, conservé le type, de nos jours.

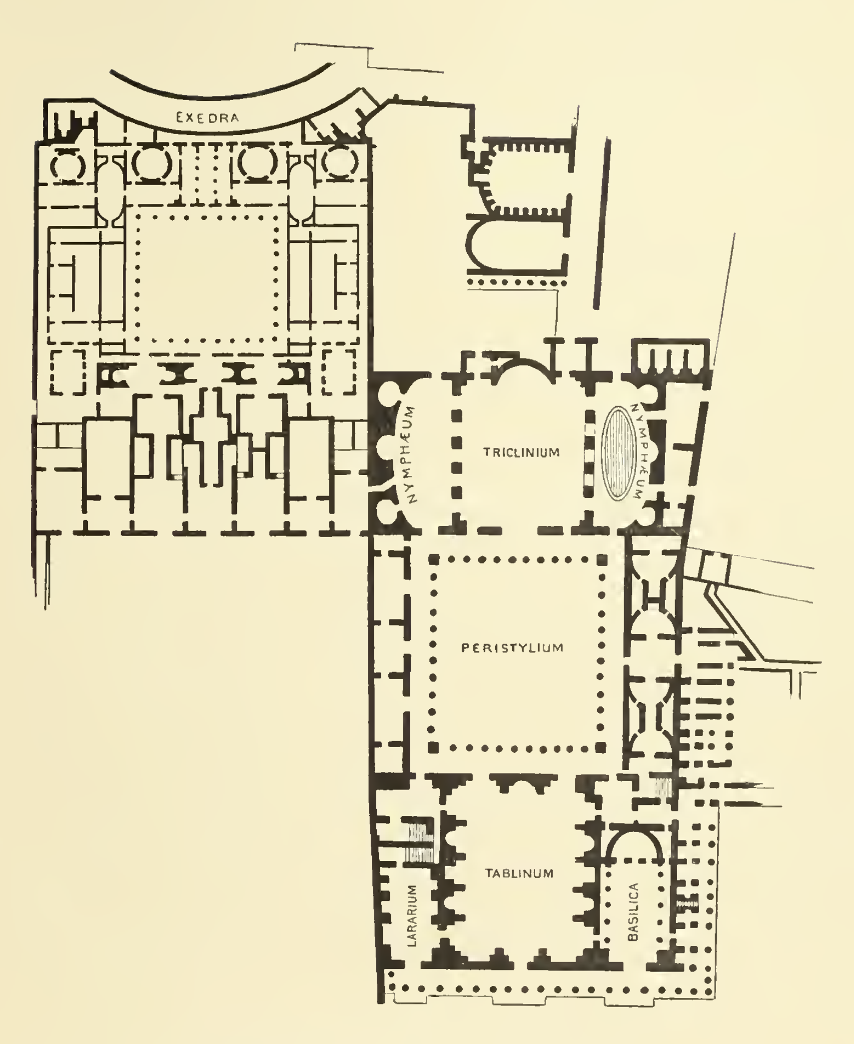
Nous donnons ici, comme exemple, la cour intérieure du palais Tursi, à Gênes, qui rappelle d'une façon frappante les cours intérieures des palais de l'ancienne Rome et spécialement de Pompeï. Les colonnades à plein cintre, qui régnaient déjà à la fin du IIIe siècle et à la fin du IVe siècle, ont remplacé ici les plates-bandes des premiers temps de l'Empire, mais le plan du palais, établi au XVIe siècle, est franchement inspiré par les réminiscences antiques. Il comprend un vestibule à colonnes, un atrium ou péristyle, puis des jardins.

On remarquera que les chambres débouchent directement, ainsi qu'à Pompeï, sur les galeries ouvertes du rez-de-chaussée et du premier étage. Gênes, Milan, Venise, Bologne, Florence, Rome et Naples possèdent des quantités de palais du même genre. Tantôt les galeries sont ouvertes seulement au rez-de-chaussée, tantôt elles sont ouvertes au rez-de-chaussée et au premier étage.

Les ruines de trois palais impériaux subsistent encore, ce sont : *a)* le palais des Empereurs, au mont Palatin ; *b)* la villa d'Hadrien, dans la campagne romaine ; *c)* le palais de Dioclétien, à Spalato, en Dalmatie.

*a) Palais des Empereurs au mont Palatin.* — Les ruines du palais des Empereurs, au mont Palatin, et spécialement celles du palais d'Auguste, dont la distribution des salles de réception est encore parfaitement apparente (voir le plan), ont été mises à jour à la suite de fouilles exécutées sous le règne du pape Pie IX, aux frais de l'empereur Napoléon III. Les travaux, interrompus depuis cette époque, seront repris par le gouvernement italien dès que les circonstances le permettront. Le plan est fort nettement dessiné sur le sol par les fondations et les parties restantes des murs et les piédestaux des colonnes, mais il est encore impossible de se rendre compte de ce qu'étaient les appartements particuliers des empereurs; les pièces d'apparat et de réception, telles que temple particulier, salle de justice, salle du trône, salle à manger, etc..., ont seules été dégagées jusqu'ici. Encore la destination de ces salles basilicales n'a-t-elle pas été fixée par les critiques modernes d'une façon définitive.

Nous pensons que vue du Forum et de la Voie sacrée, cette agglomération de palais devait présenter à peu près l'aspect de la grande villa de la page 14.



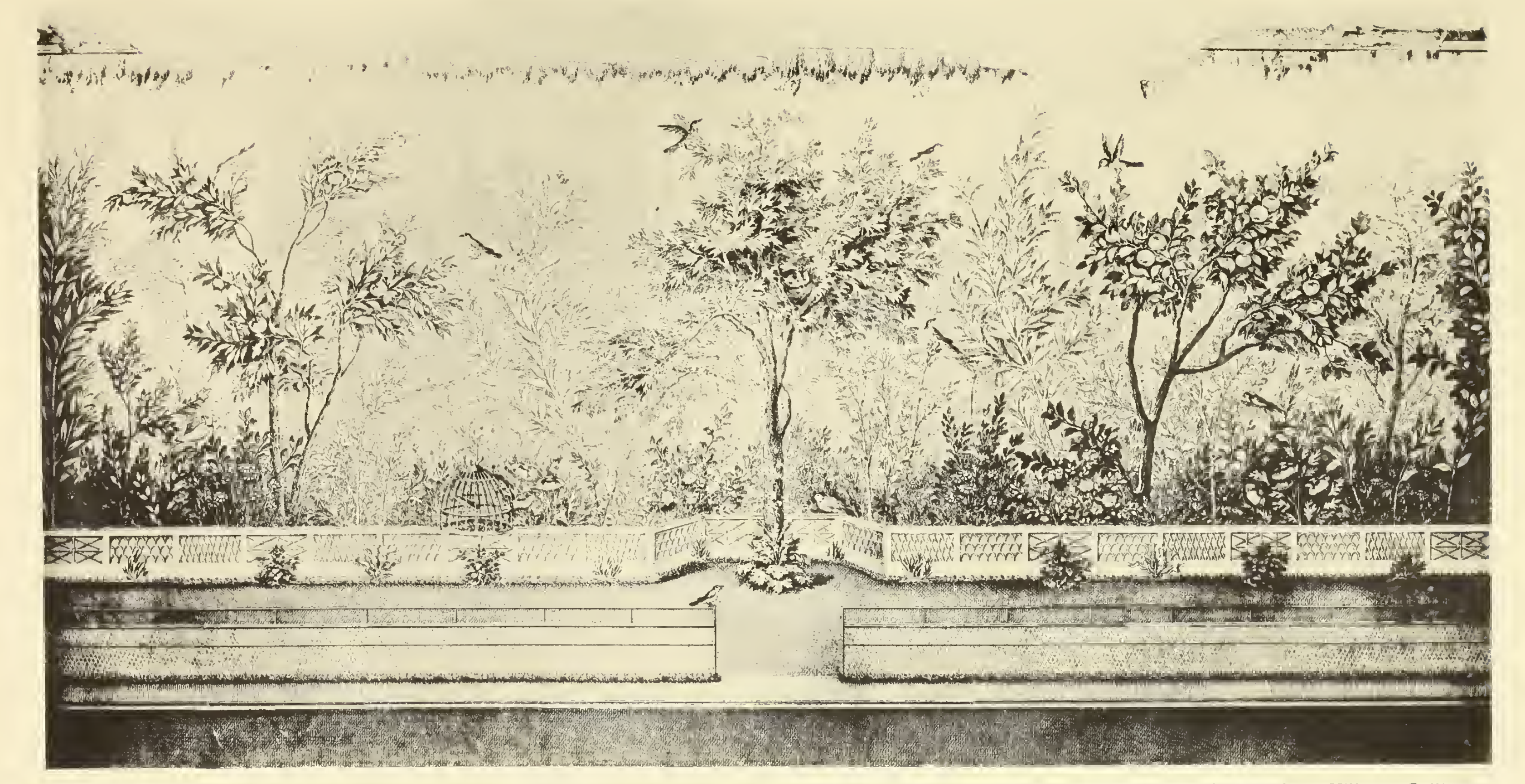

LE PALAIS DES EMPEREURS SUR LE MONT-PALATIN
(Plan)

*b) Villa d'Hadrien.* — Ces ruines, singulièrement incohérentes, occupent un immense espace au pied des hauteurs de Tivoli. C'était un immense parc entremêlé d'habitations diverses. Spartien, biographe



Jardin (d'après une fresque de Pompeï)

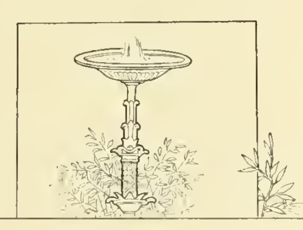
de l'empereur Hadrien (138 ans ap. Jésus-Christ), nous en a laissé une description très complète, mais que les archéologues romains ont bien de la peine à mettre d'accord avec les ruines existantes. Il y avait des hippodromes en gazon comme dans les jardins du XVI[e] siècle, des théâtres,

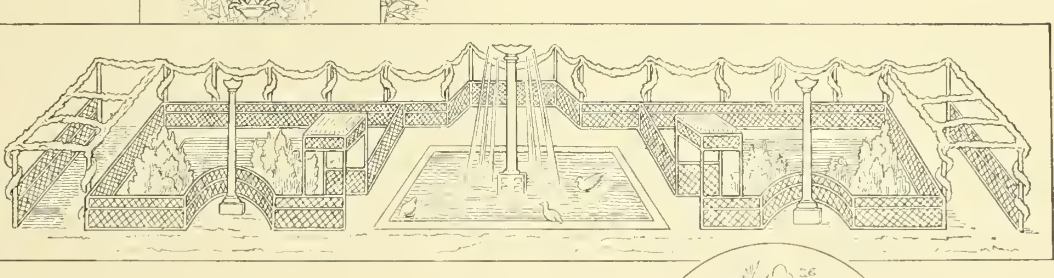


D'après une fresque de la *Villa ad Gallinas*

JARDIN ROMAIN

des bibliothèques, des promenoirs, des bains, des casernes, des temples ; une réduction artificielle de la vallée de Tempé et une autre de la ville de Canope. « L'Empereur, dit Spartien, fit de sa villa, près de Tivoli, une merveille d'architecture ; il donna aux différentes parties les noms des contrées et des lieux les plus célèbres, par exemple ceux de Lycée, d'Académie, de Prytanée, de Canope, de Tempé, et, pour qu'il n'y manquât rien, il imita même les enfers. »



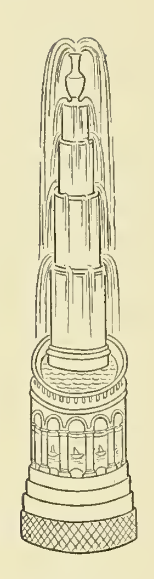


Jardin et jets d'eau
(D'après une fresque de Pompeï)

Ces réductions de régions célèbres devaient être reprises au XIXe siècle, mais à une échelle infiniment moindre et avec moins de goût encore, par nos bons bourgeois de la capitale. Il est certains jardins de villas moyenâgeuses de la banlieue de Paris, ornés de boules de verre éclatantes et de statues de plâtre d'après l'antique, que je prends la liberté de recommander à l'archéologue de passage. L'idée mère date d'environ mille neuf cents ans : c'est du vieux neuf à la mesure de notre temps.

Les jardins d'Hadrien ont fait sensation à leur époque. Ils n'étaient pas les seuls dans leur genre. Pline nous apprend que l'Italie était couverte de parcs d'agrément qui restreignaient d'autant les terrains réservés à la culture.

Dans Rome même, il n'y avait ni jardins ni parcs, sauf les plates-bandes accompagnant les atriums et les péristyles, semblables à ce charmant petit jardin de la villa de Vettii, à Pompeï, que l'on a eu le bon esprit de conserver tel qu'il est apparu au moment des fouilles ; sauf aussi les fameux jardins de Néron, qui firent scandale et disparurent immédiatement après la mort de cet empereur.



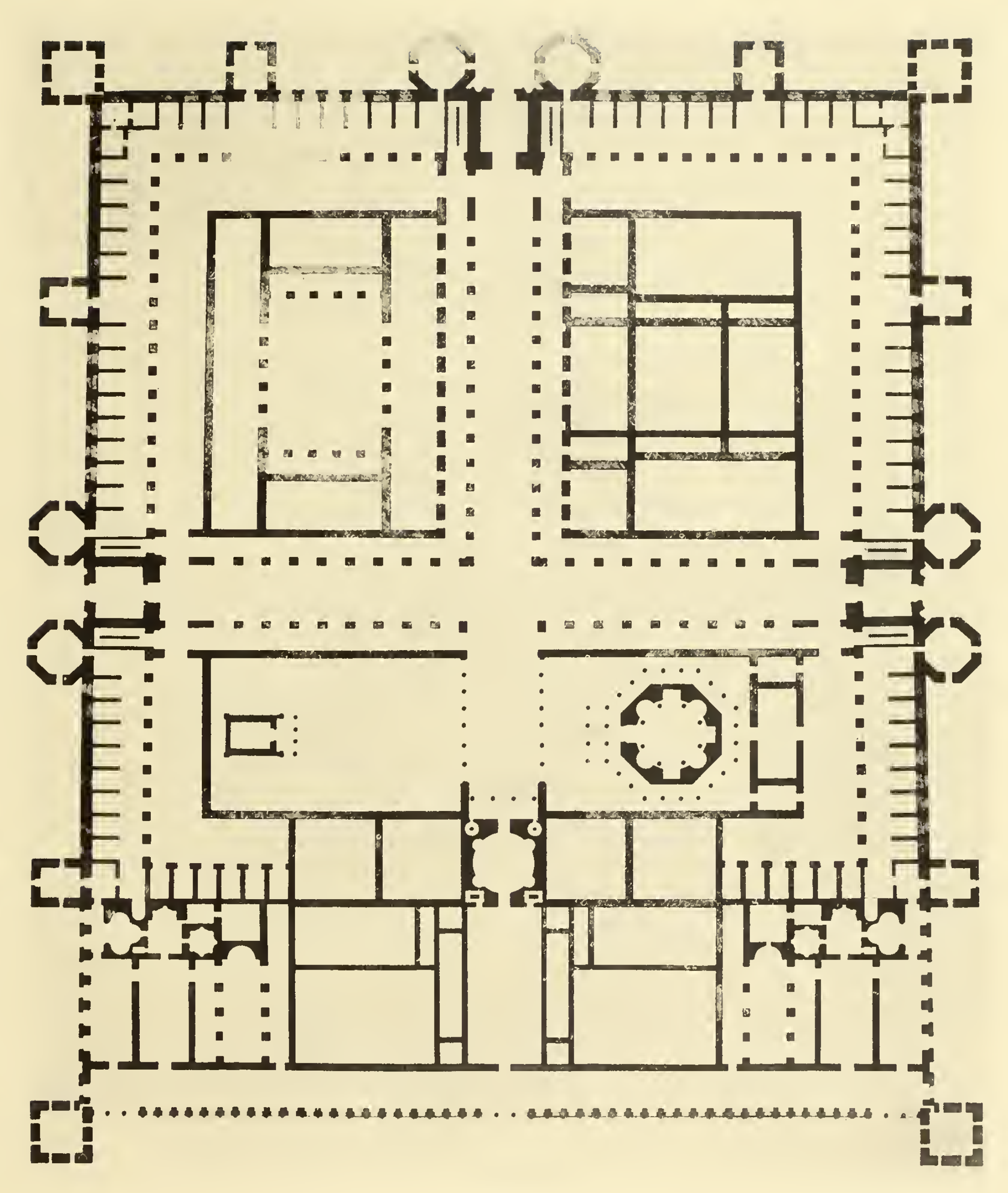
FONTAINE
(D'après un bas-relief du Musée du Vatican)

Hors de Rome, les jardins avaient plus d'ampleur et ressemblaient assez aux jardins italiens du XVI^e siècle qui existent encore en grand nombre à Rome et à Florence : Vatican, Quirinal, Pitti, etc..., et qui, visiblement, ont été inspirés par les jardins antiques. Ils se composaient de parterres de fleurs, comme nos jardins à la française, dans la partie avoisinant immédiatement l'habitation, puis d'allées sablées ou de charmilles avec des ifs taillés. Mais le genre dit jardin anglais n'existait pas. Tout était régulier et tiré au cordeau : « Est-il rien de plus beau, dit Quintilien, qu'un quinconce disposé de telle manière que, de quelque côté que l'on regarde, on n'aperçoive que des allées droites? » Il y avait des statues, des jets d'eau, des salons de verdure avec tables de marbre, des voûtes de verdure formées à l'aide de vignes et de plantes grimpantes montant le long des arbres, des arbustes taillés en forme d'animaux par les Topiarii, des gazons découpés représentant le nom du maître, des pelouses enfermées dans d'énormes haies de buis plus hautes qu'un homme, épaisses comme des murailles et formant des triangles géométriques dont toutes les pointes aboutissaient à un centre. Il y avait, d'après Vitruve, des orgues d'eau, des grottes, des coquillages, des portiques, etc... Pline nous parle de plantes rares, cultivées dans des caisses à roulettes que l'on rentrait en hiver dans des serres couvertes soit de vitrages, soit de pierres spéculaires.

*c) Palais de Dioclétien, à Spalato.*— Ce palais, dont nous donnons dix plans ou coupes empruntés au bel ouvrage d'Adam (Londres, 1763) et huit vues photographiques, a été construit par Dioclétien à Spalato, sa patrie, en 305, au moment de quitter le pouvoir. Ce palais ou château, d'intérêt immense pour l'Archéologie, est le monument le plus complet, encore existant, de la décadence romaine et du style nouveau qui, modifié petit à petit par les architectes chrétiens, devint plus tard le style dit byzantin. C'est là que pour la pre-

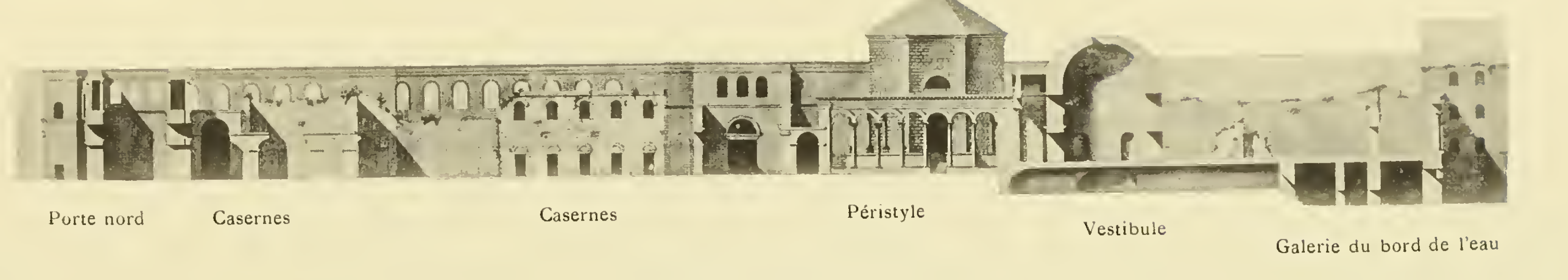


JARDIN
(D'après une fresque de Pompeï)




PALAIS DE DIOCLÉTIEN, A SPALATO

IVe SIÈCLE



COUPE DU NORD AU SUD


PORTE DORÉE (restitution)


D'après ADAM, 1763

PORTE DORÉE (ruines)

PALAIS DE DOCLÉTIEN, A SPALATO

IVe SIÈCLE

*Côté sud*



GALERIE DU BORD DE L'EAU (Ruines)

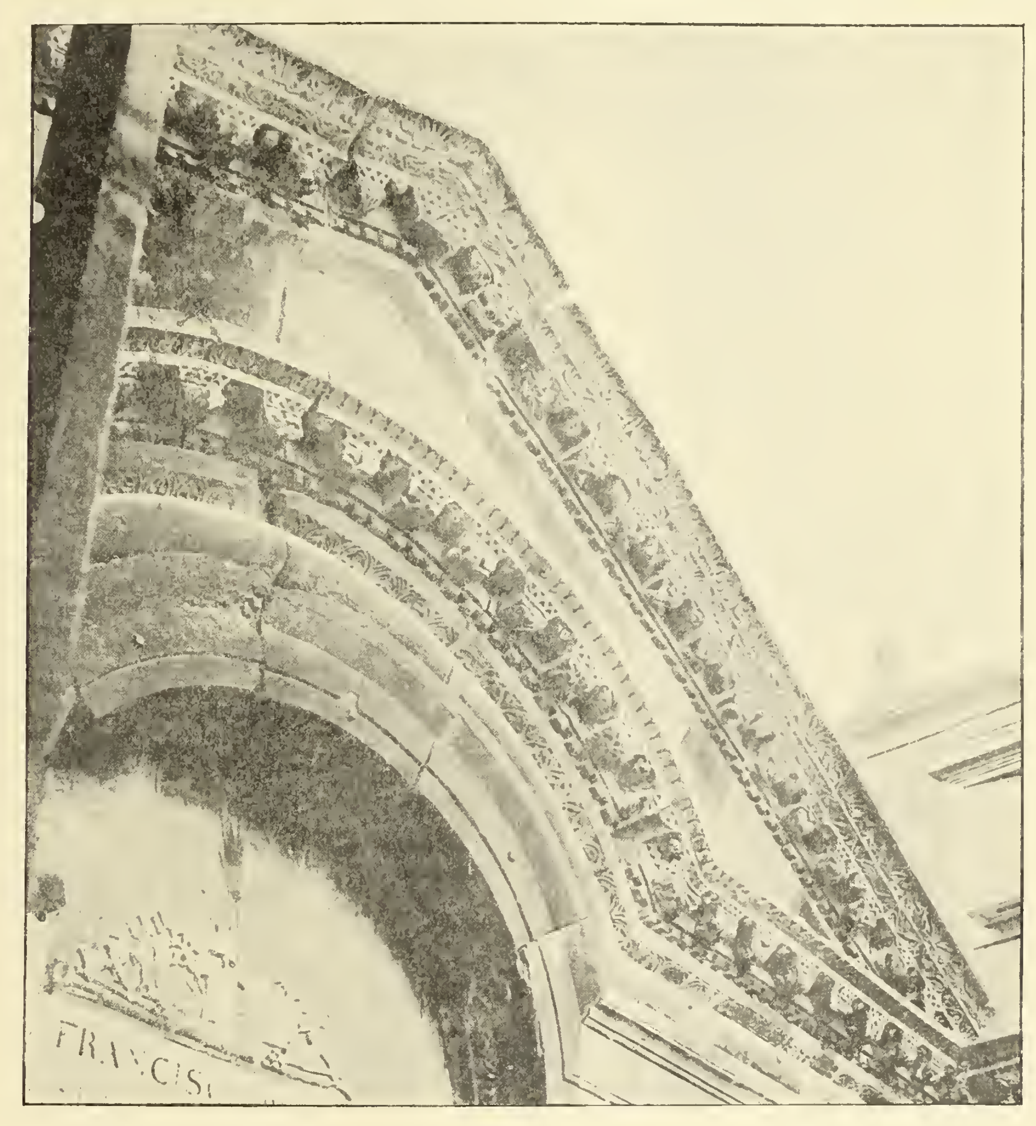


Restitution d'après ADAM, 1763

PALAIS DE DIOCLÉTIEN, A SPALATO

GALERIE DU BORD DE L'EAU, IV^e SIÈCLE

mière fois on vit en Occident l'emploi systématique de l'arcade sur colonne, sans l'intermédiaire d'une imposte ; ce procédé architectonique, d'un usage courant en Syrie, antérieurement à cette époque, fut appliqué à Spalato



*Collection des Hautes Études* — Mission Gabriel Millet

Palais de Dioclétien, a Spalato

par des architectes asiatiques et des tâcherons grecs, ainsi que semblent l'indiquer les marques relevées sur les pierres des édifices. Des travaux récents, entrepris par le gouvernement autrichien, ont, en outre, mis en évidence ce fait curieux que les voûtes des coupoles étaient revêtues intérieurement de ces mosaïques de verre qui formèrent plus tard l'une des caractéristiques de la décoration intérieure des monuments byzantins.

La palais de Spalato couvrait une superficie de 30,000 mètres carrés et était entouré d'un mur d'enceinte rectangulaire de 215 mètres sur 180 mètres, crénelé et flanqué de tours aux angles et aux portes. Les deux portes des deux grands côtés étaient reliées par une route, ainsi que cela se pratiquait dans tous les camps romains et dans le camp des prétoriens à Rome. De la porte située dans le troisième petit côté (côté nord) partait une route qui coupait la première au milieu pour se continuer jusqu'à la façade opposée du palais. Elle passait entre deux temples et se terminait par un corps de bâtiment qui peut être considéré comme le vestibule de l'habitation impériale proprement dite. Celle-ci semble avoir occupé tout le côté qui regarde la mer; aussi voit-on dans le plan, au lieu d'un simple mur, une galerie à arcades où débouchaient les différents appartements du prince et d'où l'on jouissait d'une vue splendide sur tout le golfe. Cette galerie de 180 mètres de long était surmontée d'une frise dorique soutenue par cinquante colonnes. Il n'existait sur cette face, en guise d'entrée, qu'une étroite poterne dérobée, donnant accès dans un couloir souterrain débouchant à l'intérieur du palais.

Si nous jetons un coup d'œil sur les autres parties de cette superbe construction, nous voyons que les deux voies ci-dessus mentionnées partageaient l'emplacement non occupé par l'habitation en quatre quartiers. Les deux quartiers du nord étaient réservés aux prétoriens et à la suite de l'empereur. Ils furent transformés, au v^e siècle, en ateliers de confection des draps nécessaires pour l'habillement de l'armée.

On distingue, sur la coupe d'Adam faite au xviii^e siècle, un bâtiment encore existant à l'époque, ayant cinq ouvertures au rez-de-chaussée et cinq fenêtres au premier étage. Ce bâtiment a tout l'aspect d'une caserne.

Au milieu de chacun des deux quartiers du sud se trouvait un temple. L'un (quartier sud-ouest), de forme rectangulaire, était probablement dédié à Jupiter et servait de chapelle au palais. L'autre, aujourd'hui consacré au culte catholique, est octogonal à l'intérieur et rond à l'extérieur. Il est encore en fort bon état et a servi de mausolée à l'empereur.

Ce temple était précédé par une place ornée de portiques dont nous donnons une vue perspective d'après Adam et deux photographies. C'est la grande place actuelle de Spalato. Malheureusement, des constructions modernes ont envahi les colonnades et défiguré l'ensemble. Les dessins d'Adam en donnent une bonne représentation de beaucoup préférable aux photographies.

Un clocher roman, ajouté plusieurs siècles après, vient encore modifier l'aspect du monument primitif.



D'après ADAM, 1763.

PALAIS DE DIOCLÉTIEN, A SPALATO

GALERIE DU BORD DE L'EAU, IV^e SIÈCLE

État au XVIII^e siècle



D'après Adam, 1763

PALAIS DE DIOCLÉTIEN, A SPALATO

PÉRISTYLE, IV^e SIÈCLE

État au XVIII^e siècle



D'après Adam, 1763

PALAIS DE DIOCLÉTIEN, A SPALATO

TEMPLE OCTOGONE, IV^e SIÈCLE

État au XVIII^e siècle



D'après Adam, 1763

PALAIS DE DIOCLÉTIEN, A SPALATO

IVe SIÈCLE

État au XVIIIe siècle



MORPURGO.

PALAIS DE DIOCLÉTIEN, A SPALATO

FAÇADE DU BORD DE LA MER, IV$^{e}$ SIÈCLE

État actuel



*Collection des Hautes Études.* Mission Gabriel Millet

PALAIS DE DIOCLÉTIEN, A SPALATO

FAÇADE DONNANT SUR LA MER, IV$^{e}$ SIÈCLE

État actuel



MORPURGO

PALAIS DE DIOCLÉTIEN, A SPALATO

PÉRISTYLE, IV$^{e}$ SIÈCLE

État actuel

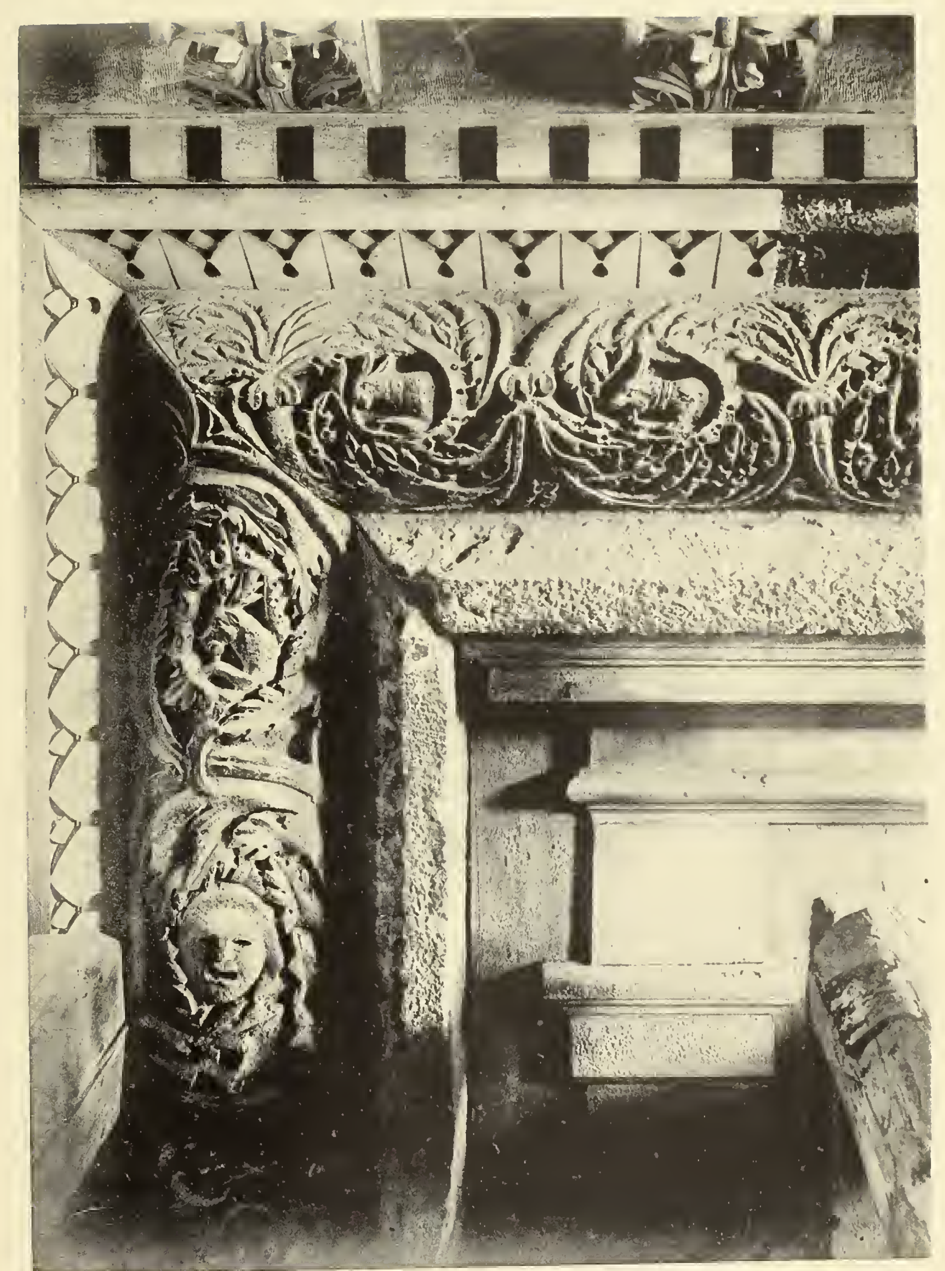


Phot. Iozip Karaman

PALAIS DE DIOCLÉTIEN, A SPALATO

PÉRISTYLE, IVe SIÈCLE

État actuel



*Collection des Hautes Études* Mission GABRIEL MILLET

PALAIS DE DIOCLÉTIEN, A SPALATO

PORTE DU MAUSOLÉE, IV^e SIÈCLE

État actuel



Phot. Stengel & Cie, Dresde

PALAIS DE DIOCLÉTIEN, A SPALATO

INTÉRIEUR DU DÔME, IVe SIÈCLE

État actuel



Phot. Stengel & C^ie, Dresde

PALAIS DE DIOCLÉTIEN, A SPALATO

PORTE DORÉE, IV^e SIÉCLE

État actuel

A l'extrémité sud de la place de Spalato se trouvaient les appartements particuliers de l'empereur. Ils étaient précédés par un magnifique vestibule à coupole, aujourd'hui dans un piteux état, mais dont Adam donne un bon dessin. Puis venaient des salles à forme basilicales, des salles de réception, des appartements privés et même des bains dont les ruines se voient encore à l'extrémité sud-ouest.

Les pièces consacrées à l'habitation de l'empereur débouchaient, ainsi que nous l'avons dit, sur la magnifique galerie du bord de la mer.

Nous appelons l'attention du lecteur sur le dessin de la Porte d'Or ou porte de l'ouest, d'après une photographie récente. L'architecture de cette porte, avec le grand arc en décharge ouvert par-dessus le linteau de l'entrée, avec ses niches demi-circulaires et surtout la rangée d'élégantes arcatures appliquées contre la partie supérieure de la muraille et qui s'appuient sur de petites consoles sculptées, est absolument semblable à celle du palais de Théodoric, à Ravenne (VIe siècle).

Le palais de Spalato dut servir de modèle à Constantin pour le palais impérial de Byzance. Son souvenir, en tous cas, en restera suffisamment vivace en Orient pour que, six cents ans plus tard, l'empereur Constantin Porphyrogénète en parlât encore avec admiration.

On a pu constater, au cours de cette analyse, le rapport étroit qui relie le palais de Dioclétien à l'Orient. Ce n'est pas seulement par les détails de la structure et de la décoration que ces ruines intéressent l'histoire de l'habitation orientale, c'est par le plan même. Nous le retrouverons en Orient, et ce sera pour nous l'occasion d'en rechercher l'origine et l'influence.

---

DEUXIÈME PARTIE

---

# L'HABITATION BYZANTINE

## DU IVe SIÈCLE AUX PREMIÈRES ANNÉES DU VIe SIÈCLE

# L'HABITATION BYZANTINE

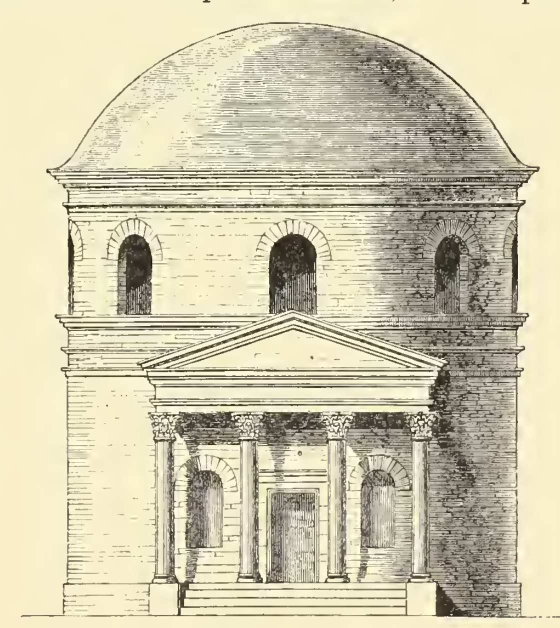
## DU IV^e SIÈCLE AUX PREMIÈRES ANNÉES DU VI^e SIÈCLE

**I. — Byzance et la maison romaine. — Byzance et la maison syrienne.**

### CHAPITRE I

### BYZANCE ET LA MAISON ROMAINE

Vingt ans, exactement, après l'inauguration du palais de Spalato par Dioclétien, l'empereur Constantin, son successeur, donnait l'ordre de transporter à Byzance le siège du gouvernement, et de creuser les fondations de la ville nouvelle. L'ancienne Byzance, créée 658 ans avant Jésus-Christ et déjà considérablement embellie sous Septime-Sévère, fut complètement transformée et agrandie, et de modeste ville de province devint subitement capitale du monde. Les travaux durèrent quatre ans suivant certains auteurs (426 à 430) et seulement neuf mois suivant d'autres. De toute façon ils furent singulièrement rapides. Constantin fit construire, outre un grand nombre d'églises, d'aqueducs et d'égouts, un arsenal, deux grands édifices pour le Sénat, dont l'un était une basilique à abside précédée d'un portique, et l'autre, avait sa façade ornée de quatre colonnes, deux palais pour le Trésor, une



ROTONDE, DU TEMPS DE CONSTANTIN
(Église de Saint-Marcelin et Saint-Pierre, à Rome)

grande place ronde avec deux hémicycles bordés de portiques à deux étages, une grande place carrée, célèbre dans tout le moyen âge, l'Augustéon, entourée d'une double rangée de portiques, sur les côtés de laquelle s'élevait l'un des palais du Sénat, l'église principale consacrée à la sagesse divine (Sainte-Sophie) qui devint fameuse, après sa reconstruction, au VI[e] siècle, le palais impérial, l'Hippodrome et les Thermes de Zeuxippe. Tous les palais et portiques étaient ornés de statues enlevées à Rome et à la Grèce. Une grande rue centrale, la Mésé, garnie de portiques, ainsi que le voulait l'usage dans toutes les villes syriennes de l'époque, traversait Constantinople de la Porte d'Or, à l'ouest, à la Corne d'Or, à l'est. C'était la voie sacrée; elle passait par le forum Tauri, le forum de Constantin et l'Augustéon.

Les bas-reliefs de la colonne de Théodose publiés par Banduri, d'après un dessin attribué à Gentile Bellini, montrent la marche triomphale de l'empereur le long de la voie sacrée, en 386. On y distingue le forum Tauri avec ses basiliques et ses portiques à deux étages, les thermes d'Eudoxie et ceux d'Arcadius. Ce document est d'autant plus précieux qu'il ne subsiste plus rien de ces bas-reliefs. On trouvera plus loin, dans la description du palais impérial de Constantinople, un dessin de la façade probable de ce palais d'après le bas-relief de la châsse de Trèves, une vue des ruines de l'Hippodrome et une restitution de cet édifice.

Il est probable que les architectes de Constantin empruntèrent à Rome le plan de la maison patricienne. En effet, certains auteurs racontent qu'il fit construire à ses frais, c'est-à-dire au compte des temples païens dont le culte avait cessé de plaire, les maisons de plusieurs milliers de patriciens de Rome, qu'il invita ou contraignit à venir s'installer à Constantinople. Ces maisons auraient été édifiées sur les plans romains; Codin nous rapporte même cette tradition sous une forme tout à fait légendaire : « Constantin « envoya en Perse une armée avec quatre maîtres et huit patrices et les y « laissa six mois. Pendant ce temps, il fit venir à Byzance leurs familles et « fit copier leurs maisons par des architectes. A leur retour, les douze maî- « tres et patrices trouvèrent des palais semblables à ceux qu'ils avaient « laissés à Rome, ayant les mêmes dimensions, les mêmes formes, le même « aspect, les mêmes fenêtres. »

Il serait imprudent de chercher un fait réel sous une légende d'un type aussi commun. Toutefois, il est vraisemblable que, dans cette création hâtive d'une ville, pour la maison patricienne, comme pour les édifices publics, Rome fournit le modèle. Ce qui est certain, c'est que les patriciens se mirent à construire et que, pour hâter encore le développement de

*Tabella I* *Columna Constantinopoli ab Arcadio Imperatore erecta, in quâ sculpta Theodo*



*1 Thermæ Arcadianæ quas anno ante Theodosii patris obiti ex*
*Imperator, ac marmoreis columnis et quamplurimis statuis exornav*

*Tabella II* Pag. 517.



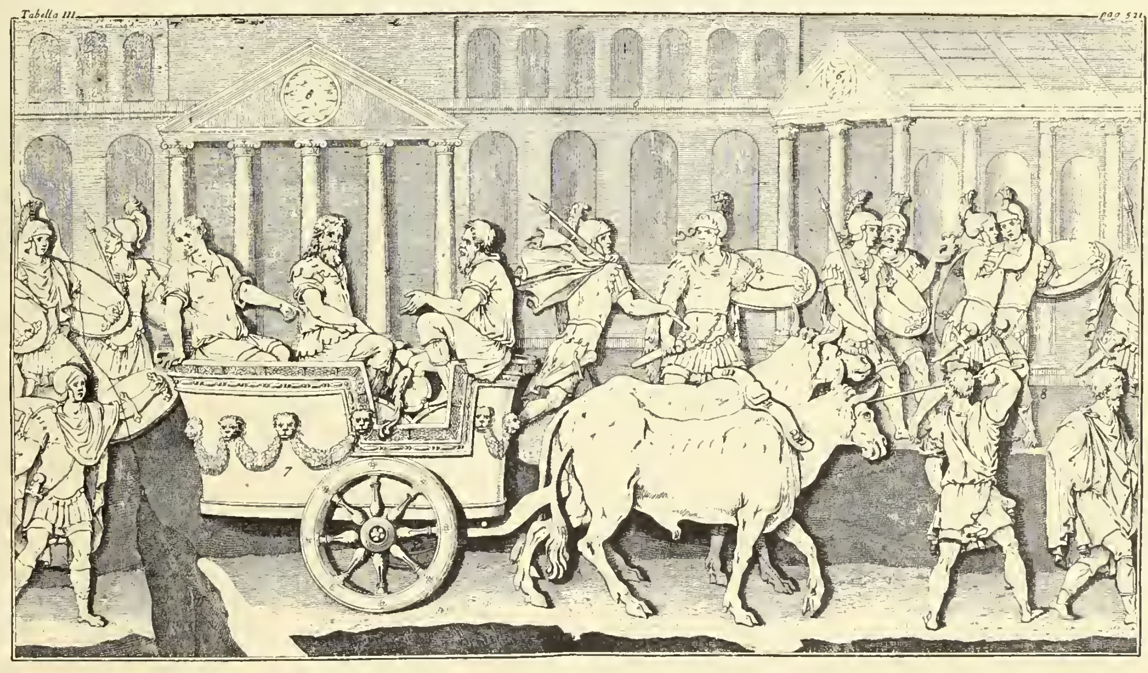
*4 Thermæ Eudoxianæ, ab Eudoxiâ Augustâ, Arcadii Imperatoris uxore in Regione quintâ extructæ, ut habetur in veteri Urbis Constantinopolitanæ Descriptione 5 Dianæ sacerdotissa, cui scythæ venationi dediti sacrificabant, ducit cervum eidem Deæ sacrum.*

BAS-RELIEFS DE LA COLONNE DE THÉO




...xtruxerat in primâ Urbis Constantinopolitanæ Regione Arcadius
...e. Milites Prætoriani. 3. scythæ seu Gothi jumẽtorũ sarcinariorũ. ductores.

Petrus Franc Giffart ab exemplari manu Gentilis Bellini delineato expressum sculp 1711




6. Forum Tauri seu Theodosii à Theodosio Magno extructum, et de ejus nomine Theodosiacum nuncupatum ac solenni ritu dedi= catum anno Imperii XV. ipso et Abundantio Coss. 7. In curru à bobus tracto, scytharum more, sedet Scytharum Princeps cum uxore, ac uno ex primatibus. 8 Miles Prætorianus alterum ex castris amicum advenientem offendens amplectitur.

TH...OSE, A CONSTANTINOPLE (d'après BANDURI)



Musée d'Arles

SARCOPHAGE

IVe SIÈCLE

(Portique couvert)



Phot. SEBAH ET JOAILLIER

UNE RUE DU VIEUX QUARTIER TURC, A STAMBOUL

la ville, Constantin interdit aux citoyens romains ayant des biens dans l'Asie proprement dite, dans le Pont, de disposer de leurs propriétés, même par testament, s'ils n'avaient au préalable fixé leur domicile à Constantinople et prouvé qu'ils y possédaient une maison.

Une description de Constantinople, écrite deux siècles après sa fondation, par Procope, dans son ouvrage *de Ædificiis*, nous apprend que la ville comptait 4,388 maisons patriciennes, ce qui est le double des chiffres donnés par Victor Publius dans son recensement de Rome. Il est vrai que ces chiffres ne correspondent pas aux mêmes époques.

D'après Codin *(de Signis)*, le luxe de ces maisons était considérable. La maison de Lausos, qu'il cite plus particulièrement et qui se trouvait sur la Mésé, la grande rue transversale de Constantinople, près du prétoire du préfet de la ville, était un des douze palais que Constantin avait fait construire pour ses patrices. Lausos, un des dignitaires d'Arcadius, l'avait orné « de petites colonnes et de marbres variés et précieux. Des frontons « de marbre, des fontaines, des escaliers et des autels carrés y subsistent « encore aujourd'hui pour l'ornement de la ville... ».

« Dans le groupe de Lausos, dit Cédrenus, étaient des appartements « richement décorés, des hôtelleries qu'une citerne spéciale alimentait. « On y voyait l'Athéna de Lindos, une statue d'émeraude haute de quatre « coudées, œuvre de Skyllès et de Dipoinos; l'Aphrodite de Cnide en « marbre blanc, une Vénus cachant de ses mains ses parties honteuses, « œuvre de Praxitèle; l'Héra de Samos, œuvre de Lysippe et de Boupalos « de Chios; un Eros ailé tenant l'arc apporté de Mindos; le Zeus d'ivoire « de Phidias que Périclès avait consacré dans le temple d'Olympie, et « l'image du Temps, œuvre de Lysippe, chauve par derrière et chevelu « par devant; des licornes, des tigres, des vautours, des girafes, des « antilopes, des centaures et des paons. » La maison de Lausos fut détruite par le même incendie que Sainte-Sophie, au VI$^{e}$ siècle, mais les œuvres d'art qui la décoraient avaient déjà péri dans un autre incendie, en 476.

Saint Jean-Chrysostome se plaint vivement, à la fin du IV$^{e}$ siècle, du luxe insensé déployé par les patriciens. Les riches particuliers, dit-il, avaient des salles de bains, des portiques, de longs promenoirs, des jardins, des aqueducs, ce n'était que lambris dorés, portes d'ivoire, murailles incrustées de marbre, couvertes de lames d'or, mosaïques sur le sol, etc.; les lits, les chaises, les meubles étaient en or, en argent, en ivoire. Hors de Constantinople, Cyrille d'Alexandrie, Astérius d'Amasie, Théodoret de Tyr, stigmatisent aussi le luxe des mosaïques, des incrustations, des pavements et des peintures murales dans les maisons des riches. Astérius raille même leurs

vêtements que les enfants montrent du doigt comme des « murs peints ». Au surplus, ils ne sortaient pas de leur maison sans être accompagnés d'une foule de clients et précédés de valets portant des baguettes pour écarter le peuple.

Ce dernier usage s'est conservé en Orient, où les voitures des riches sont toujours précédées de coureurs armés de baguettes. A la fin du IVe siècle et au commencement du Ve, les personnes riches de Byzance continuaient donc à vivre comme les patriciens de l'ancienne Rome.

Nous savons, du reste, par Olympiodore, qu'à cette même époque la Rome dégénérée et privée d'une partie de ses patriciens devenus byzantins, était encore colossalement riche. Les fortunes de 4 millions de revenus de notre monnaie étaient nombreuses et celles de 1 million de rente seulement étaient considérées comme secondaires. A Constantinople, les fortunes n'étaient pas moindres.

Malheureusement, tous les palais de ces patriciens, bâtis à la romaine, mais trop hâtivement, durèrent peu ; les tremblements de terre et les incendies, extrêmement fréquents, contribuèrent à leur chute.

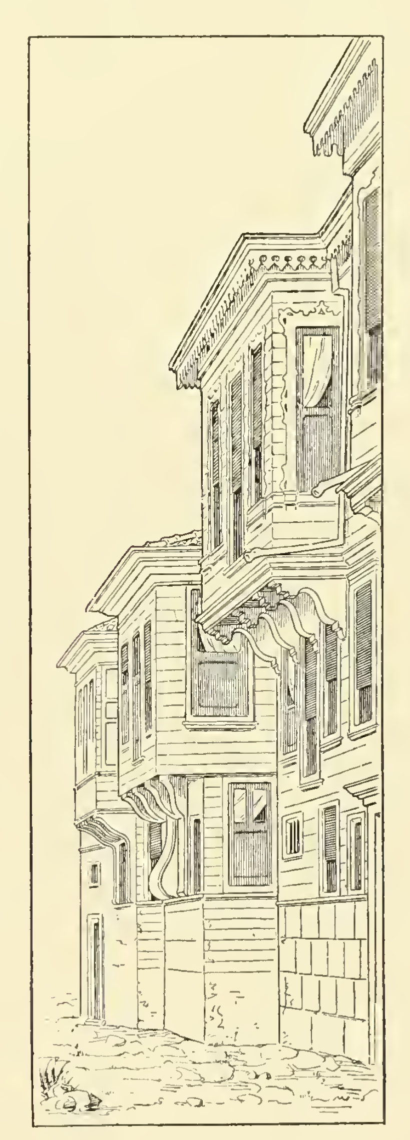
Enfin, la décadence, à la fin du Ve siècle, les violations de frontières par les barbares, la perte des provinces qui constituaient une bonne partie de la fortune immobilière des patriciens ne permirent plus de vivre sur le même pied qu'auparavant et amenèrent la disparition des grands palais romains.

Au VIe siècle, au moment même de la formation définitive du style byzantin et de l'érection de Sainte-Sophie, la manière de vivre des habitants et, par suite, les dispositions intérieures des habitations se modifièrent complètement. La foule des clients et des parasites s'éclipsa, et sur l'emplacement des anciens palais s'élevèrent des cités de rapport.

Constantin avait attiré, par des privilèges et des distributions de vivres, une population très nombreuse. En peu de temps, la ville fut tellement peuplée que l'enceinte, à peine achevée, devint trop petite. Les maisons, entassées dans un terrain nécessairement borné, chevauchèrent les unes sur les autres et rendirent les rues fort étroites, au point d'entraver absolument la circulation des voitures. Il est fort probable que dès cette époque les architectes adoptèrent les balcons en encorbellement, les loggia, les moucharabies, les bow-window, pour gagner de l'espace sur les rues. Cette mode existait déjà à Pompeï trois siècles auparavant, ainsi qu'en témoignent les fresques de Boscoreale et la logette bien connue de l'une des rues de Pompeï. Elle existait également en Syrie dès le IVe siècle, ainsi que l'indique M. de Voguë, et nous en verrons de nombreux exemples

plus tard, au XIe siècle, d'après le manuscrit de Skylitzès. De nos jours, cette disposition est courante.

Un des traits originaux de la nouvelle cité est d'avoir réuni les deux traditions de Rome et de l'Orient, qui ont fini par se fondre. On rencontre la tradition orientale, en sa structure même, dans la rue centrale et les innombrables portiques bordant toutes les avenues. M. Strzygowski a constaté que pour l'aménagement des eaux on emprunta, au IVe siècle, le réservoir syrien à ciel ouvert, et au Ve, lorsque la ville se fut étendue et que la place manqua, la citerne souterraine alexandrine. Il est donc probable qu'en dehors des édifices publics et des maisons de luxe, l'Orient, l'Asie-Mineure, alors très prospère, et surtout la Syrie, fournirent une grande partie du personnel appelé à construire la nouvelle ville. La loi même de Constantin, que nous avons citée, montre que la majorité de la noblesse s'était recrutée surtout en Asie; enfin l'éclat du luxe dont nous venons de parler et que stigmatisent les pères de l'Église est une manifestation typique des usages de l'Orient.



Une rue de Constantinople (XIXe siècle)

Aussi peut-on penser que les maisons romaines formèrent l'ossature et les points saillants de la nouvelle capitale, mais qu'on rencontrait, derrière les portiques des rues principales et dans le dédale des rues populaires, de très nombreuses habitations conçues dans le goût de la maison syrienne et ne différant de celle-ci que par les matériaux employés, le nombre des étages et quelques modifications aux dispositions intérieures imposées par les mœurs et les habitudes de la capitale.

C'est cette maison syrienne, ou plus exactement la maison de la Syrie centrale, si heureusement découverte et restituée par le comte de Vogüé, que nous allons étudier dans le chapitre suivant.

Ajoutons que la Constantinople moderne présente encore de nos jours, pour des raisons purement géographiques, un mélange marqué des styles actuels de l'Europe et de l'Asie.

## CHAPITRE II

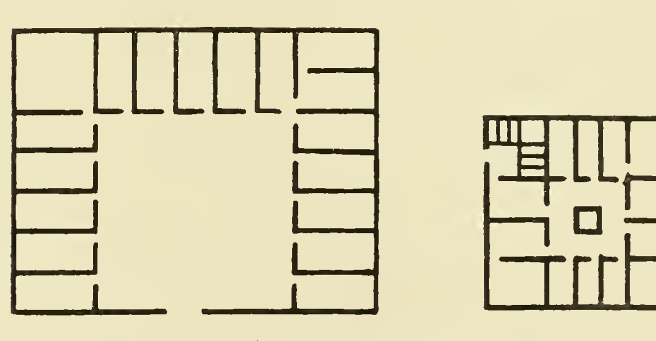
## BYZANCE ET LA MAISON SYRIENNE

Nous suivrons, dans ce chapitre, le magnifique ouvrage de M. le comte de Vogüé sur *L'Architecture civile et religieuse, du Ier au VIe siècle, dans la Syrie centrale* Les villages explorés par le célèbre écrivain offraient l'avantage inappréciable de se trouver sur les limites du désert, à bonne distance des côtes de Syrie et, par suite, en dehors du passage des armées, des assauts et des pillages.

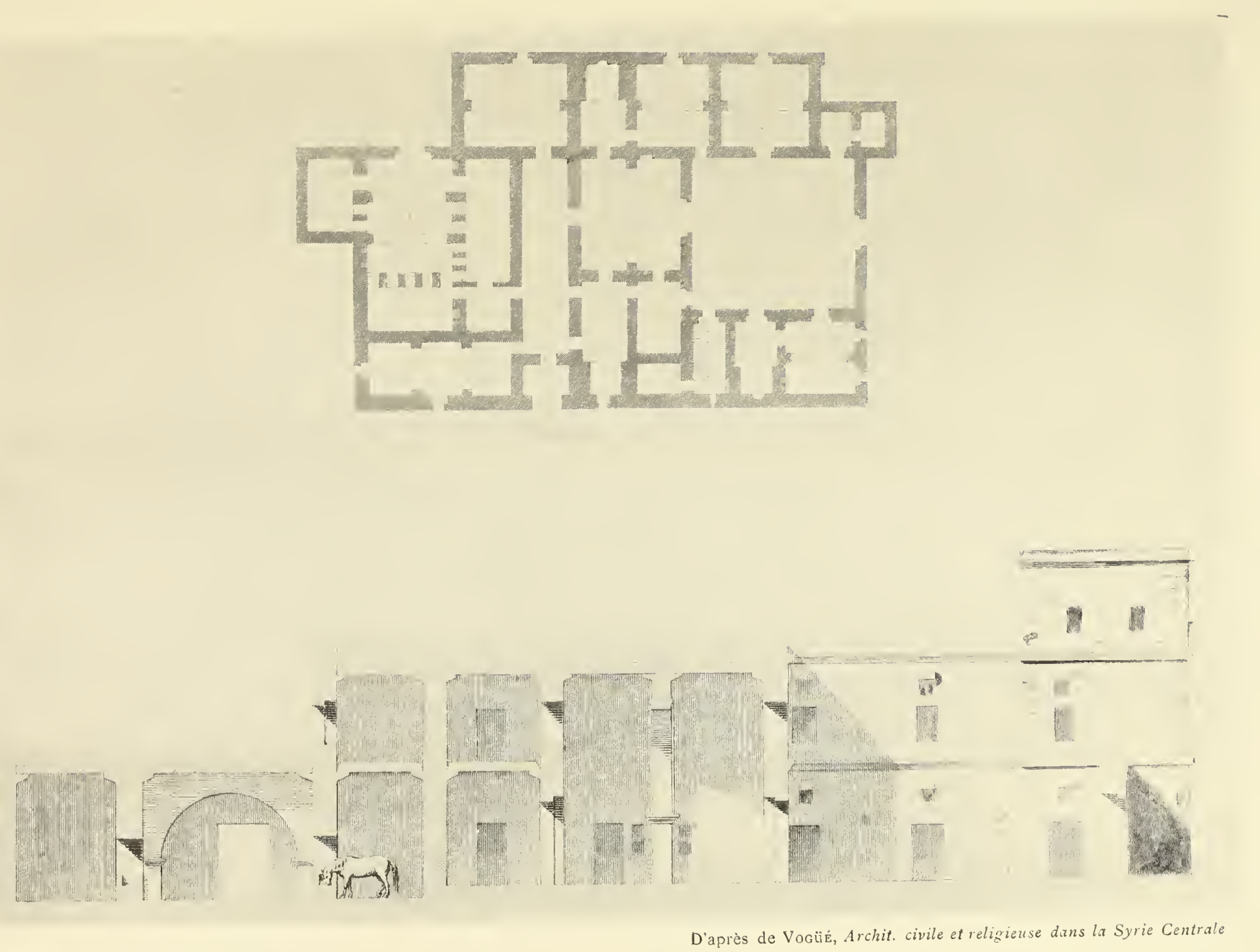
Ces villages ont été abandonnés en bloc par les habitants, au moment de l'invasion musulmane au VIIe siècle, et n'ont plus été habités depuis. Les ruines se sont merveilleusement conservées dans ces climats secs où l'absence de bois a forcé les premiers habitants à construire leurs maisons en pierre, et à remplacer les volets et les planches par des dalles de pierre ; les incendies et les intempéries ont donc eu peu de prise sur elles.

La maison syrienne dérivait en partie de la maison égyptienne du IIe siècle de notre ère. Celle-ci était carrée, à un ou deux étages. Au milieu se trouvait une cour autour de laquelle étaient disposés tous les appartements. Nous en donnons, ci-dessous, deux spécimens, d'après Schultze.

En Syrie, les habitations du IIIe siècle étaient construites sur un plan à peu près semblable ; elles comprenaient un ou plusieurs corps de bâtiments à deux ou trois étages, avec galeries extérieures, disposées autour d'une cour centrale. L'un des côtés était consacré à l'habitation des maîtres ; au rez-de-chaussée se trouvaient une salle de réception, des chambres pour les hommes ; le premier étage était réservé au harem, c'est-à-dire aux femmes et aux enfants. Les autres bâtiments comprenaient les chambres des domestiques, les magasins, les écuries. « Dans les grands « ensembles, dit M. Millet, cette rangée de bâ-« timents se développe, « à l'image de l'ancienne « maison égyptienne, sur « trois ou quatre côtés de « l'enceinte carrée ; on « la retrouve dans les



Maisons égyptiennes
(D'après Schultze, *Archéologie des Altchristliche Kunst)*



D'après de Vogüé, *Archit. civile et religieuse dans la Syrie Centrale*

MAISON D'AMRAH

III^e^ OU IV^e^ SIÈCLE

(Plan et Coupe)

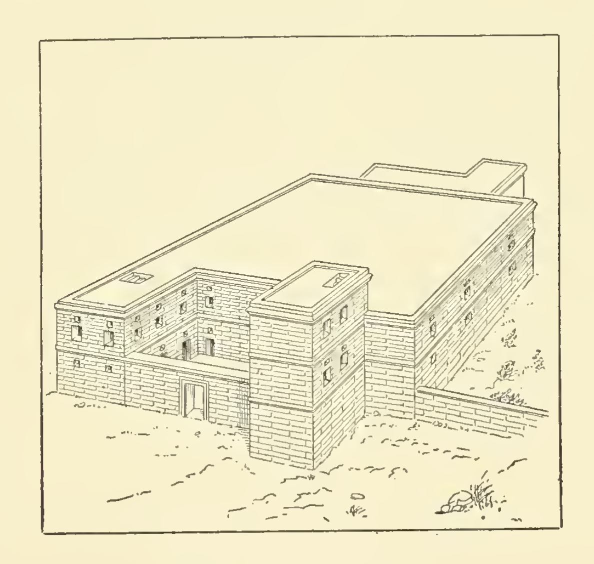
« palais de Dioclétien, à Spalato et en Syrie, vers le milieu du VI^e siècle, « dans le château de Kharbet el Beida. C'est sur ce plan que furent cons- « truits les monastères et c'est avec raison que M. Schultze les rattache « aux maisons de l'Égypte, le berceau du monachisme. »

Toutefois, il convient de ne pas oublier que les spécimens de maisons que nous allons décrire et qui correspondent tous à la période comprise entre le III^e siècle et le commencement du VI^e, période de gestation de l'art byzantin, étaient des villas servant de centres à de riches exploitations agricoles, des hôtelleries, enfin des maisons particulières de petite ville auxquelles l'espace n'était pas mesuré. Il est probable qu'à Constantinople les rues étaient plus étroites et les maisons plus élevées, enfin que chaque maison de rapport était occupée par plusieurs familles.

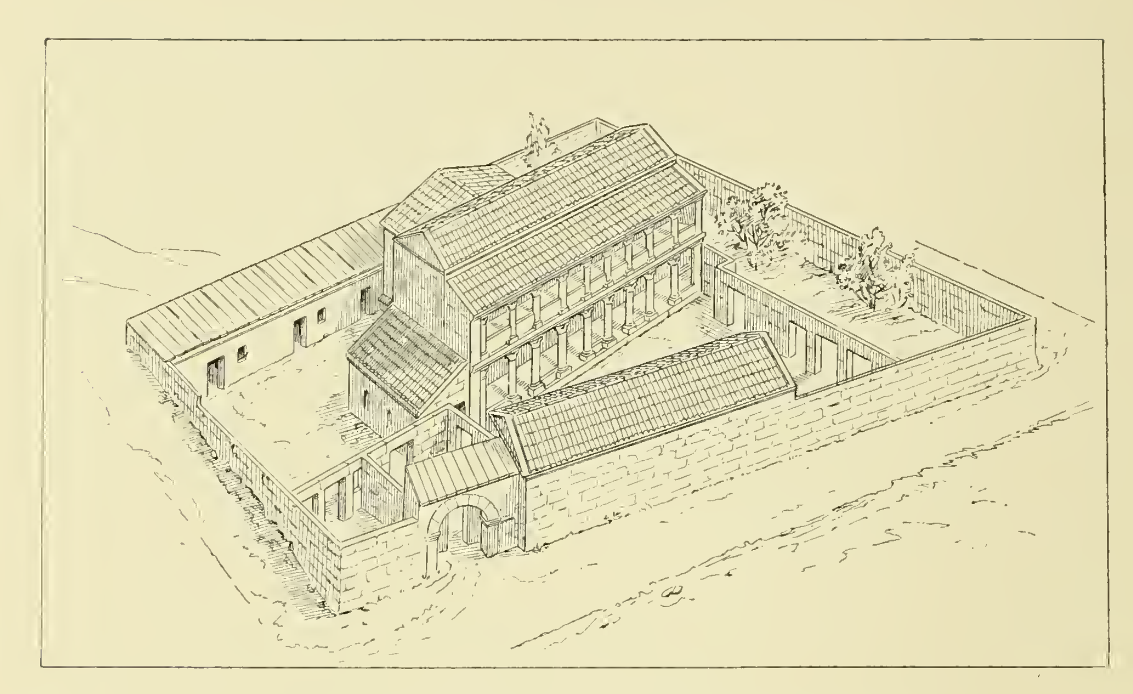
Nous avons choisi, au milieu de nombreux exemples d'habitations donnés par M. de Vogüé, les types les plus intéressants.

*Maison à Amrah (III^e et IV^e siècles).* — Cette maison est encore habitée de nos jours par le scheick de la localité. Elle permet de recevoir de nombreux voyageurs et remplace un peu, dans les pays déserts, les hôtelleries absentes. Nous en donnons un plan, une coupe et une vue cavalière.

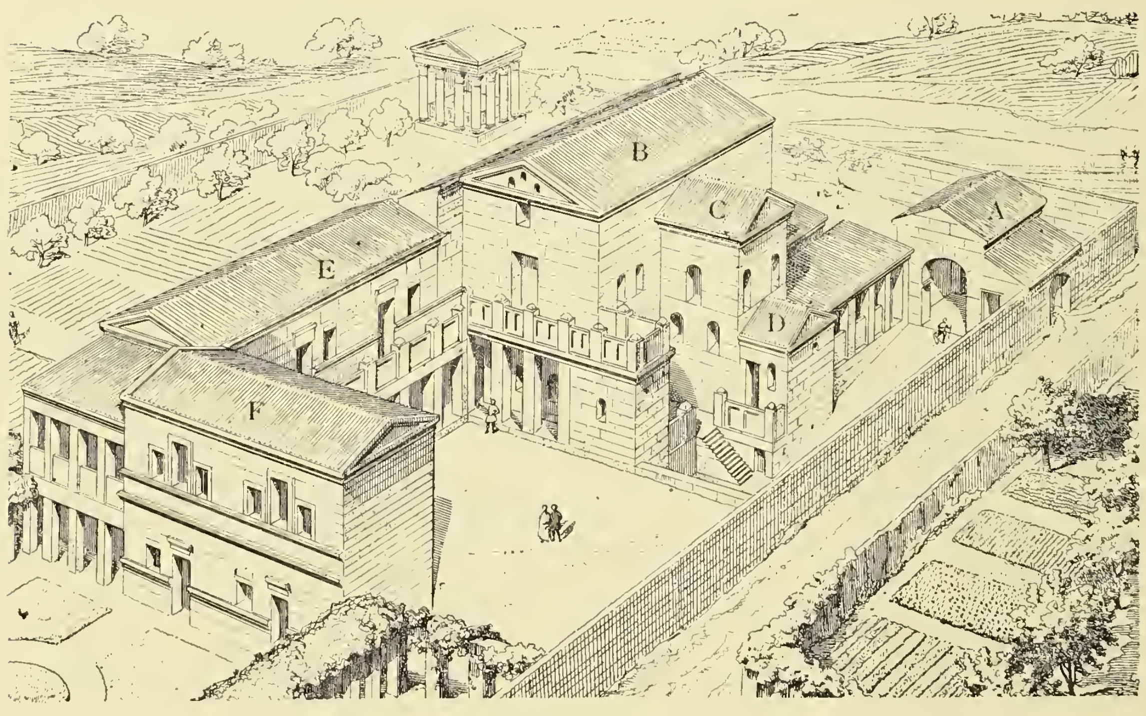
On entre par une porte cochère B, dans une cour C, de 10 mètres de côté. La porte est flanquée d'une tour mirador à trois étages, dont le rez-de-chaussée servait de loge au portier. La cour est entourée de trois côtés, par les deux étages du bâtiment principal. Au milieu de ce corps de logis on trouve une grande salle S, de 7 mètres sur 8 et de 8 mètres de hauteur, supportée par une arcade, visible dans la coupe, qui occupe en hauteur les deux étages de la maison. C'est la salle de réception. Au rez-de-chaussée se trouvent trois appartements composés chacun de deux pièces, dont une chambre à coucher *a*, d'une disposition toute particulière ; au fond de chacune de ces chambres *a* se trouve une salle un peu exhaus-



MAISON D'AMRAH, III^e siècle
(Restitution)



Maison de Serdjilla (v$^{e}$ siècle)
(D'après de Vogüé, *Archit. civ. et relig. dans la Syrie centrale)*




El Rabah (v$^{e}$ siècle)
(D'après de Vogüé, *Archit. civ. et relig. dans la Syrie centrale)*

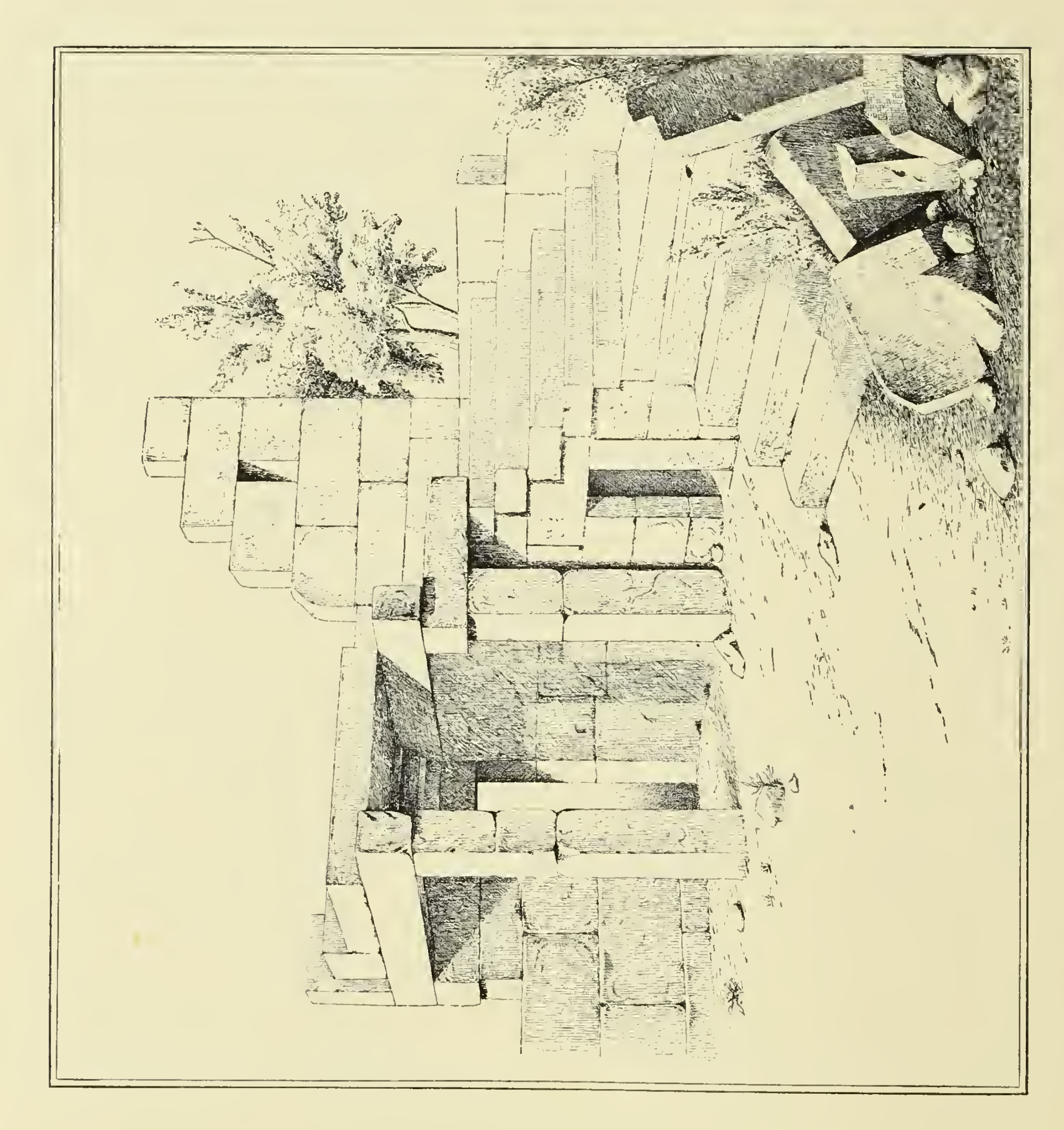
sée au-dessus du sol, couverte par une voûte en berceau très soignée, avec une niche au centre : c'est une alcôve destinée au lit et qui a deux mètres en tous sens. A ce cubiculum est attenante une autre pièce entourée d'armoires, c'est-à-dire de petites niches pratiquées dans l'épaisseur du mur et divisées en rayons par des tablettes de pierre. Cette disposition un peu pompeuse de chambre à coucher se retrouve dans les maisons riches de Damas de l'époque actuelle. Quant aux armoires en forme de niches, elles sont d'un usage courant en Perse, en Syrie et dans le nord de l'Afrique ; nous verrons plus loin que leur usage n'avait pas paru indigne du palais de Constantin Porphyrogénète, à Constantinople.

Outre ces trois appartements, il existait d'autres pièces servant de salles pour les étrangers et de magasins. Au-dessus de ces pièces sont disposés les appartements des femmes et des enfants, auxquels on accède par un escalier *o*. Un corridor *c* sépare les appartements des maîtres des dépendances contenant les chambres des domestiques, les cuisines et les écuries. Un escalier extérieur *e* conduit aux chambres des domestiques. Quant à l'écurie E, qui peut contenir onze chevaux, elle a 8 mètres sur 6. Les chevaux sont placés dans les bas côtés, dont les murs sont percés de baies rectangulaires contenant les mangeoires et donnant sur la salle centrale. Cette maison est entièrement en pierre, les plafonds sont formés par des dalles.

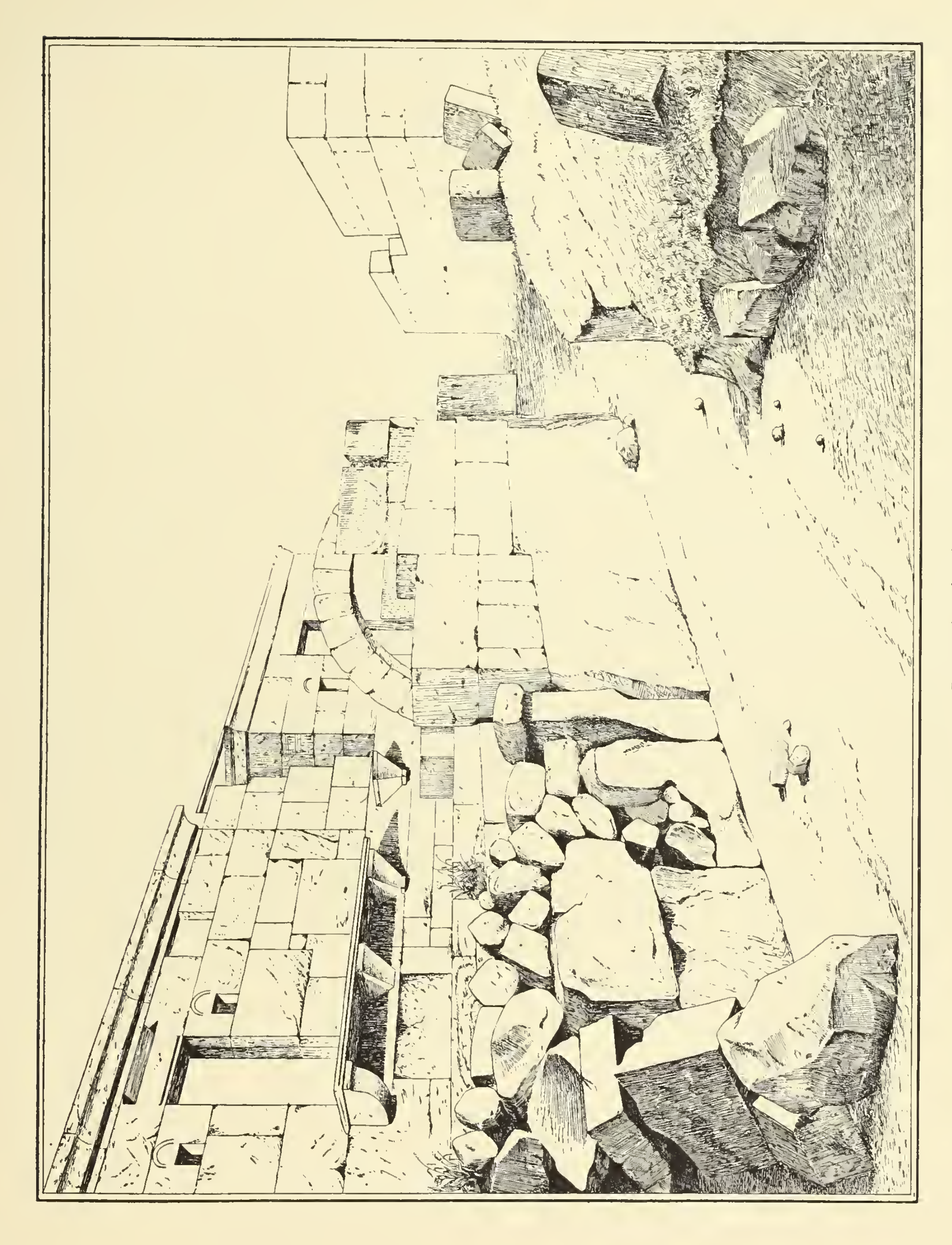
M. de Vogüé fait remarquer que le trait principal de cette habitation est la grande salle centrale qui correspond à l'οἶκος des maisons grecques, où se tenaient les réunions de famille, où se donnaient les repas, où se pratiquaient les devoirs de l'hospitalité. Les fenêtres étaient peut-être en pierre ou en plâtre ajouré, ainsi que cela existe encore dans les maisons arabes. Les portes, par suite de la rareté du bois, étaient en pierre. Elles étaient à un ou deux battants; leurs moulures imitaient les moulures des portes en bois.

*Villa de Serdjilla (Ve siècle)*. — Cette maison constitue un excellent exemple de la maison à étages. C'est l'habitation la plus usuelle ; elle comprend un bâtiment à portique ayant un rez-de-chaussée et un premier étage. Trois chambres de maîtres se trouvent au premier étage et sont desservies par la galerie supérieure. Au rez-de-chaussée se trouvent trois chambres identiques, probablement destinées aux hommes, le premier étage étant réservé aux femmes.

*Maison d'El Rabah (Ve siècle)*. — Grande villa dont nous ne donnons que la vue cavalière. La porte d'entrée est en A, avec loge de portier. Le bâtiment central B est la salle de réception, suivant l'usage grec ; le

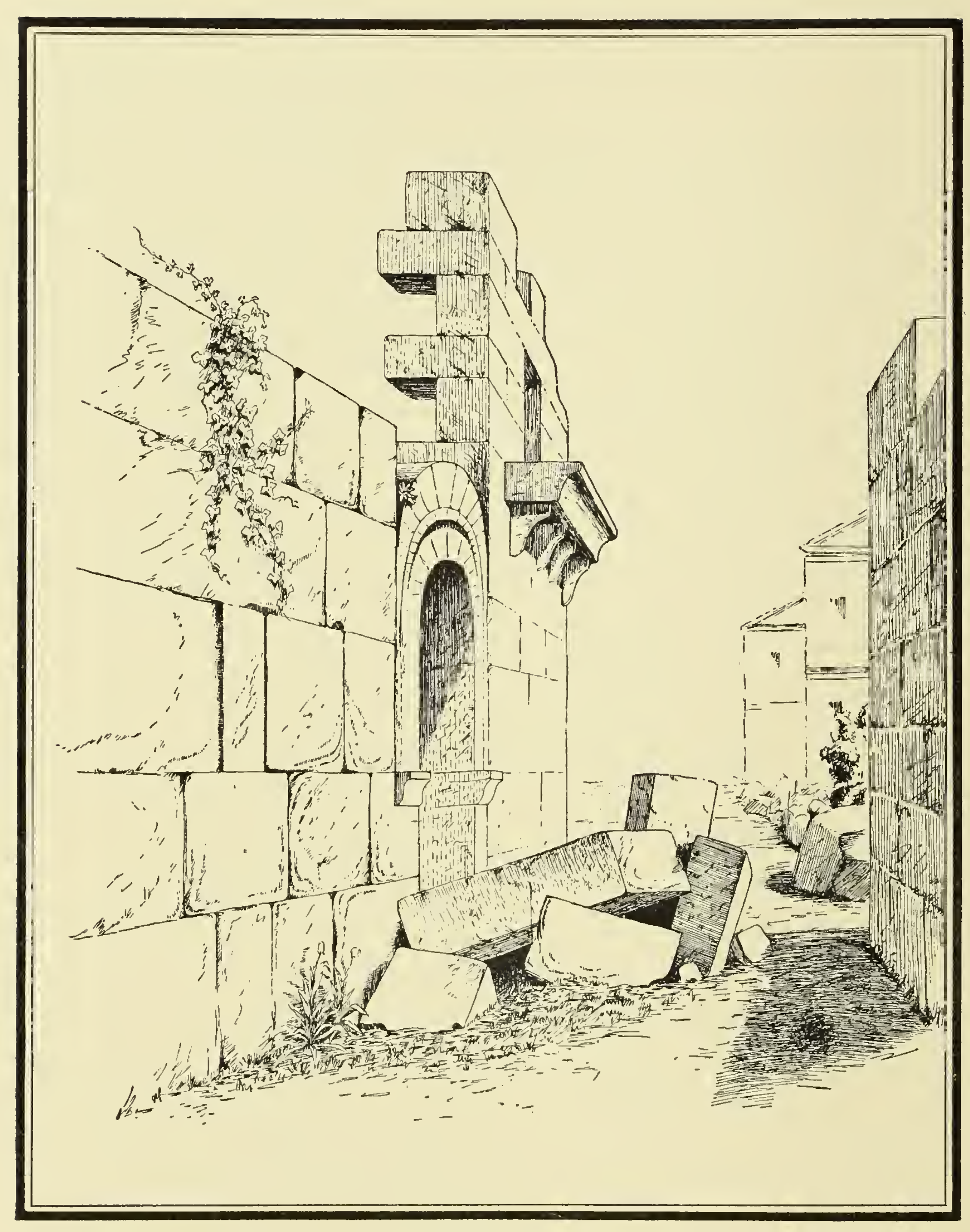


Escalier Extérieur (vi^e siècle)
(D'après de Vogüé, *Archit. civ. et relig. dans la Syrie centrale*)



BALCON (VI^e^ siècle)

(D'après de Vogüé, *Archit. civ. et relig. dans la Syrie centrale*)



Balcon (vi^e siècle)

(D'après de Vogüé, *Archit. civ. et relig. dans la Syrie centrale)*

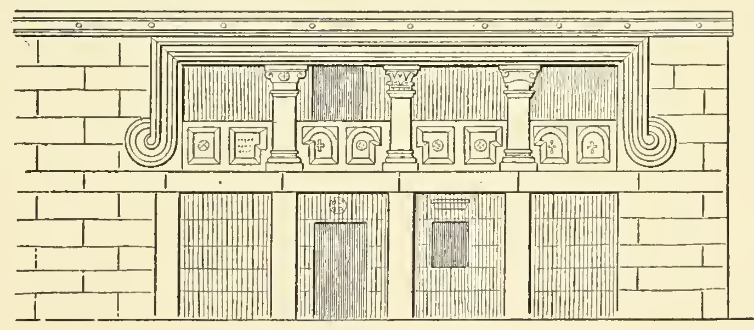
pavillon annexe C est la salle à manger. Le pavillon D serait la cuisine et le cellier. Les bâtiments E et F sont les maisons d'habitation, distribués comme dans la villa de Serdjilla. Les planchers et les toits étaient en bois.

Les villas que nous venons de décrire sont plutôt des maisons rurales, celles dont nous allons parler présentent plus spécialement le caractère des maisons urbaines. Elles se trouvent à Serdjilla et à Refadi. Disons de suite que les façades extérieures des habitations qui donnent sur la rue ne possèdent que de rares fenêtres, parfois un balcon (pp. 37-38) ou, plus exactement, des moucharabies, mais jamais de portiques. La façade intérieure est, au contraire, à portiques et donne sur une cour entourée de bâtiments secondaires consacrés aux dépendances, aux chambres de domestiques et aux écuries. Les dépendances n'ont souvent qu'un rez-de-chaussée. Cependant il en existe un assez grand nombre qui ont des portiques surmontés d'un étage. Les escaliers sont extérieurs, généralement dans l'angle des portiques et abrités; nous en donnons un dessin (p. 36).

La maison principale est à deux ou trois étages, c'est-à-dire à un rez-de-chaussée et deux étages. Mais, en général, les maisons particulières n'ont qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Les hôtelleries religieuses ou Pandocheion et les monastères ont seuls plusieurs étages. Dans ce cas, la hauteur des étages va en décroissant.

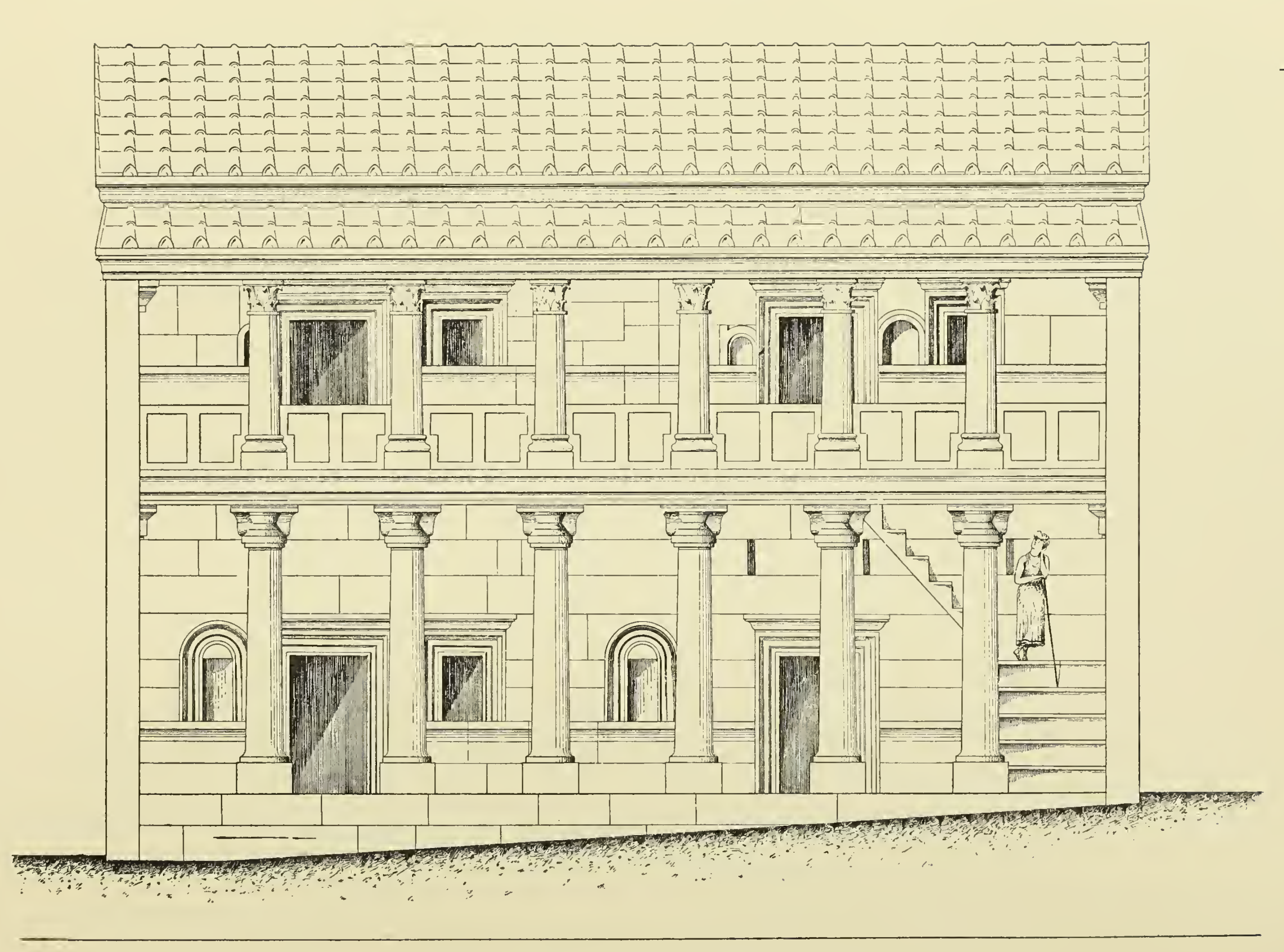
*Maison de Serdjilla (V$^{e}$ siècle).*— Nous donnons, à la page suivante, un essai de restitution de l'une des maisons de cette bourgade dont tous les éléments existent encore sur le terrain et où le dessinateur s'est contenté de replacer le toit et de compléter les colonnades.

*Maison de Refadi (VI$^{e}$ siècle).* — On remarquera dans cette maison les volutes qui soulignent les contours de la galerie supérieure. Beaucoup de ces maisons, datant de l'ère chrétienne, portent des inscriptions pieuses ou le monogramme du Christ au-dessus de l'entrée. Celle de la maison de Refadi est particulièrement touchante : « Seigneur, bénis notre entrée et notre sortie. Amen. »



MAISON, A REFADI (VI$^{e}$ siècle)
(D'après de VOGÜÉ, *Archit. civ. et relig. dans la Syrie centrale*)

La plus grande maison de ce genre, citée



Essai de restitution d'une maison, a Serdjilla (v^e siècle)
(Composition de l'auteur, d'après les planches de de Vogüé, *l'Archit. civ. et relig. dans la Syrie centrale*)



MOSAÏQUE DE L'ÉGLISE SAINTE PUDENTIENNE, A ROME

IV[e] SIÈCLE

(Portique couvert et Palais)

par M. de Vogüé, est une maison de Deir'-Sema'n. Elle a un rez-de-chaussée et deux étages. Chaque étage est muni d'un portique extérieur. Une grande salle occupe tout le premier étage; elle est bordée de portiques intérieurs et coupée en son milieu par une file de colonnes qui porte une architrave sur laquelle s'appuyaient les maîtresses poutres du plancher. Le deuxième étage était construit de la même manière. Ce système permettait de doubler la portée des poutres.

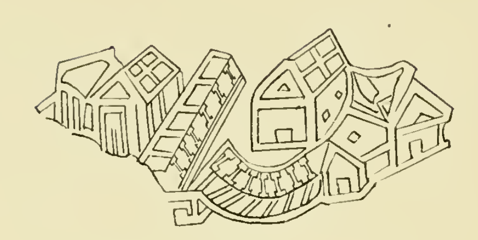
*Portiques.* — Les rues des villes étaient garnies de portiques. Nous savons, par des textes qui remontent aux premiers siècles de notre ère, combien l'usage en était répandu en Syrie. Ces portiques, ἔμβολοι, abritaient les hommes contre les intempéries ou les ardeurs du soleil. Nous les rencontrons dans la belle mosaïque de Sainte-Pudentienne, au-devant de la croix gemmée du Golgotha masquant en partie, au second plan, suivant l'hypothèse très plausible de M. Ajnalov, une vue de la Jérusalem antique. Nous trouvons des exemples nombreux de rues complètes dans la célèbre carte géographique de Medaba, dont nous reproduisons ci-après (p. 42) quelques fragments, d'après une aquarelle de la Société impériale orthodoxe de Palestine.

A Jérusalem, les principales rues modernes suivent encore le tracé du plan de la carte. Une des villes de la Syrie centrale, Moudjeleia, a conservé un de ces portiques (p. 43). La maison, pourvue d'une loggia à un de ses angles, est séparée, comme le montrent les plans de Medaba, par un espace libre, une sorte de cour. A Constantinople, ces portiques étaient souvent indépendants et couronnés de statues; parfois aussi ils faisaient corps avec les maisons qui bordaient la rue et constituaient un ensemble qui devait avoir une vague et modeste analogie avec notre rue de Rivoli. Les rues à portiques ou arcades sont, du reste, d'un usage fréquent encore de nos jours dans les cités de Turquie, de l'Afrique du Nord et, en général, dans tout le bassin de la Méditerranée, à commencer par l'Italie.

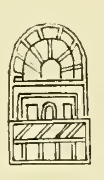
Qui ne connaît les rues à arcades de Tunis, Alger, Gênes, Turin, Venise, Bologne, etc...?

Ces galeries couvertes correspondent à des nécessités climatériques, ainsi que nous l'avons dit, et se prêtent non seulement aux longues flâneries des habitants en dehors du « home », aux heures chaudes de la journée, mais encore et surtout à l'étalage des marchandises précieuses et spécialement des étoffes de couleur.

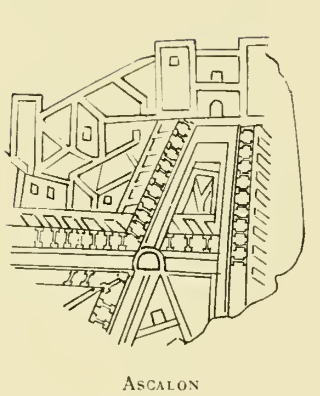
Suivant toutes probabilités, les portiques de Constantinople étaient à plein cintre et cela par la raison que ce système, qui était conforme au



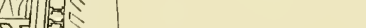
Diospolis

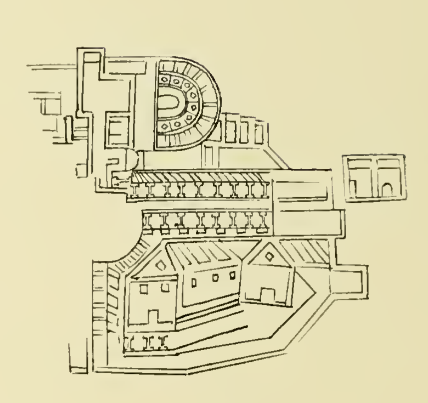


Saint-Zacharie

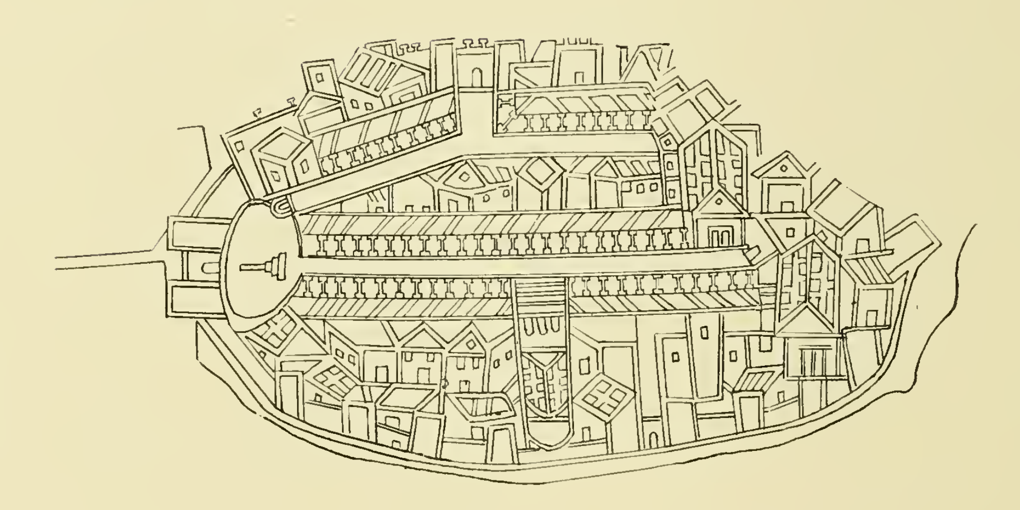


Ascalon





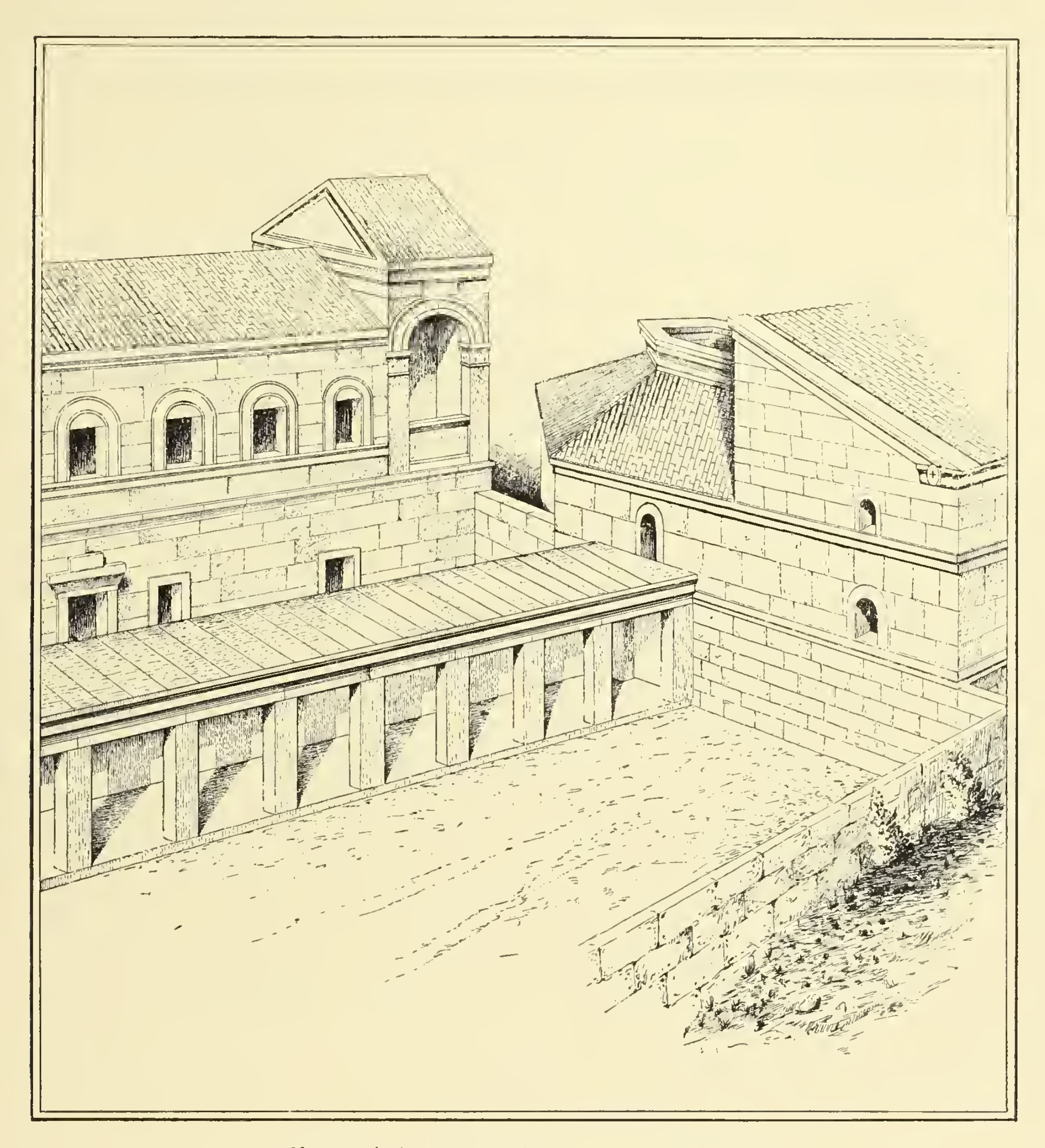
Gaza



Jérusalem

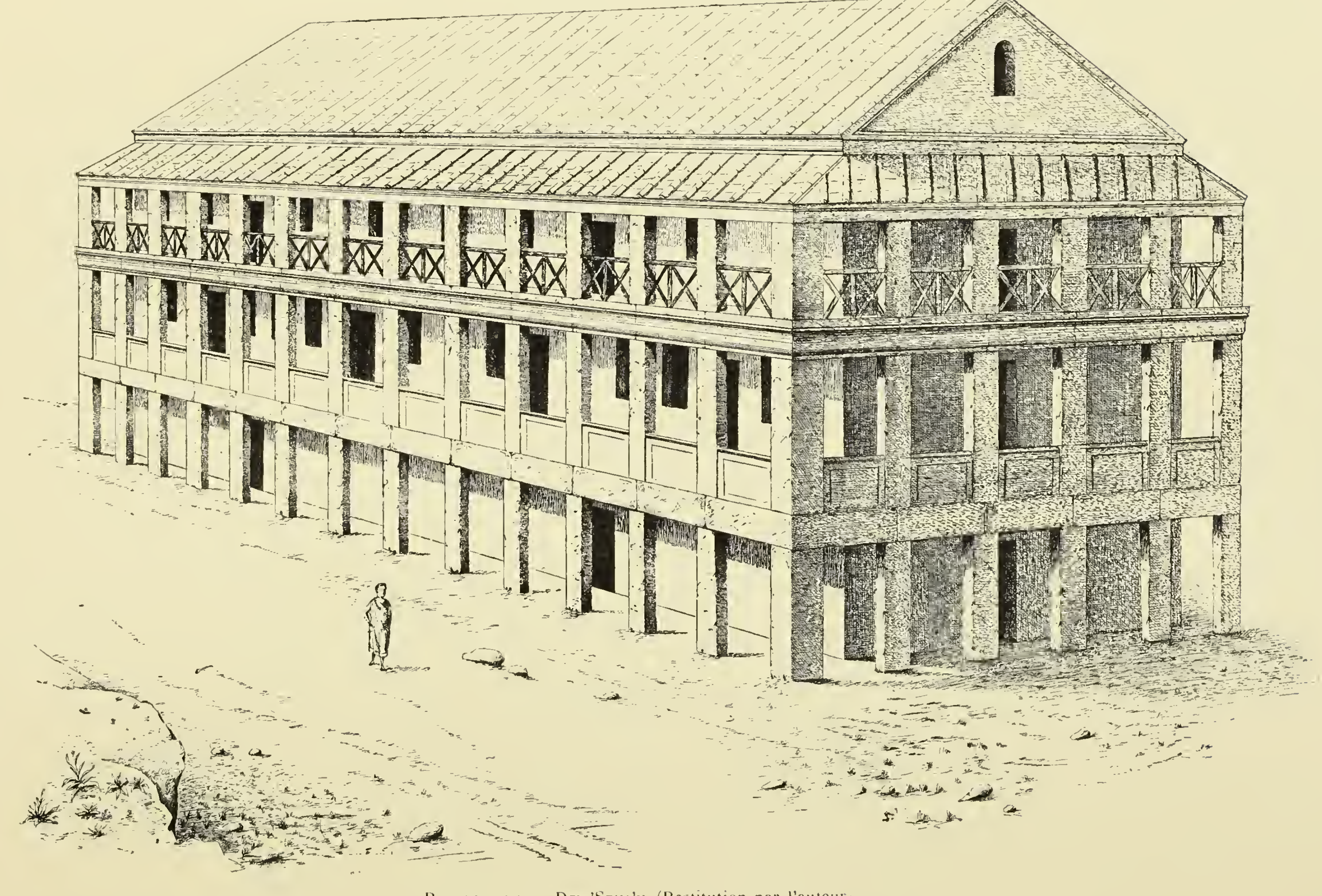
Fragments de la carte en mosaïque de Medaba
(VI^e siècle)
D'après une aquarelle de la Société orthodoxe de Palestine
(Exemple de rue à portiques)

style général de l'époque, se prêtait à merveille à l'emploi de la brique et des petits matériaux en usage dans la capitale de l'Orient.



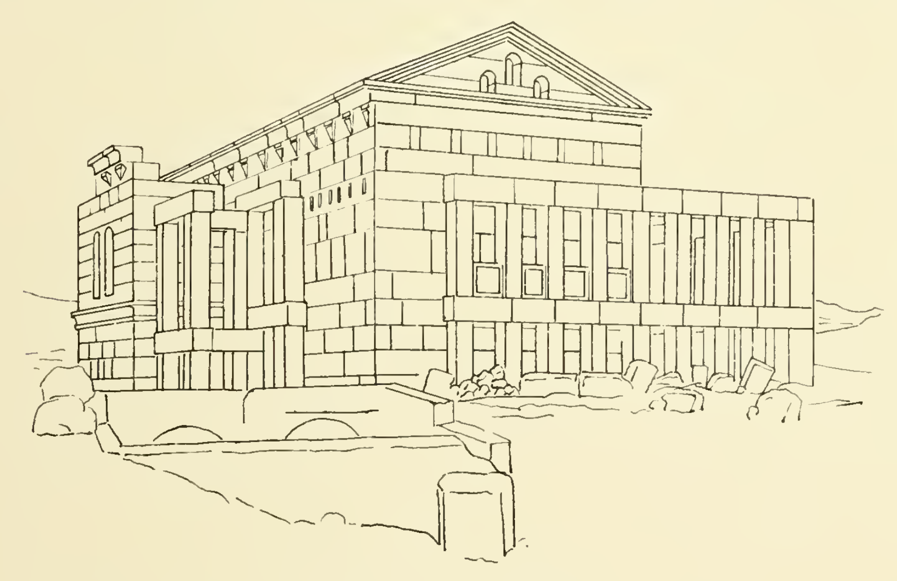
MOUDJELEÏA (rue avec portiques couverts) VI^e siècle
(D'après de VOGÜÉ, *Archit. civ. et relig. dans la Syrie centrale*)

Les vignettes du manuscrit de Skylitzès, qui datent des X^e et XI^e siècles, et dont nous donnons de nombreux exemples plus loin, indiquent nettement cette forme. Elles ne constituent pas une preuve absolue, car le X^e siècle est loin du VI^e, mais bien un indice sérieux qui tire toute sa valeur de la stabilité des styles en Orient.



Pandocheion de Deir'Sema'n (Restitution par l'auteur)

*Hôtelleries.* — Il nous reste à parler des monastères et des hôtelleries du VIe siècle. Les vestiges en sont nombreux. L'hôtellerie ordinaire, c'est-à-dire l'auberge, n'était guère plus grande que les maisons particulières et était construite sur le même plan, mais les grandes hôtelleries qui avoisinaient les pèlerinages, assez semblables à nos hôtelleries modernes de pèlerinages célèbres, situés en dehors des localités importantes, prenaient parfois des

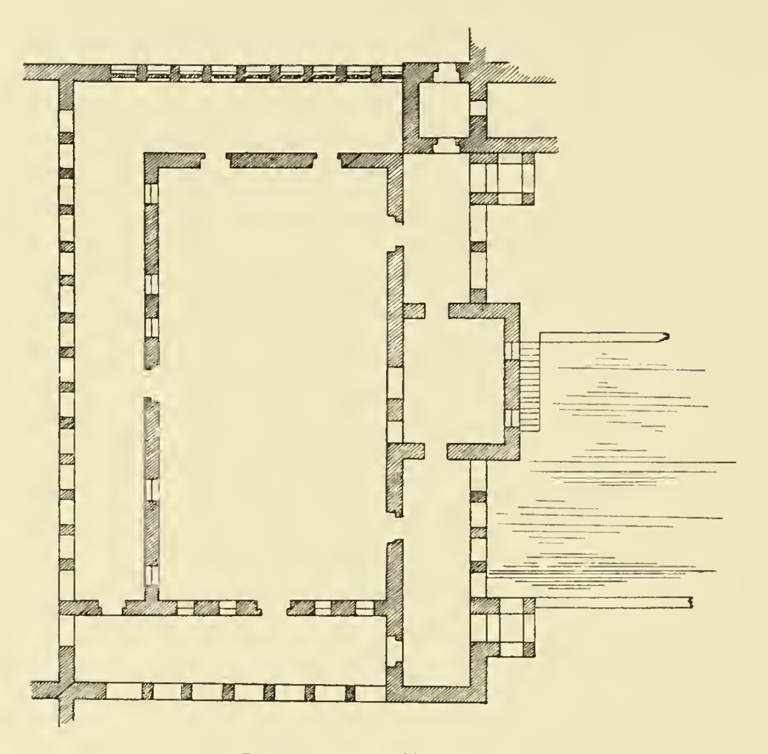


PANDOCHÉION DE TOURMANIN
(D'après de VOGÜÉ, *Archit. civ. et relig. dans la Syrie centrale*)

proportions monumentales. Nous citerons le Pandocheion ou hôtellerie ecclésiastique de Tourmanin. Ce bâtiment, dont nous donnons (p. 46) une partie du plan, avait deux étages de portiques sur toutes ses faces. Chaque étage ne comprenait qu'une seule salle de 25 mètres de long. Un pavillon central et deux pavillons d'angle se détachaient en saillie. Les cages d'escalier étaient formées de monolithes superposés ; l'escalier était probablement en bois. Le pavillon central servait peut-être de triclinium, comme à El-Rabah.

La façade de cet édifice, avec ses colonnades et ses trois pavillons en saillie, devait produire grand effet. Nous retrouverons plus tard, à partir du Xe siècle, de nombreux exemples de bâtiments flanqués à leurs extrémités de pavillons en saillie, mais dépourvus de colonnades et donnant tout à fait l'impression de nos châteaux modernes.

Nous offrons ici une restitution du Pandocheion de Deir'-Sema'n. La restitution que nous proposons est la reproduction complète des ruines de l'un des bâtiments du Pandocheion de cette localité. Il nous a suffi de rétablir le toit, dont les corniches sont encore très visibles, et quelques



Pandocheion de Tourmanin
(D'après de Vogüé, *Archit. civ. et relig. dans la Syrie centrale*)

piliers. Les seules adjonctions que nous nous soyons permises sont les balustrades des premier et deuxième étages, que nous avons empruntées à des maisons de la même époque du village de Serdjilla. Ces balustrades existaient partout en pierre, et il n'est pas admissible que dans la seule maison de Deir'-Séma'n, élevée de trois étages, elles aient été supprimées au grand détriment de la sécurité des pèlerins. Peut-être, dans ce cas spécial, les balustrades des premier et deuxième étages étaient-elles en bois ainsi que l'escalier ? Ce détail a peu d'importance, car ces deux formes de balustrades étaient employées simultanément, à cette époque.

Des bâtiments semblables existaient certainement à Constantinople, avec cette différence toutefois que les plates-bandes devaient être remplacées par des arcades à plein cintre. Plusieurs bâtiments des couvents de l'Athos nous fournissent des exemples de cette disposition.

*Monastères.* — Quant aux monastères, ils avaient, en principe, ainsi que nous l'avons dit, une enceinte carrée, sur les quatre faces de laquelle étaient disposées les cellules.

Dans le monastère de Saint-Siméon-Stylite, dont nous donnons un plan horizontal, deux faces et demie seulement étaient occupées par le couvent. Dans notre dessin, H est une vaste salle à deux étages, L un couloir mettant en communication toutes les cellules, M un magnifique portique à trois étages superposés, qui décorait la façade de 30 mètres de long d'une maison d'habitation affectée probablement au supérieur de l'établissement. Il est à remarquer que le troisième étage des portiques est toujours moins élevé que les deux autres.

Cette forme carrée des monastères, renouvelée des formes égyptiennes, est assez typique, et nous la retrouverons en Grèce, au monastère de Daphni, construit au v^e ou au vi^e siècle, et situé à dix kilomètres d'Athènes.

L'enceinte est un carré légèrement irrégulier, d'un peu moins de 100 mètres de côté, formant rempart et flanqué de tours. La courtine est épaulée par des pieds droits liaisonnés avec elle et portant des arcades. A l'intérieur, un chemin de ronde longe les créneaux.

LES CONSTRUCTIONS MONASTIQUES DE SAINT-SIMÉON-STYLITE
(D'après de VOGÜÉ
*Archit. civ. et relig. dans la Syrie centrale*)

« Les petites salles rectangulaires « (2 m. 70 sur 3 mètres au nord et « 2 m. 83 sur 2 m. 80 à l'est), de l'angle « nord-est, adossées au mur, s'ouvraient, comme les pièces des maisons « syriennes, sous un portique dont le soubassement subsiste par places. « L'édifice avait un premier étage qui a laissé des traces au mur, et sans « doute un double portique décorait toute la façade; un triple portique « analogue reste en place dans les ruines de Saint-Siméon-Stylite. Ces « portiques de façade se sont conservés avec un caractère plus ou moins « architectural dans les monastères grecs jusqu'aux époques les plus « récentes.... »

On peut assez bien se rendre compte du plan du vi^e siècle d'après les ruines actuelles. « Près de l'entrée un grand bâtiment, s'étendant sur toute « la largeur de l'enceinte, recevait les services publics du monastère : hôtel- « lerie, hôpital, asile et peut-être école. En le traversant par un spacieux « vestibule on arrivait en face de l'église et l'on trouvait à gauche la salle « d'honneur ; au delà de cette salle et sur le côté de l'église, une cour retirée, « loin du mouvement des pèlerins, donnait accès aux cellules groupées à « l'ombre du monastère. Elles formaient un vrai cloître par lequel on « pouvait se rendre soit au Conseil, soit à l'office, sans sortir de la solitude...

« Les cellules ne laissent pas que de surprendre. Le régime monas- « tique était alors la vie commune. Aux termes des Novelles, les moines

« devaient non seulement manger, mais aussi dormir ensemble. Ils « n'avaient pas les vastes dortoirs que l'on construisit plus tard en Occi- « cident, mais ils se répartissaient en quelques salles spacieuses, telles « qu'en renferment encore les ruines de Saint-Siméon-Stylite, d'Assouan « et de Tebessa[1]. »

La digression que nous venons de nous permettre au sujet du monastère de Daphni a son importance, parce qu'elle nous permet de constater, au VIe siècle, la présence de monastères de construction semblable en Syrie et en Grèce. L'influence de la Syrie est ici manifeste et nous pouvons en conclure qu'à Byzance les monastères et beaucoup de maisons d'habitation étaient basés sur le même principe.

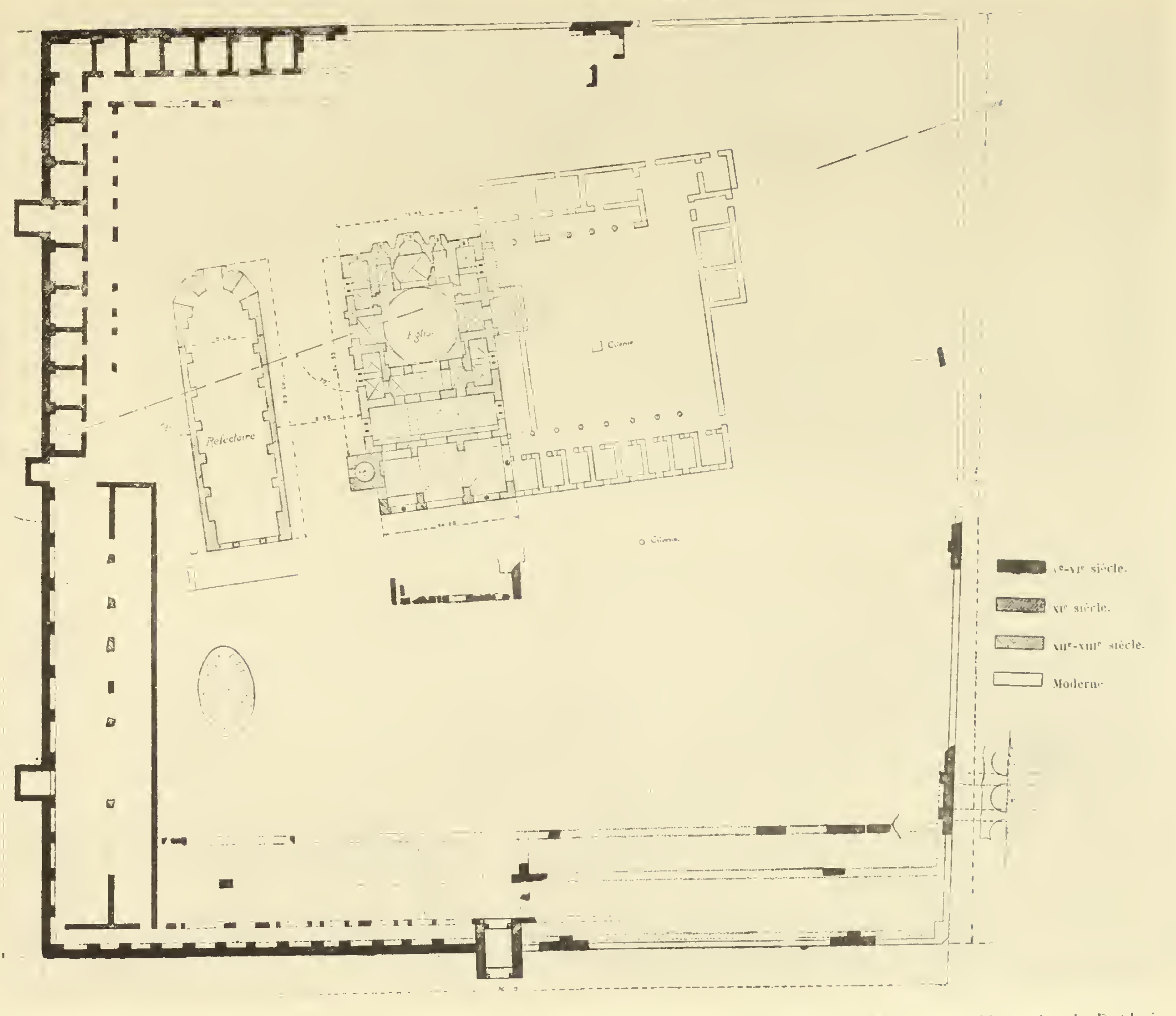
On s'étonnera peut-être de voir si peu de coupoles et d'arcades dans les villas ou monastères que nous venons de décrire. Cela tient à ce qu'en Syrie les habitants disposaient de carrières de pierres nombreuses à proximité de leurs demeures, permettant de tailler, sans trop de difficultés, d'énormes monolithes d'une portée suffisante pour l'écartement de leurs portiques ou de leurs plafonds. Nous avons vu toutefois que, dès le IIIe siècle, les Syriens n'hésitèrent pas à construire de grands arcs pour supporter les plafonds ou dallages des grandes salles (Amrah). Dans les églises, la nécessité de couvrir de vastes espaces a naturellement conduit de bonne heure à l'emploi constant de la coupole, mais on peut admettre que si, jusqu'au VIe siècle, l'habitation civile syrienne ne fit pas un usage plus fréquent de la coupole, c'est qu'elle n'en avait pas besoin.

A Byzance, l'éloignement des carrières, la nécessité de se servir de briques et de béton firent accueillir avec faveur les méthodes romaines avec cintrage, et surtout la construction persane, par tranches, qui permettaient de couvrir de grands espaces avec de petits matériaux.

L'église de Sainte-Sophie, construite de 533 à 537, par Anthemius de Tralle et Isidore de Milet, architectes d'Asie, d'après une géniale interpréprétetion des méthodes persanes, établit définitivement le nouveau style, dit style byzantin. Avant son apparition on ne construisait guère que des basiliques couvertes en charpentes ou bien des rotondes ou des octogones. Désormais, la coupole sur pendentifs devint la règle et, chose remarquable, cette règle fut appliquée immédiatement aux constructions princières et aux palais impériaux.

Il est douteux, toutefois, que ce mode de construction un peu compliqué et très onéreux, grâce aux revêtements de mosaïques de verre dont il

[1] Millet, *Le Monastère de Daphni*, pp. 4 et suiv.




D'après J. Millet : *Le Monastère de Daphni*

PLAN DU MONASTÈRE DE DAPHNI

VIe ET IXe SIÈCLES

réclamait généralement l'emploi, ait été étendu aux habitations ordinaires.

Les grandes fortunes, nous le savons, avaient, en majeure partie, disparu, dans le courant du v^e siècle et les petites bourses qui les avaient remplacées ne devaient guère songer aux grandes installations luxueuses.

Aussi, pensons-nous que, dans la plupart des cas, la maison du rentier byzantin du vi^e siècle était une simple maison de bois, comme de nos jours.

TROISIÈME PARTIE

# BYZANCE ET L'HABITATION BYZANTINE

## DU VI[e] AU XV[e] SIÈCLE

# BYZANCE ET L'HABITATION BYZANTINE

## DU VI^e AU XV^e SIÈCLE

**I. Aperçu général. — II. Représentations de villes. —
III. Groupes d'habitations. — IV. Structure des maisons. — V. Palais impériaux.**

### CHAPITRE I

### APERÇU GÉNÉRAL

Nous connaissons mal l'art de la période iconoclastique. La persécution atteignit dans ses sources vives la peinture religieuse, mais il est probable qu'elle favorisa l'art profane, car elle fit remplacer dans les églises les images saintes par des tableaux de genre ou des ornements. De plus, les rapports étroits avec l'Orient, où les iconoclastes puisaient leur inspiration et leur force, développèrent la technique des arts industriels : c'est à cette époque que l'émaillerie prit place dans les produits byzantins.

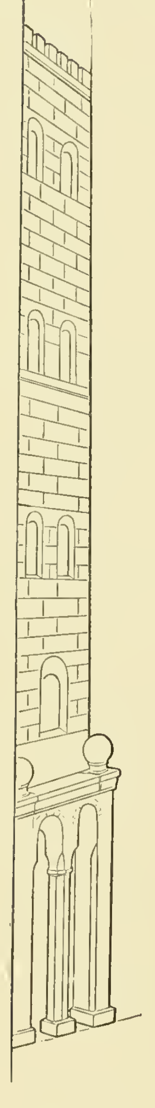
Aux IX^e, X^e et XI^e siècles, grâce aux victoires et à la bonne administration des empereurs de la famille macédonienne, Byzance atteignit l'apogée de sa puissance et de son influence. Les revenus de l'empire atteignirent, à cette époque, 3 milliards de notre monnaie, et ceux de la ville de Byzance seule 550 millions.

On conçoit sans peine que les arts de toutes sortes se soient singulièrement développés au milieu d'une prospérité pareille. Au point de vue architectural, la coupole continua à régner et à se perfectionner. Elle s'éleva désormais sur des tambours cylindriques, qui lui donnèrent infiniment plus de légèreté. On ne saurait nier, en effet, qu'à l'extérieur, la calotte de la coupole de Sainte-Sophie ne présentât quelque lourdeur.

Au XIV^e siècle, la quatrième croisade et l'établissement des Latins en terre grecque n'amenèrent aucune modification importante dans l'architecture locale. Les Latins construisirent des églises et quelques palais dans le style

de l'Ile de France, tandis que les Byzantins continuèrent à suivre leurs anciennes formules. Les deux architectures restèrent juxtaposées sans se pénétrer. Toutefois il est certain, et les preuves en sont encore nombreuses, que les architectes latins confièrent aux mosaïstes byzantins la décoration des murs de plusieurs églises et qu'ils s'inspirèrent, à leur retour en France, de certains édifices de Syrie.

La prise de Constantinople en 1203, puis le pillage de la ville en 1204, ne contribuèrent certainement pas à maintenir à Byzance la suprématie dans le domaine de l'art. Ce fut un immense désastre.



Mosaïque de Saint-Marc xiiie siècle

La vue de la capitale éblouit d'abord les croisés : « Or, vous pouvez savoir, dit Villehardouin, qu'ils « regardèrent beaucoup Constantinople ceux qui « ne l'avaient jamais vue ; car ils ne pouvaient « penser qu'il pût être en tout le monde une si « riche ville, quand ils virent ces hauts murs et « ces riches tours dont elle était close tout entour à « la ronde et ces riches palais et ces hautes églises « dont il y en avait tant que nul n'eût pu le croire « s'il ne l'eût vu de ses yeux, et la longueur et la « largeur de la ville qui entre toutes les autres était « souveraine. Et sachez qu'il n'y eût homme si « hardi à qui chair ne frémit. »

Ces premiers moments consacrés à l'admiration un peu naïve de nos compatriotes furent de peu de durée. Après un siège court et peu meurtrier, la ville fut livrée au pillage. Chaque nation eut son quartier à exploiter. Après quoi on forma de vastes dépôts et on en distribua le produit à toutes les troupes, au prorata du grade. Les chevaliers eurent 20 marcs et les simples soldats 5 marcs. Cela ne valait pas le voyage. Quant aux statues en bronze et en métal des belles époques de Grèce et de Rome, qui avaient échappé aux tremblements de terre et aux incendies, on en fit des gros sous, « de la monnaie noire », comme on disait alors.



Mosaïque de Saint-Marc xiiie siècle

Il existe à la bibliothèque de l'Arsenal une curieuse miniature de la prise de Constantinople, dans un manuscrit du xive siècle. Malheureusement,

tous les édifices ont été mis au goût du jour et représentent des maisons et des églises de style ogival du XIV^e siècle. Nous ne l'avons donc pas reproduit.

Cinquante ans après les modestes répartitions de dividendes dont nous venons de parler, les Grecs rentrèrent dans Constantinople et trouvèrent la ville en ruines. Le fameux empereur Michel Paléologue ne put même pas coucher au palais des Blachernes, précédemment occupé par Baudoin, « parce que, dit la chronique, la malpropreté et la gourmandise des Latins, « qui faisaient des cuisines de tous les appartements, en avaient enfumé et « souillé les plafonds et les murailles ».

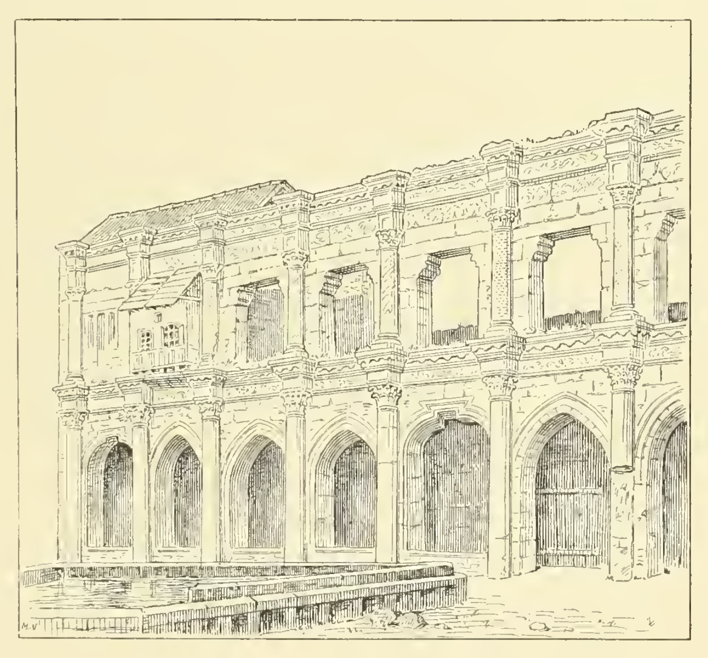
Constantinople était mûr pour les Turcs. Ceux-ci détruisirent le peu qui restait en 1453 et découpèrent les colonnes de marbre en rondelles pour en faire des pavés.

Toutefois, l'époque de Paléologue ne fut pas stérile. Sans doute, l'appauvrissement de l'empire interdisait les constructions luxueuses; la mosaïque et les riches appliques durent céder le pas à la fresque, qui finit par couvrir les murs des églises jusqu'au sol, mais, les mosaïques de Kahrié-Djami, les ruines de Mistra, les églises de Trébizonde et de l'Athos nous révèlent, dans cette même période, une sorte de renaissance artistique, qui, jusqu'aux recherches récentes de l'École française, avait échappé aux savants.

Quant aux habitations, rien n'indique, en dehors de l'usage très fréquent de la coupole pour les palais impériaux et les constructions princières, qu'elles aient subi de grandes modifications dans la forme.

Les restes d'édifices profanes de cette période de neuf siècles, du VI^e au XV^e, sont peu nombreux; les textes, les mosaïques et les miniatures nous renseignent mieux et peuvent nous donner une idée des habitations byzantines de l'époque.

Nous avons largement puisé dans ces documents. Pour fournir à l'appui de



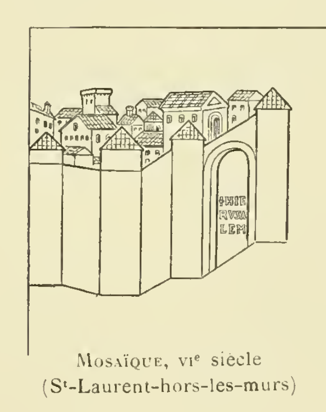
MOSQUÉE DE DIARBÉKIR
Ancien édifice bâti par Héraclius, VII^e siècle
(D'après Schlumberger : *Un empereur byzantin, au X^e siècle*)

nos démonstrations des images plus claires, nous avons rectifié nos croquis. C'est-à-dire que, sans ajouter aucun détail à la miniature originale généralement informe, nous avons pris la liberté de redresser un peu les lignes architecturales, suivant les règles de la perspective. Nous n'avons employé ce procédé que lorsqu'il ne pouvait y avoir aucun doute dans l'interprétation du sujet. Dans ce cas, le dessin est toujours accompagné de la mention : *rectifié.*

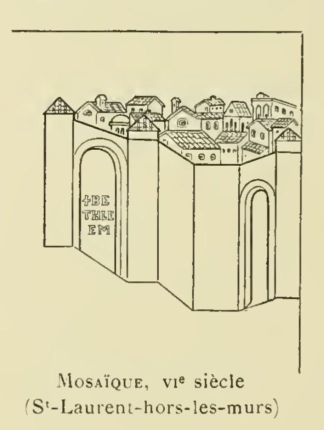
## CHAPITRE II

## REPRÉSENTATIONS DE VILLES

Les Byzantins ont emprunté à l'art antique les représentations de villes, où les maisons apparaissent avec leur perspective au-dessus des remparts. Dans la carte de Medaba (*voyez* p. 42), les remparts sont à peine indiqués sur le pourtour du plan. Les édifices sont disposés comme autant de vignettes sur un tracé géométral. Mais, d'ordinaire, les murs se dressent et les maisons les surmontent. Nous en donnons comme exemple Jérusalem et Bethléem d'après les mosaïques de Saint-Laurent-hors-les-murs[1], œuvre du pape Pélage II (557-590) et Jéricho, d'après le célèbre rouleau de Josué, du VII[e] ou du VIII[e] siècle. Les mosaïques de Ravenne nous fourniront plus loin une vue curieuse de la ville et du port. En tous ces monuments domine la maison à pignon avec toit à double pente. Nous la retrouvons dans les mosaïques décoratives de la mosquée des Ommiades, à Damas, avec des coupoles. Plus tard, la coupole se mêle toujours aux maisons à pignons.



MOSAÏQUE, VI[e] siècle
(S[t]-Laurent-hors-les-murs)



MOSAÏQUE, VI[e] siècle
(S[t]-Laurent-hors-les-murs)

La ville dont les anciens dessins nous fournissent l'image la plus fidèle est Constantinople. Les illustrateurs de Skylitzès nous la montrent assiégée par l'ursupateur Thomas, sous Michel le Bègue, au IX[e] siècle. Cette image est remarquable par les pignons à redans empruntés aux Arabes et que nous

[1] On remarquera les cheminées qui dépassent la plupart des toits.



SIÈGE DE CONSTANTINOPLE, PAR THOMAS, SOUS MICHEL LE BÈGUE

Exemple de pignons à redans

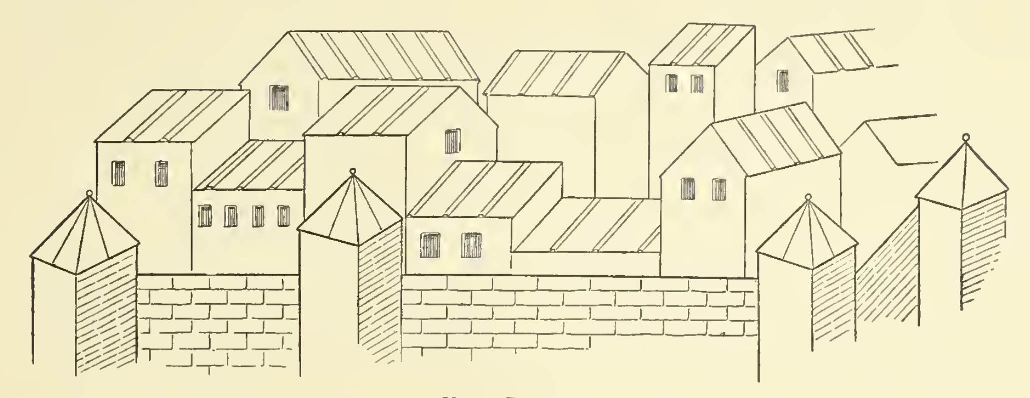


MAISON DE THÉODORA

Exemple de murs intérieurs revêtus de parements de marbre

MANUSCRIT DE SKYLITZÈS

retrouvons au IX^e siècle dans les mosaïques de Daphni, au-dessus des murs de Jérusalem.



VILLE BYZANTINE
Rouleau de Josué, VII^e siècle (Bibliothèque du Vatican)
*Dessin rectifié*

Mais les relevés les plus instructifs n'ont pas été dessinés par des Byzantins : ce sont deux vues cavalières de Constantinople que nous donnons ici. La première, publiée par Banduri (1670-1743), au commencement du XVIII^e siècle, est la reproduction d'un plan levé vers 1350 et gravé, pour la première fois, par Panvinio, en 1600. Elle ne donne que l'Hippodrome et un quartier de la ville situé au nord-est de l'Hippodrome, à droite et à gauche de l'ancienne voie triomphale. Cette vue cavalière est infiniment précieuse, car il semble bien que les maisons qui s'y trouvent figurées n'ont pas été mises au hasard et qu'elles correspondent, comme forme et comme

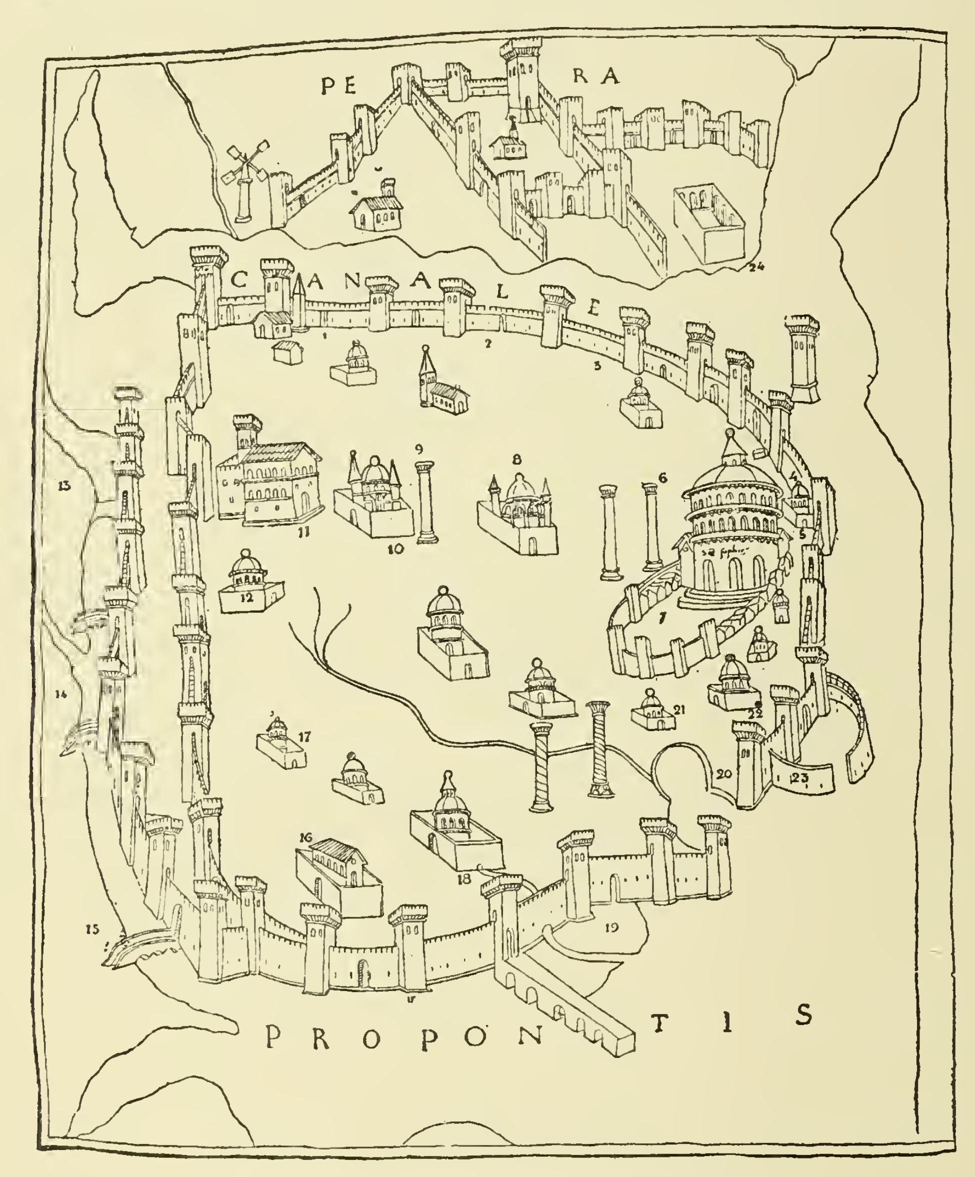


*Collection des Hautes Études*

MOSAÏQUES DE DAMAS
Mosquée d'El-Oualid (VIII^e siècle)

emplacement, aux maisons qui existaient à cette époque. On remarquera que de nombreuses maisons à coupole ou à terrasse ont un caractère franchement oriental, que d'autres ont un aspect moderne, que les fenêtres sont

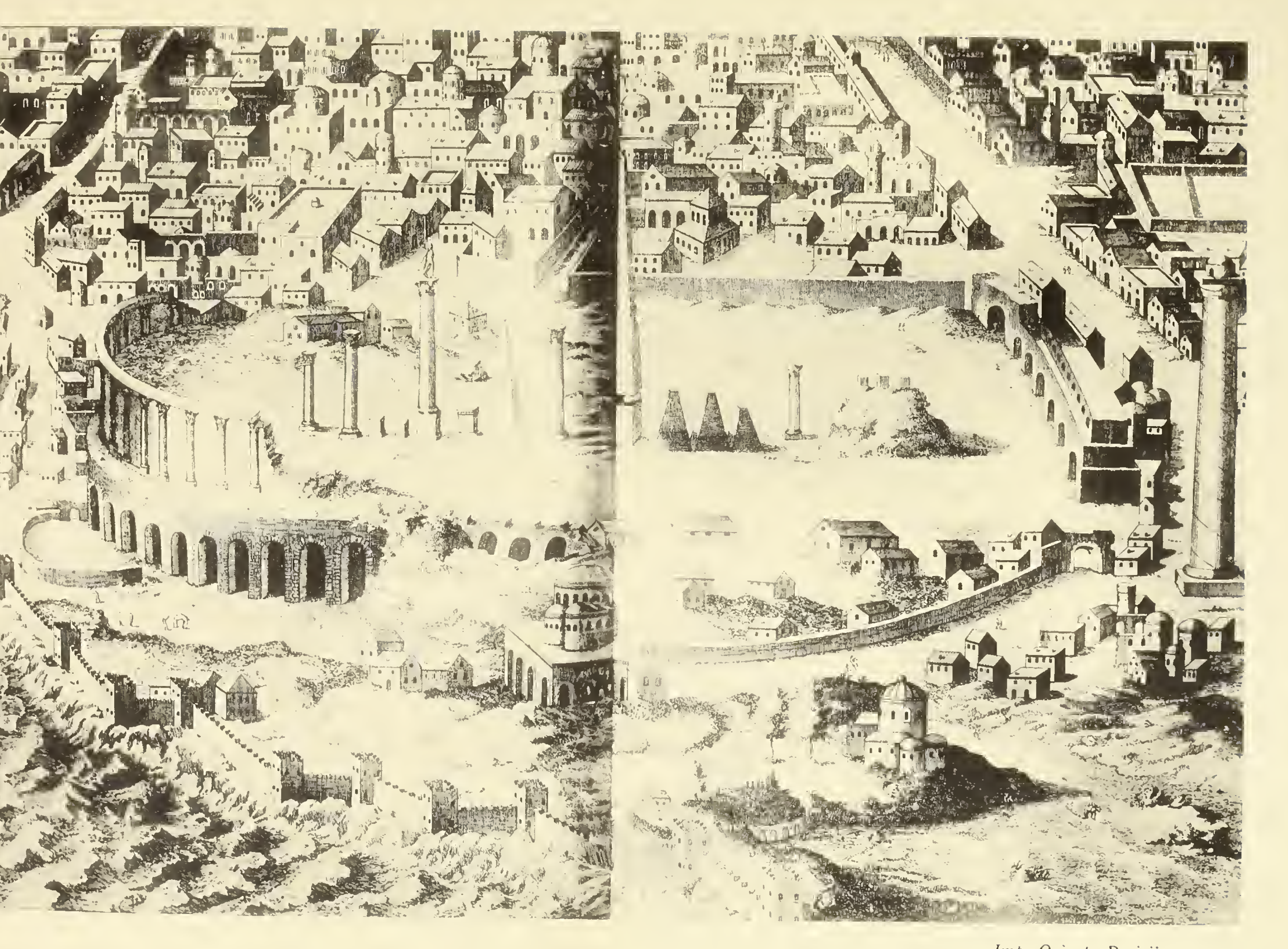
tantôt en plein cintre, tantôt rectangulaires. Il n'y a ni ouvertures ogivales[1], ni loggias, ni moucharabies; nous savons pourtant, par le manuscrit de




Plan de Constantinople, en 1422, par Buondelmonte
(Extrait de l'*Esquisse topographique de Constantinople*, par le Dr Mordtmann)

Skylitzès, qu'au xie siècle, tout au moins au xiiie, les étages des maisons étaient souvent à encorbellement, comme de nos jours. Une des maisons du plan de Banduri, sur le bord supérieur du dessin et au milieu de la ligne de bordure, semble être de style vénitien.

[1] Sauf peut-être à une maison à droite de l'extrémité de l'Obélisque.



*Imp. Orient.*, Parisiis, 1711

VUE CAVALIÈRE DE CONSTANTINOPLE
EN 1350

Musée du Bardo, à Tunis

MOSAÏQUE, VIe SIÈCLE

(Villa byzantine)



Musée du Bardo, à Tunis

MOSAÏQUE, IV^e^ SIÈCLE

(Villa byzantine)

Le second plan a été dressé, en 1422, par Buondelmonte. Il offre moins d'intérêt, bien qu'il donne la représentation un peu fantaisiste du palais dit de l'Hebdomon.

Les deux plans de Banduri et de Buondelmonte ont l'avantage d'être antérieurs à la conquête musulmane.

## CHAPITRE III

## GROUPES D'HABITATIONS

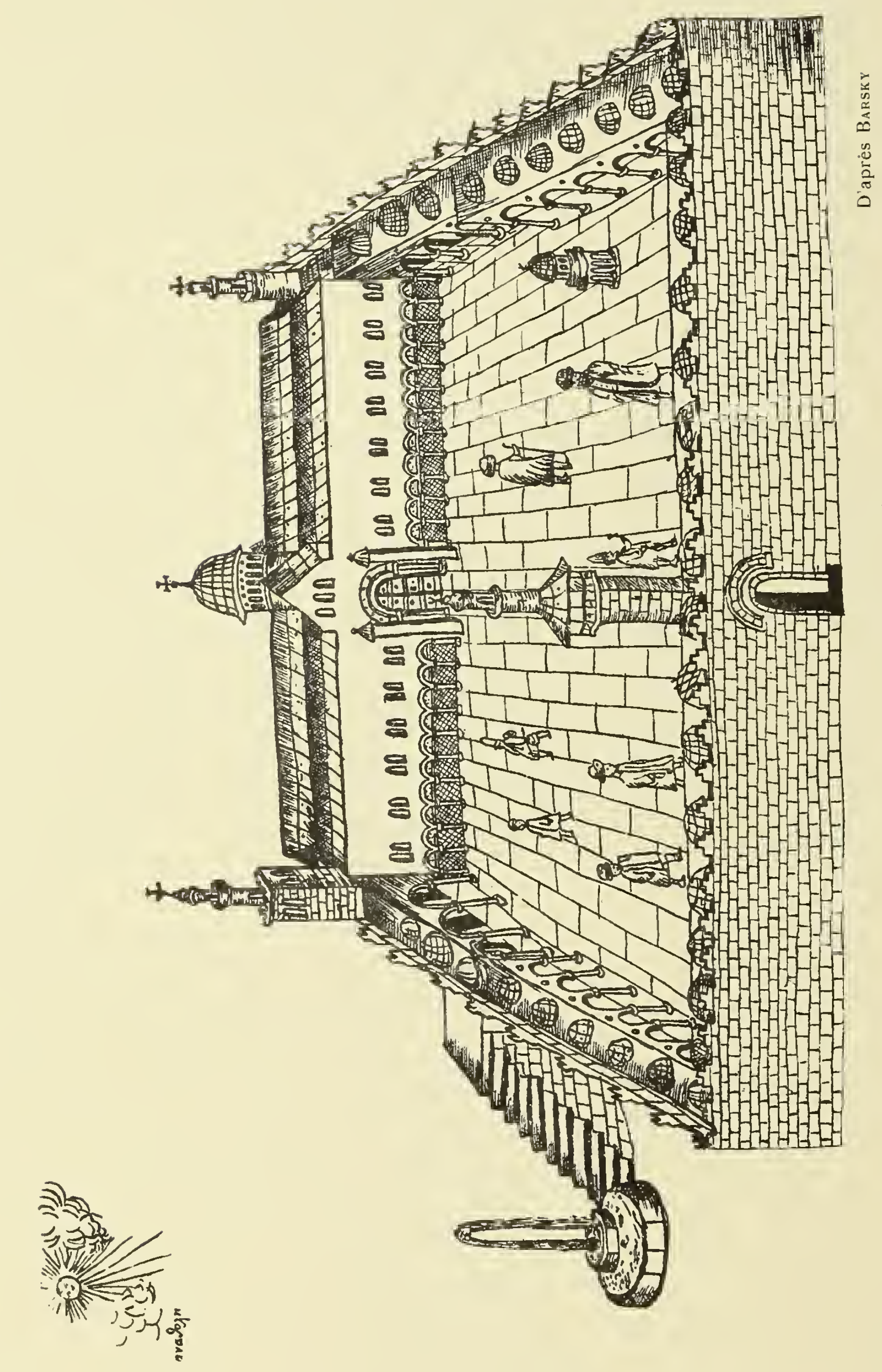
Nous donnons ici deux photographies inédites de mosaïques du VI^e ou VII^e siècle représentant de grandes exploitations rurales avec maisons de maître et dépendances. Ces mosaïques appartiennent au Musée du Bardo, près de Tunis, et nous ont été obligeamment communiquées par l'intermédiaire du Père Delattre, des Pères Blancs. Elles formaient, avec une autre mosaïque, que nous n'avons pas reproduite, le pavement d'une salle à triconque.

La première villa comprend deux pavillons à étages, analogues à nos maisons modernes, reliés par un portique couvert. En face de ce bâtiment et séparée de lui par une cour, se trouve une galerie entièrement couverte de petites coupoles basses, assez semblable aux constructions de style arabe.

La deuxième villa est moins intéressante, mais elle présente un bon exemple de loggia.

Il serait très important de déterminer la date précise de ces deux mosaïques ; car, si elles sont antérieures à la conquête arabe (649), elles ont l'avantage immense de montrer que la disposition architecturale si commune en pays musulman, qui consiste à couvrir les galeries ou portiques de petites coupoles formant chapelet, a été empruntée directement aux Persans par les Byzantins. Les mosaïques de Damas nous indiquent que les nouveaux maîtres de l'Afrique ont pu commander de pareilles images pour leurs demeures ; mais l'ornement qui les encadre les rattache nettement à l'art byzantin, et même à l'art romain du IV^e et du V^e siècle. Nous pouvons donc les attribuer au temps de la domination byzantine.

Ces chapelets de coupoles, nous les voyons s'égrener sur des édifices arabes très anciens que l'on peut attribuer à des mains grecques. C'est la célèbre mosquée des Ommiades, à Damas, et l'hôtellerie aujourd'hui détruite édifiée par les ordres du calife El-Oualid, au VII^e siècle (*Voir* pp. 60 et 61).

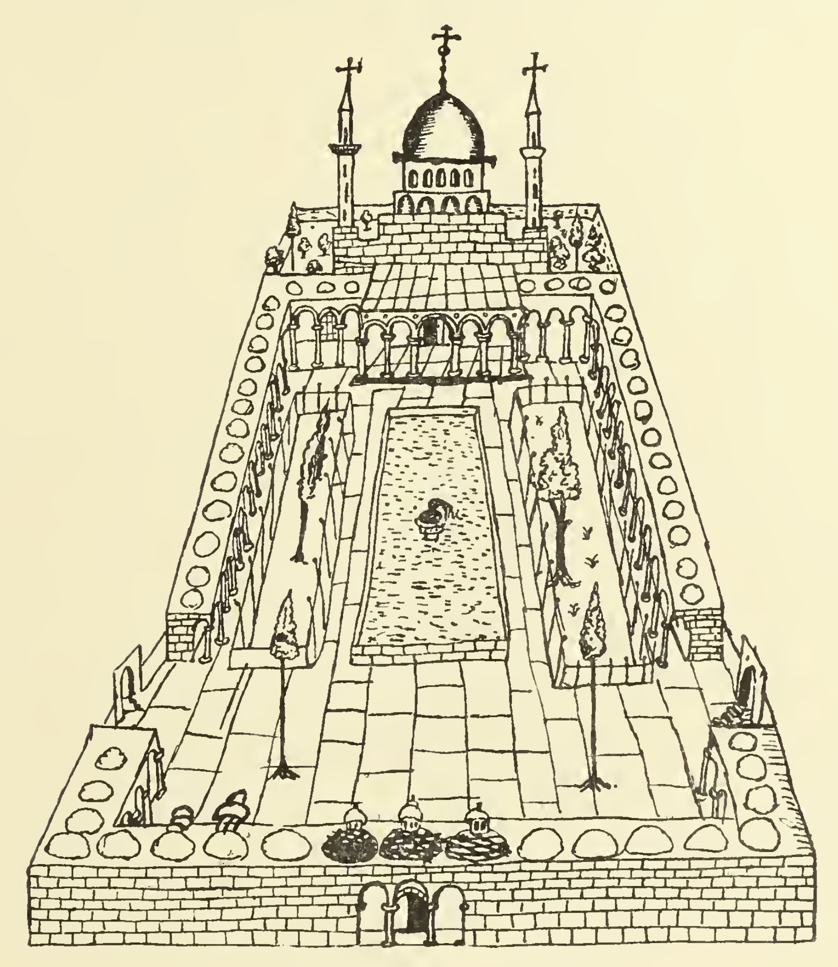


HOPITAL CONSTRUIT A DAMAS, AU VIII<sup></sup>e SIÈCLE
Sous le calife El-Oualid, par des Coptes

D'après BARSKY

L'hôtellerie aurait été construite par des Coptes, la mosquée par des Grecs. Nous les reproduisons d'après les croquis du voyageur russe Barsky, qui a parcouru l'Orient dans la première moitié du XVIII^e siècle.

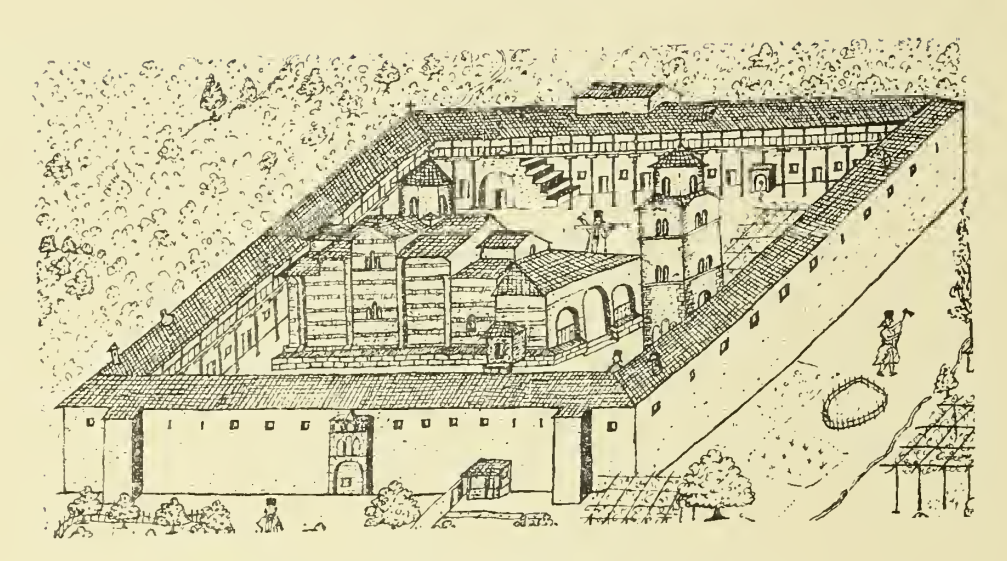
Les portiques de ces deux monuments sont surmontés de petits dômes exactement semblables à ceux que l'on remarque dans les mosaïques du



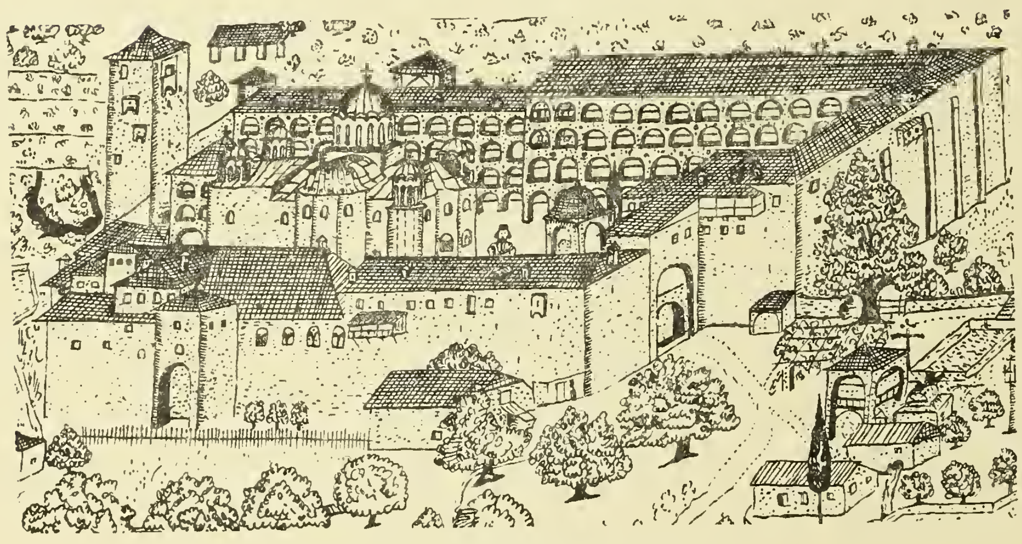
MOSQUÉE CONSTRUITE AU VIII^e SIÈCLE
Sous le calife El-Oualid, par des Byzantins
D'après Barsky

Bardo. Quant aux minarets, il est difficile de dire s'ils datent de la construction de l'édifice ou s'ils ont été ajoutés depuis.

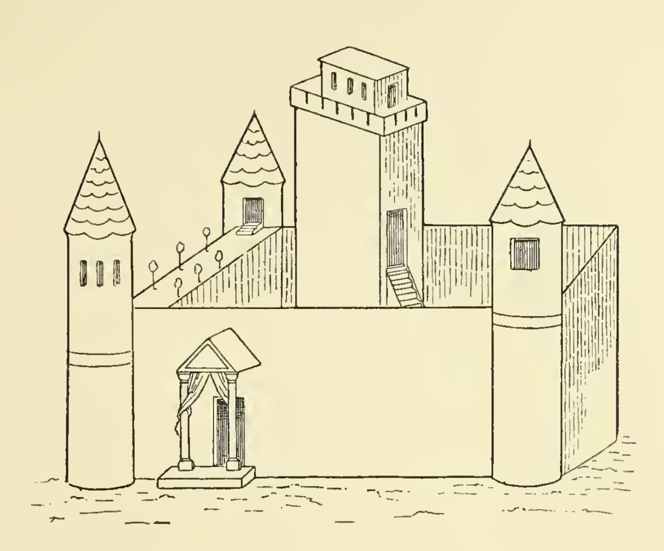
On serait tenté de croire, à la première inspection de ces monuments qu'ils sont de style arabe, mais une semblable opinion n'est plus de mise de nos jours. Les Arabes, au moment de leur exode et de leur première expansion religieuse, au VII^e siècle, étaient de véritables sauvages, n'ayant aucune disposition artistique et parfaitement incapables de faire autre chose



Monastère des S.S. Archanges, près de Vostitza, Péloponèse
(Barsky)



Monastère de Xéropotamou, au Mont-Athos
(Barsky)

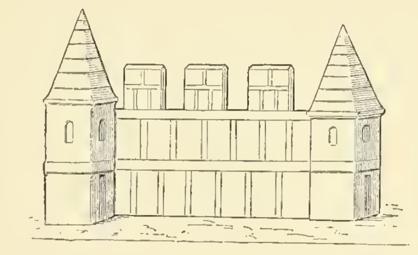


Chateau byzantin
(Manuscrit de la Genèse — vi^e siècle, à Vienne)
*Dessin rectifié*

que de soigner leurs troupeaux et de se battre. Ils transformèrent en mosquées les églises chrétiennes, suivant leurs besoins, ou en firent construire de nouvelles sur le modèle des anciennes, par des architectes du pays envahi. Les Coptes, amateurs de plates-bandes, construisirent, de préférence, toutes les mosquées célèbres de l'Égypte comme leurs édifices religieux, sans voûtes et avec des portiques *ogivaux;* les Byzantins de Syrie, au contraire, fidèles adeptes de la voûte et des portiques à arcades, construisirent les palais, les mosquées, les hôpitaux et les caravansérails d'après le système qui leur était cher. Mais il est à remarquer que dans ces deux pays l'influence persane est beaucoup plus sensible qu'à Byzance même.

Le style arabe mit deux siècles à se former et fut le résultat de la fusion de deux styles. Mais nous sommes convaincu que, jusqu'au IX^e siècle, il n'y eut pas un seul architecte réellement Arabe ; il n'y eut que des architectes Byzantins employés par des Arabes. La célèbre mosquée d'Omar, à Jérusalem, au dire de Cattaneo, serait elle-même byzantine, sauf la partie extérieure qui a été remaniée ultérieurement.

Un curieux exemple de château de la même époque nous est donné par le manuscrit de la Genèse (VI^e siècle) conservé à la bibliothèque de Vienne. Cette miniature offre de curieuses analogies avec un ivoire occidental du IX^e siècle, le bénitier portatif de Charlemagne.



Sculpture du bénitier portatif
de Charlemagne
(Ivoire du IX^e siècle)

Fermes, hôtelleries et châteaux nous conduisent à un autre groupe qui a joué un rôle capital dans la vie byzantine : ce sont les monastères. Ils nous donnent, en effet, une idée exacte de ce qu'étaient les maisons ordinaires, les ateliers, les casernes et les grandes exploitations rurales de l'époque, car il y avait un peu de tout dans ces im-



Monastère de Saint-Paul, au Mont-Athos (Barsky)

menses agglomérations de bâtisses : des hôtels particuliers, des couvents, des églises, des ateliers, des groupes ruraux, etc. On remarquera encore ici la forme préférée, en carré, les bâtiments s'alignant sur les quatre faces intérieures de l'enceinte, ainsi que dans les maisons égyptiennes.

La presqu'île du mont Athos constitue une sorte de république s'administrant elle-même sous la haute juridiction de la Porte. Le gouvernement turc entretient à Karyès un représentant chargé de contrôler les actes du conseil élu de cette confédération de couvents.

La presqu'île contient vingt couvents et un nombre considérable d'ermitages isolés. Le tout est habité par environ six mille moines de religion orthodoxe où l'élément russe tend à dominer. Les couvents les plus anciens remonteraient, suivant la tradition, au temps de Constantin ou de Théodose, mais les documents historiques ne sont guère antérieurs au xe siècle.

Les empereurs de Byzance, les souverains de Bulgarie et d'Arménie ont fondé de nombreux couvents, lesquels ont maintes fois été remaniés depuis. En réalité, les incendies fréquents n'ont laissé subsister que peu de bâtiments d'habitation pouvant dater de plus de quatre siècles. Il est donc difficile de faire une critique sérieuse au point de vue archéologique de ces divers monastères, mais on peut cependant admettre que leur forme est restée sensiblement la même qu'à l'époque des empereurs de Byzance.

Les règles suivies par les moines pour peindre ou bâtir ont peu varié depuis mille ans et nous avons la conviction que les cadres, c'est-à-dire les murs d'enceinte, certaines églises, les réfectoires et les salles officielles de réunion n'ont pas changé.

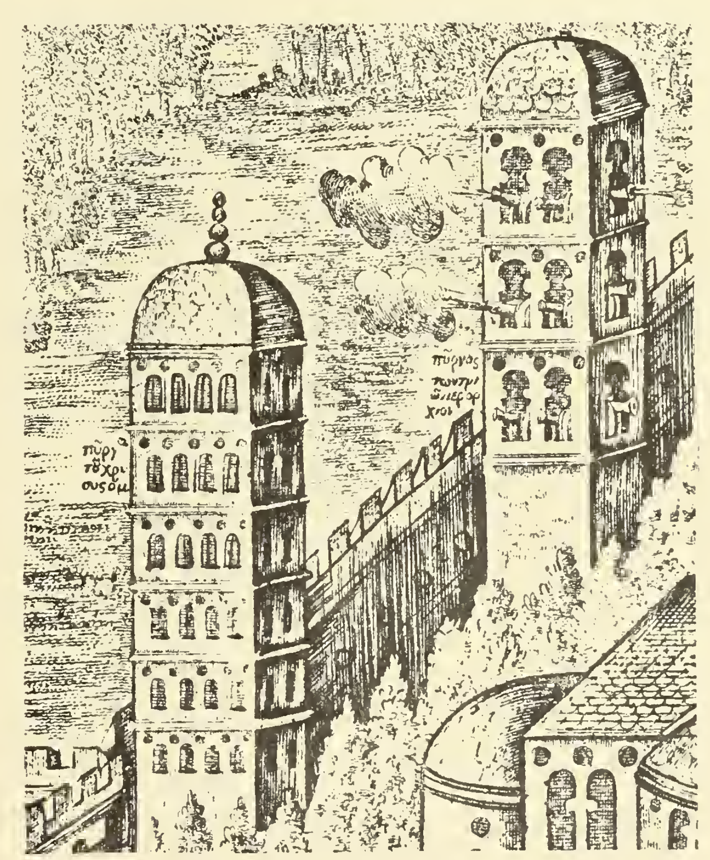
Les monastères ont été fortifiés pour pouvoir résister aux incursions des pirates turcs. Aujourd'hui que la police de la mer Méditerranée est mieux faite, des fenêtres ont été percées dans beaucoup de murs d'enceinte, mais toujours à plusieurs mètres au-dessus du sol. Une agression subie récem-

ment par le monastère de Vatopédi prouve que cette précaution n'est pas superflue. Une gravure grecque du XVIII^e siècle, que nous avons remarquée dans la collection des Hautes Études, figure les défenses de Vatopédi. Des canons, placés dans des embrasures à arcs outrepassés, tirent des salves en l'honneur d'un patriarche ou d'un abbé mitré qui entre dans le monastère. Ce personnage ne figure pas sur l'extrait de la gravure que nous en avons fait. Nous donnons ce croquis à titre de simple curiosité et pour indiquer le caractère guerrier de ces monastères.

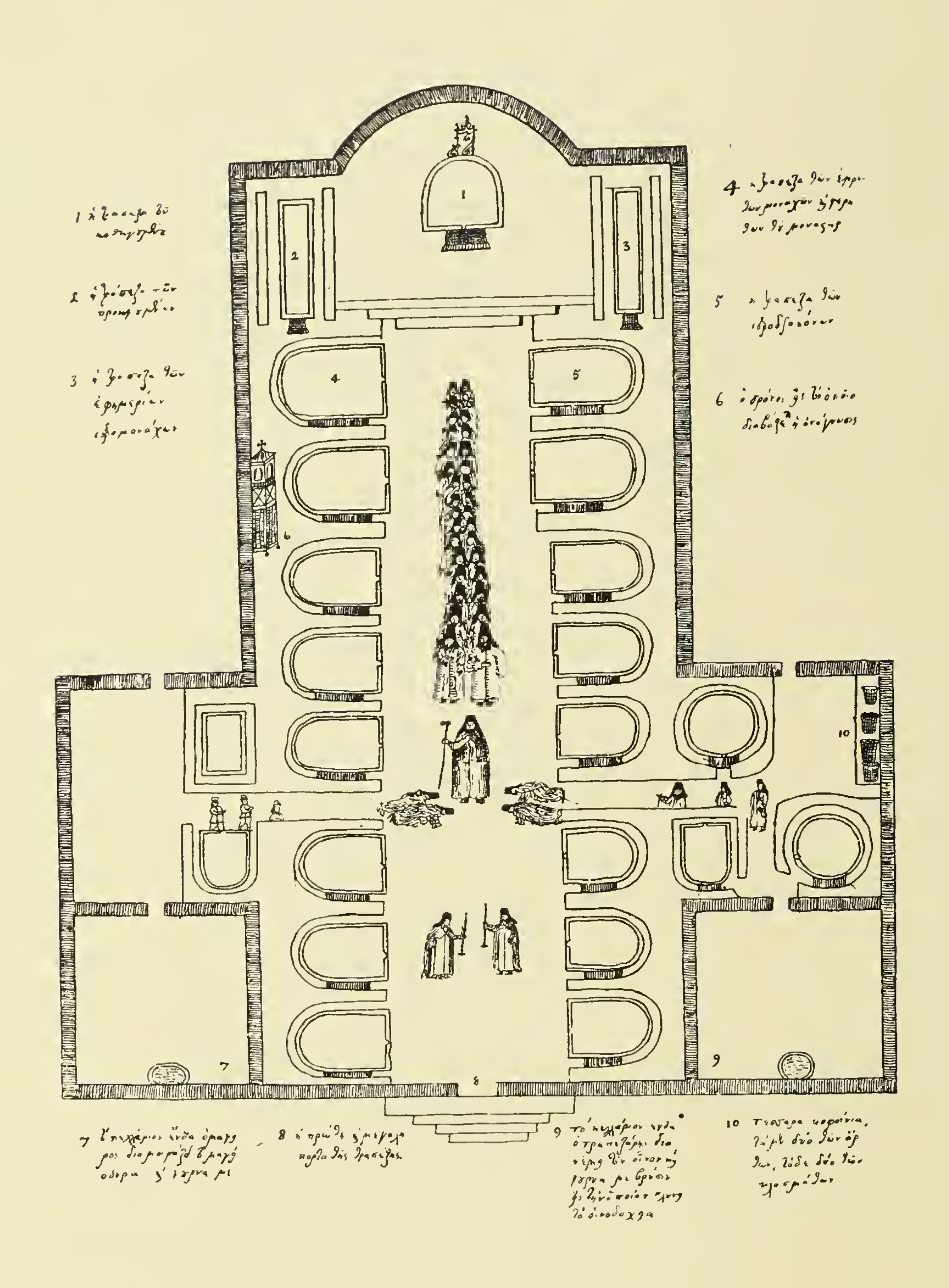
On trouvera dans ce chapitre un grand nombre de gravures empruntées au voyageur Barsky (1728-1744). L'ouvrage a été édité dans ces dernières années par la Société Palestinienne de Saint-Pétersbourg, qui a bien voulu, par l'intermédiaire de son secrétaire, M. Khitrovo, nous autoriser à reproduire les planches dont nous aurions besoin. Ces anciens dessins présentent un grand intérêt, parce qu'ils nous donnent l'état des monastères à une époque où les pays d'Orient n'avaient encore subi que de très rares transformations.

On pourra remarquer que les bâtiments d'habitation sont tous à plusieurs étages, dans le genre de certains monastères ou de certaines hôtelleries de Syrie et particulièrement de Deir'-Sema'n. Les chambres débouchent sur des galeries en bois ou en maçonnerie servant de dégagement à toutes les pièces d'un même étage. Les galeries en bois sont souvent en encorbellement au-dessus des murs d'enceinte.

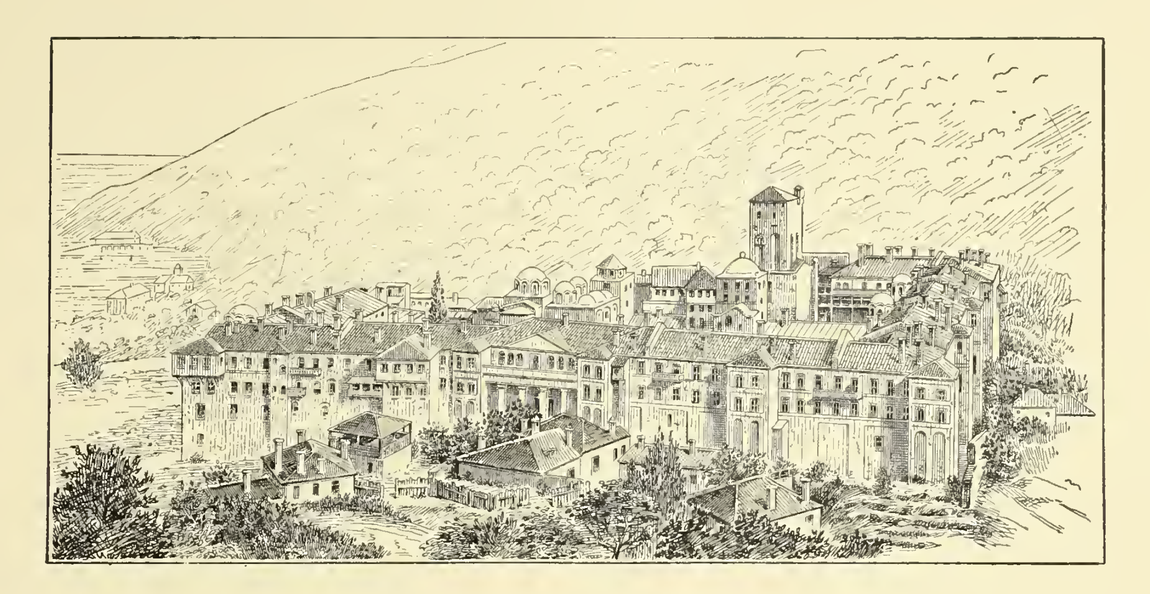
Dans les couvents grecs, le réfectoire est toujours une construction importante et le plus possible isolée. Nous



VATOPÉDI, dessin du XVIII^e siècle
*(Collection des Hautes Études)*



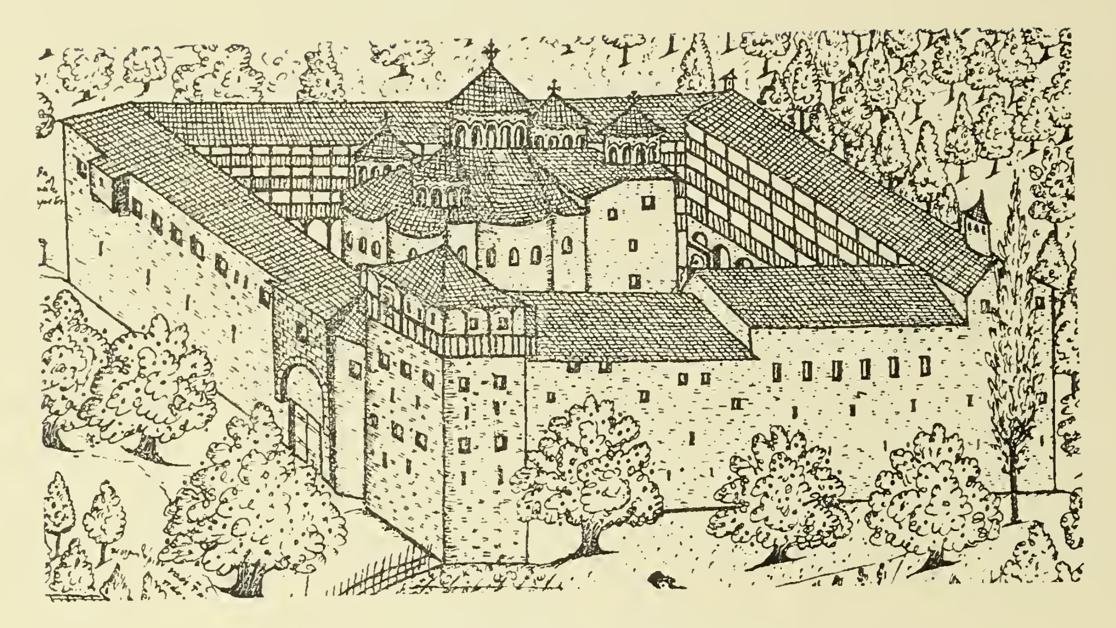
Monastère de Lavra, au Mont-Athos
Réfectoire du x[e] siècle (Barsky)



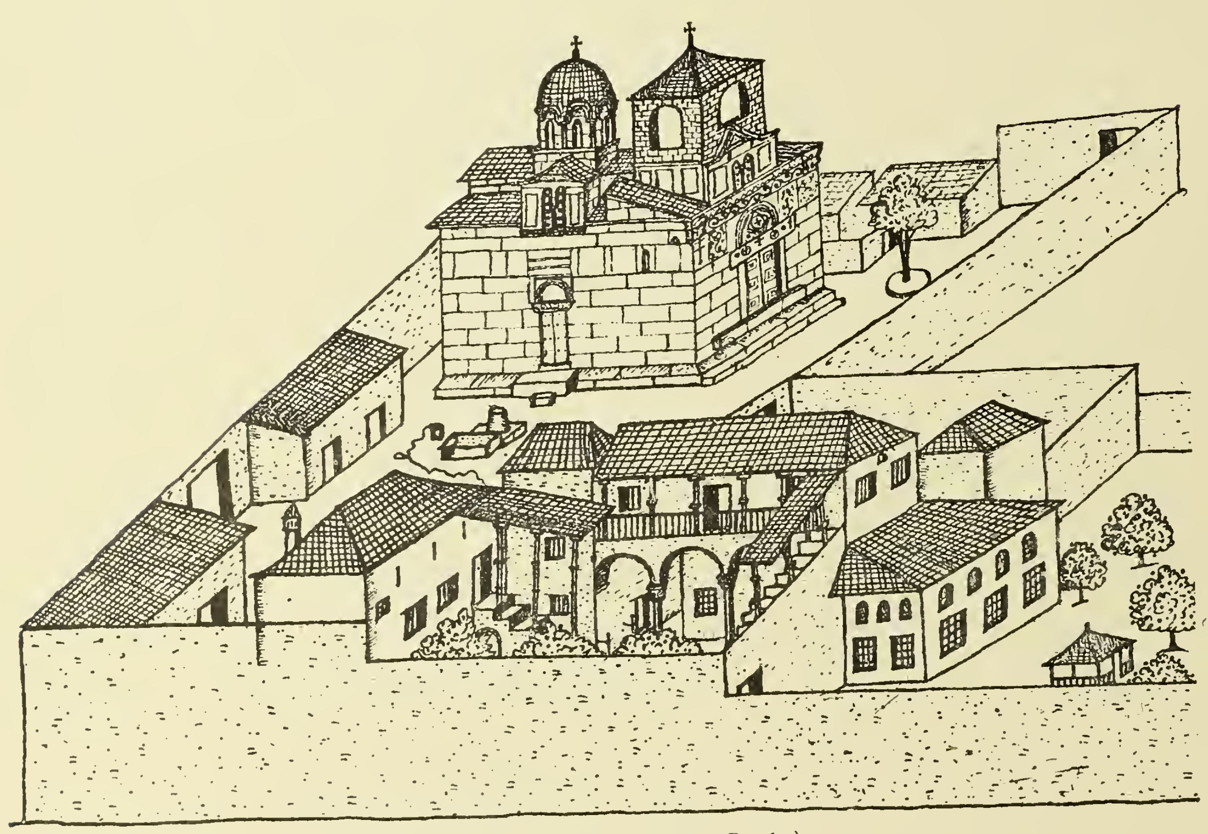
Monastère d'Iviron, au Mont-Athos
(D'après une photographie de M. G. Millet)

donnons, d'après Barsky, celui de Lavra. Les proportions de ce croquis sont inexactes; mais il a le charme du pittoresque, car il nous figure la procession des moines quittant la salle à la suite de l'Higoumène. L'édifice doit dater de la fin du x^e siècle, comme l'église. La salle est en forme de croix; les murs sont couverts de peintures religieuses, le toit et le plafond sont en bois, mais il y avait autrefois une voûte et peut-être des coupoles. L'éclairage est donné par des fenêtres percées sur les parois à quatre ou cinq mètres au-dessus du sol. Les tables sont en marbre, mais grossières et épaisses. Le prieur a la sienne dans l'abside du fond de la salle *(Voir* ci-contre).

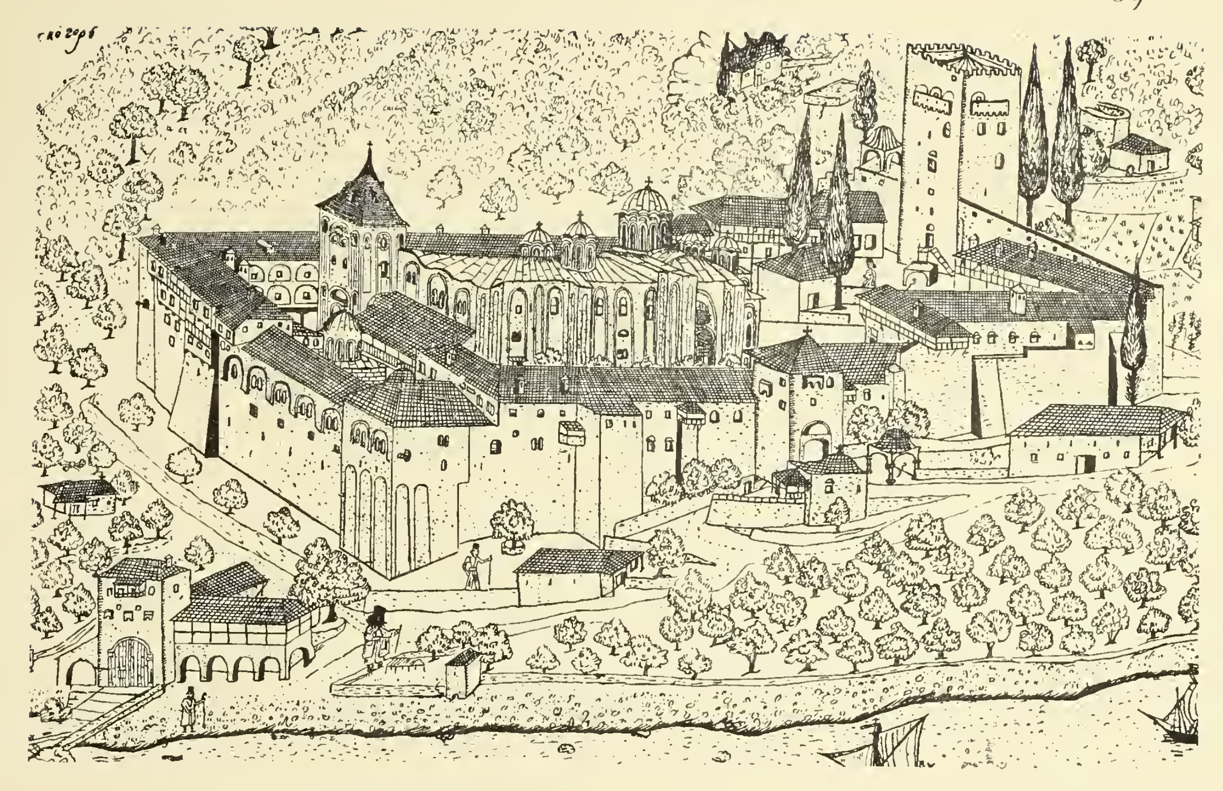
On peut rapprocher la forme de ce réfectoire de celui du couvent de Daphni, dont le plan est indiqué à la page 47 : « On y pénétrait à l'ouest, « dit M. Millet, par trois portes que séparaient deux piliers. Il se terminait « à l'est par une abside percée de trois portes et découpée à l'extérieur « d'angles saillants et rentrants. A l'intérieur, le long des murs, des pieds « droits supportaient les arcs où s'appuyaient les voûtes de l'édifice... Le « repas est comme le dernier acte de la liturgie. L'office terminé, les moines « se réunissaient dans le Narthex, puis, au signal du Sémanter, ils se rendaient en ordre au réfectoire, l'Higoumène en tête, en chantant un psaume. « L'officiant avançait jusqu'à l'abside et, debout, à droite, tourné vers « l'Orient, il prononçait le *Benedicite*. Dans l'abside, l'Higoumène prenait



Monastère du Sauveur, à Démétrias (Barsky)



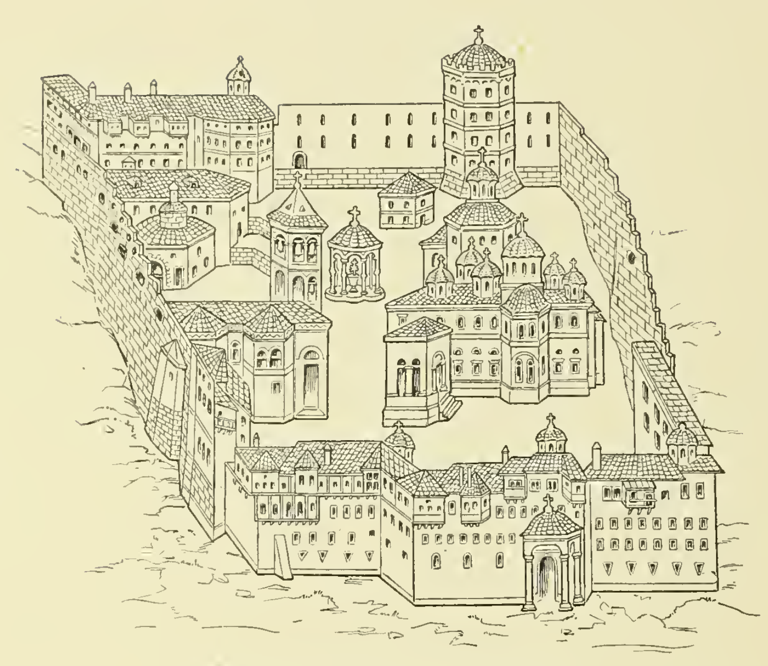
Petite métropole, à Athènes (Barsky)



Monastère de Dochiariou, au Mont-Athos (Barsky)



Monastère de Costamonitou, au Mont-Athos (Barsky)



MONASTÈRE DU ROUSSICON, au Mont-Athos
(D'après Bayet : *L'art byzantin)*

« place à une table iso-
« lée d'où il dirigeait
« le repas, puis les
« moines regagnaient
« leurs cellules. »

Tous les réfectoires ne se terminaient pas par une abside comme celui de Daphni, mais ils s'élevaient plutôt au-devant de l'église, l'abside à l'ouest, afin que l'officiant pût prier regardant les moines et tourné vers le sanctuaire.

A Daphni, faute de place, on construisit le réfectoire sur le côté, l'entrée tout près du Narthex et l'abside vers les cellules où les trois portes qui le perçaient menaient directement.

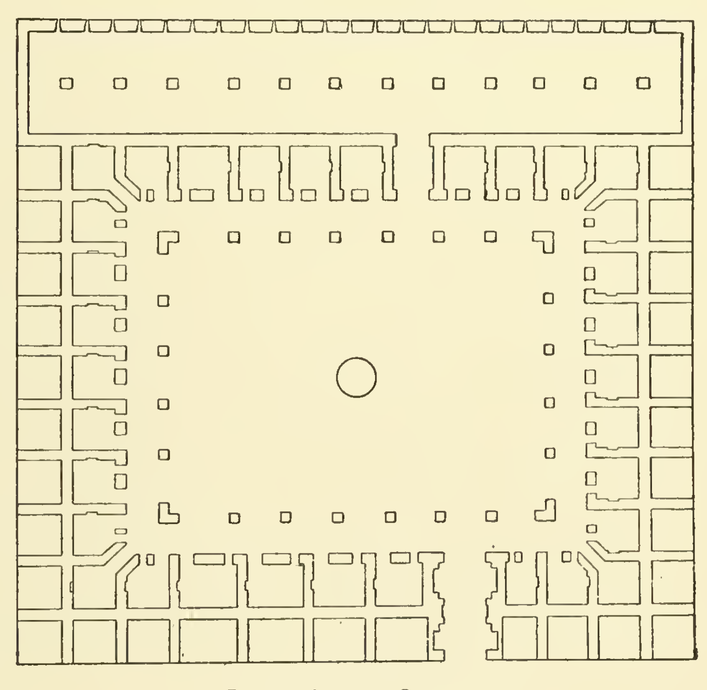
Le monastère de Daphni, dont une étude très complète a été publiée par M. Millet, a été abandonné depuis longtemps par les moines, puis détruit en partie par des tremblements de terre. Le gouvernement hellénique s'est décidé, en 1889, à entreprendre, aux frais de la Société archéologique, la restauration de l'église et des mosaïques. Il y a fait aussi des fouilles qui ont dégagé les cellules du VIe siècle précédemment décrites et le réfectoire que M. Millet attribue, comme l'église, à la fin du XIe siècle.

Barsky a dessiné, en même temps que des monastères, l'habitation métropolitaine voisine de ce bijou qu'on appelle aujourd'hui la Petite Métropole, à Athènes. Il est intéressant de retrouver dans ce groupe, au XVIIIe siècle, la survivance des types syriens : escaliers extérieurs, portiques et cours. C'est cette survivance du type syrien qui caractérise, avec l'addition des petites coupoles persanes, les monuments que nous avons passés en revue.

## CHAPITRE IV

## STRUCTURE DES MAISONS

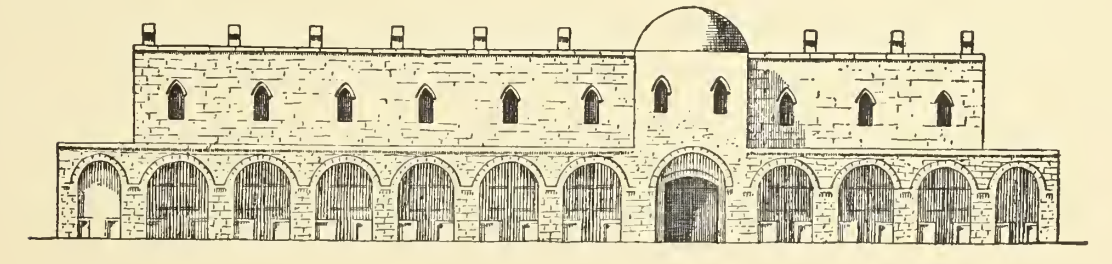
C'est encore le type syrien que nous retrouvons dans le plan même des maisons isolées.



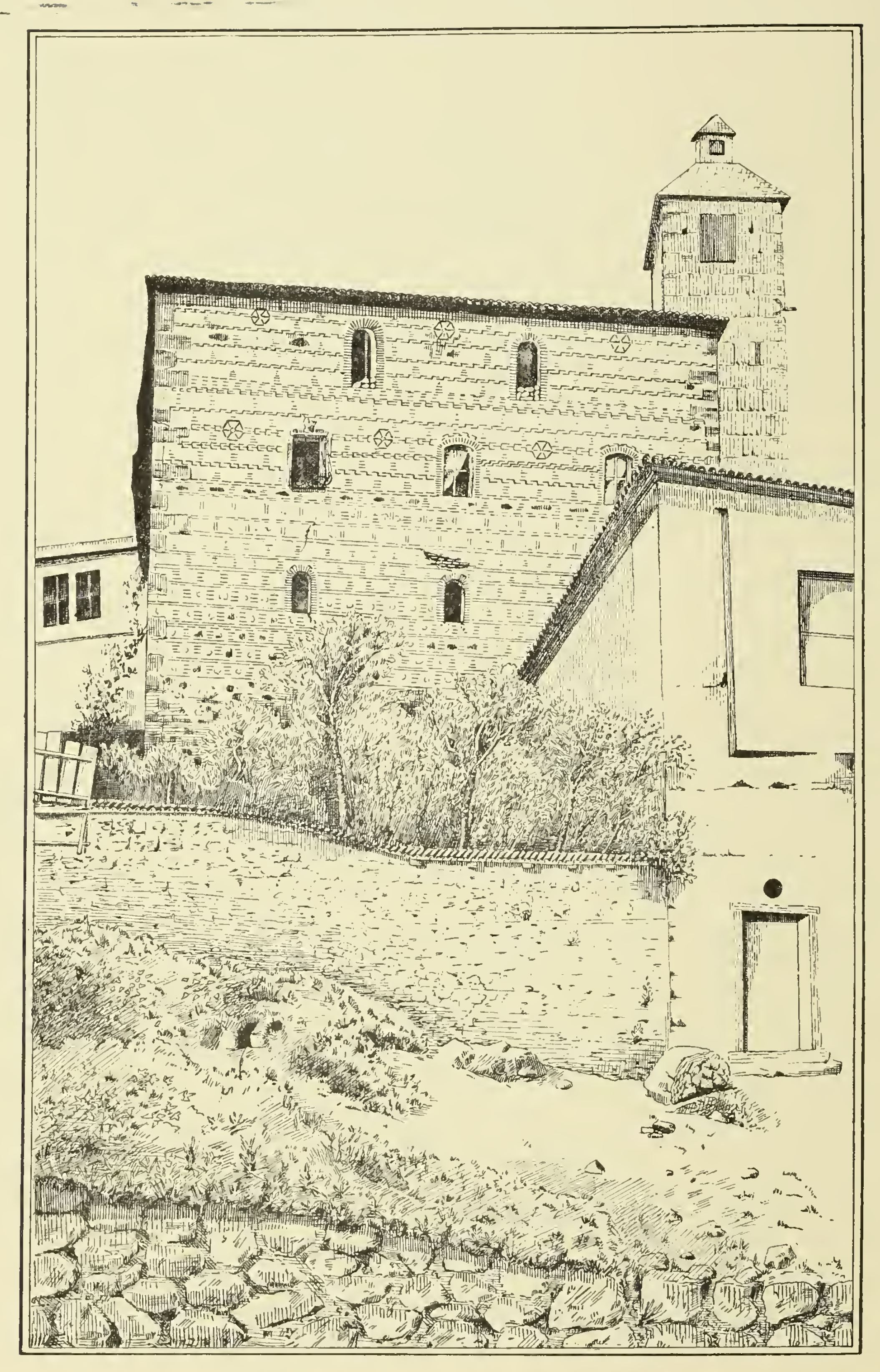
CARAVANSÉRAIL DE SALONIQUE
(Plan, d'après Texier, *Achitecture byzantine*)

*Caravansérail de Salonique.* — Un exemple remarquable nous est fourni par le caravansérail relevé par Texier, à Salonique, lequel, malgré certains détails de style arabe, résultat d'un remaniement, pourrait bien être byzantin. Du temps des empereurs, il y avait, de 50 en 50 milles, des caravansérails de ce genre qui servaient en même temps de relais de poste. Dans l'exemple que nous donnons, l'écurie est voûtée et sert aussi d'entrepôt pour les marchandises.

M. Chesnay, qui a bien voulu, sur notre demande, se rendre à Salonique pour faire une étude spéciale de cet édifice, n'a pu, malgré un séjour



CARAVANSÉRAIL DE SALONIQUE
(Coupe, d'après Texier, *Architecture byzantine*)



Maison seigneuriale de Melnic, x$^{e}$ ou xi$^{e}$ siècle
(D'après une photographie de M. Chesnay)

de plusieurs jours et le concours précieux de M. Perdrizet, trouver trace dudit caravansérail. M. Texier, dont la bonne foi ne saurait être mise en doute a dû commettre une erreur de lieu; peut-être aussi l'édifice a-t-il été détruit depuis 1850.

*Maison de Melnic.* — Le plan syrien se retrouve dans la seule maison privée qui nous soit connue de l'époque byzantine, c'est la maison seigneuriale de Melnic.

La maison de Melnic, *la grande maison*, comme on dit dans le pays, a été construite peut-être au XII[e] siècle, mais plus probablement, à en juger par la décoration de sa façade, au XIV[e] siècle, au milieu de la ville de Melnic et sur une sorte de promontoire qui la domine. C'est une maison carrée de 17 m. 60 de côté, flanquée d'une tour et disposée pour la défense, bien qu'elle soit essentiellement une maison d'habitation.

La ville de Melnic, située sur la frontière de Bulgarie et de Macédoine, est restée grecque. Elle servait au temps de Byzance de lieu d'exil pour les dignitaires disgraciés, et les habitants du manoir actuel, bien délabré, prétendent descendre de l'un de ces grands personnages. Laissons de côté la légende et prenons la maison pour ce qu'elle est effectivement, c'est-à-dire pour le château d'anciens seigneurs du pays.

C'est M. Perdrizet qui, en explorant la Macédoine au nom de l'École d'Athènes, a découvert ce monument précieux. Sur notre demande, M. Chesnay, au printemps de 1901, a été le rejoindre et a levé le plan que nous publions.

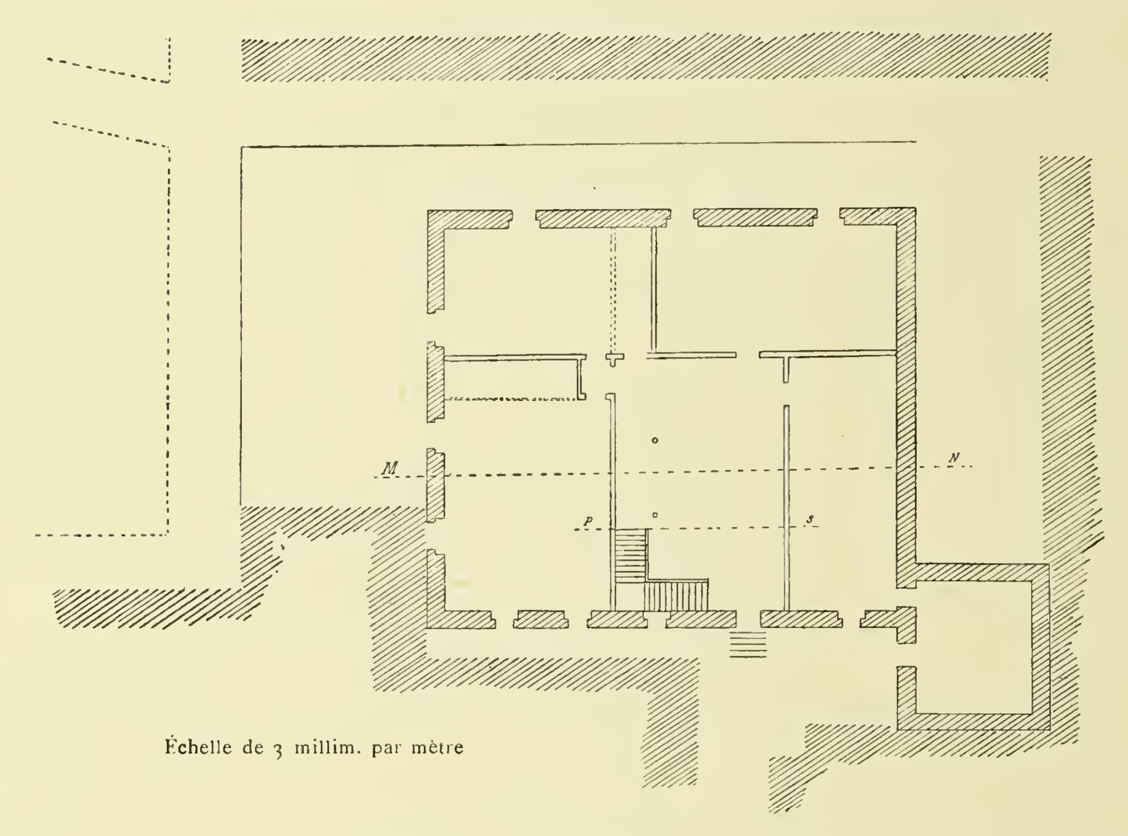
La maison est en petits moellons et en briques, formant des dessins géométriques fort simples. La tour, qui servait pour le guet et pour le flanquement est en bois, et en partie moderne; le rez-de-chaussée seul est en pierre et en briques, et date de la même époque que le reste de l'édifice.

La maison a un rez-de-chaussée et deux étages sur la façade; la partie opposée à la façade n'a que deux étages. Cette disposition était commandée par le terrain qui est en pente. Les fenêtres sont cintrées et ont 1 m. 10 à 1 m. 15 de large. Leur nombre n'est pas égal sur chaque face; la quatrième face n'a pas d'ouvertures.

L'intérieur comprend une grande salle centrale, carrelée[1], tenant toute la hauteur de l'édifice, et dix pièces, dont cinq à chaque étage, communiquant entre elles et ayant également une porte sur la pièce centrale. Le premier étage est seul habité. A gauche en entrant se trouve une pièce

[1] Les carreaux sont hexagonaux et ont 0 m. 30 de côté.

relativement élégante avec un plafond moderne lambrissé à la turque, puis viennent des chambres à coucher et à droite une cuisine. Tout cela est lamentable et misérable. Le deuxième étage est inhabité et sert de débarras. On y monte par une échelle qui s'appuie sur une soupente en bois soutenue par deux poutres en bois. Les cloisons et les murs de séparation ont été




Maison seigneuriale de Melnic, xiie ou xive siècle
(D'après un croquis de M. Chesnay)

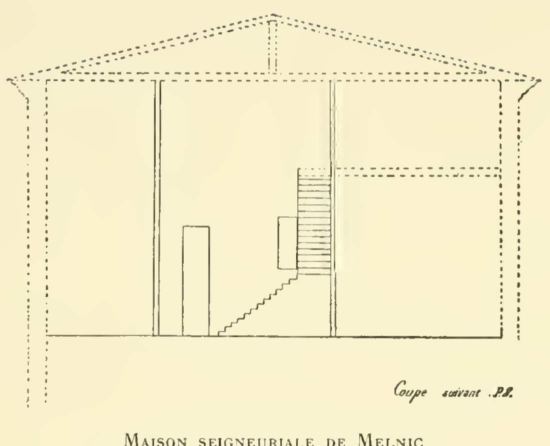
remaniés depuis l'époque de la construction, de même que le bas du mur de façade, lequel a été repris en sous-œuvre, mais les dispositions générales n'ont probablement pas varié. Un escalier en pierres, dont les amorces sont encore visibles, permettait d'accéder à ce qui est aujourd'hui le grenier.

En somme, nous nous trouvons en présence de la maison orientale typique de Syrie, d'Afrique et du sud de l'Espagne, composée de pièces entourant sur trois côtés une cour intérieure nommée *patio*. Les rigueurs du climat de la ville de Melnic, qui est située en plein pays de montagne, ont forcé l'architecte à recouvrir la cour d'un toit.

Le deuxième étage donnait-il sur une galerie intérieure en bois, par analogie avec les maisons mauresques ? L'état actuel de la masure ne nous

permet pas d'en juger. Peut-être était-il consacré en partie au harem et aux magasins et ateliers.

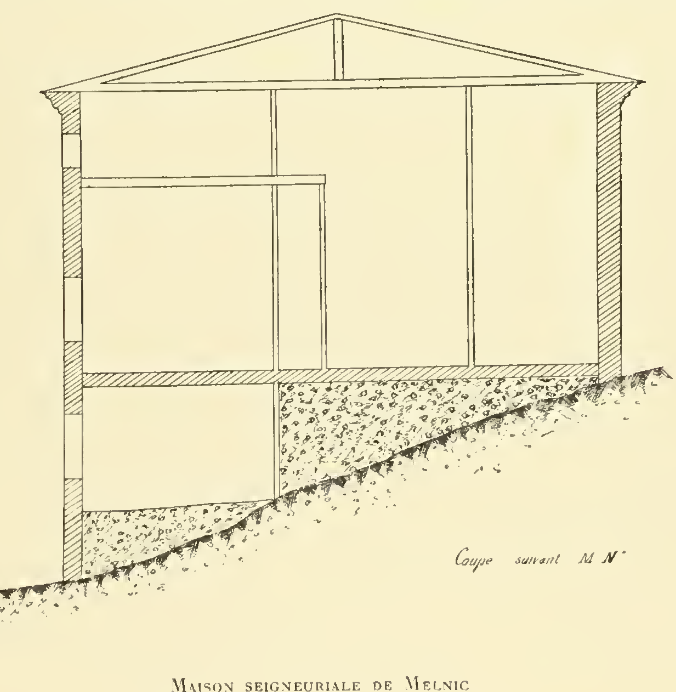
Un escalier de quelques marches précédait la porte principale de la maison, laquelle était flanquée par la tour.




Maison seigneuriale de Melnic
(D'après un croquis de M. Chesnay)

La maison de Melnic qui, jusqu'à nouvel ordre, est unique, ne saurait, dans sa pauvreté, nous donner une idée bien haute du luxe de l'époque, mais elle n'en est pas moins intéressante, car elle nous offre le type jusqu'ici inconnu d'un château seigneurial de province ou de la demeure d'un bourgeois riche d'une petite ville frontière.

*Maison à Trébizonde.* — Une maison grecque assez curieuse, probablement antérieure au XIV^e^ siècle, que l'on peut rapprocher de la précédente, a été signalée par M. Millet, à Trébizonde. C'est une maison rectangulaire couverte par une toiture en charpente à quatre inclinaisons. Elle ne comporte qu'une grande salle, laquelle a été divisée ultérieurement en deux pièces à




Maison seigneuriale de Melnic
(D'après un croquis de M. Chesnay)

la suite d'un partage entre frères. Chaque salle est munie d'une cheminée en pierre de forme prismatique à sept faces, terminée en accolade. De petites niches avec arc en accolade sont creusées dans les murs. Le sol est pavé

d'un ciment jaune très dur. Le long des murs sont des parties surélevées de o m. 75 pour les lits. L'une des deux salles a été coupée à peu près à mi-hauteur par un plafond en bois et forme deux étages. Les fenêtres sont carrées, leurs vitres sont enchâssées dans une décoration en stuc. A l'intérieur, on distingue des gonds pour deux volets en bois. La porte est ogivale à l'extérieur et à plein cintre à l'intérieur.

*Les ruines de Mistra.* — La citadelle escarpée de Mistra, près de Sparte, fortifiée par les Villehardouin, devint, après leur départ, la capitale du Péloponnèse byzantin et la résidence des Despotes. Peu à peu abandonnée sous la domination turque, surtout à la fin du XVIII^e siècle, à la suite d'une révolte du Magne et après la résurrection de Sparte, par la Grèce libre, la vieille capitale est devenue un simple village qui a achevé de descendre hors des anciens remparts au pied du haut contrefort couvert de ruines désertes. Monemvasie nous offre aujourd'hui l'image de ce que pouvait être, au XVII^e siècle, Mistra encore à demi habité, car cette vieille ville se dépeuple, mais ses habitants, blottis dans leurs nids de hibous, ont refusé la cité neuve qu'on proposait de leur construire sur la côte voisine et préféré relier au rivage leur île pittoresque par un pont coûteux.

M. Millet, qui prépare avec la collaboration de M. Eustache, architecte, une monographie complète de Mistra, nous a fourni quelques exemples de maisons choisies parmi les plus intéressantes. Ce sont des maisons à pignon, à un ou deux étages au-dessus du rez-de-chaussée, tantôt simples, tantôt avec balcons ou étages en encorbellement.

La construction civile la plus importante est le palais des Despotes que nous étudierons à la suite des palais impériaux.

*Miniatures, mosaïques et fresques.* — A ces renseignements assez pauvres les miniatures et les mosaïques nous permettent d'ajouter quelques particularités intéressantes.

Les croquis que nous donnons plus loin sont extraits des monuments suivants :

1° Le célèbre manuscrit de Grégoire de Naziance (Bibl. Nat., 510) composé pour Basile I à la fin du IX^e siècle ; 2° Le ménologe du Vatican, compilé et illustré par les ordres de Basile II à la fin du X^e ou au commencement du XI^e siècle; 3° L'évangéliaire de Paris, n° 74, et les Homélies de Jacques, œuvres du XII^e siècle ; 4° Les mosaïques de Grotta-Ferrata, de Saint-Marc, de la Palatine, les fresques de Barletta (XI^e-XII^e siècles) ; 5° Les mosaïques de Kahriè-Djami refaites au début du XIV^e siècle, les fresques de



*Collection des Hautes Études* Mission Gabriel Millet

MAISONS BYZANTINES DE MISTRA

XIV$^{e}$ SIÈCLE



*Collection des Hautes Études* · Mission Gabriel Millet

MAISONS DE MISTRA

XIVᵉ SIÈCLE



*Collection des Hautes Études* — Mission Gabriel Millet

MAISONS DE MISTRA

XIV$^{e}$ SIÈCLE

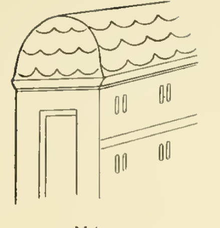
ESCALIER EXTÉRIEUR ET TRACES DE BALCON COUVERT



*Collection des Hautes Études* | Mission Gabriel Millet

MAISONS DE MISTRA

XIVᵉ SIÈCLE



Ménologe du Vatican, XI$^{e}$ siècle *Dessin rectifié*

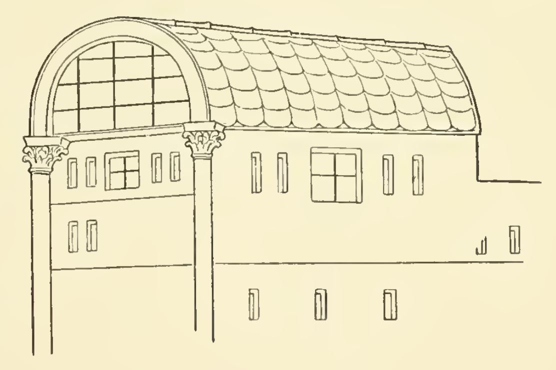
Mistra du XIV$^{e}$ et du XV$^{e}$ siècle, celles du réfectoire de Lavra au Mont-Athos de l'année 1512.

Nous avons classé ces vignettes d'après les analogies sans tenir compte de la date des monuments. Nos rapprochements montrent, en effet, que le plus récent de tous, les fresques de Lavra reproduisent des dessins caractéristiques des plus anciens, du Grégoire de Naziance et du ménologe. Au surplus, la plupart de ces manuscrits, ainsi que l'explique M. Millet dans l'*Histoire de l'art depuis les temps chrétiens*, dérivent d'anciens originaux pouvant remonter aux V$^{e}$ et VI$^{e}$ siècles. C'est ainsi, par exemple, que dans le ménologe, le juge condamnant le martyr siège devant une basilique voûtée à concrétion du type romain que l'on abandonna au IV$^{e}$ siècle pour la charpente.

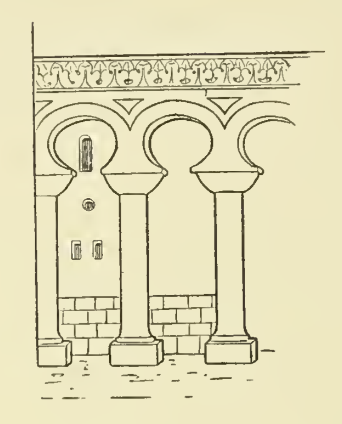
Un autre type qui, dans le ménologe nous intéresse de plus près encore et que nous retrouvons à Lavra, c'est le péristyle de la maison patricienne qui paraît copié sur les fresques de Pompeï (cf. p. 11 et pp. 78 et 79). Des détails décoratifs comme la coquille sont aussi tout antiques (p. 80). Nos planches montrent les diverses variantes de la maison à pignon et batière avec encorbellement, bas-côtés, portiques ou loggia (pp. 81 et 82), la maison à terrasse et à baldaquin (p. 83), les enceintes dont l'entrée est souvent gardée par deux pavillons ou des tours jumelles ou qui s'arrondit entre deux belvédères en forme de demi-lune, probablement le sigma (p. 80) dont parlent les historiens, des façades (pp. 84, 85, 86, 87), des balcons (p. 88), des belvédères à coupoles ou toits coniques (p. 89). Presque toutes ces formes sont empruntées aux fresques de Pompeï, mais les prototypes antiques ont été modifiés suivant les modes byzantines qu'une critique attentive peut reconnaître.

Enfin, les maisons et palais antiques ont fourni à ces fonds architecturaux les détails de leurs décorations

La présence si fréquente de la maison patricienne paraît bien indiquer qu'au moins au V$^{e}$ et au VI$^{e}$ siècle, lorsque furent conçus les originaux du ménologe, elle était répandue en Orient et que probablement aussi au XI$^{e}$ siècle la tradition en était conservée. D'autres dessins nous montrent le rôle de la maison à pignon simple, à galerie ou à encorbellement.



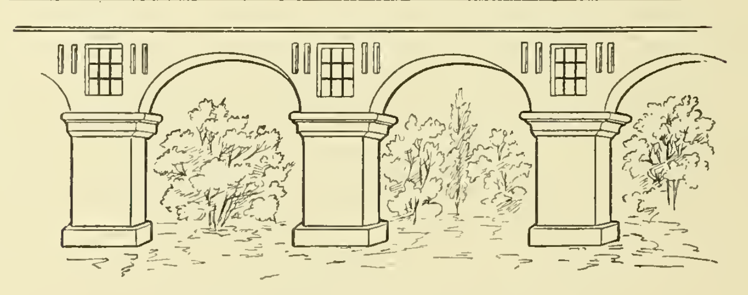
Ménologe du Vatican, manuscrit, XI$^{e}$ siècle



Homélies de Jacques
Manuscrit, xiie siècle. — Bibl. nationale
*Dessin rectifié*

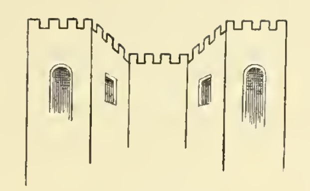


Ménologe du Vatican, manuscrit, xie siècle
*Dessin rectifié*



Ménologe du Vatican, manuscrit, xie siècle
*Dessin rectifié*

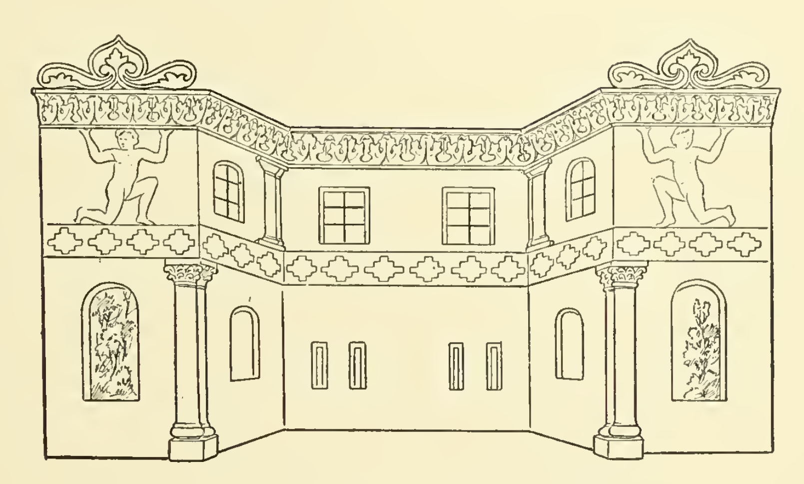
COLONNADES DE PÉRISTYLE



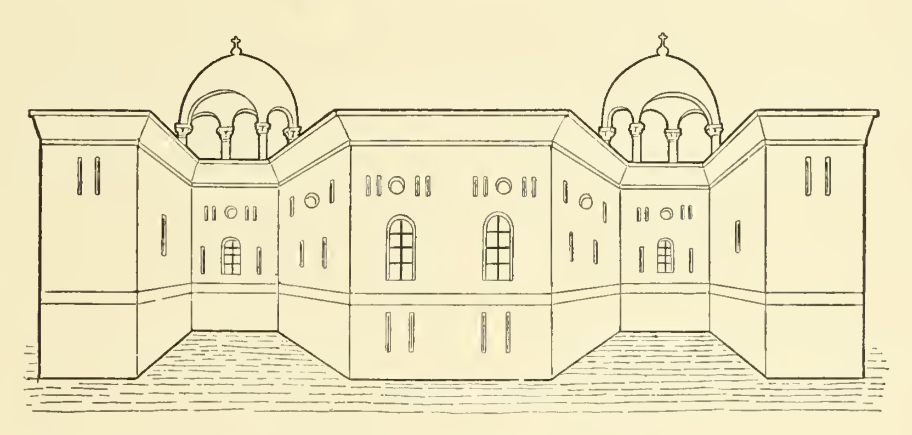
Fresque
du monastère de la Grande-Laure
xvi^e siècle



Fresque
du monastère de la Grande-Laure
xvi^e siècle



Ménologe du Vatican, manuscrit, xi^e siècle
*Dessin rectifié*

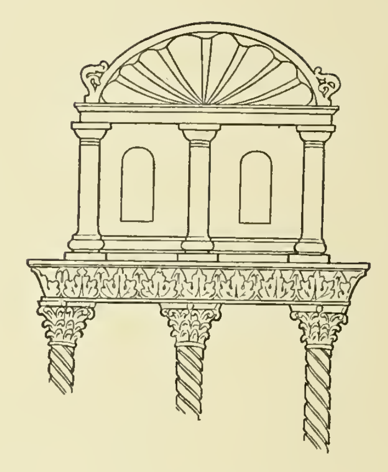


Ménologe du Vatican, manuscrit, xi^e siècle
*Dessin rectifié*

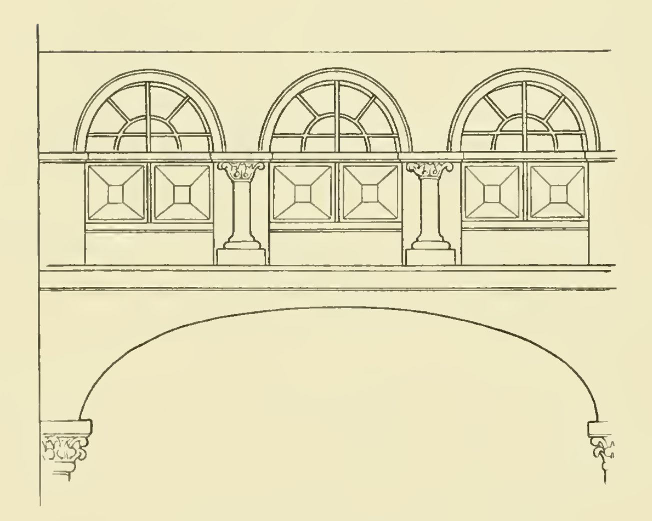
PÉRISTYLES



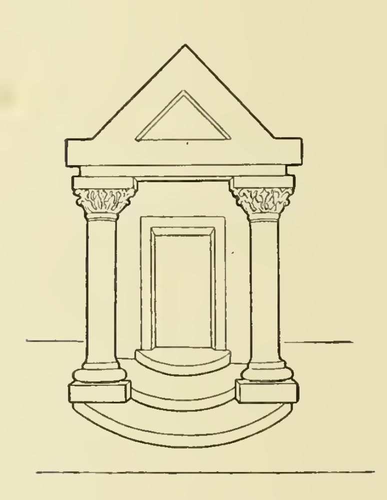
Ménologe du Vatican, manuscrit, xie siècle
*Dessin rectifié*



Ménologe du Vatican, manusc., xie siècle
*Dessin rectifié*



Ménologe du Vatican, manuscrit, xie siècle
*Dessin rectifié*

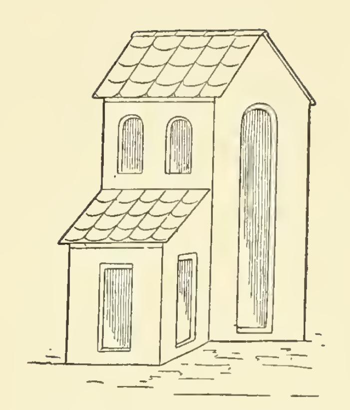


Ménologe du Vatican, manusc., xie siècle
*Dessin rectifié*

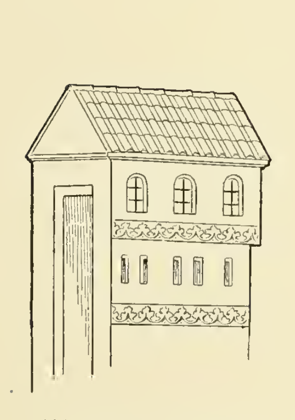
DÉTAILS DÉCORATIFS



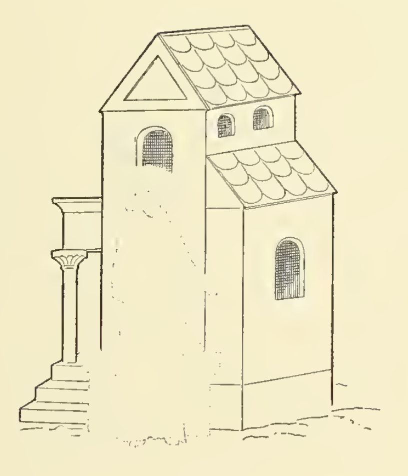
Mistra
xiv^e siècle



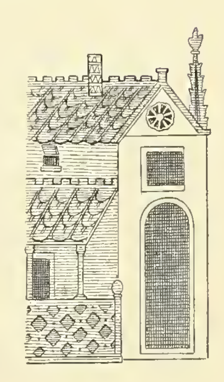
Manuscrit de Grégoire de Naziance
ix^e siècle. — *Dessin rectifié*



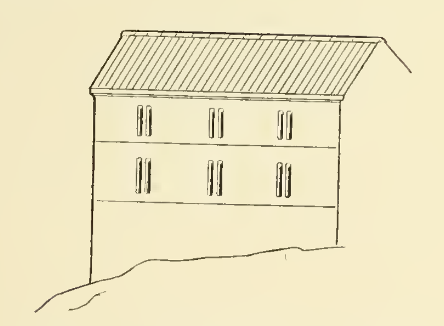
Ménologe du Vatican
Manuscrit, xi^e siècle
*Dessin rectifié*



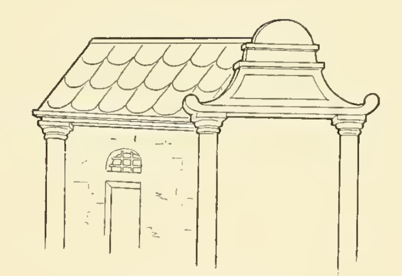
Mistra
xiv^e siècle
*Dessin rectifié*



Maison byzantine
xiv^e siècle
(Manuscrit. Bibl. nat.)

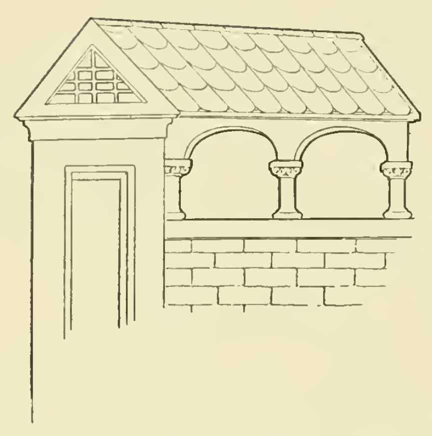


Ménologe du Vatican, manuscrit, xi^e siècle
*Dessin rectifié*

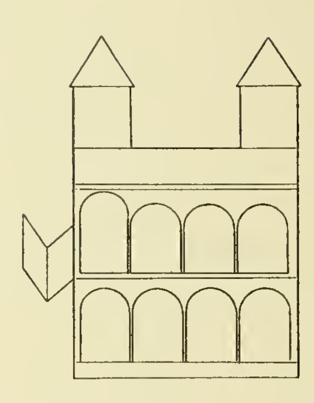


Mistra, xiv^e siècle
*Dessin rectifié*

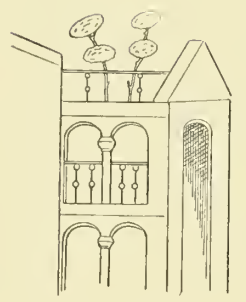
MAISONS A BATIÈRES



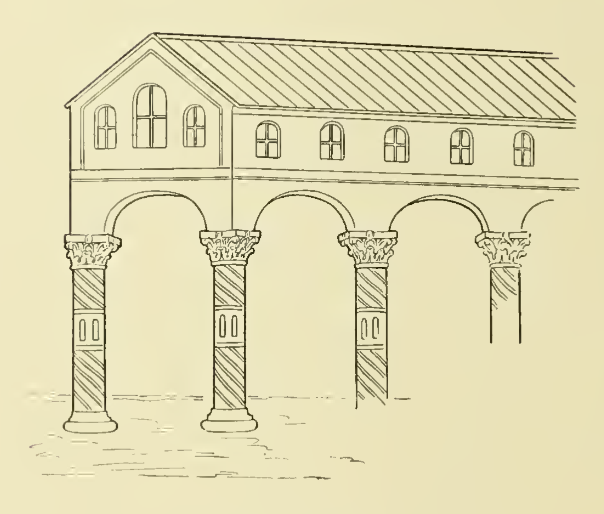
Ménologe du Vatican, manuscrit, xi$^{e}$ siècle
*Dessin rectifié*



Manuscrit de Skylitzès, xi$^{e}$ siècle
*Dessin rectifié*



Évangéliaire
de Paris
xii$^{e}$ siècle
*Dessin rectifié*

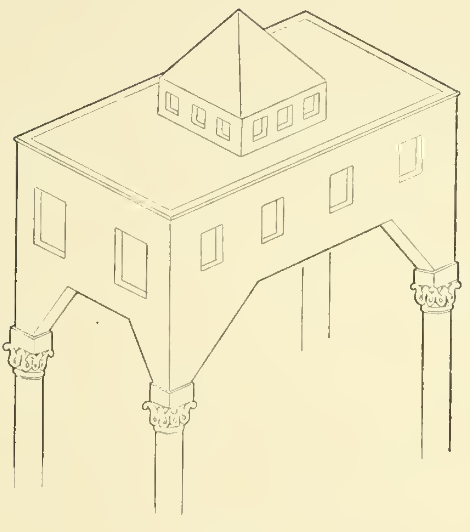


Saint-Grégoire de Naziance (Basilique)
Manuscrit, ix$^{e}$ siècle

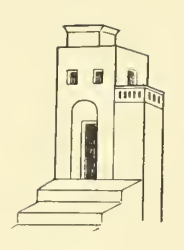
MAISONS A BATIÈRES ET A PORTIQUES



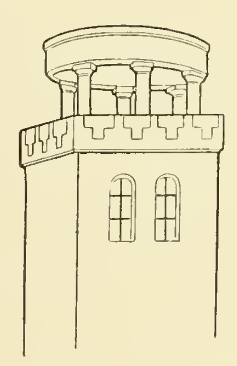
Fresque
du monastère
de la Grande-Laure
XVI^e siècle



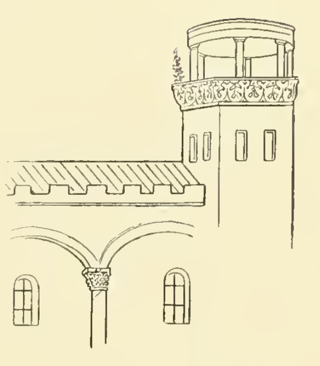
Mistra
*Dessin rectifié*



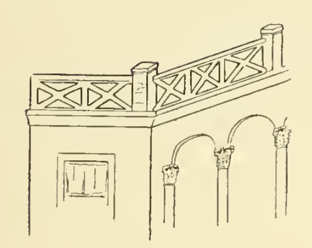
Fresque
du monastère
de la Grande-Laure
XVI^e siécle



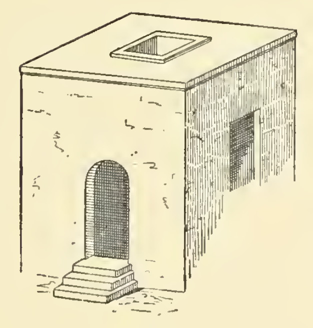
Ménologe du Vatican
XI^e siècle
*Dessin rectifié*



Ménologe du Vatican
XI^e siècle
*Dessin rectifié*



Ménologe du Vatican
Manuscrit, XI^e siècle
*Dessin rectifié*

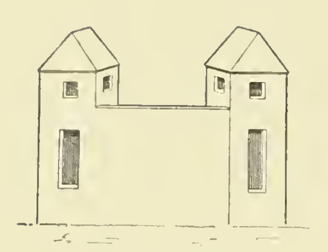


Mistra
XIV^e siecle
*Dessin rectifié*

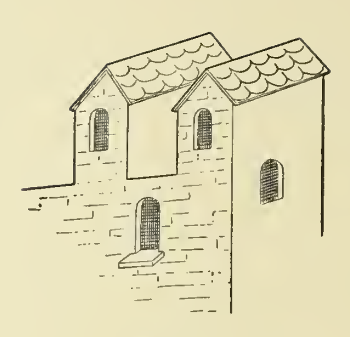


Fresque du monastère
de la Grande-Laure, XVI^e siècle
*Dessin rectifié*

MAISONS A TERRASSES



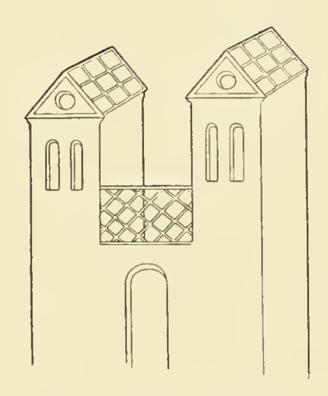
Fresque du monastère
de la Grande-Laure, xvi[e] siècle
*Dessin rectifié*



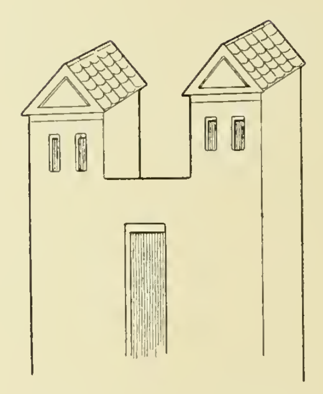
Mistra
xiv[e] siècle
*Dessin rectifié*



Chateau
Évangéliaire de Paris, xii[e] siècle
*Dessin rectifié*



Saint-Grégoire-de-Naziance
Manuscrit, ix[e] siècle
*Dessin rectifié*



Saint-Grégoire-de-Naziance
Manuscrit, ix[e] siècle
*Dessin rectifié*

MAISONS AVEC AILES ET COURS INTÉRIEURES



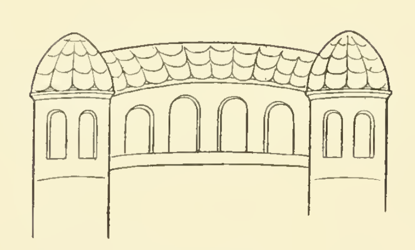
Mosaïque de Kahrié-Djami
à Constantinople, xi^e ou xii^e siècle
*Dessin rectifié*



Mistra
xiv^e siècle
*Dessin rectifié*



Mistra
xiv^e siècle
*Dessin rectifié*



Manuscrit de Saint-Grégoire-de-Naziance
ix^e siècle
*Dessin rectifié*

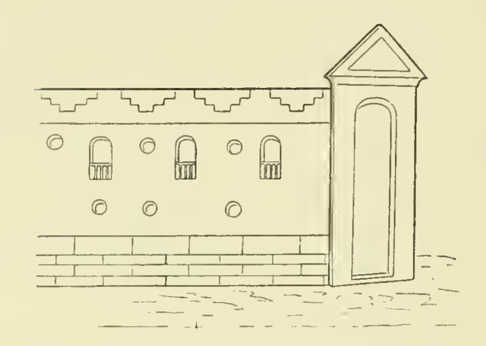


Mistra
xiv^e siècle
*Dessin rectifié*

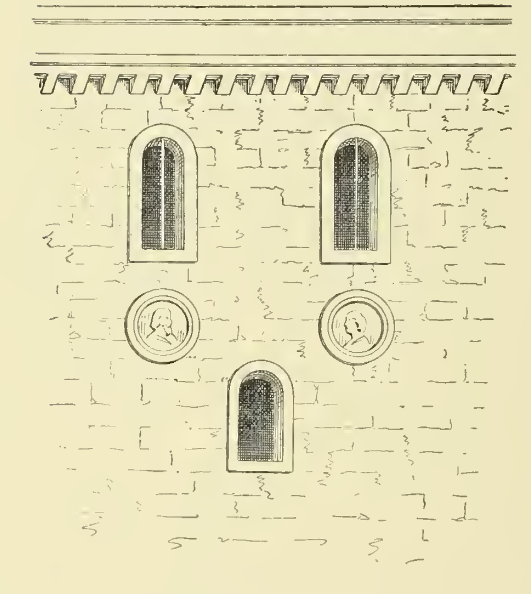


Mistra
xiv^e siècle
*Dessin rectifié*

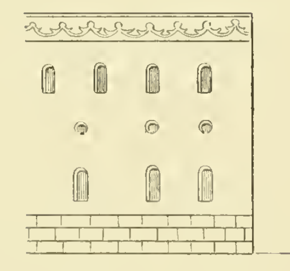
ENCEINTES ET FAÇADES



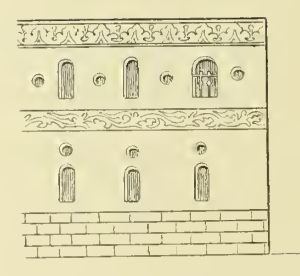
Homélies de Jacques, manuscrit, XII^e siècle
*Dessin rectifié*



Mistra, XIV^e siècle

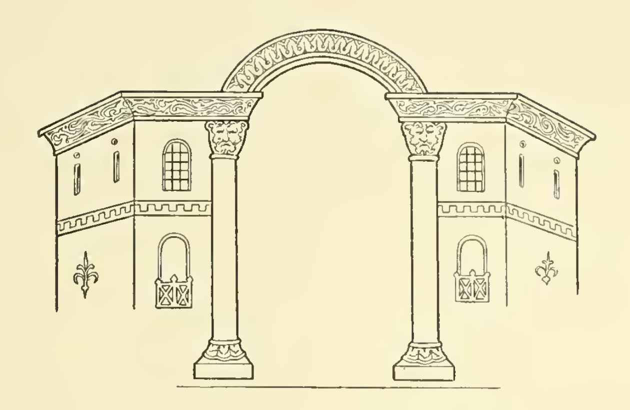


Homélies de Jacques
Manuscrit, XII^e siècle
*Dessin rectifié*



Homélies de Jacques
Manuscrit, XII^e siècle
*Dessin rectifié*

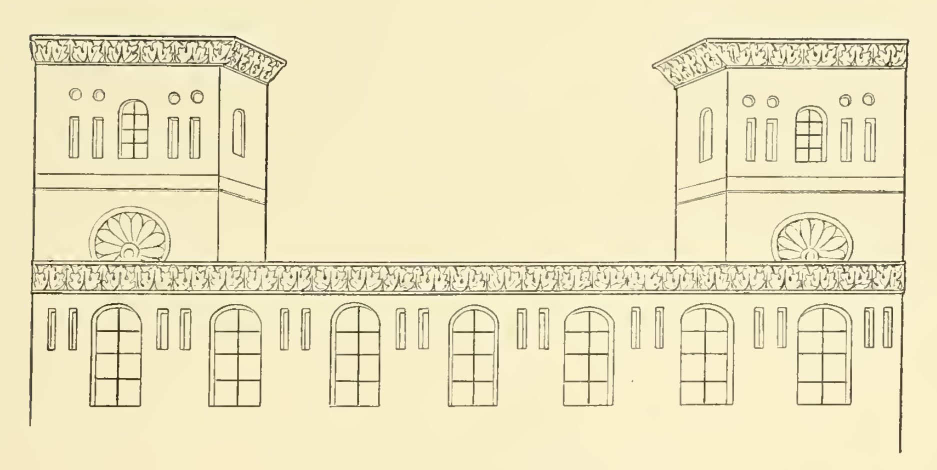
FAÇADES



Ménologe du Vatican, xi[e] siècle
*Dessin rectifié*

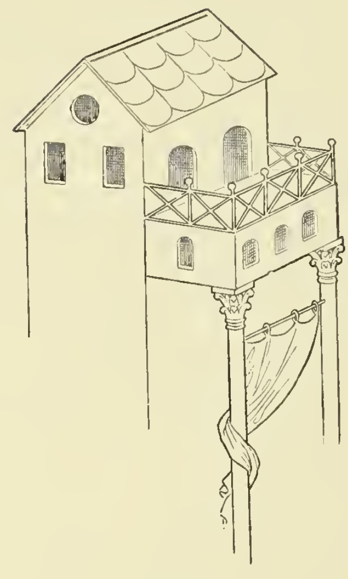


Ménologe du Vatican, manuscrit, xi[e] siècle
*Dessin rectifié*



Ménologe du Vatican, manuscrit, xi[e] siècle
*Dessin rectifié*

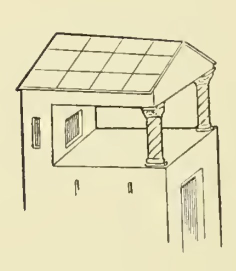
ENCEINTES ET FAÇADES



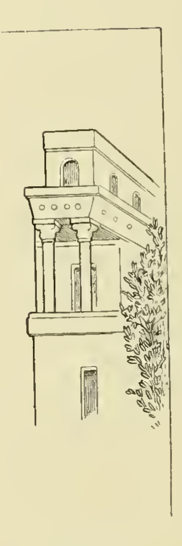
Mistra
xiv^e siècle



Mistra
xiv^e siècle

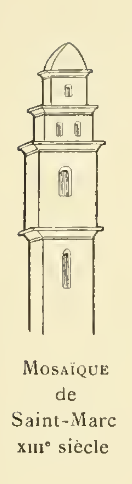


Mosaïque
de Kahrié-Djami, à Constantinople
xi^e ou xii^e siècle
*Dessin rectifié*



Mosaïque
de Grotta-Ferrata

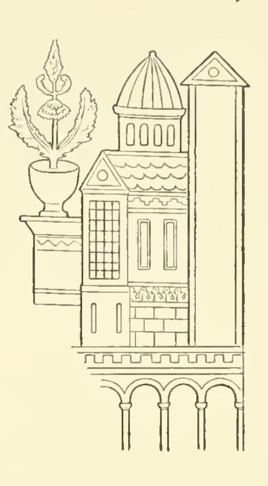
BALCONS



Mosaïque
de
Saint-Marc
XIII^e siècle



Fresque
Église du S^t-Sépulcre, à Barletta
XIII^e siècle
*Dessin rectifié*



Mosaïque
Chapelle palatine
à Palerme
XII^e siècle

COUPOLES OU TOITS CONIQUES

*Miniatures de Skylitzès.* — Nous avons réservé les miniatures de Skylitzès parce qu'elles offrent des architectures d'un caractère très différent. Ce précieux manuscrit a été étudié sur place et sera publié par M. Millet; nous résumons ici le résultat des entretiens que nous avons eus avec lui au retour de la mission amicale qu'il avait bien voulu accepter à Madrid. Skylitzès, dans cette rédaction, raconte l'histoire byzantine depuis l'avènement de Michel Rhangabé (811) jusque vers le milieu du XI^e siècle. Les miniatures intercalées dans toute la largeur du texte, qu'elles débordent parfois, sont au nombre de 575, encore en manque-t-il, car les artistes ont laissé des places blanches et des feuillets ont disparu. Plusieurs artistes ont collaboré à cette œuvre de patience ; mais on peut distinguer en somme trois manières. La première illustre le IX^e siècle jusqu'au début du règne de Basile I ; la seconde le X^e jusqu'à l'assassinat de Nicéphore Phocas ; la troisième va jusqu'au milieu des luttes contre les Bulgares, vers l'an 1000. Le reste se partage entre les trois.

La première est sobre, d'un dessin ferme, remarquable par la vérité des figures et des attitudes. Les architectures y tiennent peu de place, mais elles sont pour nous très intéressantes par leur caractère de vérité. Les monuments sont, en général, il est vrai, extrêmement simplifiés : c'est ainsi, par exemple, qu'un édifice carré à coupole aveugle sur pendentifs figure tantôt sainte Sophie, tantôt saint Jean Stoudite, tantôt le Palais ;

une haute tour, terminée par une sorte de niche où paraît un ascète, représente le monastère du Philomilion. Mais ce sont des formes bien byzantines, très éloignées des fonds architecturaux de Pompeï. Aussi méritent-elles toute notre attention. On en trouvera des exemples dans notre description du Palais. Ici, nous nous contenterons de signaler une maison de campagne où le rebelle Bardanios, exilé, eut les yeux crevés par des soldats.



Bardanios aveuglé dans une maison de campagne
(Manuscrit de Skylitzès)

C'est une pièce à coupole entre deux ailes. L'événement eut lieu aux Iles des Princes. Nous rappellerons qu'à la même époque, Jean le Syncelle, le maître iconoclaste de l'empereur Théophile, possédait dans les faubourgs de Constantinople une villa appelée Troullos (la Coupole)[1]. Une autre miniature nous montre l'intérieur revêtu de plaques de marbre, aux veines symétriques de la maison où la mère de l'impératrice Théodora faisait, en secret, baiser les icones à sa petite-fille (p. 56). Nous reproduisons aussi l'incendie du Phare, qui saisit de terreur Michel l'Ivrogne et lui fit tomber les rênes des mains. C'était un monastère dépendant du Palais et d'où partait la ligne des signaux reliant Constantinople aux frontières. Une autre miniature nous montre une femme sortant d'un bain où elle vient de baptiser son enfant, la « calpis » à la main. Michel l'Ivrogne l'oblige à le recevoir chez elle et à lui servir à manger. Ailleurs, une bande d'histrions, au service de ce fantasque empereur, rencontre le patriarche au coin d'une rue et lui donne une sérénade bouffonne. Le patriarche est réfugié sous un portique dont le fond est revêtu d'appliques de marbres.

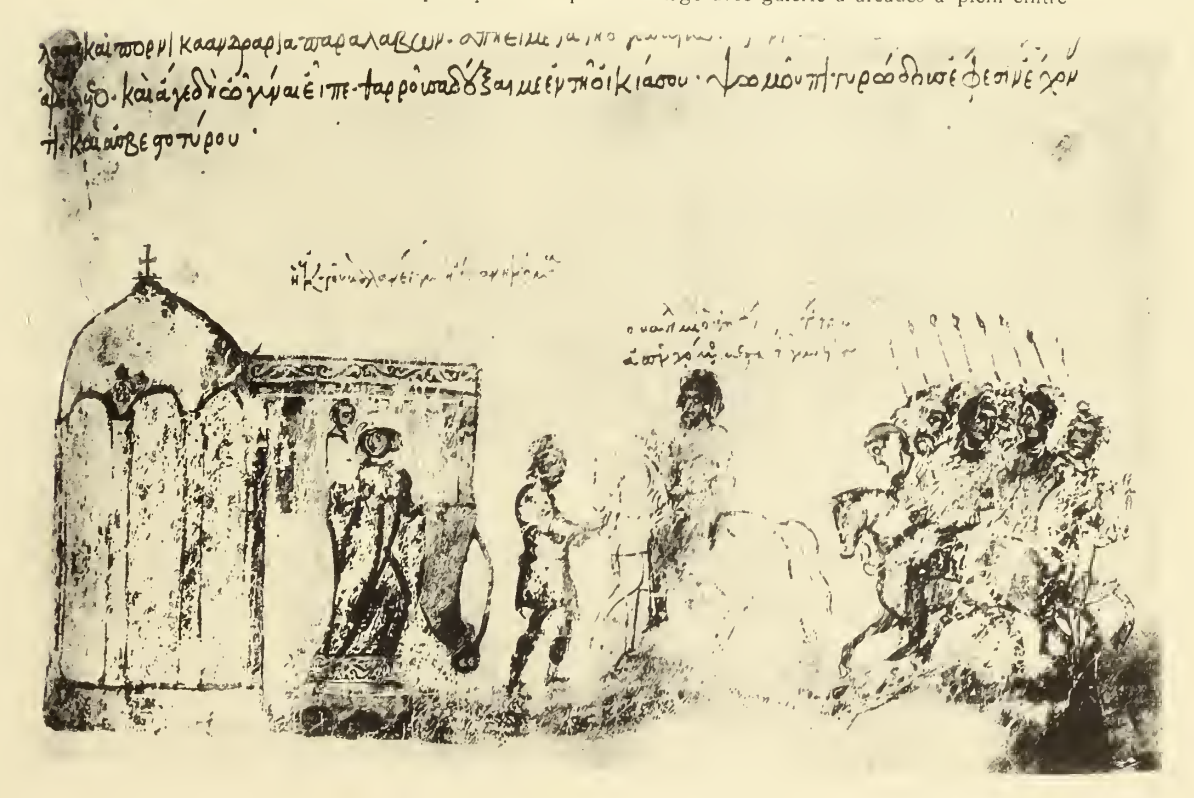
La deuxième manière est plus grossière. Ses tons sont lourds, ses attitudes gauches, mais elle amuse par le réalisme outré, parfois comique, des

[1] Syméon Magister, *Hist. de Théophile*, 13.



INCENDIE DU PHARE, PRÈS DU PALAIS IMPÉRIAL

Exemple de rez-de-chaussée à portique et de premier étage avec galerie à arcades à plein eintre



FEMME SORTANT D'UN BAIN

MANUSCRIT DE SKYLITZÈS

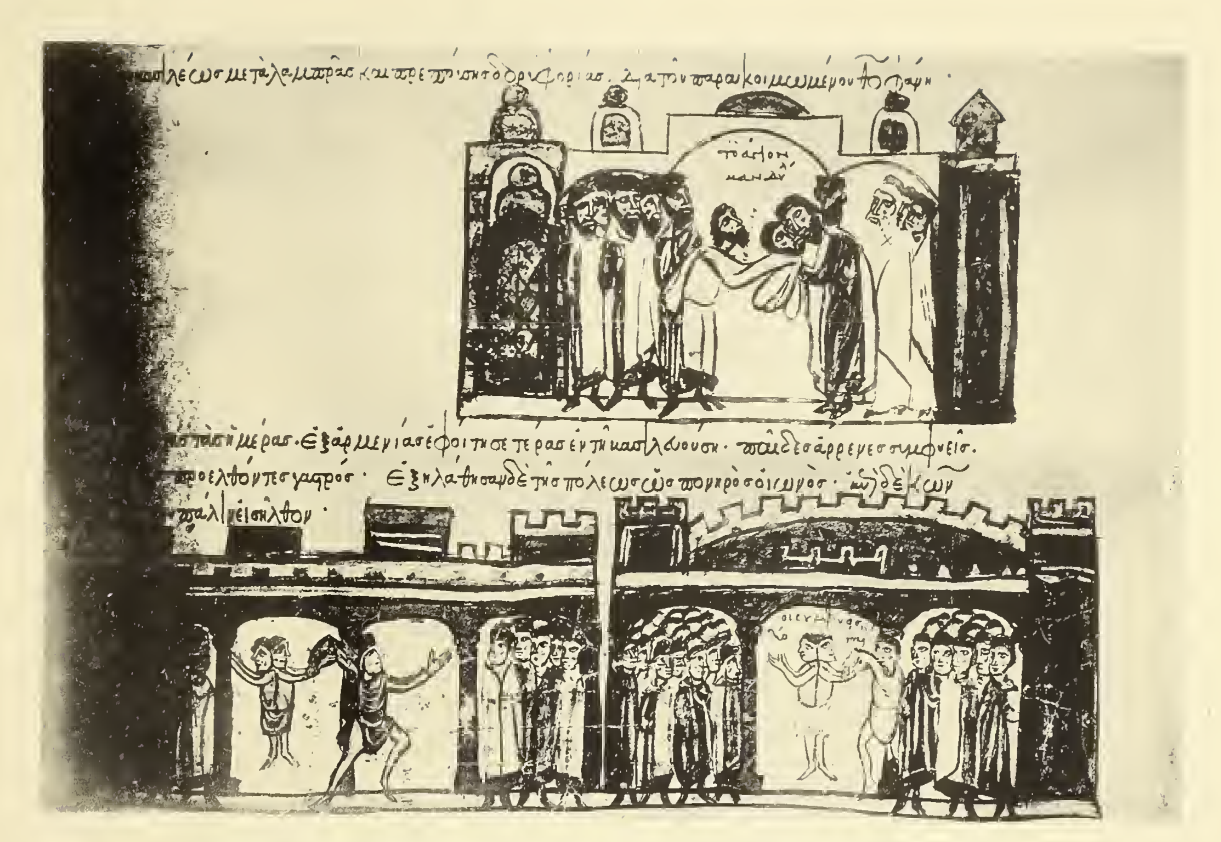


LÉON LE SAGE REÇOIT DES DÉPUTÉS BULGARES

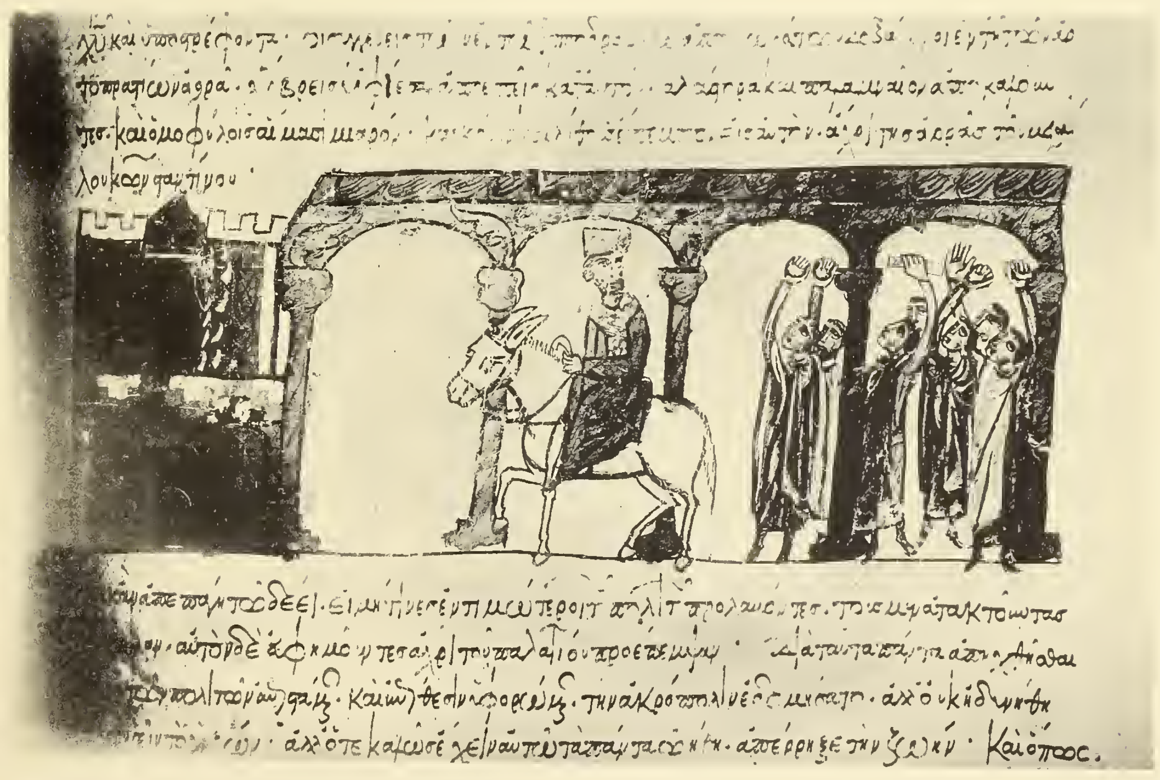


DES ESPIONS SURVEILLENT UN COMPLOT DANS UNE MAISON PRIVÉE

MANUSCRIT DE SKYLITZÈS



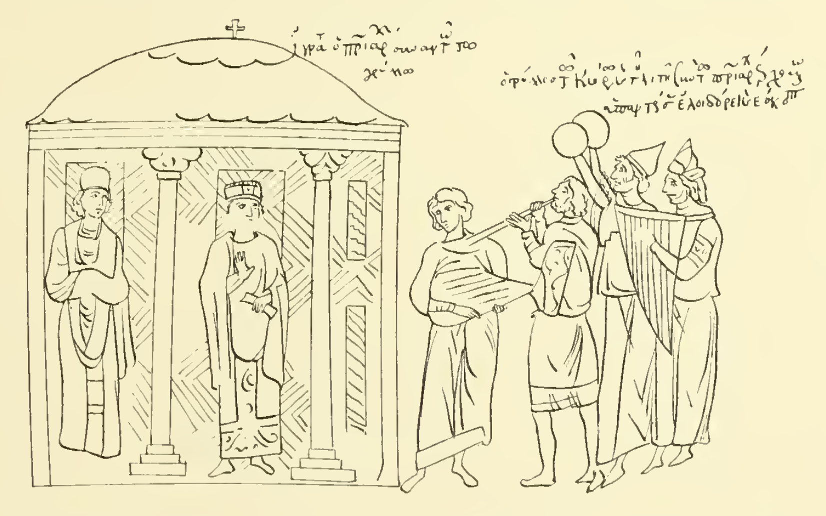
ENFANTS PROMENÉS DANS LES RUES A PORTIQUES DE CONSTANTINOPLE



NICÉPHORE EST INSULTÉ PAR LE PEUPLE DANS LES RUES A PORTIQUES DE CONSTANTINOPLE

MANUSCRIT DE SKYLITZÈS

expressions. Là, les architectures sont plus développées, mais aussi plus conventionnelles. Ce sont, en principe, des arcades au-devant desquelles les personnages se détachent sur des fonds polychromes. On serait tenté de croire qu'elles indiquent une salle basilicale ; mais il est plus vraisemblable qu'elles fournissent un simple cadre décoratif comme dans certaines copies de manuscrits alexandrins, tels que celui d'Apollonius de Cythium. A ces

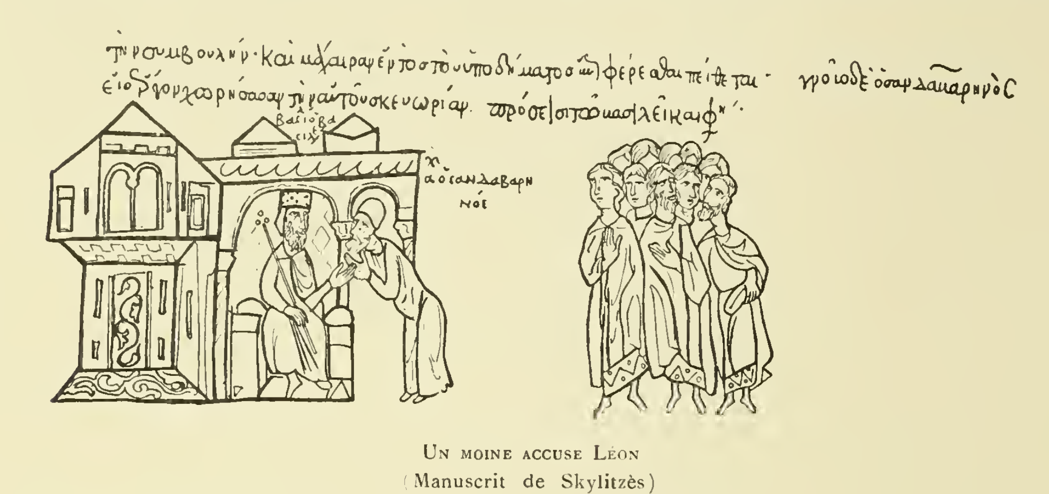


LES HISTRIONS DE MICHEL L'IVROGNE TOURNENT EN DÉRISION LE PATRIARCHE DANS UNE RUE
(Manuscrit de Skylitzès)

arcades le miniaturiste ajoute des vues extérieures d'édifices. Ainsi, pour figurer une église, il aligne au-dessus d'elles, les fenêtres de la grande nef ; de même pour indiquer le Palais, il flanque le portique de constructions empruntées aux modes du temps. Mais le plus souvent, pour aller plus vite, il interrompt le portique, n'en conserve qu'une arcade sur la tête du souverain. Voici deux miniatures qui marquent bien le procédé. Un moine voulant perdre Léon le Sage lui persuade, dans les parties de chasse, de porter un couteau dans ses guêtres pour le prêter à son père en cas de besoin. En même temps, il raconte à Basile que son fils menace sa vie. Léon, sur sa demande, lui ayant offert son couteau à la chasse, Basile tomba dans le piège et priva Léon de sa dignité. Mais, dans un banquet, les assistants ayant entendu un perroquet crier : « Hé ! seigneur Léon ! » se mirent à pleurer et refusèrent de manger. Basile promit de revoir l'affaire et rendit justice à son fils (p. 92).

Une de ces miniatures nous montre la petite façade d'un édifice à fronton avec une arcade d'entrée au bas et deux moucharabies sur les côtés. Les belvédères, les terrasses et surtout les moucharabies forment les éléments

constitutifs de ces petits groupes. Les terrasses portent, au lieu des baldaquins que nous avons observés dans le ménologe, des sortes de tours rondes à coupoles qui font songer aux minarets (p. 90). Ces éléments orien-

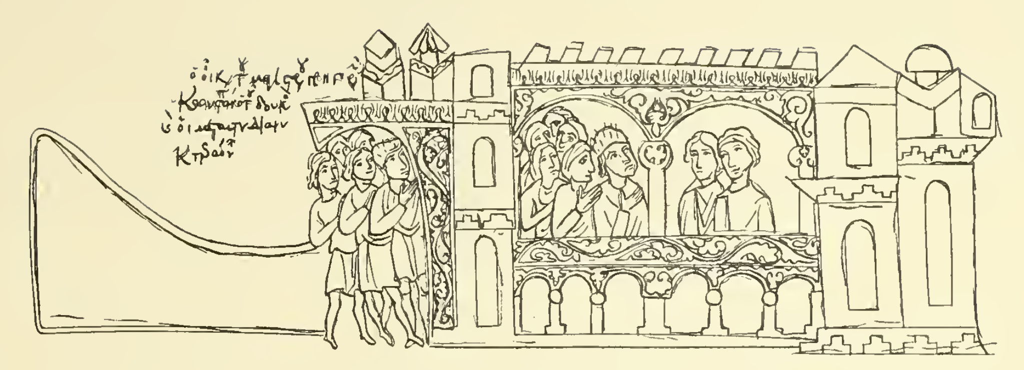


Un moine accuse Léon
(Manuscrit de Skylitzès)

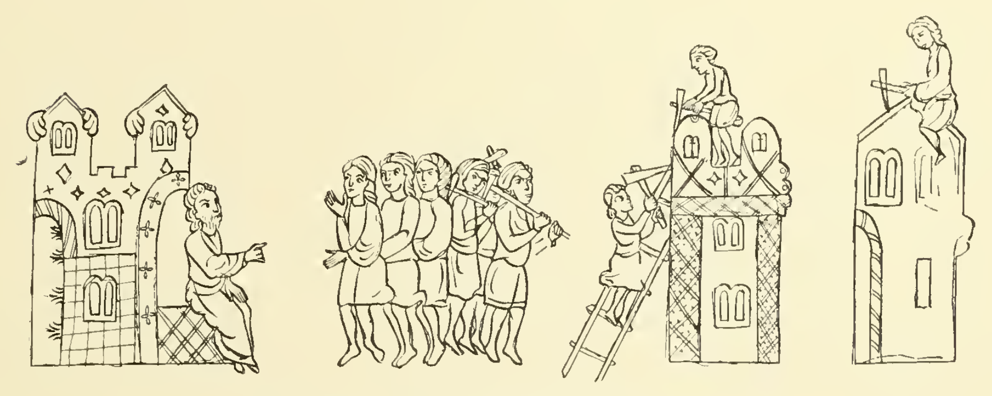


Les invités de Basile I implorent la grace de Léon, son fils
(Manuscrit de Skylitzès)

taux sont du plus grand intérêt, mais le manuscrit ayant été écrit au XIVe siècle, il est difficile d'indiquer l'époque à laquelle ils ont été introduits à Constantinople. Toutefois, il est très vraisemblable qu'il reproduit les illustrations du manuscrit original rédigé dans la seconde moitié du XIe siècle.



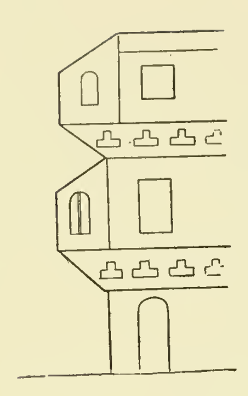
Le prétendant Constantin passe la nuit dans la maison de Grégoras Iviritzis, son beau-père
(Manuscrit de Skylitzès)

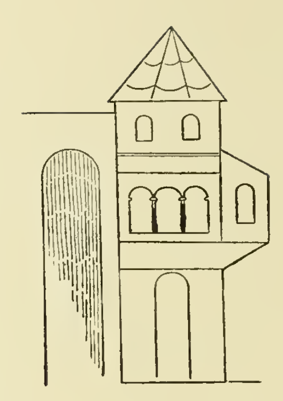


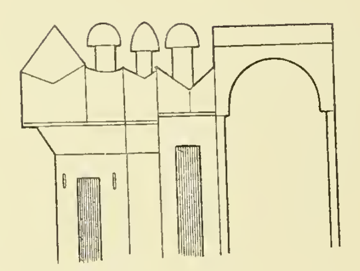
Bringas fait démolir les maisons de ses ennemis
(Manuscrit de Skylitzès)

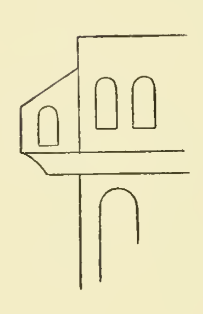


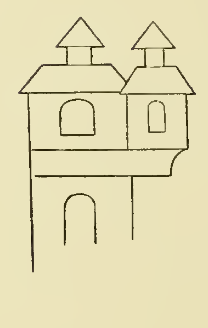
L'archonte des russes interrogeant un évêque sur la foi chrétienne
(Manuscrit de Skylitzès)

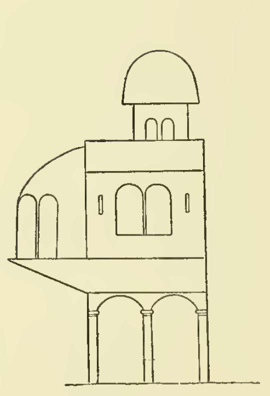








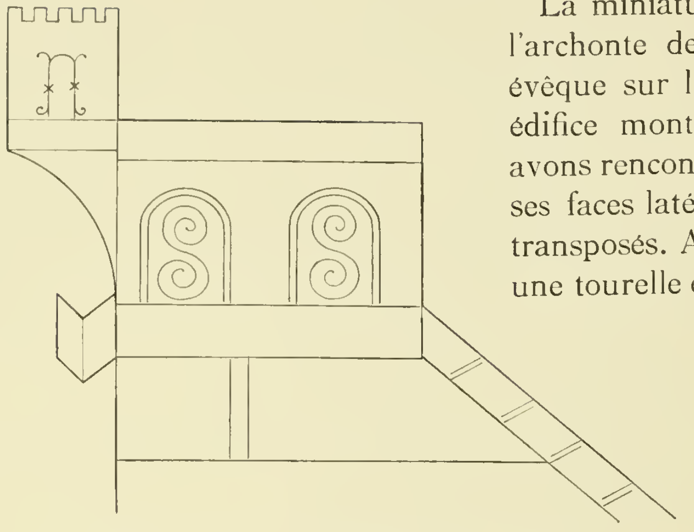




MOUCHARABIES ET ÉTAGES A ENCORBELLEMENT
(D'après le manuscrit de Skylitzès)



MOUCHARABIES ET ÉTAGES A ENCORBELLEMENT
(D'après le manuscrit de Skylitzès)



Tourelle du palais de Théodora, fille de Basile II
(Manuscrit de Skylitzès)

La miniature suivante (p. 93) figure l'archonte des Russes interrogeant un évêque sur la foi chrétienne. Le petit édifice monté sur arcade, que nous avons rencontré déjà, est vu sur une de ses faces latérales. Les frontons y sont transposés. Ailleurs, nous voyons toute une tourelle en encorbellement. Elle appartient au Palais que Théodora, fille de Basile II, est obligée de quitter. On rencontre dans cette partie du manuscrit plusieurs représentations de maisons indiquées dans le texte : celle de Grégoras Iviritzis où le prétendant Constantin passa la nuit après la mort de l'empereur Alexandre, fils de Basile I (p. 93), celle de Bringas, à qui Nicéphore Phocas vint montrer, pour le rassurer, le cilice qu'il portait sur lui ; la scène la plus curieuse est celle où le Parakimomène Basile, pendant une nuit d'été, fait détruire, par ses serviteurs, parents et amis, les maisons de ses adversaires, en particulier celle de Bringas (p. 93). Ailleurs, un général fait aveugler son compétiteur qu'il a enivré dans un banquet. Ailleurs, on construit une résidence d'été pour Romain Lacapène, près de la citerne de Bonos, et l'on trouve une tête de bœuf en marbre que l'on jette dans un four à chaux. Ce fut, au dire du naïf historien, la cause première de la peste des bœufs. D'autres miniatures nous montrent les rues de Constantinople avec des portiques surmontés de créneaux et de tours (p. 90).

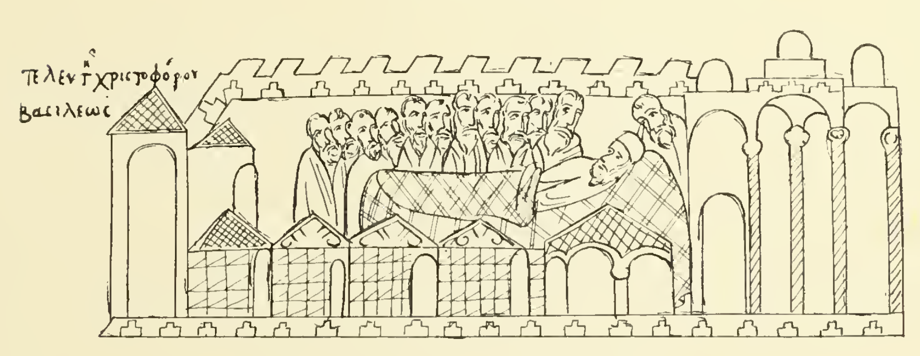
Enfin, le monastère où meurt Christophore est composé d'un chapelet de petits édifices circulaires à toits dorés. Nous emprunterons encore à cette série un croquis du monastère de Philippicos, à Chrysopolis, et des villes d'Euripe, de Bénévent et de Capoue (pp. 98 et 99).



Phocas montre son cilice a Bringas dans sa maison
(Manuscrit de Skylitzès)



Construction d'une résidence d'été pour Romain Lacapène, près de la citerne de Bonos
(Manuscrit de Skylitzès)

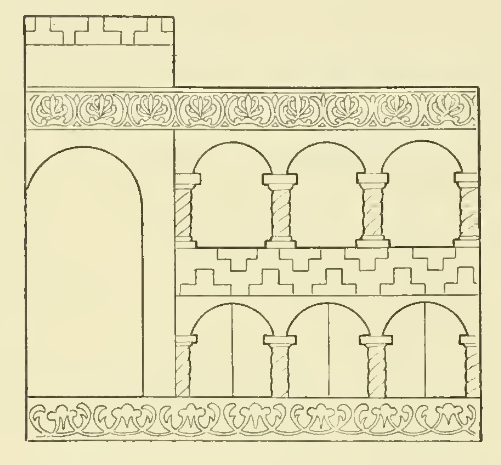


Christophore meurt dans un monastère
(Manuscrit de Skylitzès)



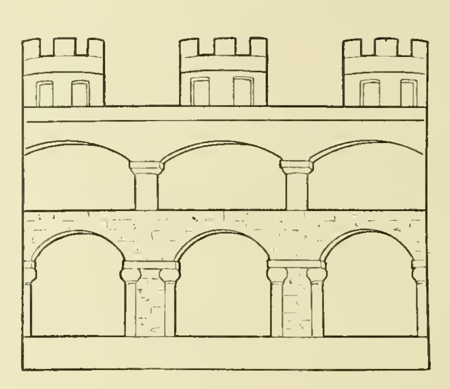
Alousianos enivre Deleanos et le fait aveugler
(Manuscrit de Skylitzès)

La troisième manière est la plus remarquable par la finesse de l'exécution, la vivacité des poses, la richesse des tons. Les architectures y sont très



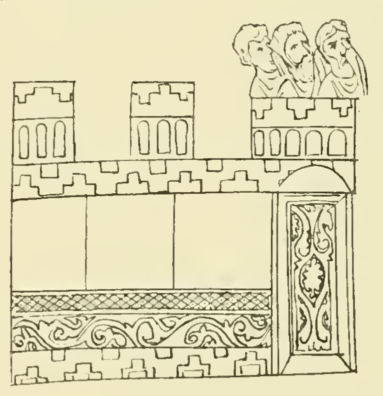


Monastère de Philippicos, à Chrysopolis[1]



La ville d'Euripe

développées, surtout dans la fin du volume où les mêmes procédés sont appliqués par un pinceau moins habile. Ce sont encore des architectures conventionnelles et des fonds polychromes ; mais les petits édifices qui agrémentaient les portiques disparaissent. Les monuments sont composés le plus souvent de bandes ou de rectangles, des tons les plus divers, juxtaposés pour l'harmonie des couleurs, presque sans aucun souci

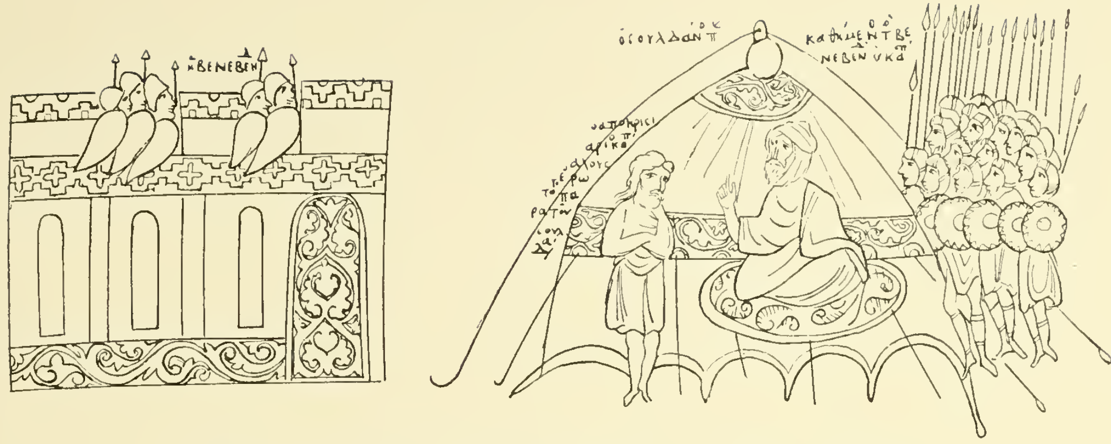




Capoue (Vue d'une place forte). — Manuscrit de Skylitzès

de la vraisemblance. On croirait qu'une fantaisie capricieuse a brouillé les panneaux polychromes d'un mur à appliques. Le lecteur en trouvera des exemples nombreux dans la description du palais impérial.

[1] Par suite d'une erreur du dessinateur, les palmettes de la corniche et de la base ne sont pas entièrement conformes à l'original.



LE SULTAN DEVANT BÉNÉVENT (vue d'une place forte). — Manuscrit de Skylitzès

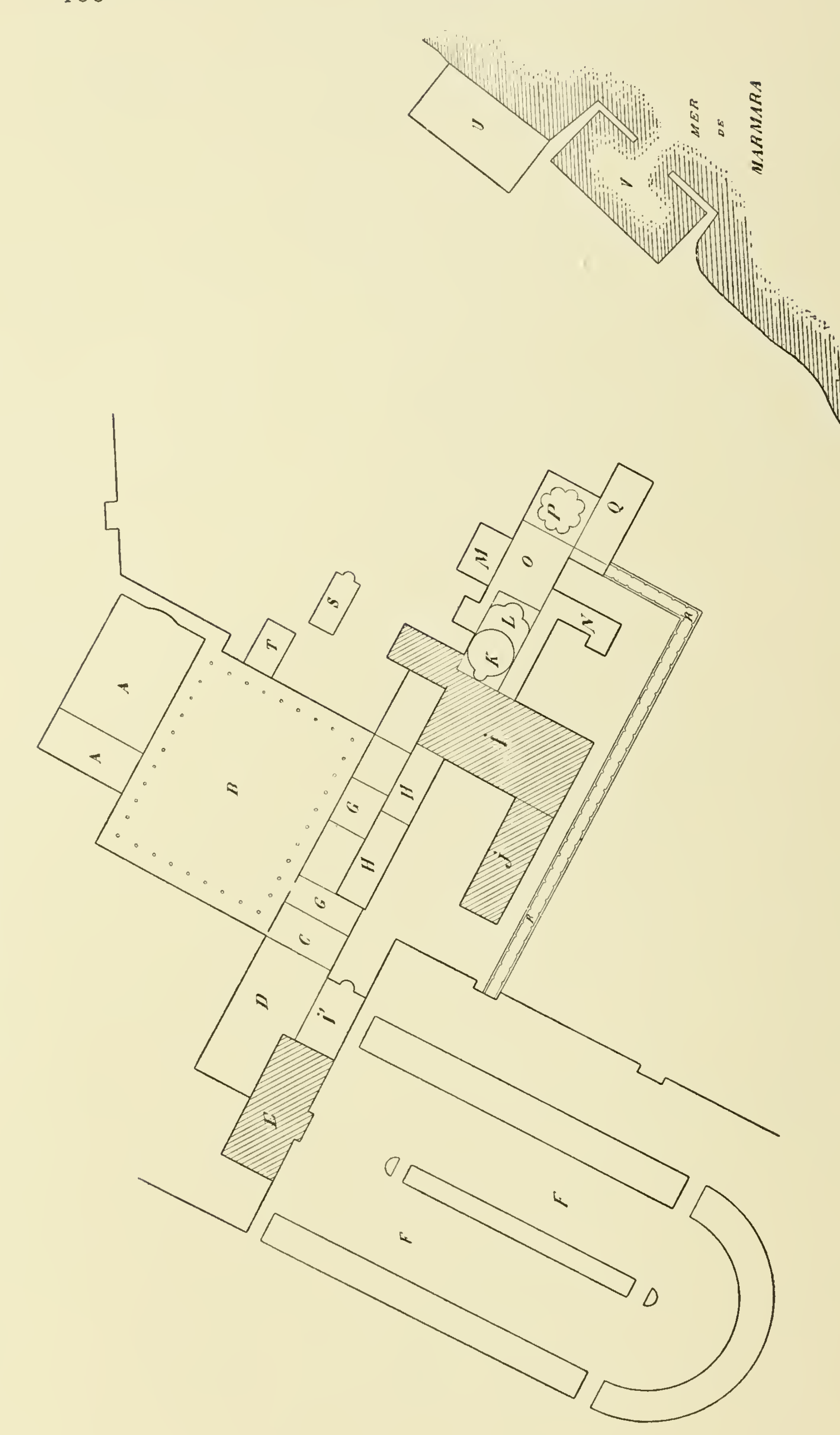
CHAPITRE V

## LES PALAIS

*Palais impérial de Constantinople.* — Le palais impérial, commencé par Constantin, en partie reconstruit et considérablement augmenté par Justinien, au VI^e siècle, et par ses successeurs jusqu'au X^e siècle, appartient plutôt, dans son ensemble, à la période qui nous occupe. En l'étudiant à cette place, nous aurons l'avantage de pouvoir réunir dans le même chapitre le palais de Blachernes et le Boucoléon.

Les détails qui vont suivre sont empruntés en grande partie à l'ouvrage classique de Labarte : *Le Palais impérial de Constantinople.* Les conclusions de ce savant sont accompagnées d'un plan complet, bien que fictif, permettant de fixer les idées ; nous en donnons ici (p. 100) une réduction synthétisée et très simplifiée. Nous exposerons, du reste, en terminant ce chapitre, une hypothèse différente de celle de Labarte, qui fait mieux comprendre l'ensemble de ce groupe d'édifices. Disons de suite que la question ne sera tranchée d'une manière satisfaisante que le jour où l'on pourra faire des fouilles dans le vieux Stamboul et dans le voisinage de l'At-Meidan.

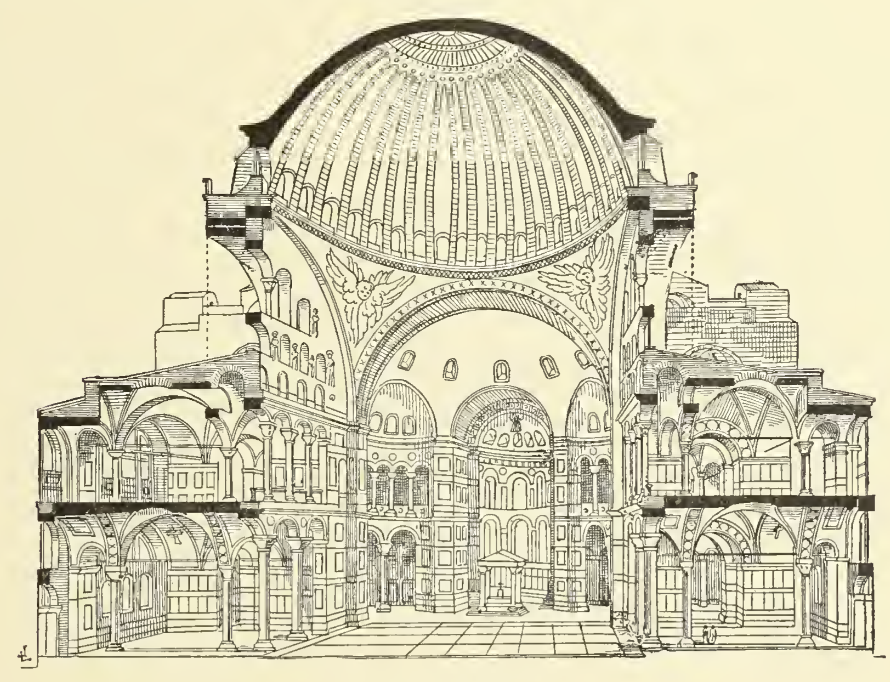
Ce palais présentait à la vue l'ensemble un peu incohérent de sept péristyles ou vestibules, huit cours intérieures, quatre grandes églises, neuf grandes chapelles, neuf oratoires ou baptistères, quatre salles de gardes, trois grandes galeries, cinq salles d'audience et de réception, dix




PALAIS IMPÉRIAL DE CONSTANTINOPLE

A. Sainte-Sophie.
B. Place de l'Augustéon.
C. Prison.
D. Bains de Zeuxippe.
E. Palais du Cathisma.
F. Hippodrome.
G. Palais de Chalcé.
H. Triclinium des dix-neuf lits.
I. Palais de Daphné.
I'. Église Saint-Étienne.
J. Manège couvert.
K. Phiale.
L. Sigma et Triconque.
M. Appartement d'été de l'empereur.
N. Appartement de l'empereur et de l'impératrice.
O. Bureaux et cuisine.
P. Chrysotriclinos.
Q. Appartement de l'empereur.
R. Galeries de Justinien.
S. Triclinium de la Magnaure.
T. Sénat.
U. Palais du Boucoléon.
V. Port du Boucoléon.

appartements réservés à l'habitation personnelle de l'empereur et de la maison impériale, trois salles pour les repas, sept galeries et trois allées destinées à mettre en communication les diverses parties du palais, une bibliothèque, une galerie d'armes, une salle de trophées, trois terrasses à ciel ouvert, un manège, deux bains, huit palais particuliers, des jardins, un fort (Procope). Il était fortifié comme le Kremlin de Moscou, l'Alhambra de Grenade, le palais de Pékin, et s'étendait jusqu'à la mer de Marmara, à l'extrémité sud-ouest de Stamboul.



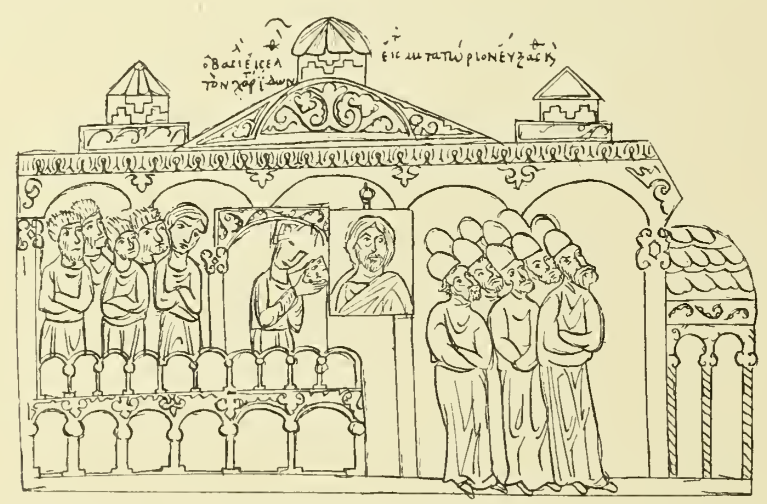
SAINTE-SOPHIE
D'après Bayet *(Art byzantin)*

Ce palais fut abandonné dans la deuxième moitié du XII^e siècle par les empereurs qui fixèrent leur résidence, à partir de cette époque et jusqu'à la chute de Byzance, au palais des Blachernes, situé à l'extrémité orientale de la ville. Dès le XIV^e siècle, le grand palais tomba en ruines, fut utilisé pour d'autres constructions et, trente ans avant la conquête des Turcs, c'est-à-dire en 1422, Buondelmonte, qui visita Constantinople, n'en trouva plus aucune trace.

La superficie du palais et de ses jardins ne dépassait pas celle du Louvre et du Jardin des Tuileries réunis et formait un triangle de 2,000 mètres de base sur 500 mètres de hauteur environ, le grand côté étant situé sur le bord de la mer.

Nous allons décrire successivement les principaux édifices de ce groupe de palais, en nous basant uniquement sur les textes cités par Labarte, quelques sculptures, des miniatures, des peintures murales et deux anciens dessins des XIVe et XVe siècles.

*Sainte-Sophie.* — La célèbre et superbe église de Sainte-Sophie, le plus beau monument religieux, peut-être, qui existe au monde, touchait au palais, mais n'en faisait pas partie. Nous n'entrerons dans aucun détail au sujet de cette église, car nous sortirions du cadre que nous nous sommes tracé. Le dessin que nous en donnons (p. 101) suffira pour rappeler les souvenirs du lecteur très averti auquel nous nous adressons. Cet édifice, d'après Codin, aurait coûté 361 millions.



LÉON LE SAGE, DANS LE MITATORION DE SAINTE-SOPHIE, LIT UN LIBELLE DIFFAMATOIRE
(Manuscrit de Skylitzès)

Sainte-Sophie communiquait avec le palais. Au premier étage, au sud, un oratoire était réservé au prince. On l'appelait le Mitatorion. Skylitzès y figure Léon lisant un libelle qu'on a jeté sur sa route.

*Augustéon.* — La place de l'Augustéon était carrée, avec double rang de portiques garnis de statues ; elle séparait l'église de Sainte-Sophie de l'enceinte nord du grand palais et formait une sorte d'atrium public. Ses dimensions étaient assez exactement celles de la place Vendôme, à Paris. Cette place existe encore, mais elle a perdu ses portiques. Au centre de ce forum se trouvait le Milliaire, sorte d'arc de triomphe à arcades, point de départ de toutes les routes. On y remarquait également, mais plus près de Sainte-Sophie, une statue colossale, en bronze, de l'empereur Justinien à

cheval et en costume romain. Elle était assez médiocre à en juger par le dessin qui en a été conservé. Le Tétradision, ou Université, était situé sur l'Augustéon, près de la Chalcé. « C'était un octogone avec huit portiques ou pièces « voûtées dans lesquels se trouvaient les maîtres de toute science que « l'empereur consultait souvent. Les maîtres se succédèrent depuis 414 « jusqu'à la dixième année de Léon l'Isaurien (727); comme ils refusèrent « de s'associer aux illégalités de l'empereur, celui-ci les fit brûler avec « l'édifice lui-même. Ils étaient seize, tous moines » (Codin). La bibliothèque fut ensuite reconstituée dans le palais. Sous les arcades de la place se trouvaient des boutiques qu'on louait et spécialement des librairies qui servaient de lieu de rendez-vous aux rhéteurs, aux écrivains, etc...

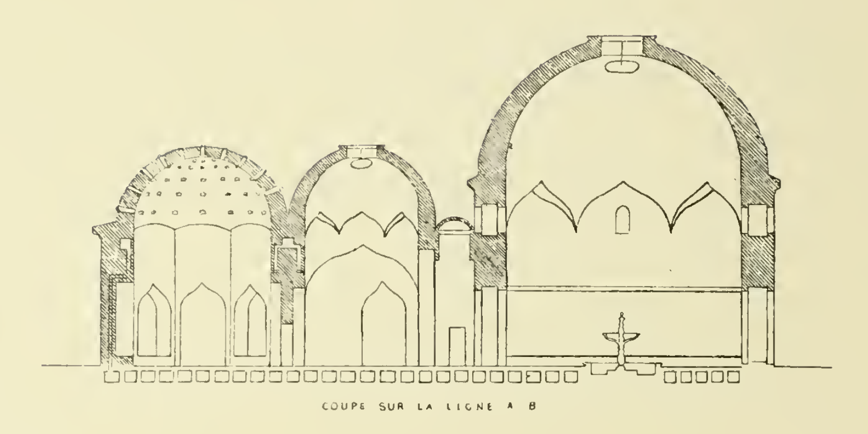
L'Université de Constantinople fut réorganisée par Constantin Porphyrogénète ; une curieuse miniature de Skylitzès nous montre la salle de travail.



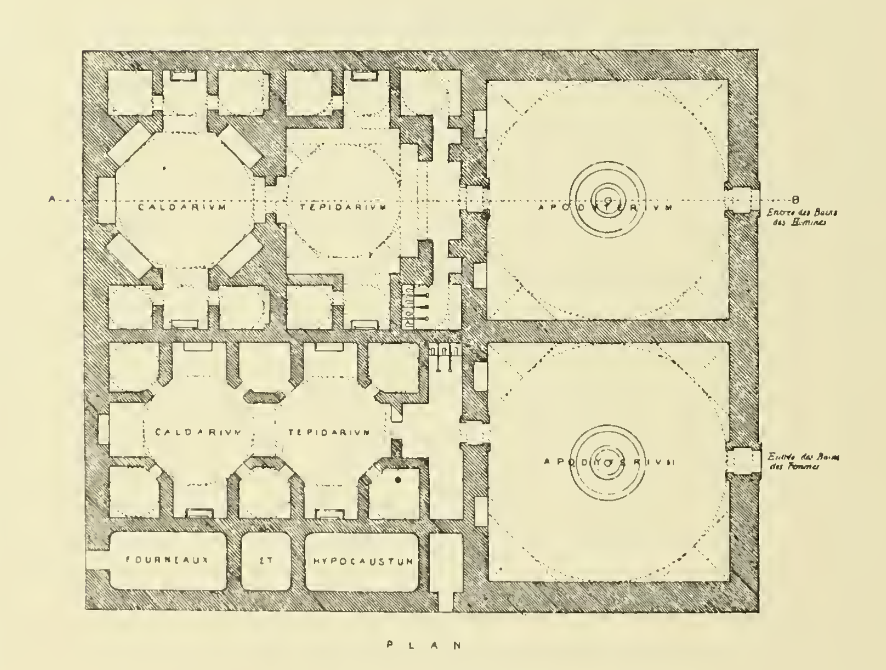
Institution d'une université, par Constantin Porphyrogénète
(Manuscrit de Skylitzès)

*Bains de Zeuxippe.* — Les bains de Zeuxippe, construits par Septime Sévère et remaniés par Constantin, n'appartenaient pas au palais et étaient publics. Ils étaient richement décorés de marbre de couleur, de mosaïques et de statues de bronze. Les placages de marbre devaient être analogues à ceux de l'abside de l'église de Parenzo, lesquels rappellent un peu les placages de Saint-Pierre de Rome et les stucs italiens des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Ils ont été brûlés et détruits lors de la sédition de Nika ; on admet assez généralement, et c'est l'avis de Texier[1], que les bains de Mahomet II, connus sous le nom de Tchoukour-Hammam, ont été construits non loin de leur emplacement et sur un modèle analogue. Ils sont murés depuis le tremblement de terre de 1792. Les salles des hommes et des femmes sont

[1] *Architecture byzantine*, Londres, 1864.




BAINS DE MAHOMET
(D'après Texier : *Architecture byzantine*)




BAINS DE MAHOMET
(D'après Texier : *Architecture byzantine*)

séparées, mais ont un fourneau commun, et leur distribution ne s'écarte pas de celle adoptée par les Romains et décrite par Vitruve. Nous en donnons deux croquis très simplifiés et réduits, extraits des planches du précieux ouvrage de Texier.

Les thermes actuels ont une façade fort simple : ce sont de grands murs en pierre de taille dans lesquels s'ouvrent deux portes sans décorations. A la hauteur des impostes sont percées de petites fenêtres pour donner un peu d'air dans la première salle. Les salles sont couvertes en coupole.

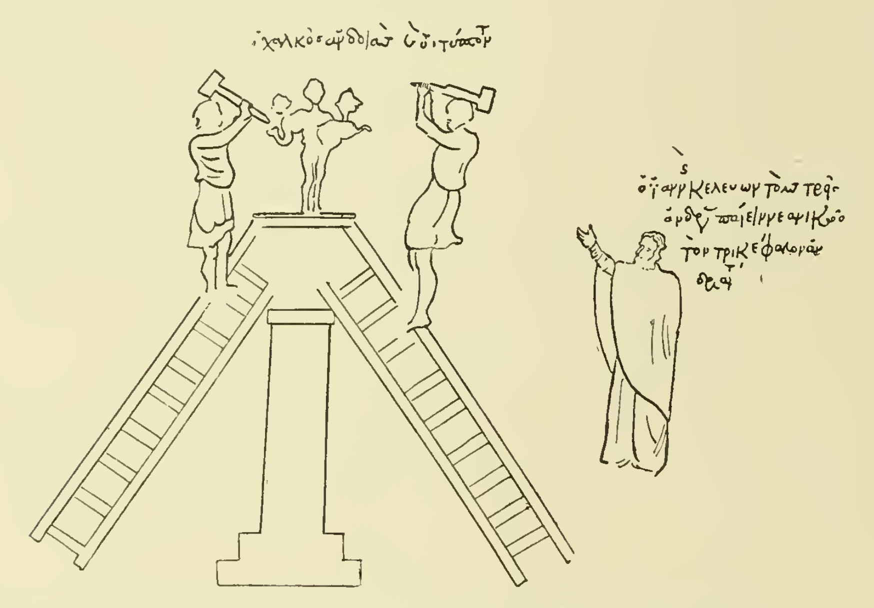


ROMAIN ARGYRE NOYÉ DANS LES BAINS DU PALAIS
(Manuscrit de Skylitzès)

Les bains publics ont joué un grand rôle dans la vie byzantine, comme en Occident, jusqu'à la fin du xv^e siècle, et aujourd'hui encore en Orient. D'ordinaire, ils s'élevaient près des églises. Une miniature de Skylitzès, que nous avons déjà vue, nous montre une femme sortant d'un bain où elle vient de baptiser son enfant, la « calpis » à la main. L'empereur Michel, fils de Théophile, la rencontre et l'oblige à lui offrir l'hospitalité chez elle. Une autre figure Romain Argyre noyé dans les bains du palais.

*Hippodrome et palais du Cathisma.* — L'hippodrome fut construit par Septime Sévère, mais Constantin y ajouta les degrés, les promenoirs et les portiques supérieurs ornés de statues. Il devait y avoir plusieurs

centaines de statues, car l'hippodrome avait 370 mètres de long et près de 180 mètres de large. Skylitzès raconte que l'iconoclaste Ianis, qui s'occupait de sorcellerie, pour atteindre les trois chefs d'un peuple ennemi, fit décapiter une statue à trois têtes qui se trouvait dans l'Euripe de l'hippodrome. Nous donnons ci-contre un croquis de cette scène d'après la miniature de



L'ICONOCLASTE IANIS FAIT MARTELER UNE STATUE A TROIS TÊTES DE L'HIPPODROME
(Manuscrit de Skylitzès)

Skylitzès. Il ne reste de ces œuvres d'art que deux obélisques et la colonne d'airain qui faisaient partie de la Spina et qui offrent un intérêt considérable, parce qu'ils permettent de déterminer, avec Sainte-Sophie, l'emplacement à peu près exact de l'hippodrome et du palais de Constantinople.

L'hippodrome était construit sur le modèle du cirque Maxime, à Rome. Il était fermé du côté de la mer par une partie hémisphérique supportée par d'énormes substructions voûtées qui subsistent encore et qui avaient pour but de prolonger horizontalement l'arène en dépit de la déclivité du sol. On voit bien cette description dans la planche qui reproduit un ancien dessin donnant la vue des ruines de l'hippodrome au XIVe siècle (p. 58).

Du côté de Sainte-Sophie, l'hippodrome était fermé par un palais rectiligne à deux étages construit par Constantin et portant le nom de Cathisma. Il était adossé en partie aux bains de Zeuxippe et comprenait, au rez-de-chaussée, une salle à manger, une salle de réception et une ou deux autres pièces. L'empereur y recevait les fonctionnaires avant les cérémonies du cirque et y donnait de grands repas. L'hippodrome jouait, en effet, un




LE PEUPLE RÉCLAME LES PORPHYROGÉNÈTES DEVANT LA CHALCÉ



LE CORPS DE LÉON L'ARMÉNIEN, MASSACRÉ A L'ÉGLISE SAINT-ÉTIENNE,
EST TRANSPORTÉ A L'HIPPODROME

MANUSCRIT DE SKYLITZÈS

rôle immense dans la vie publique. Les triomphes, les grandes réunions populaires, les communications au peuple, etc..., se faisaient au cirque; il fallait donc que l'empereur y eût, indépendamment des salles d'apparat particulières, des appartements pour revêtir le costume officiel, se reposer et prendre les repas lorsque les jeux devaient durer toute la journée. L'appartement particulier se trouvait au premier étage et communiquait par un passage secret avec l'église Saint-Étienne, dont certaines fenêtres des galeries supérieures permettaient à l'impératrice et à ses femmes d'assister aux spectacles du cirque. L'étiquette interdisait, en effet, aux femmes l'accès de la tribune impériale. Elles étaient dissimulées à la vue des spectateurs par des stores de gaze (Voiles d'Asie).

L'église Saint-Étienne, d'après les miniatures de Skylitzès, était une basilique accompagnée d'un baptistère. C'est là que Léon l'Arménien fut assassiné. Son cadavre fut transporté à l'hippodrome par les « Skyla », tandis que les partisans de Michel le Bègue gardaient le palais.

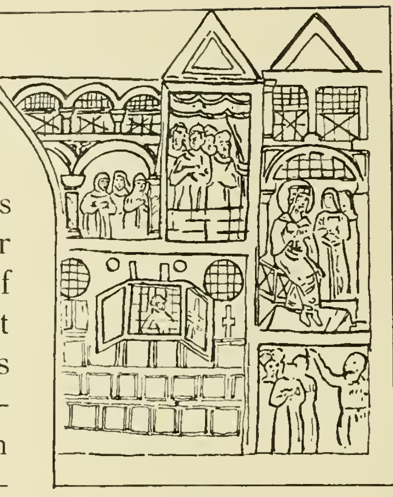
En avant du palais de Cathisma se trouvait une terrasse garnie de portiques avec une loge centrale pour l'empereur, surmontée du fameux quadrige de bronze qui décore aujourd'hui la façade de Saint-Marc, à Venise. Celle-ci débordait sur les galeries de droite et de gauche faisant office de loges pour les grands dignitaires et les sénateurs. En avant de



L'ÉGLISE SAINT-ÉTIENNE (Manuscrit de Skylitzès)

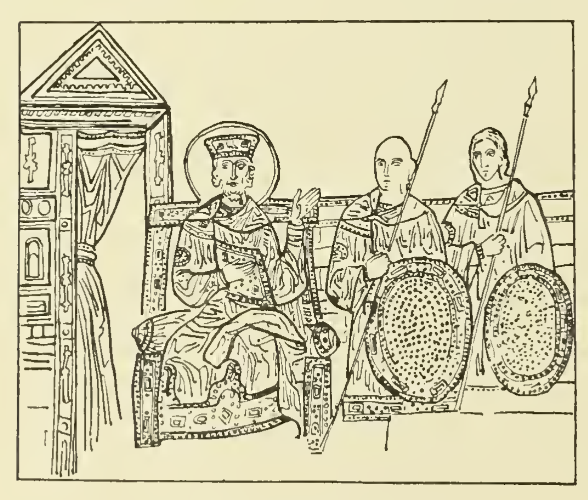
cette grande loge impériale et en contre-bas s'avançait une plate-forme soutenue par une colonnade. On l'appelait le Pi, parce qu'elle avait la forme de la lettre Π de l'alphabet grec. Cette plate-forme communiquait avec les loges impériales et les loges voisines par deux escaliers ; elle était

occupée par la garde et, suivant les circonstances, par les musiciens et les bateleurs. Toutes ces loges étaient supportées, d'après Buondelmonte, par vingt-quatre très hautes colonnes.



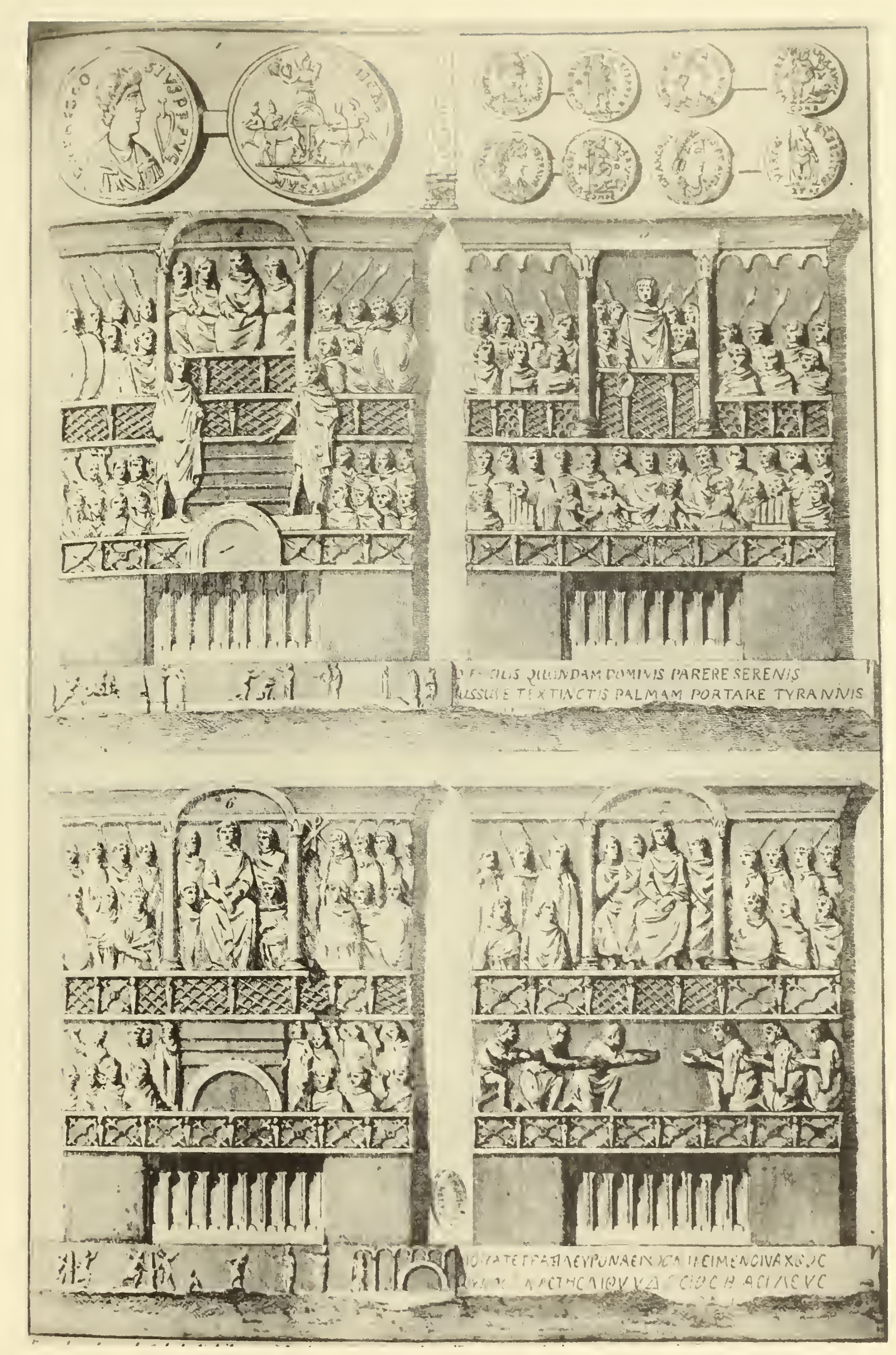
*a)* La tribune impériale
(Fresque de Kiev)

A droite et à gauche du Pi se trouvaient les portiques pour les chars *(carceres)*, fermés par des barrières en bois. Tout cet ensemble, sauf les carceres, bien entendu, était absolument séparé du cirque et à l'abri des insultes et des coups de la foule. Nous donnons dans nos planches : 1° la vue générale de l'hippodrome en 1350, d'après un dessin que reproduisent Panvinio et Banduri *(voir* p. 58); 2° quatre bas-reliefs du piédestal de l'obélisque de Théodose, d'après d'Agincourt, qui représentent : *a)* l'empereur acclamé par le peuple; *b)* l'empereur présidant les jeux et distribuant les récompenses; *c)* l'empereur rendant la justice; *d)* l'empereur recevant les hommages des peuples vaincus. Dans chacune de ces scènes l'empereur se trouve dans la même loge du Cathisma. Dans le premier bas-relief, on remarquera l'escalier divisé en deux branches par une voûte sur la plate-forme même du Pi. En réalité, nous savons que l'escalier était double et conduisait du Pi aux portiques situés à droite et à gauche du trône de l'empereur. Le sculpteur a été conduit à ne faire qu'un escalier au lieu de deux pour simplifier le dessin. De singulières différences architectoniques existent, du reste, dans chacun des quatre bas-reliefs du piédestal ; on ne peut les expliquer que par des licences de l'artiste préoccupé de mettre avant tout en relief, à la manière byzantine, les scènes qu'il avait à traiter; 3° quatre fresques de Sainte-Sophie de Kiev (xi<sup>e</sup> siècle), dessinées d'après la belle publication de la Société impériale russe d'archéologie, qui a bien voulu nous autoriser à les reproduire. Ces peintures représentent : *a)* l'empereur



*b)* L'empereur au petit hippodrome
(Fresque de Kiev)

*a* *b*




*c* *d*

D'après d'Agincourt

COLONNE DE THÉODOSE, IV^e^ SIÈCLE

BAS-RELIEF DU PIÉDESTAL



SCÈNE DE L'HIPPODROME (Gradins dans le fond)



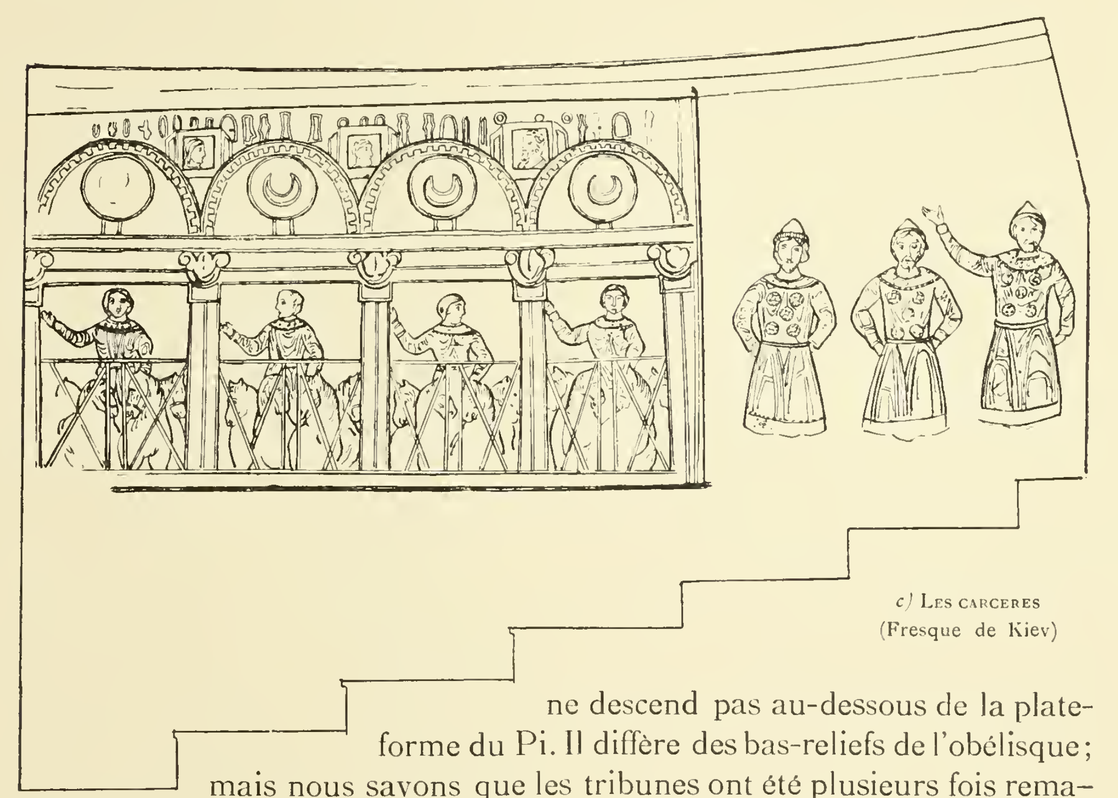
SCÈNE DE L'HIPPODROME : un cavalier sarrazin est renversé par un cavalier byzantin



LECTURE DU TESTAMENT DE THÉOPHILE, A L'HIPPODROME (Exemple de pignons à redans)

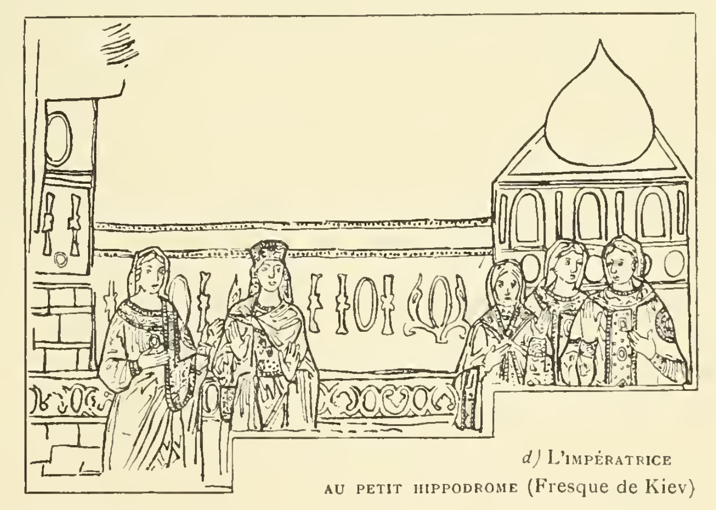
MANUSCRIT DE SKYLITZÈS

dans la tribune du Cathisma; au-dessous de lui et probablement sur la plate-forme du Pi, le grand silentiaire donnant le signal des jeux. Le dessin



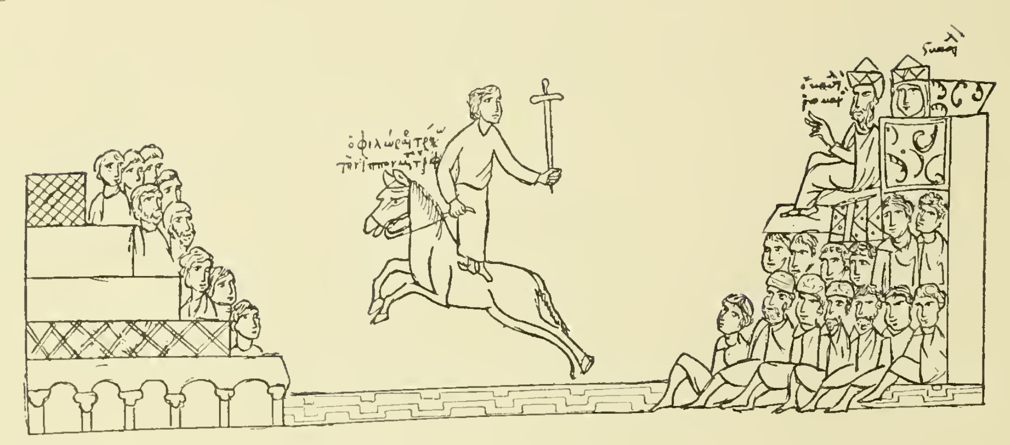
*c)* Les carceres
(Fresque de Kiev)

ne descend pas au-dessous de la plate-forme du Pi. Il diffère des bas-reliefs de l'obélisque; mais nous savons que les tribunes ont été plusieurs fois remaniées du IV^e au XII^e siècle et qu'elles ont même été entièrement refaites et embellies sous Justinien; *b)* l'empereur dans la loge du petit hippodrome; *c)* les carceres; *d)* l'impératrice dans la loge du petit hippodrome du palais, sorte de carrousel dont nous ne connaissons pas l'emplacement; 4° diverses miniatures de Skylitzès. Quelques-unes ont été données au cours de notre exposé. On peut en citer d'autres :

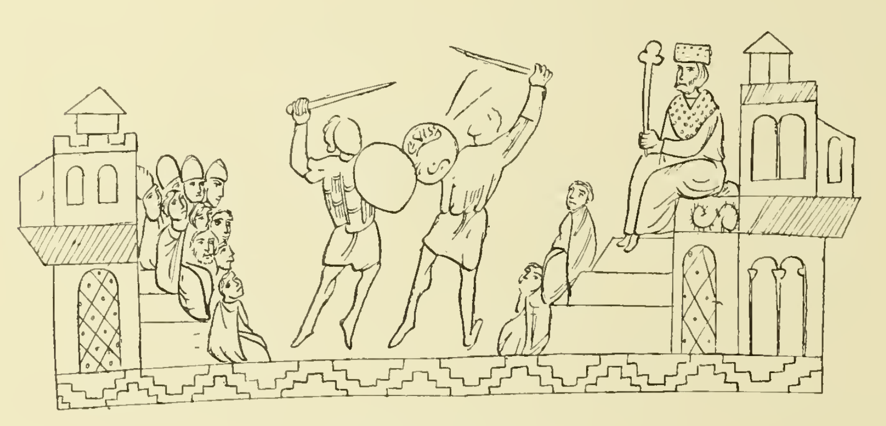


*d)* L'impératrice
au petit hippodrome (Fresque de Kiev)

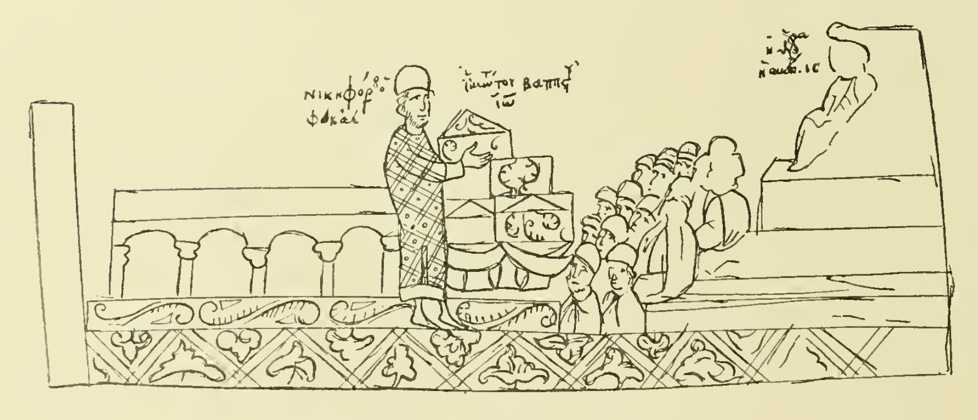
Un Sarrazin prisonnier montre son adresse à Théophile pendant les



Philoraios parcourt la piste de l'hippodrome devant l'empereur et l'impératrice
(Manuscrit de Skylitzès)



Combat simulé a l'hippodrome, devant Nicéphore Phocas
(Manuscrit de Skylitzès)



Nicéphore Phocas triomphe dans l'hippodrome
(Manuscrit de Skylitzès)



Phot. Sebah et Joaillier

PLACE DE L'AT-MEÏDAN, A CONSTANTINOPLE

OBÉLISQUE DE THÉODOSE — COLONNE SERPENTINE

fêtes d'un triomphe. Mais un Byzantin entre en lice et le renverse de son cheval. Plus tard, sous Romain II, un personnage appelé Philoraios, debout sur un cheval très rapide et tenant une épée à la main, parcourt l'Euripe de l'hippodrome en en faisant le tour. On remarquera que dans les miniatures de Skylitzès et dans les fresques de Kiev la forme des tribunes supérieures est semblable.

Au centre du cirque et suivant le grand axe se trouvait la Spina sur laquelle se dressaient : *a)* deux obélisques, l'un en maçonnerie et recouvert de bronze, l'autre de granit et portant sur un piédestal les fameux bas-reliefs dont nous avons parlé ; *b)* une colonne de bronze formée de trois serpents entrelacés qui supportaient autrefois le célèbre trépied de Delphes (elle subsiste encore en partie) ; *c)* une colonnade ; *d)* un bassin pour laver les blessures ; *e)* aux deux extrémités, enfin, des bornes. Nous donnons le dessin de la place At-Meïdan d'après une photographie. On voit encore en place les deux obélisques et la colonne serpentine.

Il n'existait pas, comme dans le cirque Maxime, à Rome, un canal au pied des gradins pour empêcher les bêtes féroces d'atteindre les spectateurs. Les combats de bêtes étaient rapidement tombés en désuétude pour être remplacés uniquement par des courses de chars ; le canal du début et qui portait le nom d'Euripe fut jugé plus nuisible qu'utile et par suite supprimé. Du même coup disparut le seul obstacle qui s'opposait aux batailles entre les factions bleues et vertes, lesquelles occupaient chacune un des côtés des gradins de l'hippodrome et l'on vit bien dans la suite que les agents de police ne valaient pas le canal.

Nous avons suivi pas à pas dans cette description les indications de Labarte, mais il pourrait fort bien se faire, ainsi que le pensent les savants russes et quelques savants français, dont M. Millet, que la tribune de l'empereur se trouvât non au centre, mais sur le côté du Cathisma et à son extrémité orientale. Cela semble résulter d'un passage de Malalas (l. 14, p. 351) que nous traduisons ainsi : « Théodose II, en arrivant au pou-
« voir, favorisa les verts. Auparavant ils siégeaient à sa droite ; il les fit
« installer à sa gauche ; il fit déplacer des soldats qui regardaient les jeux
« en face de l'empereur et donna leurs sièges aux verts qui eurent ainsi six
« entrecolonnements. Des verts se crurent lésés. L'empereur leur fit dire :
« C'est par honneur que je vous ai fait placer à la gauche du Cathisma,
« *à l'endroit où j'assiste aux jeux.* » Il semble, du reste, assez logique que la tribune impériale fût contiguë au grand palais, de façon à ne pas être placée immédiatement au-dessus des écuries.

La fresque de Kiev (loge de l'empereur à l'hippodrome, p. 108) et les

miniatures de Skylitzès (p. 110) sont conformes à cette dernière hypothèse. Dans les miniatures, la tribune impériale correspond à l'une des extrémités du demi-cercle au-devant duquel siège Michel. L'emplacement du trône de Michel au milieu de ce même demi-cercle est, sans doute, purement conventionnel. Il est probable, toutefois, qu'il y avait en ce point, pour la symétrie de la décoration, un fronton en saillie.

M. Morard, architecte, a bien voulu, en se basant sur les travaux de Labarte, le plan de Banduri et les restes du cirque Maxime à Rome, dessiner pour notre ouvrage une restitution de l'Hippodrome de Byzance du temps de Justinien. La variante de Malalas ne modifie pas l'ensemble de la restitution, puisqu'elle n'introduit qu'un simple changement dans l'affectation de l'un des pavillons des ailes, surtout si l'on admet l'existence d'un fronton central que la miniature paraît indiquer.

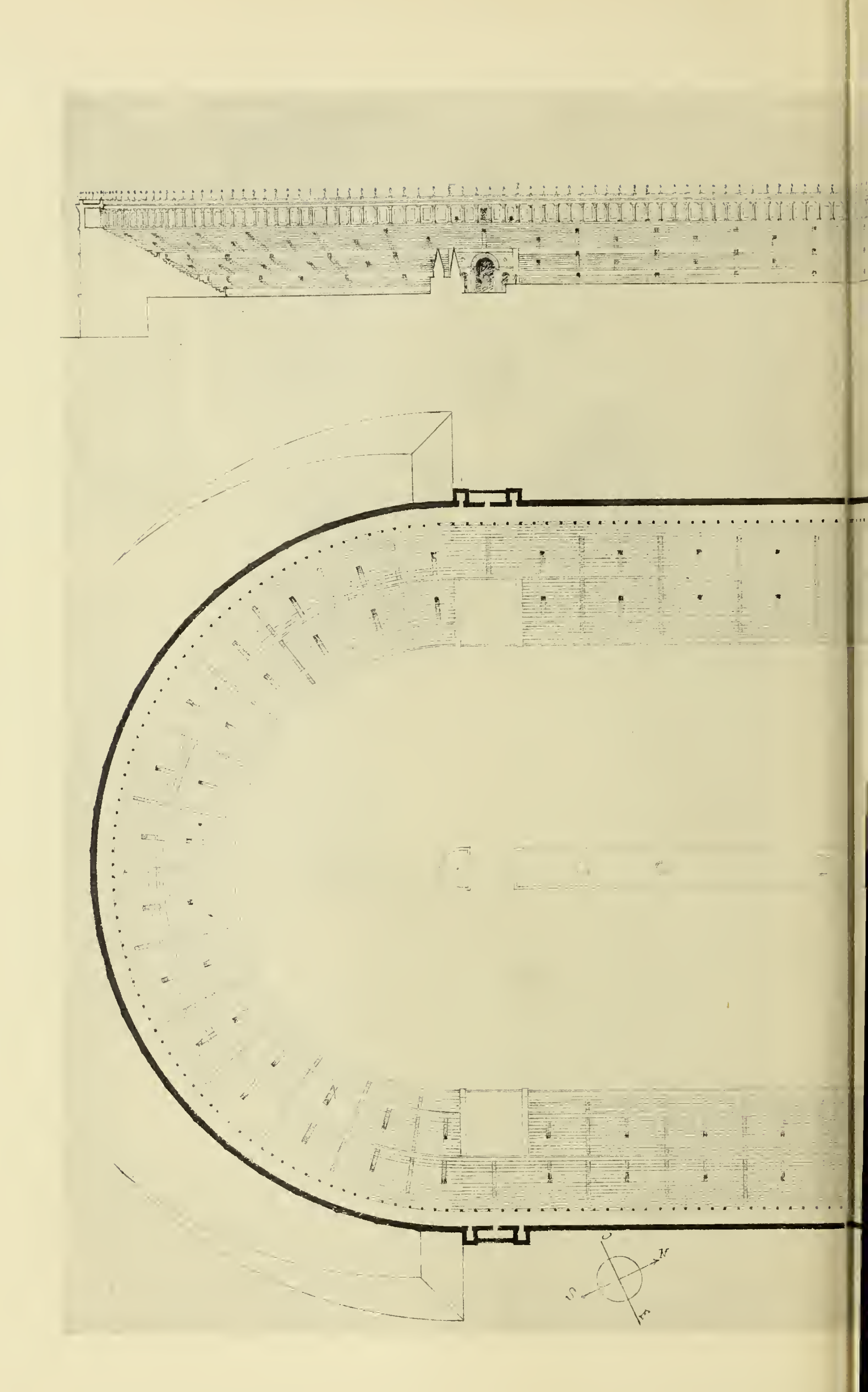
La modification en question aurait été effectuée dans le milieu du v^e siècle.

L'intérieur de l'hippodrome était revêtu de marbre, mais la masse de la construction était en briques et l'extérieur n'avait pas de revêtement, ainsi que l'indiquent les substructions encore existantes.

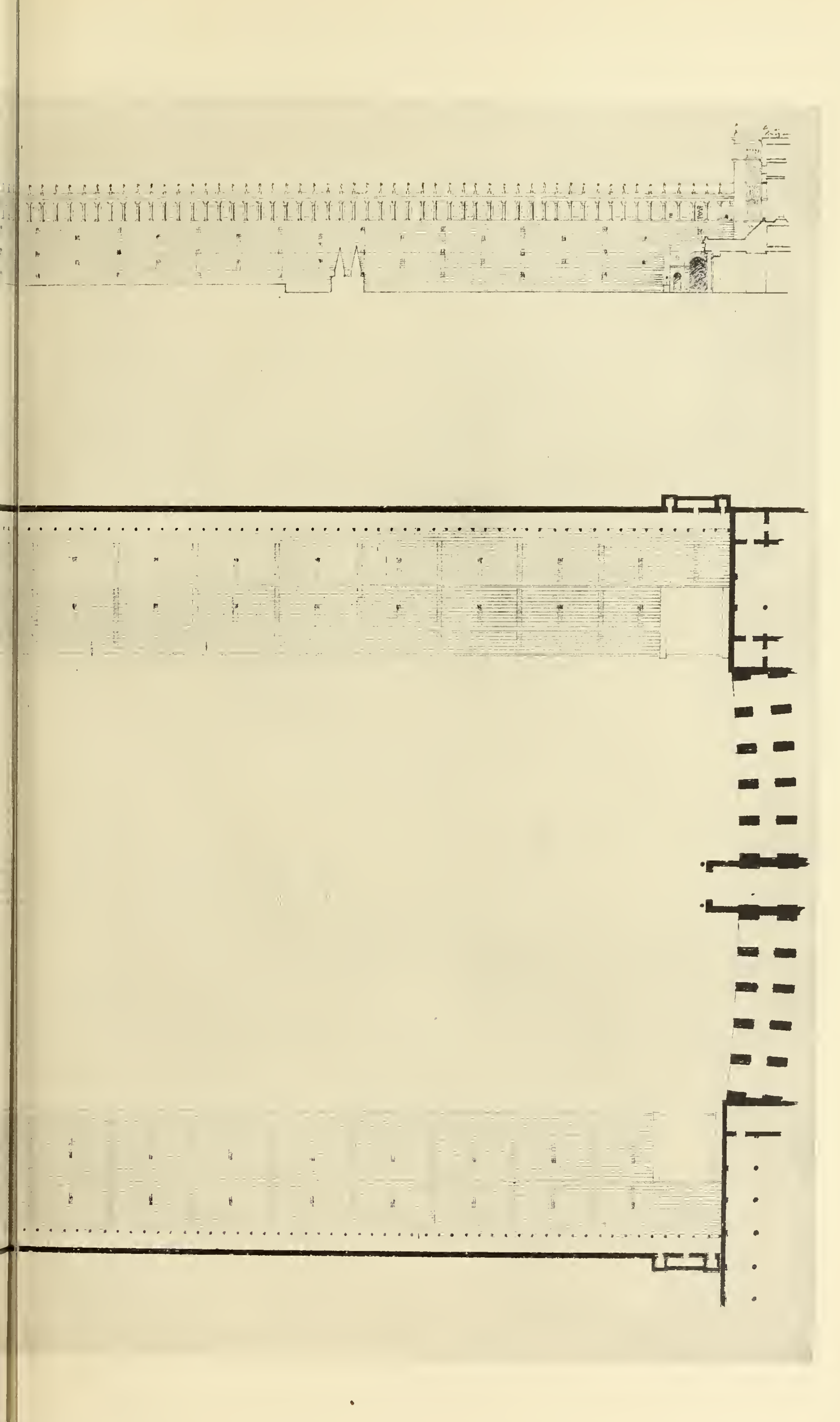
*Chalcé.* — Le groupe de bâtiments connus sous le nom de Chalcé a été construit par Constantin. Il comprenait trois salles de garde, en enfilade, une salle de justice, une grande salle de réception, une salle à manger d'apparat et plusieurs édifices religieux, mais ne comportait aucun appartement particulier. Ces bâtiments étaient précédés, du côté du forum de l'Augustéon, par un vestibule couvert de tuiles en bronze doré appelé vestibule de Chalcé, lequel donna son nom à tout l'ensemble des bâtiments auxquels il ouvrait accès. C'était la seule entrée du palais impérial du côté de l'Augustéon ; elle était fermée par une porte de fer.

Ce vestibule se composait d'une cour à hémicycle surmontée d'une voûte en cul-de-four faisant face à l'entrée, enfin d'un bâtiment carré, à coupole centrale, terminé par une abside. Nous nous trouvons donc immédiatement en présence d'un édifice purement civil, construit sur le plan d'un édifice religieux. Ce fait se reproduira fréquemment dans la description qui va suivre. Cette coupole aurait été élevée en 532, après la sédition de Nika, par Justinien, qui refit à cette époque le palais de Chalcé. Elle était ornée de mosaïques représentant les victoires de Justinien et de Bélisaire. Justinien et Théodora y étaient représentés au milieu des sénateurs célébrant leurs hauts faits.

Les autres salles que nous avons mentionnées ont toutes la forme des



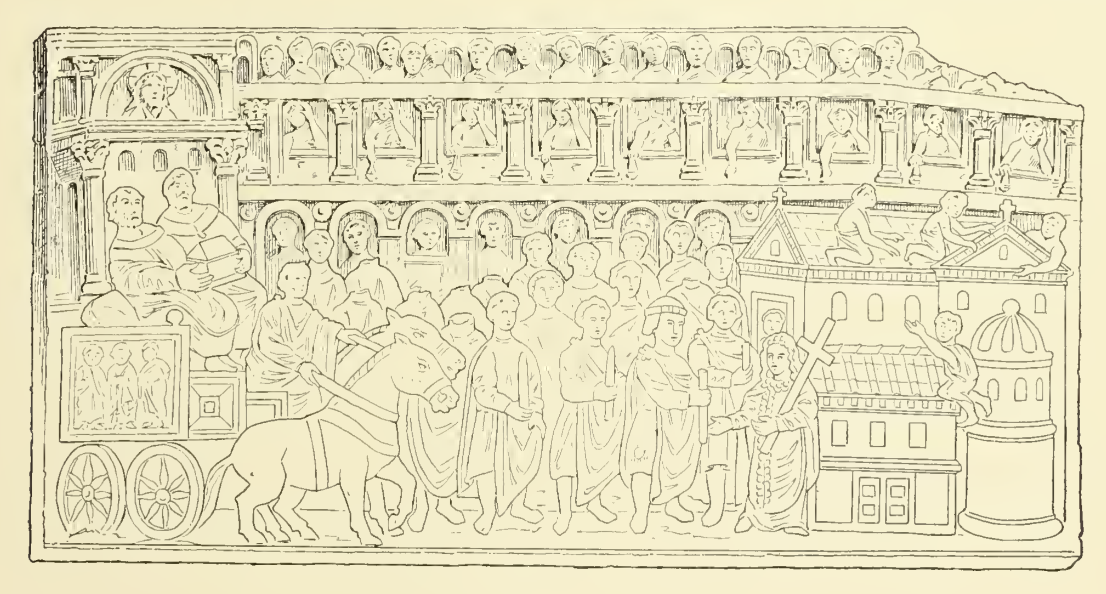
HIPPODROME DE
AU V
(Essai de reconstitution



ONSTANTINOPLE
ÈCLE
M. Morard, architecte)

basiliques à abside et sont généralement accompagnées d'oratoires et ornées d'emblèmes religieux.

Nous donnons la reproduction d'une des faces d'une châsse byzantine en ivoire conservée dans la cathédrale de Trèves. Le sujet représente une translation de reliques d'une église dans une basilique en construction. Pendant longtemps cette châsse a été l'objet des discussions les plus vives entre archéologues, tant au point de vue du style qu'au point de vue du



Façade du palais de Chalcé

sujet. Il semble, toutefois, que M. Strzygowski[1] a trouvé le mot de l'énigme et que la scène du petit bas-relief n'est autre qu'une translation de reliques qui fut faite, en 552, de l'église de Sainte-Sophie à l'église de Sainte-Irène ἐν Συκαῖς. Ce fait est signalé par Théophane. Le savant autrichien pense que le palais du fond d'où part le cortège est précisément le palais impérial qui avoisinait Sainte-Sophie. L'attribution de M. Strzygowski est très acceptable.

Skylitzès décrit et figure quelques scènes plus dramatiques qui ont eu l'Augustéon pour théâtre : 1° Zoé sortant de Sainte-Sophie et entrant au palais pour remercier les rebelles qui lui ont rendu le pouvoir (p. 114); 2° Michel le Calfat défendant le palais contre le peuple (p. 114); 3° le peuple, hostile à la favorite de Constantin Monomaque, Scléraina, réclament les Porphyrogénètes, qui paraissent devant le palais de Chalcé et calment les manifestants (p. 106).

[1] *Orient oder Rom*, p. 35.



Zoé sort de Sainte-Sophie et entre dans le palais pour remercier le peuple
(Manuscrit de Skylitzès)



Michel le Calfat défend le palais
(Manuscrit de Skylitzès)

*Triclinium des dix-neuf lits.* — Ce bâtiment ne faisait partie ni de Chalcé ni de Daphné, mais il mérite d'être décrit tout spécialement. Il était précédé d'une cour en atrium, puis d'un portique formant porche. La salle, magnifiquement décorée, était divisée en deux. La première partie était destinée aux fonctionnaires et aux invités; la deuxième partie, surélevée, était réservée à l'empereur. On y accédait par un escalier au sommet



Michel le Calfat parlemente avec le peuple
(Manuscrit de Skylitzès)

duquel se dressaient deux grandes colonnes d'argent soutenant une draperie que l'on baissait lorsque l'empereur, avant les réceptions, revêtait son costume impérial; le trône était établi en cet endroit. La salle était éclairée par le haut, probablement par des vitrages[1], et le plafond voûté était divisé en panneaux octogones dorés, enrichis de branches d'arbustes et de feuillages de vigne, merveilleusement sculptés le long de toutes les nervures.

La salle servait tantôt aux cérémonies officielles, tantôt aux repas d'apparat. Elle aurait aussi bien pu servir à une cérémonie religieuse. Elle pouvait contenir dix-neuf tables entourées de lits, pour trois cents convives environ. Luitprand, chargé, en 843, par Bérenger, marquis d'Ivrée, d'une mission auprès de l'empereur, eut l'honneur de manger dans cette salle à

[1] Sainte-Sophie était éclairée par des vitraux au vie siècle. Les verreries de Byzance étaient célèbres.

la table du Basileus, le jour de Noël. Pour ce cas spécial, les convives mangèrent couchés à la mode antique : « Le service de la table fut fait, dit-« il, uniquement en vaisselle d'or. Après le repas, on servit des fruits dans « trois vases d'or qui, à cause de leur poids, ne furent point apportés à « mains d'hommes, mais sur des chariots couverts de pourpre. Deux de « ces vases furent mis sur la table de cette manière : trois cordes enve-« loppées de peaux dorées descendaient du plafond par des trous qui y « étaient pratiqués. On engagea les anneaux d'or dont elles étaient munies « dans les anses des vases, puis à l'aide de quatre hommes ou plus peut-« être, placés en bas, on les enleva par le moyen d'une poulie établie au-« dessus du plafond et on les déposa sur la table. »

On ajoutait à cet appareil des jeux et des tours de bateleurs ; la chère était, du reste, détestable : tout était assaisonné à l'huile et à l'ail, dit Luitprand, et le vin sentait le bouc et le goudron.

*Daphné.* — Le palais de Daphné comprenait une grande galerie couverte, précédée d'un porche à arcades, lequel conduisait à une salle octogone suivie d'une pièce dans laquelle l'empereur revêtait son costume d'apparat. Ce palais avait un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Dans les dépendances se trouvait le manège couvert du palais qui devint ensuite salle



Constantin, frère de Basile II, sous une abside du palais
(Manuscrit de Skylitzès)

d'attente pour les fonctionnaires ; ceux-ci y laissaient leurs chevaux ou leurs chaises à porteurs avant d'entrer au grand palais.

Nous ne parlerons ici ni des cours ni des portiques couverts qui avoisinaient le grand palais et qui se trouvent longuement décrits dans Labarte.

*Palais Sacré.* — Ce palais est la seule partie vraiment intéressante de l'ensemble des palais impériaux de Byzance[1].

En venant du palais de Daphné on entrait dans une grande cour appelée la Phiale mystérieuse du Sigma, ayant, au centre, un bassin en bronze dont les bords étaient d'argent ; au milieu du bassin s'élevait un vase



CONSTANTIN MONOMAQUE ARRIVE AU PALAIS
(Manuscrit de Skylitzès)

d'or en forme de coquille. A certaines fêtes anniversaires, ce bassin était rempli de fruits et toutes les personnes de passage au palais pouvaient en prendre.

Le palais situé au fond de cette cour avait un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Il avait été construit par l'empereur Théophile, au milieu du IX^e siècle, sur le modèle du palais du calife de Bagdad, dont il s'était procuré tous les plans. Cette constatation est fort importante, car elle explique comment, dans les miniatures de Skylitzès, on voit apparaître des moucharabies et des minarets. N'oublions pas que, dès le VIII^e siècle, la pénétration des deux peuples arabe et byzantin fut constante. Un quartier entier de Constantinople était habité par des Arabes et des Sarrazins, lesquels y possédaient une mosquée. Une partie des troupes auxiliaires des empereurs était sarrazine. Enfin, les malheureuses populations de Syrie, à quelques lieues de Byzance, servaient de monnaie d'échange aux uns et aux autres à la fin de chaque guerre.

[1] Labarte a surtout utilisé le *Traité de Constantin Porphyrogénète* (911-959) sur les cérémonies de la cour de Byzance.

La première salle du palais sacré portait le nom de Sigma, parce qu'elle avait la forme de cette lettre de l'alphabet grec. On y montait par deux grands escaliers circulaires qui aboutissaient à une terrasse sur portique formant tribune avancée, sur laquelle, dans les grandes circonstances, on portait le trône de l'empereur. Celui-ci assistait de ce point à la distribution des fruits déposés dans la grande vasque de la cour. L'empereur prenait plaisir à ce spectacle, sur un trône brillant d'or et de pierreries, etc... Au-dessous de son trône étaient assis les officiers de sa garde, les magistrats, les chefs de faction du cirque. Le reste des degrés servait de sièges au peuple. Les places au-dessous étaient, au dire de Lebeau, couvertes de danseurs, de pantomimes, de baladins de toute espèce.

Le plafond de la salle du Sigma était soutenu par quinze colonnes de marbre et les murs étaient revêtus de marbres précieux sur lesquels, *à l'instar de ce qui se faisait dans les palais musulmans,* on avait gravé des vers en belles lettres d'or. Au milieu du Sigma s'élevait un édicule à quatre colonnes. Il importe de signaler une autre analogie de ce palais avec les palais arabes : dans cette même salle, sur un des côtés et contre le mur, se trouvait un bassin d'eau vive qui était alimenté par des têtes de lions en bronze.

Du Sigma on passait dans la salle du Triconque par trois portes. Celle du milieu était en argent ou plus exactement revêtue de plaques d'argent, les deux autres étaient en bronze.

La salle du Triconque était hémisphérique et, ainsi que l'indique son nom, comprenait trois absides. Quatre colonnes de marbre, disposées deux par deux, recevaient la retombée de l'arc de l'abside du milieu; cette abside était garnie de gradins.

Les murs étaient couverts de marbre de couleur et les voûtes étaient entièrement dorées.

Le jour, suivant toutes probabilités, venait d'ouvertures ménagées dans la voûte, ainsi que cela se pratiquait dans nombre d'églises à coupoles. L'usage des vitres rendait cette disposition très commode.

Cette salle servait de salle du conseil à Théophile et à ses ministres. Le rez-de-chaussée du Sigma et du Triconque offrait à peu près la même distribution que le premier étage.

On pourra se faire une idée de l'abside de la salle du Triconque d'après celle de la cathédrale de Torcello (XI^e^ siècle) dont nous donnons ici une reproduction photographique.

Le « Synthronon », à plusieurs degrés, se retrouve au XIV^e^ siècle dans une église de Melnic, dessinée par M. Chesnay (p. 119).

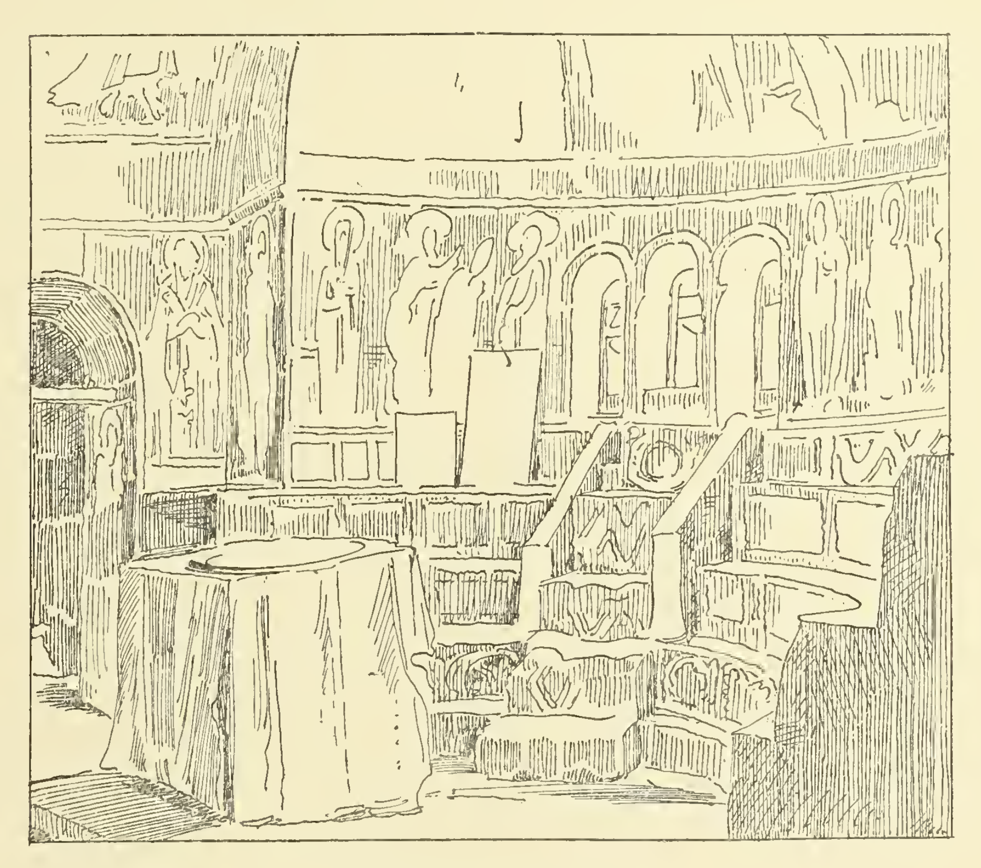


Phot. Naya

ABSIDE DE LA CATHÉDRALE DE TORCELLO

XI$^{e}$ SIÈCLE

Au nord du Triconque se trouvaient diverses pièces et l'appartement d'été de l'empereur Théophile ; à l'est, à droite et à gauche d'une galerie, les bureaux et des cuisines ; au sud, les appartements d'hiver de l'empereur et de l'impératrice.



SYNTHRONON DE L'ÉGLISE DE MELNIC
(Dessin de M. Chesnay)

L'appartement d'été de Théophile formait une petite aile détachée ayant un rez-de-chaussée et un premier étage. A cet étage se trouvaient une chambre à coucher et un salon. Ces deux pièces donnaient sur une terrasse. Le plafond de la chambre à coucher était voûté et doré, et soutenu par quatre colonnes. Le plafond du salon était soutenu par huit colonnes de marbre. Les murs étaient couverts de mosaïques de marbre représentant des animaux. Le sol était pavé de marbres de couleur.

Les appartements d'hiver (un rez-de-chaussée et un étage) donnaient au sud et se composaient d'un pavillon central et de deux ailes. Le pavillon central, plus long que les deux ailes, dont l'une, celle du nord, était contiguë

au Triconque et faisait corps avec lui, était pourvu d'une terrasse sur laquelle s'ouvraient les appartements. L'empereur Théophile habitait l'aile nord, c'est-à-dire la partie sud du bâtiment du Triconque ; l'impératrice habitait l'aile sud. Les appartements des deux souverains se trouvaient donc séparés par toute l'étendue du pavillon central. Il y avait plusieurs chambres à coucher, deux ou trois salons, une salle à manger, une bibliothèque, un vestiaire, un oratoire, des chambres d'eunuques. Les pièces étaient ornées de mosaïques de marbre.

Les chambres de l'impératrice se trouvaient au rez-de-chaussée, au niveau du jardin.

Une miniature de Skylitzès y figure Théodora, la femme de Théophile, baisant un icone et surprise par un bouffon.



Le bouffon Denderis surprend Théodora baisant un icone
(Manuscrit de Skylitzès)

En principe, on peut affirmer que la plupart des chambres à coucher se composaient d'une chambre à colonnades et d'une abside en cul-de-four. L'une des salles, au dire de Lebeau, s'appelait le salon de la pourpre, « parce que, au commencement de l'hiver, l'impératrice y rassemblait les dames de sa cour et leur distribuait des robes de pourpre et d'écarlate ». Luitprand nous a parlé d'une cérémonie semblable et fort curieuse à laquelle il assista la veille du dimanche des Rameaux et qui concernait, cette fois, le sexe fort :

« On dressa une table de quinze pieds de long sur six de large, on la

« couvrit de petites boîtes étiquetées contenant des pièces d'argent. L'em-
« pereur se plaça au bout de la table. Un officier appela l'un après l'autre
« ceux qui devaient recevoir un cadeau. Le premier appelé fut le grand
« maître du palais. On lui mit non pas dans la main mais sur l'épaule
« sa boîte avec quatre de ces manteaux qui couvraient tout le corps et que
« les gens de guerre portaient en temps de pluie. Ensuite vinrent le grand
« domestique qui commandait les troupes de terre, et le grand amiral.
« Ils reçurent le même présent, parce que leur dignité était égale à celle du
« grand maître. Après eux entrèrent vingt-quatre maîtres qui eurent chacun
« vingt-quatre livres d'or et deux manteaux. Ils furent suivis des patrices
« auxquels on donna deux livres d'or et seulement un manteau. Enfin,
« parurent à la file un grand nombre d'écuyers et d'autres officiers qui
« marchaient suivant leur grade et recevaient un présent en proportion. »

Cette distribution annuelle ou semestrielle d'argent de poche et de vêtements imperméables aux plus grands dignitaires de la cour (x^e siècle) ne semble pas indiquer un luxe bien raffiné. Luitprand nous raconte, du reste, que l'aspect des fêtes officielles se ressentait de cette pénurie de costumes.

Dans une cérémonie à laquelle il assista, l'empereur Nicéphore Phocas, qui n'était pourtant pas le premier venu, se rendit à Sainte-Sophie entre deux haies de miliciens des factions, c'est-à-dire de la garde nationale locale, misérablement vêtus, armés de javelots et de boucliers ébréchés et rouillés. L'empereur portait seul des pierreries sur ses vêtements, mais ceux-ci, ayant été faits pour son prédécesseur, étaient trop grands pour lui. Les autres dignitaires portaient des effets usés, sans ornements, approchant du terme de leur durée normale. Dans une autre circonstance, Luitprand nous dit que les vêtements de l'empereur étaient usés. Nous sommes loin de l'époque de Théodose...

Ces racontars de Luitprand ont paru, avec raison, entachés de partialité, car cet évêque, fort mal reçu lors de sa seconde mission en Grèce par l'empereur Nicéphore Phocas, a voulu se venger de ses petits déboires en dénigrant systématiquement auprès de son souverain les personnages et les usages de la cour.

Nous sommes forcé d'avouer, toutefois, que les assertions de Luitprand sont assez conformes à ce qui se passe encore dans certaines parties de l'Orient et dans tout l'Extrême-Orient, et nous ne saurions non plus dissimuler que les miniatures du manuscrit de Skylitzès, où tous les personnages de la cour sont toujours revêtus de costumes fort simples, semblent également donner raison au narrateur.

*Chrysotriclinos.* — Le Chrysotriclinos, ou salle du trône, qui constituait, avec ses annexes et ses dépendances, la dernière partie du Palais sacré, était séparé de l'ensemble des bâtiments dont nous venons de parler par une immense galerie qui devait avoir quelque analogie avec la grande galerie du Louvre et qui portait le nom de Lausiacos. Là se trouvaient encore des gardes. L'empereur y recevait parfois des fonctionnaires et y rendait aussi la justice.

Le Chrysotriclinos était un bâtiment octogonal avec huit absides à demi-coupoles surmontées d'une coupole centrale à pendentifs. Chaque abside était fermée par une draperie attachée à une tringle d'argent, et au-



Chrysotriclinos. — Léon l'Arménien se déshabille et remet son ancien costume a Michel le Bègue (Manuscrit de Skylitzès)

dessus de l'arc de chaque abside, à la naissance de la coupole, se trouvait une large corniche formant galerie et pourvue d'une balustrade qui faisait le tour de la salle. La coupole était percée de seize fenêtres vitrées.

Le miniaturiste de Skylitzès a beaucoup simplifié cette architecture : il a figuré un édifice rond avec une porte ouverte sur le devant. On voit, au fond, une autre porte fermée. Les portes et la toiture sont en or. La porte d'arrière se détache sur un fond rouge. Auprès, Léon l'Arménien, qui vient d'être proclamé empereur, revêt la pourpre et remet son ancien costume à Michel le Bègue. Plus loin, Léon et sa femme, assis sous un édifice tout semblable, font enchaîner ce même Michel le Bègue, dont la reine vient d'obtenir la commutation de peine.

Les murs et le sol étaient couverts de mosaïques. Un lustre énorme pendait au centre.



HELIACON DU PALAIS IMPÉRIAL DE CONSTANTINOPLE



GALERIE ET JARDIN DU LAUSIACOS précédant à l'ouest le Chrysotriclinos
(Palais impérial de Constantinople)

MANUSCRIT DE SKYLITZÈS

Le trône de l'empereur se trouvait dans l'abside du fond ; celle-ci était fermée par des portes revêtues de lames d'argent.

Une miniature de Skylitzès figure l'empereur assis dans cette abside.



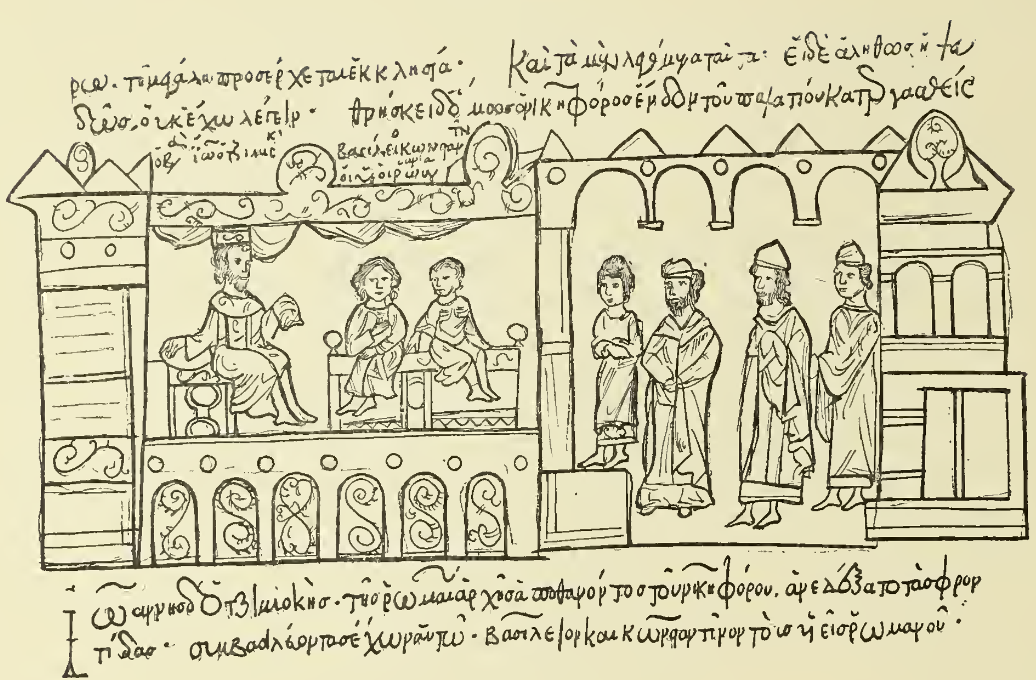
Chrysotriclinos. — Prisonniers sarrazins amenés a Romain Argyre
(Manuscrit de Skylitzès)

Le Chrysotriclinos servait aux réceptions d'ambassadeurs et à l'exposition des joyaux de la couronne.

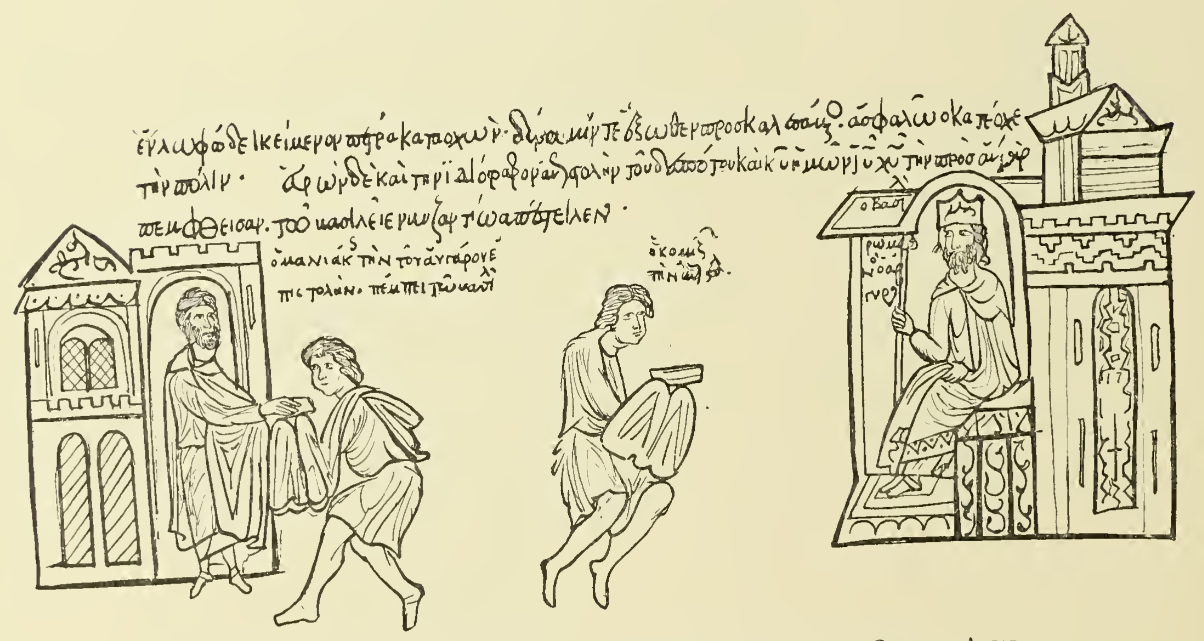


Chrysotriclinos. — Une reine de Géorgie amenée devant Romain Argyre
(Manuscrit de Skylitzès)

C'est là, sans doute, que l'on voit Romain Argyre recevant soit des prisonniers sarrazins, soit une reine de Géorgie, soit la lettre du Christ à Abgar que Maniakés a recueillie à Edesse.

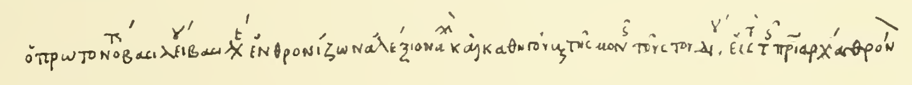


Jean Tsimiscès commence a régner
(Manuscrit de Skylitzès)



Maniakès prend Edesse et envoie a Romain Argyre la lettre du Christ a Abgar
(Manuscrit de Skylitzès)

En rendant compte de la manière dont le palais avait été décoré le jour de la réception que fit l'empereur Constantin Porphyrogénète des ambassadeurs sarrazins, l'auteur du cérémonial, qui n'est autre que l'empereur lui-même, s'exprime ainsi : « On avait suspendu, dans les huit absides du « Chrysotriclinos, les couronnes du Temple de la Très Sainte Mère de Dieu « du Phare, les différents ouvrages en émail tirés du Trésor et les chlamydes « des empereurs et des impératrices.... Sur le grand entablement du « même Chrysotriclinos, dans les galeries qui sont là, on avait suspendu





*(Haut)* BASILE II INVESTIT LE PATRIARCHE ALEXIS
*(Bas)* CONSTANTIN SON FRÈRE COMMENCE A RÉGNER
(Manuscrit de Skylitzès)

« les missoires et les grands bassins du milieu en argent ciselé qui sont « déposés dans le garde-meuble du Carien. Au-dessus, dans les seize « fenêtres voûtées de la coupole du même triclinium, on suspendit les petits « plateaux des missoires et des bassins du milieu ci-dessus, ils étaient tous « également ciselés. » On lit dans un autre passage : « Dans l'abside « orientale on n'avait suspendu aucun ouvrage en émail ; elle avait pour « tout ornement des couronnes. Il faut savoir que dans les sept autres « absides du Chrysotriclinos, de grands lustres d'argent étaient suspendus « à des chaînes d'argent, le tout emprunté au Naos de la Très Sainte Mère « de Dieu du Phare. »

Au sud du Chrysotriclinos se trouvaient les appartements particuliers de l'empereur Basile et de ses successeurs. Constantin Porphyrogénète en a laissé une description complète. La salle à manger avait seize colonnes de marbre de couleur sculpté. Les sculptures représentaient des ceps de vigne au milieu desquels se jouaient des animaux de toute espèce. Ce genre de colonnes, tantôt torses, tantôt droites, était très apprécié par les Romains et les Byzantins. Elles ont repris leur vogue aux XVI^e et XVII^e siècles et dans le style dit « Jésuite » qui fleurit sur les maître-autels de presque toutes les églises du XVIII^e siècle. Dans le modèle païen, c'étaient, en général, des amours qui se jouaient dans les vignes. Les frises de la salle à manger et les voûtes étaient couvertes de mosaïques représentant des batailles. On y voyait Basile entouré des guerriers qui combattirent sous ses ordres, lui présentant comme don les villes conquises. Sur les voûtes étaient représentées les guerres de Basile et les actes importants de son règne. Le jour venait d'en haut.

Après la salle à manger, on rencontrait un vestibule à coupole dont les murs étaient couverts de mosaïques. Au centre de ce vestibule se trouvait une fontaine de porphyre surmontée d'un aigle d'argent étreignant un serpent. Ce vestibule précédait la chambre à coucher de Basile. Le sol était couvert d'une mosaïque. Au centre de celle-ci était représenté un paon ; des aigles prêts à s'envoler étaient aux angles. La mosaïque du bas des murs représentait des fleurs. Les murs, jusqu'au plafond, étaient couverts d'une mosaïque à fond d'or représentant la famille impériale dans des poses hiératiques. Le plafond carré était couvert de mosaïque d'or avec une croix au centre et des étoiles, puis encore la famille impériale priant.

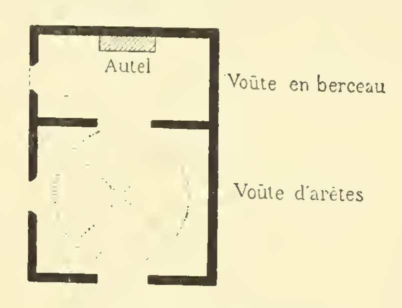
Ce palais s'appelait le Cénourgion. Il résulte de cette description que l'architecture religieuse était parfois tellement confondue avec l'architecture civile, à l'époque byzantine, dans certaines salles impériales, sauf les deux exceptions citées plus haut, et la Chalcé, qu'il eût suffi, en bien des cas,



Phot Ricci

CHAPELLE DU PALAIS ARCHIÉPISCOPAL DE RAVENNE
VI<sup>e</sup> SIÈCLE

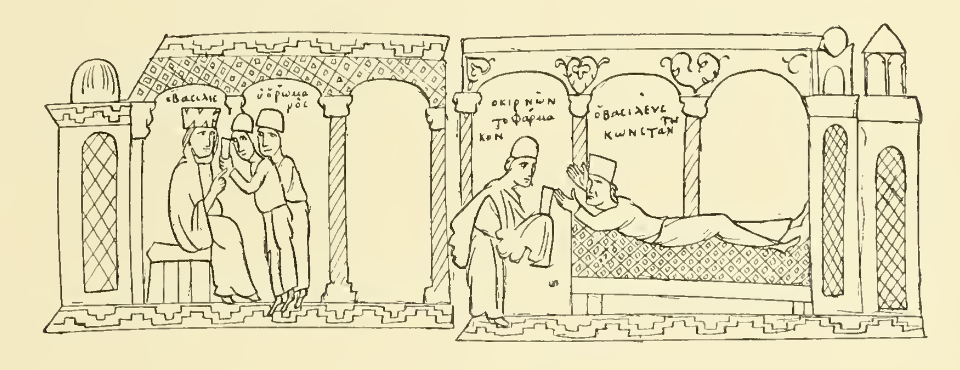
d'enlever d'une chambre le lit ou le trône du souverain et de les remplacer par un autel pour en faire instantanément une église ou une chapelle dont le vestibule eût fait office de Narthex. Nous citerons dans cet ordre d'idées une petite chapelle du palais épiscopal de Ravenne qui se compose de deux pièces, l'une voûtée en berceau, l'autre surmontée d'une voûte d'arête, toutes deux couvertes de mosaïques du VI^e siècle et qui aurait très bien pu remplir le rôle d'un appartement particulier. Il eût suffi, pour cela, d'enlever l'autel et de le remplacer par un lit. Certaines mosaïques de Ravenne rappellent tout à fait celles de Constantinople dont nous venons de parler. Il existe, entre autres, au mausolée de Palla Placida, une mosaïque de coupole avec des étoiles et une croix centrale.




Chapelle du VI^e siècle
(Palais archiépiscopal de Ravenne)

On voit aussi, au musée de cette même ville, une mosaïque avec une croix centrale, etc...

Skylitzès figure assez souvent les empereurs dans leurs lits, surtout lorsqu'on vient les empoisonner par une purgation. Telle fut l'aventure fâcheuse qui coûta la vie à Constantin Porphyrogénète et de laquelle un



On présente une purgation empoisonnée a Constantin Porphyrogénète
(Manuscrit de Skylitzès)

serviteur préserva Michel le Paphlagonien. Ailleurs, nous voyons dans ce même appartement Romain Argyre amené à Constantin mourant (p. 128).

Au sud de tous ces palais, et dominant les jardins qui descendaient jusqu'à la mer, s'étendait une longue galerie fermée dont les fenêtres avaient vue sur le Bosphore et la mer de Marmara. Il y avait au palais plusieurs galeries de ce genre ayant de 100 à 300 mètres de long. La galerie

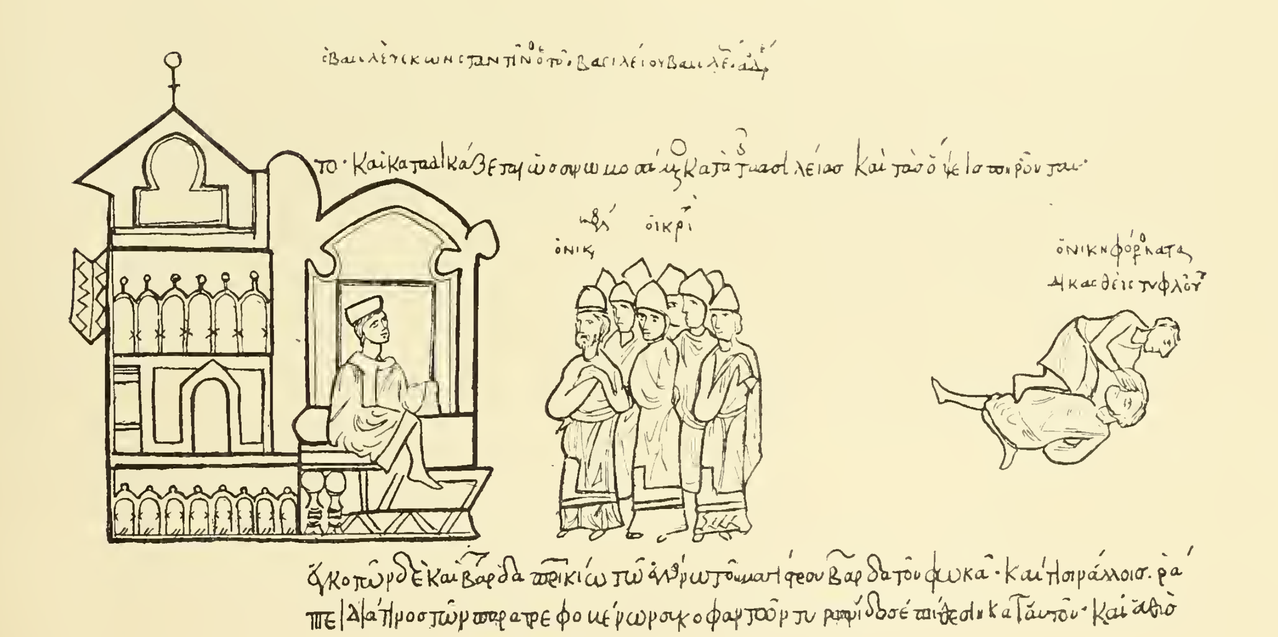


Romain Argyre amené a Constantin mourant
(Manuscrit de Skylitzès)



Zoé essaie de faire empoisonner Michel le Calfat au moyen d'une purgation
(Manuscrit de Skylitzès)

JEAN, FRÈRE DE MICHEL LE CALFAT, VOIT EN SONGE SAINT NICOLAS QUI LUI PRÉDIT SA GUÉRISON
(Manuscrit de Skylitzès)



NICÉPHORE COMNÈNE CONDAMNÉ ET PRIVÉ DE LA VUE
(Manuscrit de Skylitzès)

du sud ou galerie de Justinien était supportée probablement par des portiques pour compenser la déclivité du sol, et peut-être avait-elle l'aspect de l'une des galeries représentées dans la miniature du manuscrit de Skylitzès, ou encore de la galerie du bord de l'eau du palais de Dioclétien, à Spalato (pp. 20-23).

*Palais de la Magnaure.* — Il nous reste à décrire le grand Triclinium de la Magnaure qui se trouvait au nord du palais et au dedans de l'enceinte. Il datait de Constantin : c'était une belle basilique à nef centrale et deux bas-côtés, précédée d'un portique ouvert. Le plafond était soutenu de chaque côté par six colonnes; au fond de la salle s'élevait une estrade qui en occupait toute la largeur. On y accédait par un escalier de plusieurs marches. Le trône de l'empereur était placé dans un hémicycle voûté en demi-coupole. Quatre colonnes, disposées par deux à droite et à gauche de l'hémicyle et soutenant de grands rideaux, formaient la décoration du fond de la salle. Au premier étage, au-dessus des bas-côtés, se trouvaient des galeries où se tenaient les dames de la cour.


Arbre en argent
par Guillaume le Boucher (XIIIe siècle)

Une miniature de Skylitzès nous montre Aléonare déposant Enthymius dans le palais de la Magnaure.

La grande richesse du Triclinium de la Magnaure, destiné aux réceptions des ambassadeurs, résidait surtout dans son mobilier. « Auprès du « trône,[1] dit Labarte,[2] s'élevait une « très grande croix d'or couverte en « pierreries. Au-dessus étaient pla- « cés des sièges d'or pour les mem- « bres de la famille impériale. Au « bas des marches de l'estrade, sur « laquelle le trône était établi, se « trouvaient deux lions qui se dres- « saient sur leurs pattes et émet- « taient des rugissements de véri- « tables lions. Non loin du trône, « des arbres d'or portaient sur leurs « rameaux des oiseaux de diffé- « rentes espèces qui imitaient les « chants harmonieux des oiseaux



Phot. Ricci

SANT'APOLLINARE NUOVO, A RAVENNE
(Pouvant donner une idée d'une salle basilicale de palais, au VIe siècle)



Musée de Grenoble (*Collect.* L. de Beylié)

ARBRE NAIN
(Laque d'or, ivoire et verroterie)

« dont ils imitaient la forme. » Ces arbres devaient être à la mode un peu partout en Orient, car, au x^e siècle, dans une visite que fit un ambassadeur grec au calife de Bagdad, il est question « d'un grand arbre, partie d'or, « partie d'argent, qui se divisait en dix-huit grosses branches, sans « compter les petites, couvertes de feuilles et chargées d'oiseaux de l'un et « l'autre métal ». Les branches s'agitaient par des ressorts, les oiseaux rendaient un ramage. Cet arbre se trouvait au milieu d'une salle immense. Nous donnons, d'après l'ouvrage de M^gr Favier sur Pékin, le croquis d'un arbre de ce genre exécuté au XIII^e siècle par le bijoutier parisien Guillaume Boucher, à Karakoroum, pour le grand Khan des Tartares. Cet arbre versait à volonté du lait de jument ou de l'hydromel. Au sommet était un ange tenant une trompette. Il la portait à sa bouche quand le premier échanson donnait l'ordre de verser à boire. Encore de nos jours, en Extrême-Orient, les riches Chinois et les Annamites ont volontiers dans leur salon des arbres en laque d'or, jade, ivoire et pierreries fausses, de 40 à 50 centimètres de hauteur. Des boîtes à musique les complètent souvent très heureusement, au gré du propriétaire. C'est, en somme, la manifestation d'un même état d'esprit.

Un très grand orgue, enrichi de pierres précieuses et d'émaux, était également placé là. C'est l'empereur Théophile qui avait fait exécuter tous ces beaux travaux d'orfèvrerie. Le brave évêque Luitprand affirmait, peut-être à tort, que ce mobilier était en cuivre doré. Il est admis qu'il exagérait, mais nous nous en voudrions de ne pas narrer au lecteur une aventure vraiment comique arrivée à notre héros au cours de sa réception solennelle dans le Triclinium de la Magnaure : « Luitprand, dit Lebeau, fut porté à « l'audience sur les épaules de deux eunuques. A son approche, les lions se « mirent à rugir et les oiseaux à faire leur ramage. Le trône se haussait et « se baissait par ressort. Luitprand se prosterna aux pieds de l'empereur, « qui était d'abord fort peu élevé de terre. Comme il demeura quelque « temps dans cette posture, selon l'ordre du maître des cérémonies, lorsqu'il « releva la tête, ne voyant plus rien devant lui, il aperçut le prince revêtu « d'autres habits et guindé sur le trône jusqu'aux lambris de la salle. L'em- « pereur ne dit mot, la conversation aurait ajouté le ridicule de la situation « au ridicule du mécanisme. Mais le chancelier, qu'on nommait alors « questeur, interrogea Luitprand sur la santé de Bérenger (marquis « d'Ivrée). Le chancelier fit signe à Luitprand qu'il pouvait se retirer. Il « fut conduit à l'auberge qu'on lui avait préparée. » Nous ne pensons pas que les auteurs des *Pilules du Diable* ou de la *Poudre de Perlimpinpin* aient jamais rien trouvé de mieux. Ces changements à vue pouvaient

cependant avoir leur utilité pour frapper l'imagination des députés des nations barbares disposés à voir du merveilleux dans les phénomènes les plus simples. Le grand prince russe Vladimir le Grand se convertit, au xe siècle, parce qu'il avait pris pour des anges les enfants de chœur qui servaient dans une grande cérémonie à Sainte-Sophie. Il est probable, toutefois, qu'à cette raison vinrent s'ajouter d'autres raisons plus pratiques.



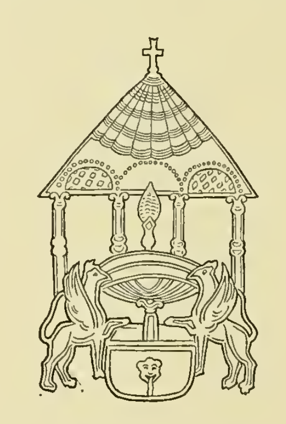
Fontaine
Mosaïque de Saint-Vital
vie siècle

*Fontaine de la Nouvelle Basilique.* — Avant de quitter définitivement le palais impérial, nous dirons deux mots d'une fontaine de l'atrium d'une église appelée la Nouvelle Basilique, située dans l'intérieur du parc, à l'est du palais, et ensuite du palais fortifié de Boucoléon, situé sur le bord de la mer.

La fontaine du nord était en marbre. Au milieu de la vasque se dressait une tige terminée par une pomme de pin en marbre blanc percée de trous. Sur la corniche qui bordait le sommet du bassin se trouvaient des coqs, des boucs, des béliers de bronze, qui vomissaient de l'eau dans le fond du bassin. Une autre fontaine était entourée de dragons. Ce genre de fontaines était assez répandu à cette époque. Nous citerons celle qui ornait la salle des khalifes à l'Alcazar Zahra, près de Cordoue, et qui avait été faite à Constantinople. La vasque était de jaspe surmontée d'un cygne d'or. Au-dessus était suspendue, au plafond, la fameuse perle qu'Abderam avait reçue en présent d'un empereur grec. Dans le jardin se voyait une fontaine ciselée et décorée de figures humaines.

Nous avons, guidé par Labarte, parcouru les salles et les appartements multiples du palais en arrêtant nos regards distraits sur les mille curiosités de la décoration et de la mise en scène et parfois sur les scènes tragiques qui ont si souvent arrosé ces marbres du sang impérial. Mais le plan général de ce vaste ensemble nous a échappé. Pour en saisir l'idée directrice, nous emprunterons à M. Millet une hypothèse qu'il a proposée dans l'*Histoire de l'art depuis les temps chrétiens :*

« A Constantinople, le grand palais se développait
« dans l'angle droit que dessine l'Hippodrome et l'Au-
« gusteon ; ses dépendances et ses jardins atteignaient
« la courbe du rivage à l'entrée du Bosphore. L'en-
« ceinte, construite par Nicéphore Phocas, au xe siècle,
« enfermait une surface de 400,000 mètres.



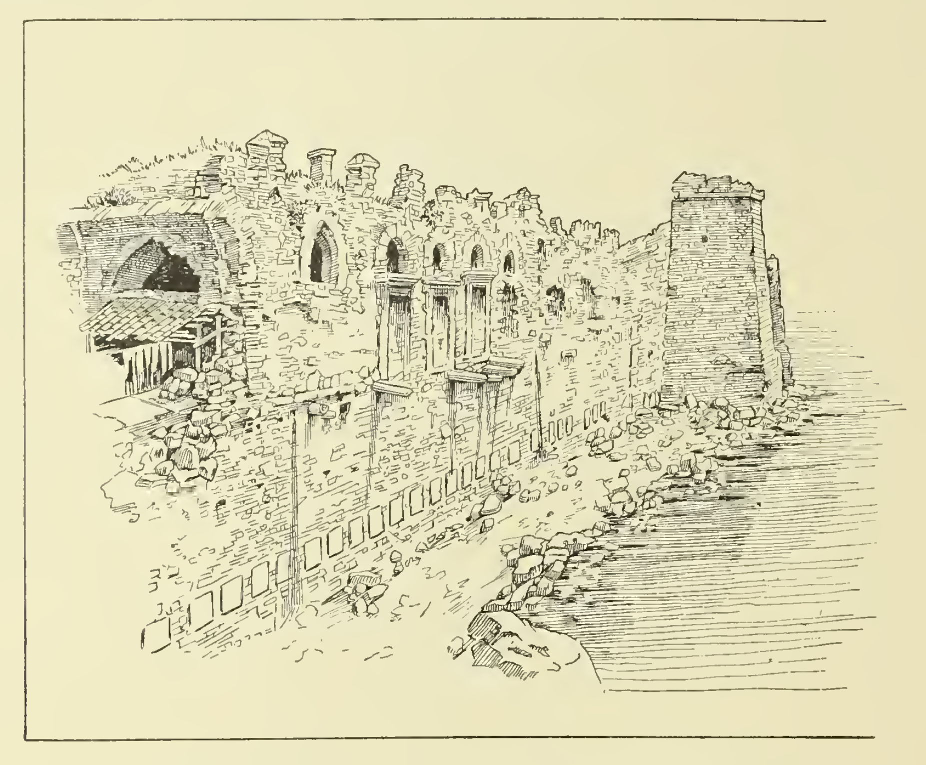
Fontaine, xie siècle
Porte en bronze de Salerne

« Rien n'en reste, rien n'en restait encore au XIV^e^ siècle, et les essais de « restauration tentés par Labarte, Paspatis et Bjelajev ne reposent que sur « des textes dont le principal est le *Livre des cérémonies,* de Constantin « Porphyrogénète. Le plan de ce vaste immeuble n'apparait pas nettement « et l'on est porté à n'en pas plus chercher qu'au Kremlin. Mais on ne « peut croire que Constantin ait construit au hasard. Le palais de Dioclétien « peut nous aider à ressaisir l'ordonnance primitive. Sur l'Augusteon « s'ouvrait un premier palais appelé « la Chalcé », puis une longue galerie, « bordée d'édifices, conduisait, par le Consistoire, à celui de Daphné. On y « entrait par un petit portique, « la Main d'or », dans une vaste salle du « trône, l'Augusteus, qui devait constituer le centre de l'édifice, comme à « Spalato le vaste atrium rectangulaire que l'on a supposé faire suite au « vestibule. De l'Augusteus on se rendait du côté de l'Hippodrome par « l'Octogone à l'église de Saint-Étienne, voisine du palais du Cathisma où « se dressait la tribune impériale et, à l'opposé, dans les appartements du « prince. D'autres palais indépendants, la Magnaure, près de Sainte-« Sophie, le triclinium des dix-neuf lits, près de l'Hippodrome, complétaient « cet ensemble.

« Constantin, comme Dioclétien, composa son palais de salles basili-« cales, de rotondes et d'octogones. Ses successeurs y joignirent les nou-« velles formes architecturales propres à l'art byzantin. Justinien, après la « sédition de Nika, refit la Chalcé en posant une coupole sur quatre arcs et « quatre colonnes entre deux berceaux. Justin II, son neveu, élève, à « l'extrémité orientale de Daphné, un octogone à huit absides, nouvelle « salle du trône, le Chrysotriclinos. Entre le Chrysotriclinos et l'Augusteus « les appartements impériaux finirent par disparaître, et Théophile, dans le « deuxième quart du IX^e^ siècle, relia les deux salles au moyen d'une cons-« truction fort originale, imitée, raconte-t-on, des palais arabes, le Tri-« conque, flanqué de trois absides, à l'est, au nord et au sud, et s'ouvrant « par trois portes sur une terrasse semi-circulaire, bordée d'un péristyle, le « Sigma. On descendait du Sigma sur la place de la Phiale, puis après « une autre grande place, l'Abside, une longue galerie, bordée d'ora-« toires, menait à l'Augusteus. C'est autour de ces constructions que se « dressèrent les nouvelles demeures impériales dont la dernière et la plus « opulente fut le Cénourgion de Basile I, au sud du Chrysotriclinos.

« Ainsi se déplaça, vers le Bosphore, le point de départ des processions « et le centre vivant des palais. Basile I couronna l'œuvre par la cons-« truction d'un oratoire plus proche que celui de Saint-Étienne, la nouvelle « église célébrée par Photius. Au sud, les accroissements se bornèrent au

« Justinianos, œuvre de Rhinotmète, qui s'allongeait sur les derrières de « Daphné. »



Palais de Hormisdas ou Boucoléon, d'après une photographie

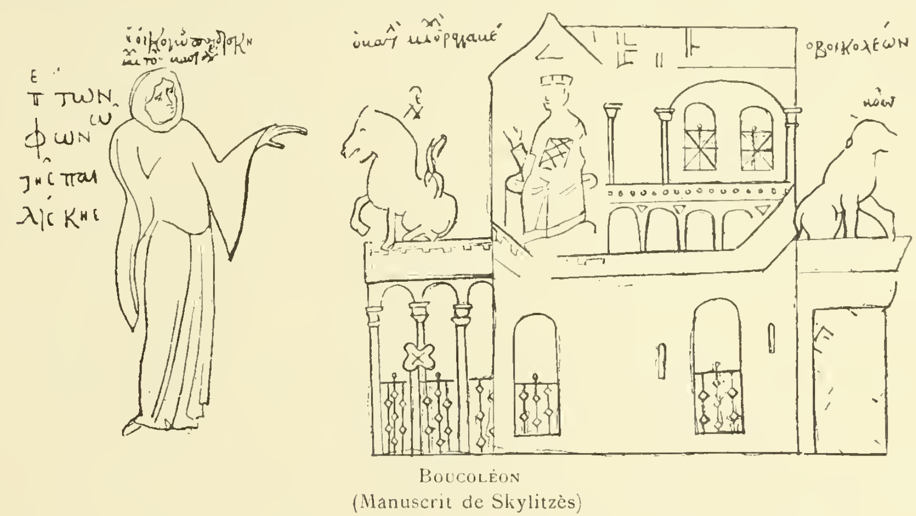
Le lecteur pourra, grâce à cette hypothèse, rectifier par la pensée le plan très sommaire que nous avons établi d'après Labarte.

*Château de Hormisdas ou de Boucoléon.* — Ce château qu'habita Justinien avant son avènement, se trouvait en bordure du petit port du palais. Il avait un portique et une colonnade de façade. Son nom d'Hormisdas lui vint d'un prince persan de ce nom réfugié à Constantinople du temps de Constantin. Au xe siècle, suivant M. Van Millingen, ce château fut remanié et embelli par Constantin Porphyrogénète, qui y apporta des statues, des représentations d'animaux, entre autres un groupe représentant



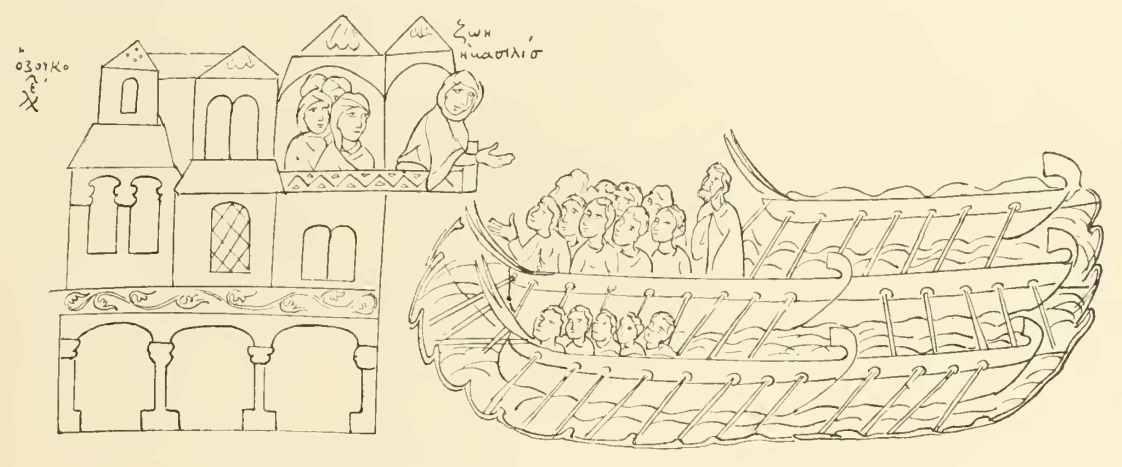
Palais de Hormisdas ou Boucoléon
(D'après Van Millingen, *Byzantine Constantinople*)

un taureau terrassé par un lion, d'où le nom de Boucoléon. Ce groupe se trouvait près du port. Nicéphore Phocas fortifia le château et y joignit une villa dont les vestiges, détruits en 1871, présentaient une sorte de loggia à



BOUCOLÉON
(Manuscrit de Skylitzès)

trois arcades avec deux lions sur la terrasse. Il enferma ce groupe d'habitations dans l'enceinte du grand palais. Plus tard, les croisés étendirent le nom de Boucoléon à tout le palais impérial. Quant aux deux lions qui ornaient

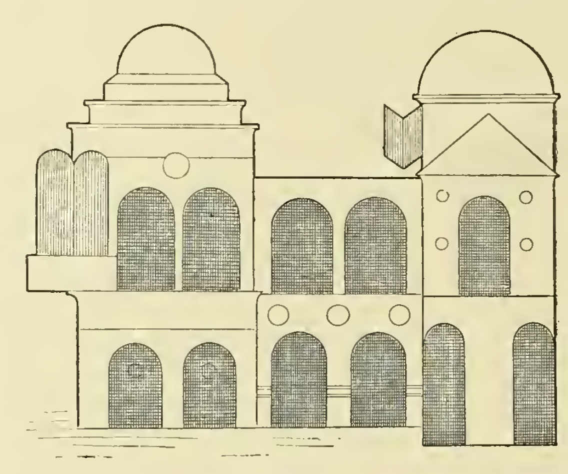


ZOÉ DE LA FENÊTRE DU BOUCOLÉON INTERROGE LES COMPAGNONS DE SON FILS
(Manuscrit de Skylitzès)

les deux portiques du Boucoléon, ils se trouvent actuellement au pied de l'escalier de l'École des Beaux-Arts, à Constantinople.

Nous donnons un croquis d'après une photographie de ruines existantes du même groupe d'habitations, un croquis des ruines du Boucoléon aujourd'hui disparu, d'après Choiseul-Gouffier et Canon-Curtis, reproduit par M. Millingen, et plusieurs miniatures de Skylitzès.

Ces miniatures reproduisent plusieurs fois le Boucoléon. D'abord l'ancien palais avant que Nicéphore Phocas y eût ajouté la villa où il fut assassiné : Michel Rhangabé avait une servante lunatique ; celle-ci, arrivée à l'endroit où sont placés un bœuf et un lion de pierre et qui, en conséquence, est appelé Boucoléon, cria à l'empereur : « Descends, descends, c'est à des étrangers ! » Zoé, mère de Constantin Porphyrogénète, interroge les compagnons de son fils (p. 135).



Palais du Boucoléon
(Manuscrit de Skylitzès)[1]

Puis vient l'assassinat de Nicéphore. Là, ni le texte, ni les rubriques des miniatures ne nomment expressément le Boucoléon. On voit Théophano faisant hisser sur un balcon les conjurés qui doivent assassiner l'empereur. Ceux-ci, après l'assassinat, montrent sa tête au peuple (p. 137). Toutes ces images ne se ressemblent guère. La première, dont l'aspect se rapproche le plus du dessin des ruines, doit être la plus fidèle, mais il est probable que, par une sorte d'anachronisme, elle figure la villa de Nicéphore.

*Palais de Constantin Porphyrogénète.* — Ce palais, qu'on a successivement appelé palais de Constantin, palais de l'Hebdomon, palais de Bélisaire, palais des Éléphants, est enclavé dans les fortifications de Byzance du côté de terre et offre un puissant intérêt au point de vue archéologique.

D'après Gilles, ce palais aurait fait partie du palais du grand Constantin à l'Hebdomon, hors les murs, mais les études de M. Mordtmann *(Esquisse topographique de Constantinople)*, et celles de M. Van Millingen établissent que ce palais est celui qu'occupa Constantin Porphyrogénète et qu'il dépendait du palais des Blachernes. « La manière dont la bâtisse est enclavée « dans les deux lignes des murs théodosiens, dit M. Mordtmann, prouve « qu'elle existait déjà à l'époque de Théodose II et qu'elle formait la partie « supérieure du palais des Blachernes. » Dans ce cas, il pouvait même être du v^e siècle, mais ce serait aller un peu loin. Les recherches de M. Van Millingen porteraient plutôt à attribuer le palais à Michel Paléologue, au

[1] Dans le croquis que nous donnons nous avons supprimé les personnages ; la reine se tient sur le balcon de gauche. Les conjurés sont dans une barque.





LES MEURTRIERS DE NICÉPHORE PHOCAS MONTRENT SA TÊTE AU PEUPLE ACCOURU A SON SECOURS
(Manuscrit de Skylitzès)

XIII^e siècle. Voici les deux faits que l'on peut citer à l'appui de cette thèse : 1° dans l'angle nord-ouest de la cour se dresse une autre résidence dont la façade occidentale, percée de larges fenêtres, surmonte le mur extérieur. Au-dessus de la seconde fenêtre, à partir du sud, sont les armes des Paléologues.

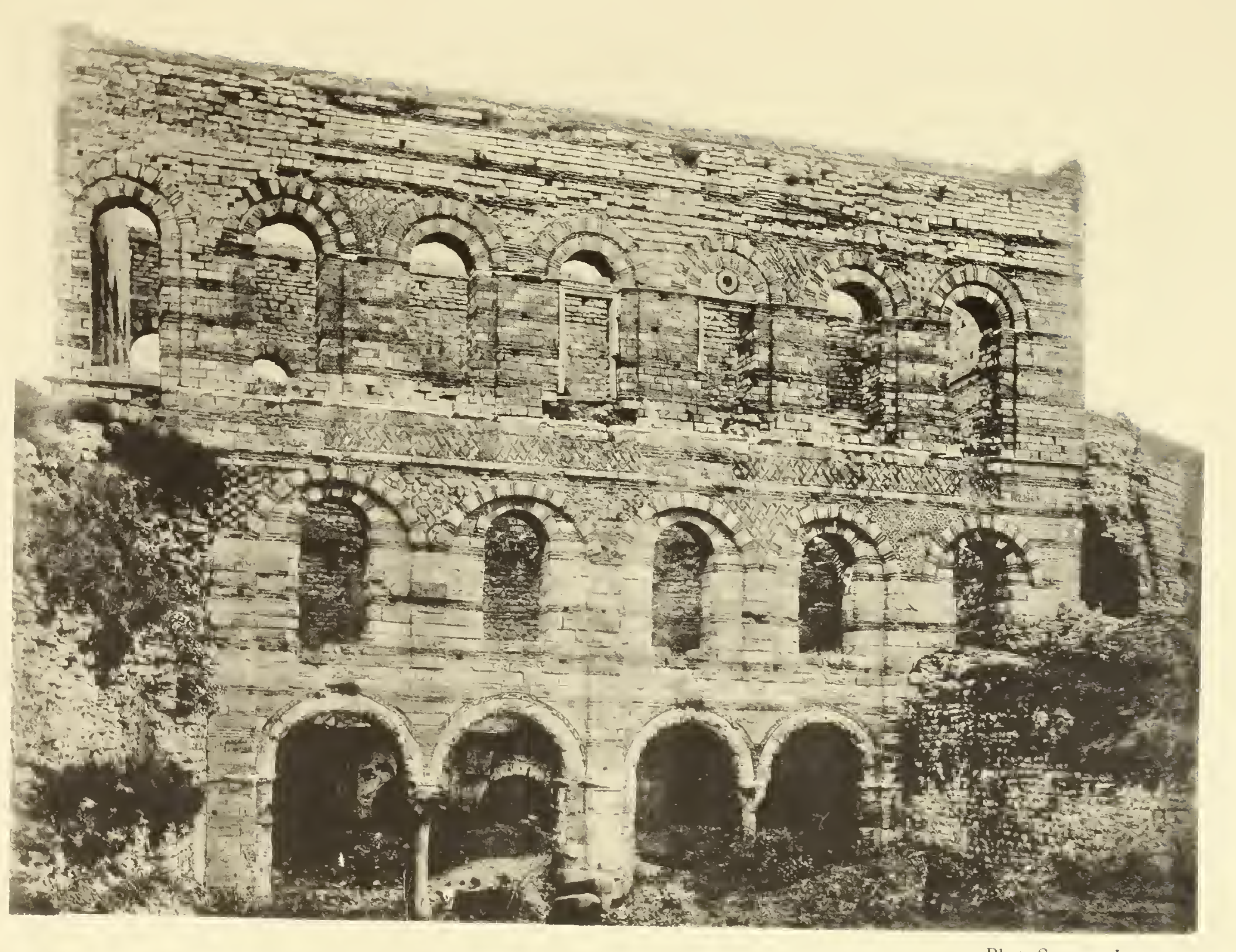
Paspatis regarde cet édifice comme un monastère, mais le monastère qu'il cite n'existait pas à Constantinople. Ce devait être une annexe du palais. 2° Un commentateur de Ducas mentionne dans le palais du Porphyrogénète l'aigle à double tête, la fleur de lis et le monogramme des Paléologue, ce qui indique, tout au moins, une réparation. M. Choisy estime également que ce palais a été construit postérieurement à l'entrée des croisés à Constantinople.

Le palais a deux étages au-dessus du rez-de-chaussée. Les murs sont en briques alternant sur les faces extérieures avec des blocs de marbre blanc et jaune de manière à former des dessins géométriques. Les lignes de séparations et de couronnement, les encadrements des portes et des fenêtres sont aussi en marbre. Sur le pignon Est règne, au-dessous d'une rangée de trois fenêtres en plein cintre, un balcon porté sur des arceaux et des pierres en saillie. Le balcon se termine à l'angle sud par une sorte de tour d'angle qui pouvait bien contenir un escalier tournant pour descendre à l'étage inférieur. Sur le milieu de la face sud on trouve aussi un petit balcon couvert ou échauguette qui constituait à l'intérieur une sorte d'abside se prêtant à l'emplacement d'un trône.

Les escaliers tournants, en pierre ou en bois, étaient fort en usage à Byzance. Il en existe de très beaux à Sainte-Sophie et à Saint-Vital de Ravenne. Ce dernier est un escalier à pente assez douce qui conduit aux galeries du premier étage et fait une révolution complète autour d'un pilier central.

L'étage inférieur du palais de Constantin est constitué par une seule salle voûtée longue de 17 mètres, prenant jour au nord. Le premier étage forme une grande salle rectangulaire sans divisions intérieures et n'ayant vue que du côté nord. Le second étage se compose d'une salle de 23 m. 25 de long sur 10 m. 50 de large et 6 m. 30 de hauteur, ayant des ouvertures sur les quatre faces et un balcon sur la face sud-ouest. Les fenêtres sont munies de niches à l'intérieur.

Le palais se continuait au nord le long du rempart, mais les vestiges qui existent encore n'offrent pas grand intérêt au point de vue de l'habitation proprement dite. Nous savons, toutefois, qu'il était précédé d'une cour formant atrium, ornée d'un propylée soutenu par dix grandes colonnes. Au milieu de la cour se trouvait un puits. Le propylée et le puits existaient encore au XVII[e] siècle et ont été vus, en 1688, par Tafferner, chapelain d'une ambassade autrichienne. A cette époque, le toit existait en partie et reposait sur une corniche en marbre sculpté. Nous rappelons que la façade principale de l'édifice se trouvait au nord, du côté de la cour.



Phot. Sebah et Joaillier

PALAIS DE CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, A CONSTANTINOPLE

FAÇADE NORD — $V^{e}$ OU $XIII^{e}$ SIÈCLE



Phot. Sebah et Joaillier

PALAIS DE CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, A CONSTANTINOPLE

FAÇADE SUD ET PIGNON EST — V$^{e}$ OU XIII$^{e}$ SIÈCLE

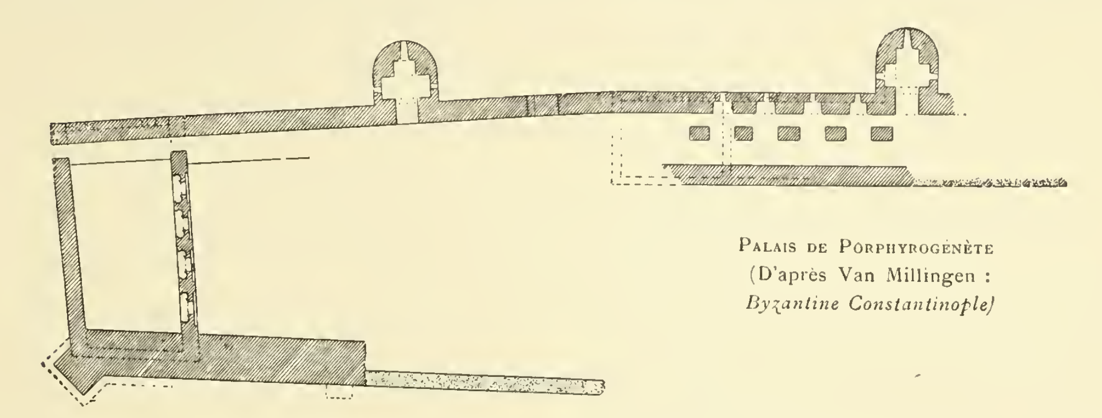


Phot. Sebah et Joaillier

PALAIS DE CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, A CONSTANTINOPLE

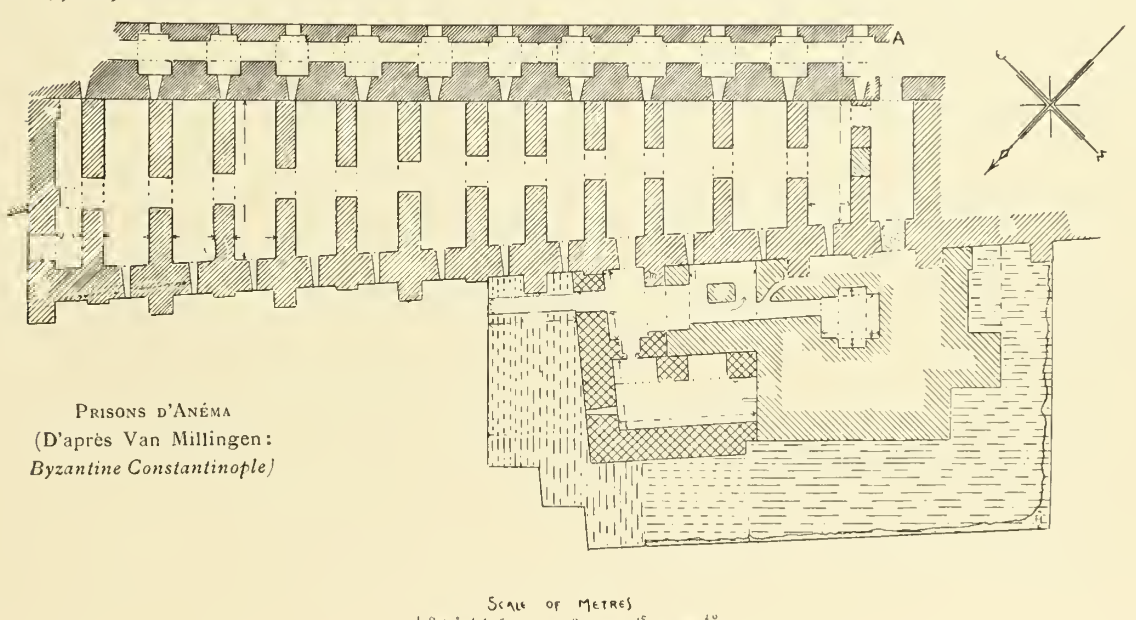
INTÉRIEUR

*Palais des Blachernes.* — Le palais des Blachernes se développait en une série de tricliniums dans une sorte d'acropole voisine de la fameuse



PALAIS DE PORPHYROGÉNÈTE
(D'après Van Millingen :
*Byzantine Constantinople)*

église des Blachernes, construite par Pulchérie, à l'extrémité nord de la ville, près de la Corne d'Or. Le plus ancien triclinium connu est celui d'Anastase (491-518).

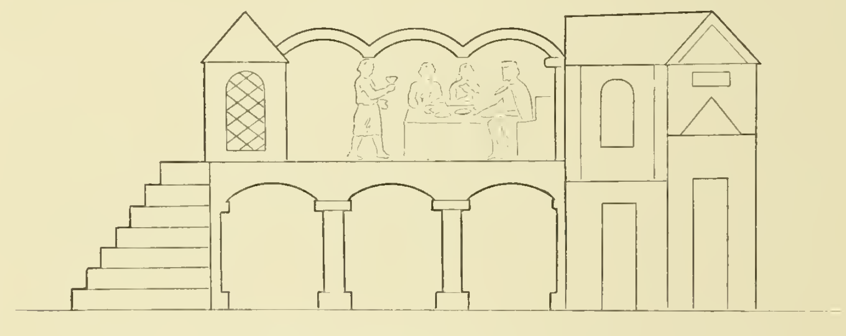



PRISONS D'ANÉMA
(D'après Van Millingen :
*Byzantine Constantinople)*

Tibère (578-582), d'après Codin, construisit l'ouvrage fortifié appelé le Castélion, mais le palais avait dû être fortifié avant lui. En tous les cas, M. Van Milligen a fort bien montré que les murs qui se développent en face de l'emplacement du palais sont un élargissement de Manuel Comnène et que le mur d'Héraclius n'était destiné à protéger que les églises, tout en reliant les fortifications du palais à la Corne d'Or.

M. Van Millingen a reconnu, dans les ruines des fameuses prisons d'Anéma (p. 139), la Bastille des Comnènes et des Paléologues, les substructions du palais des Blachernes. Il a signalé un premier mur traversé dans son épaisseur par une galerie à deux étages et percée de meurtrières qu'on retrouve dans le palais du Porphyrogénète et celui de Boucoléon. Il incline à attribuer le mur au règne d'Anastase.

A ce mur fut adossée, plus tard, une longue pièce rectangulaire coupée par treize murs de refend formant trois étages de pièces communiquant entre elles et prenant jour à l'extérieur par de nouvelles meurtrières, et qui font penser aux substructions du palais de Septime Sévère sur le Palatin.



Constantin fait arrêter deux personnages qu'il avait invités au palais
(Manuscrit de Skylitzès)

Cette addition eut pour objet l'agrandissement du palais. Ces pièces pouvaient servir de magasin ou d'habitation pour les gardes et les serviteurs. Enfin, des tours vinrent masquer quelques-unes de ces chambres et c'est là que les prisonniers étaient enfermés. Elles reçurent leur nom de Michel Anéma, fils du roi de Candie, qui y fut enfermé sous Alexis Comnène.

Skylitzès figure Siméon, tzar des Bulgares, dînant avec l'empereur dans le palais des Blachernes. La même image, reprise quelques lignes plus loin, dans le manuscrit, représente Constantin Porphyrogénète faisant arrêter deux personnages qu'il avait invités au palais.

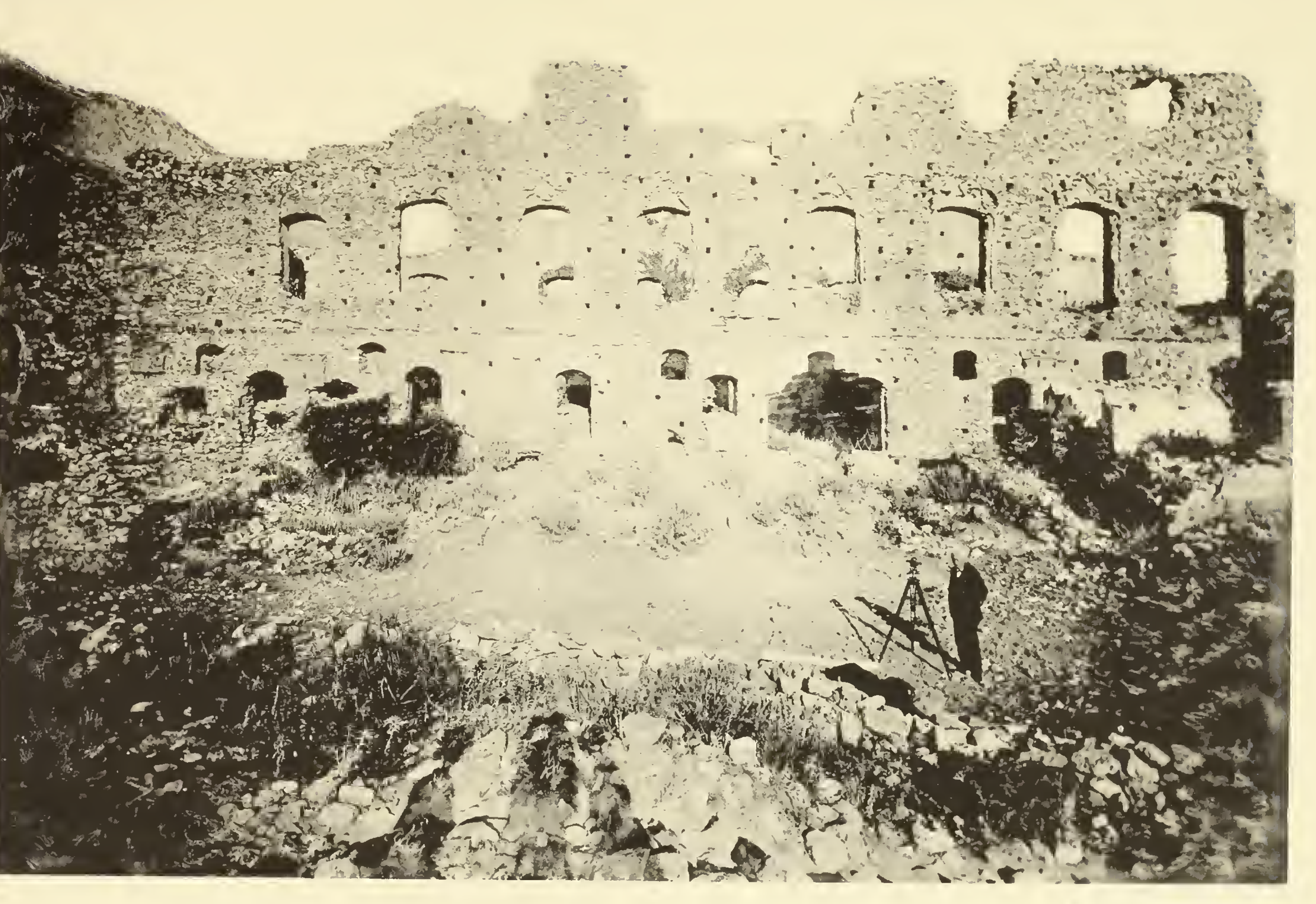
*Palais de Mistra.* — Une de nos planches représente la vue, à vol d'oiseau, des ruines du palais du despote de Mistra. Le bâtiment principal a 60 mètres de long. Au rez-de-chaussée se trouvaient une série de chambres ayant toutes une porte et une unique fenêtre. La même disposition se montrait sur l'autre face du bâtiment. Au premier étage se trouvait une grande



Mission Gabriel Millet

MISTRA

PALAIS DU DESPOTE — XIV^e SIÈCLE



Mission Gabriel Millet

MISTRA

PALAIS DU DESPOTE — XIVe SIÈCLE



Mission Gabriel Millet

MISTRA

PALAIS DU DESPOTE, COUR D'HONNEUR — XIVe SIÈCLE

salle de réception occupant toute la longueur de l'édifice et ayant une hauteur double du rez-de-chaussée ; une petite abside en cul-de-four avait été ménagée au milieu pour le trône du despote. Nous avons vu une disposition semblable dans la grande salle du premier étage du palais de Porphyrogénète, à Constantinople. Le mur est en maçonnerie avec de petites pierres irrégulières; il était revêtu de stuc.

Cet édifice occupe le fond de la cour d'honneur. Tous les bâtiments du palais avaient deux étages au-dessus du rez-de-chaussée, sauf le bâtiment de la salle de réception qui se composait, ainsi que nous l'avons dit, d'un rez-de-chaussée et d'une salle ayant la hauteur de deux étages. Celle-ci ne paraît pas avoir été voûtée.

*Palais des Comnène, à Trébizonde.* — Il reste peu de choses du palais des Comnène et les photographies que nous possédons de ses ruines offrent trop peu d'intérêt pour trouver place dans cet ouvrage. Voici ce qu'en dit Texier dans son *Architecture byzantine :*

« Le château intérieur, bâti sur la plate-forme, était autant dominé par l'acropole supérieure, qu'il dominait lui-même le quartier de la marine.

« Le palais impérial remplissait une grande partie de cette esplanade ; il renfermait, outre l'habitation royale, les appartements pour les hôtes de la cour, les chambres du Trésor, les archives et les autres offices du gouvernement; il était entouré de fossés larges et profonds et l'entrée était défendue par des portes de fer. Un magnifique escalier conduisait au palais d'or des Comnène ; des salles aérées, des galeries et des balcons entouraient cet ensemble et permettaient de jouir en même temps du tableau qui se déroulait aux regards et de l'air salubre de la mer et des montagnes qui arrivait sans obstacle.

« Le sol de la grande salle était pavé de marbre blanc ; les voûtes resplendissaient d'or et d'arabesques artistement peintes ou étaient ornées d'étoiles d'or sur un fond d'azur, qui imitaient la voûte céleste. Autour des murs de la grande salle étaient peints les portraits de tous les grands Comnène, rangés selon l'ordre de leur parenté, et de courtes inscriptions faisaient connaître les hauts faits qui les avaient illustrés.

« Au-dessus de cette salle, il y avait la grande chambre du Conseil, où l'on traitait les affaires du gouvernement et où l'on donnait audience aux ambassadeurs. La couverture de ce splendide bâtiment s'élevait en forme de pyramide soutenue par quatre colonnes d'une seule pièce de marbre blanc.

« La salle des festins, autrement dit le grand Triclinium, était attenante ;

plus loin, s'élevait le bâtiment de la Bibliothèque, renfermant les diplômes, les manuscrits et les livres. Le grec Panaretos, qui a écrit la *Chronique du Palais,* parle longuement de cette bibliothèque. Elle tomba entre les mains des Turcs, en 1462, et paraît être restée longtemps abandonnée. Ensuite, selon l'opinion commune, elle fut transportée à Constantinople, où elle serait restée enfouie dans la bibliothèque du séraï. Nous devons ajouter que des recherches récentes faites dans cette bibliothèque n'ont donné aucun résultat satisfaisant à ce sujet. On voit, d'après la disposition de ce palais, qu'il y avait une grande ressemblance avec le palais de Manganon, à Constantinople. Les usages des deux cours étaient les mêmes et les grands officiers portaient des titres semblables. »

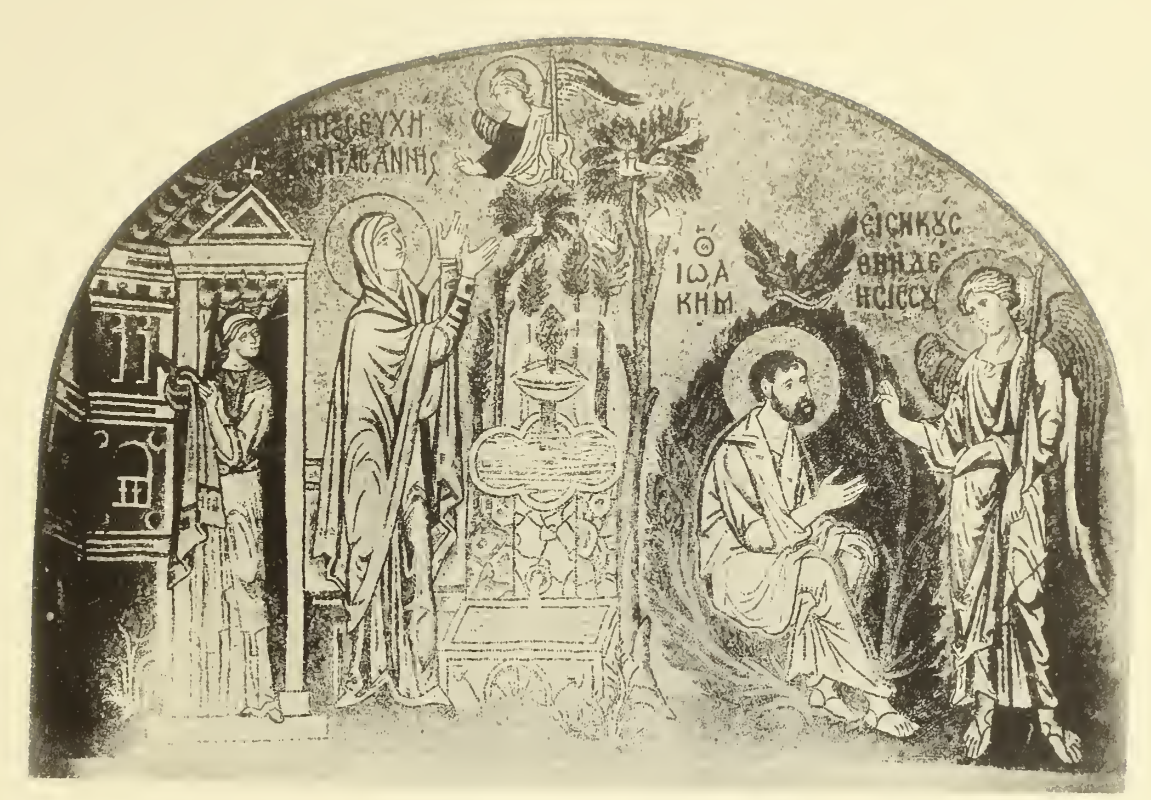


Église d'Arta, XIIIe siècle

Nous donnons, en terminant cet exposé, et à titre de curiosité, la vue de l'église d'Arta, XIIIe siècle, dont la façade, purement profane, présente très sensiblement l'aspect d'un palais.

*Jardins.* — Avant de quitter les palais de Constantinople et de la Grèce, nous dirons quelques mots des jardins, mais très sobrement, car là, comme en beaucoup d'autres choses, nous en sommes réduit aux conjectures. Nous savons que Basile fit construire « un jardin près de la nouvelle église, planté à l'Orient et embelli par des arbres et des fleurs de toute espèce et arrosé de sources abondantes ». Nous savons aussi que l'empereur Théophile fit tracer, dans le voisinage du Sigma et du Triconque, cinq jardins conçus dans le style de ce palais, c'est-à-dire probablement dans le style arabe. Au point de vue documentaire, c'est peu.

Ces jardins, qui descendaient en pente assez raide et probablement par une suite de terrasses vers la mer, devaient tenir le milieu entre le jardin romain et le jardin arabe. Aux jardins purement romains de Constantin, aux plates-bandes géométriques de fleurs, aux allées droites d'ifs et de buis bizarrement taillés, aux salons de verdure ornés de statues, de grottes artificielles et de jets d'eau, se joignirent les bosquets plus intimes de l'art arabe, les petits massifs réguliers et discrets d'orangers, de grenadiers, de lauriers-roses, les haies de cactus et d'aloès, les cyprès, comme il en existe encore à Séville et à Grenade. Les terrasses étaient pourvues



FONTAINE DE MARBRE DANS UN JARDIN



Mission Gabriel Millet

TRÔNE ET CHAIRE

MOSAÏQUES DU MONASTÈRE DE DAPHNI

XI$^{e}$ SIÈCLE

de kiosques à la turque et coupées de rampes ou d'escaliers conduisant au palais sacré ou au Boucoléon.

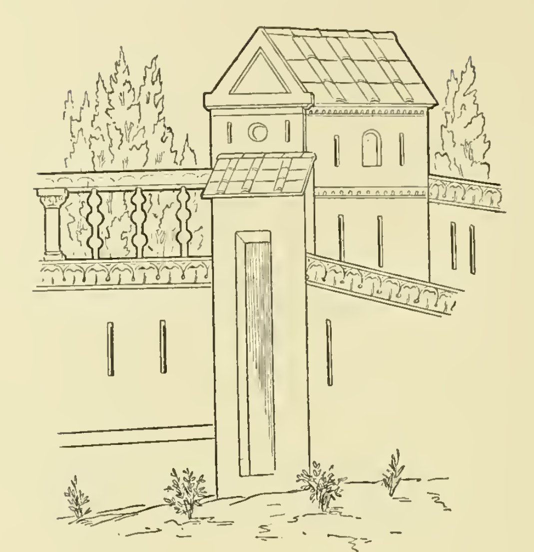
On peut ajouter, sans crainte de se tromper, qu'il existait, en outre, plusieurs jardins potagers munis de treilles et d'arbres fruitiers. Les jardins orientaux. et l'on peut s'en convaincre en visitant les jardins historiques du sud de l'Espagne, de l'Algérie, de la Turquie, de l'Égypte, contiennent toujours un grand nombre d'arbres fruitiers.

Les jardins d'Orient et d'Extrême-Orient, quels qu'ils soient, sont, en principe, petits, mesquins et extrêmement réguliers. Les fameux jardins du roi de Lahore consistent en quelques massifs d'arbres coupés en échiquier par des allées droites, arrosés de maigres ruisselets. Les jardins indochinois et chinois ne dépassent pas quelques mètres de superficie, sauf ceux du palais impérial qui ne sont, à vrai dire, que des bosquets accompagnant un grand nombre d'habitations et de pavillons isolés. Leur ensemble forme un parc.

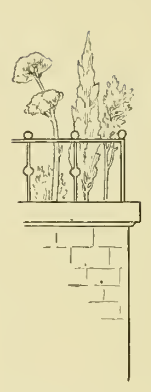
A notre avis, les jardins du palais impérial devaient être de médiocre étendue et cela pour deux raisons : 1° parce que les grands jardins ou parcs ne rentrent pas dans les habitudes orientales; 2° parce que l'espace dont on disposait, déjà fort restreint, était diminué par la présence de plusieurs palais qui, tous, on peut en être certain, disposaient d'un petit jardin spécial encadrant les constructions. Les parcs de Passy ou des environs de Paris, entremêlés de maisons de rapport, doivent donner, croyons-nous, une idée assez approchée, mais très embellie, des jardins des palais de Byzance.

Il existait pourtant de grands parcs, mais ils étaient loin de la ville et généralement de l'autre côté du Bosphore. C'étaient des rendez-vous de chasse ou d'immenses réserves remplies de gibiers de toute espèce et même d'animaux sauvages. L'un de ces parcs, toutefois, était aux portes de la ville : c'était celui du château de Philopation, situé non loin des Blachernes. Il en est question dans le récit du voyage du roi de France Louis VII, en 1149 (Odo de Diogilo, III, 31. Richter, 1044) : « Il y avait, en avant de la « ville, un beau et vaste parc entouré de murs qui contenait toute sorte de « gibier, avec des ruisseaux et des jardins qui servaient de repaires aux « bêtes. En cet endroit agréable brillaient quelques palais que l'empereur « avait construits pour jouir de la fraîcheur de l'été et qui étaient d'un luxe « extraordinaire. Il a été pillé par l'empereur Alexandre. »

Ces palais, situés hors des murs, avaient non seulement de vastes dépendances, mais encore des hippodromes privés : « L'empereur Michel s'oc- « cupait de courses de chevaux dans le palais et la Propontide où se



Ménologe du Vatican, xi[e] siècle
*(Dessin rectifié)*



Évangéliaire de Paris
xii[e] siècle



Évangéliaire de Paris
xii[e] siècle

Bassin
(Manuscrit de Skylitzès)

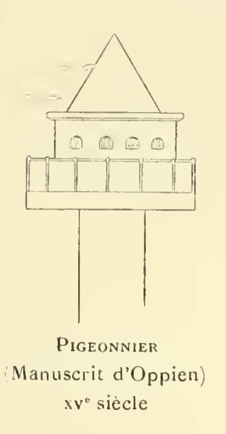


Ménologe du Vatican, xi[e] siècle
*(Dessin rectifié)*



Ménologe du Vatican, xi[e] siècle
*(Dessin rectifié)*

JARDINS



Pigeonnier
(Manuscrit d'Oppien)
xv^e siècle



Évangéliaire de Paris
(Manuscrit, xii^e siècle)



Homélies de Jacques
(Manuscrit, xii^e siècle)

JARDINS

« trouve l'église du grand martyr Mamas. Il conduisait lui-même les chars. « Pendant la lutte, une image de la Vierge était placée sur le siège impérial « et c'était d'elle que l'empereur recevait le prix de la victoire ». (Génésios, IV, p. 102.)

Ajoutons que tous ces jardins, si nous nous en rapportons aux idées orientales, devaient être abominablement tenus, sauf ceux qui entouraient immédiatement l'habitation même du souverain maître, c'est-à-dire de l'empereur.

---

QUATRIÈME PARTIE

# LES PALAIS BYZANTINS

## EN DEHORS DE LA GRÈCE

# LES PALAIS BYZANTINS

## EN DEHORS DE LA GRÈCE

---

**I. — Ravenne. — II. Venise. — III. — Le Kremlin.**

---

### CHAPITRE I

### RAVENNE ET LE PALAIS DE THÉODORIC

*Le palais de Théodoric.* — Théodoric, roi des Goths, s'empara de Ravenne, capitale de l'Italie, en 493, il y mourut en 526 après l'avoir embellie de nombreuses églises encore existantes et d'un palais dont il ne reste malheureusement que la porte d'entrée (p. 150).

Ce palais, de même que le palais impérial de Constantinople dont l'imitation semble être voulue, contenait de nombreux édifices, pavillons, salles de réception, etc..., et une église, Sant'Apollinare Nuovo, qui est bien conservée et se trouve à une centaine de mètres de la porte. Les jardins s'étendaient jusqu'à la mer qui baignait alors les murs mêmes de la ville.

En 784, l'empereur Charlemagne fit transporter à Aix-la-Chapelle les colonnes, statues et même les mosaïques du palais. Certains auteurs pensent qu'il enleva les mosaïques par panneaux, mais il est plus probable, étant donnée la description faite à l'époque, des sujets de mosaïques d'Aix-la-Chapelle, qu'on enleva surtout les cubes de verre pour en constituer de nouveaux tableaux. Charlemagne fit également copier l'église de Saint-Vital et construisit sur ce modèle, avec quelques modifications légères, la chapelle du palais d'Aix-la-Chapelle. Le monument existe encore.

On conçoit qu'après un pareil traitement il ne restât pas grand'-chose du palais de Théodoric que les exarques byzantins avaient habité jusqu'en 751. Il est curieux de comparer la conduite du goth Théodoric, qui avait été élevé à Constantinople, mais qui ne savait ni lire ni écrire, avec celle du puissant Charlemagne, restaurateur des arts et des lettres.

Théodoric fit construire son palais d'après les principes de l'architecture romaine — il le crut tout au moins — et restaura, dans la mesure de ses moyens, tous les palais et édifices importants de l'Italie. Charlemagne, qui se piquait de belles-lettres, démolit en partie l'œuvre du roi barbare et chargea sur ses chariots pacifiques tout ce qu'il put emporter.



Palais de Théodoric a Ravenne, vue intérieure
(Mission Gabriel Millet)

Ces palais devaient être fort beaux, car en fouillant le sol des jardins potagers qui couvrent l'emplacement des anciens édifices, on a trouvé de nombreuses mosaïques dont les restes sont conservés dans les musées et dans les maisons du voisinage. Ce sont généralement des mosaïques de marbre dont les dessins géométriques alternent avec les reproductions d'animaux, oiseaux, etc..., de couleur peu voyante. Nous avons remarqué, au Musée, une mosaïque avec un paon comme motif central, rehaussé de tons d'or obtenus au moyen de cubes de verre dorés, lesquels provenaient, du reste, d'une restauration.

Le bâtiment que nous appelons la porte extérieure et que beaucoup de personnes, on ne sait trop pourquoi, appellent la façade du palais, bien qu'elle ne ressemble en aucune façon à la façade représentée dans la célèbre mosaïque de Sant'Apollinare Nuovo, dont nous donnons une reproduction, et qu'elle soit conçue sensiblement dans le même esprit que la porte dorée du palais fortifié de Dioclétien, à Spalato, est entièrement en briques

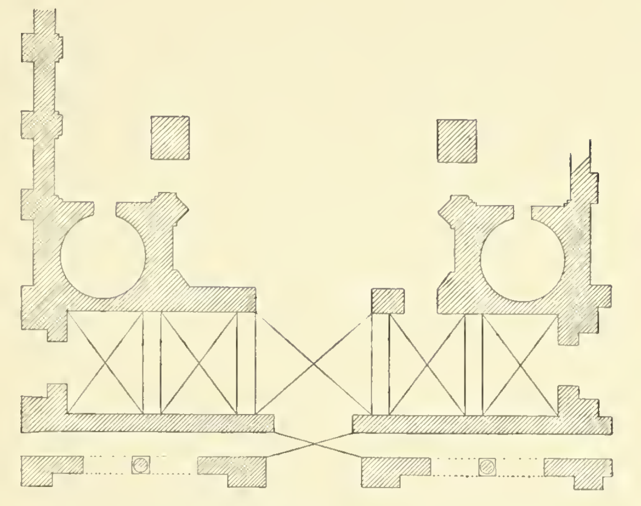


Phot. Ricci

PALAIS DE THEODORIC, A RAVENNE, VI^e SIÈCLE

PORTE DE L'ENCEINTE DU PALAIS

avec colonnes en marbre : sans doute cette porte était-elle autrefois entièrement revêtue de marbre.

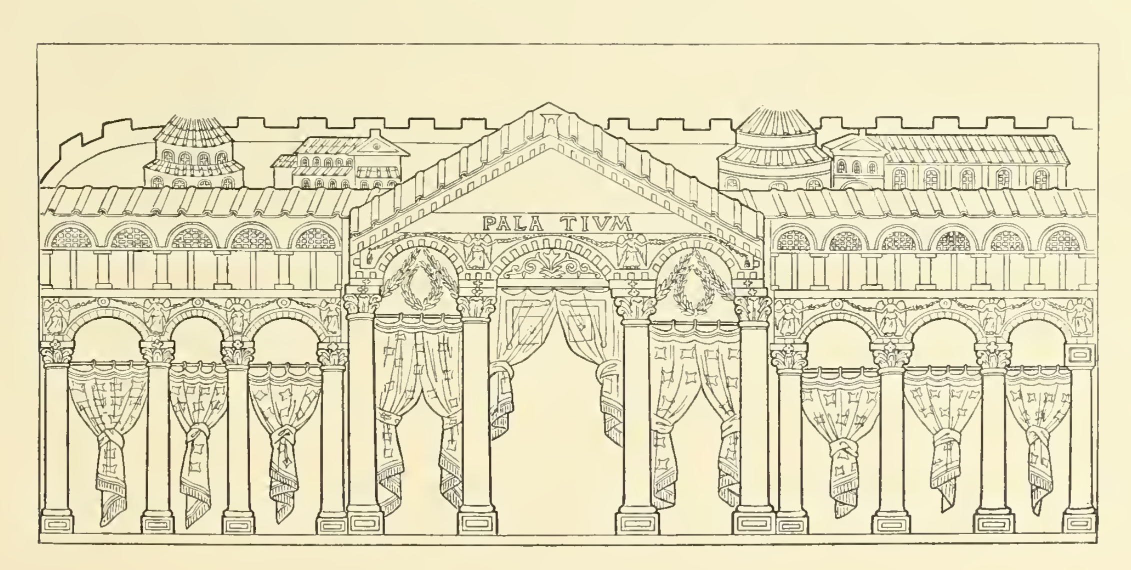


Palais de Théodoric, a Ravenne, vi<sup>e</sup> siècle
(Plan à main levée, communiqué par M. Gabriel Millet)

Certains auteurs italiens pensent qu'elle a été construite au viii[e] siècle par les exarques byzantins; des fouilles bien ordonnées pourraient seules nous fixer sur ce point.

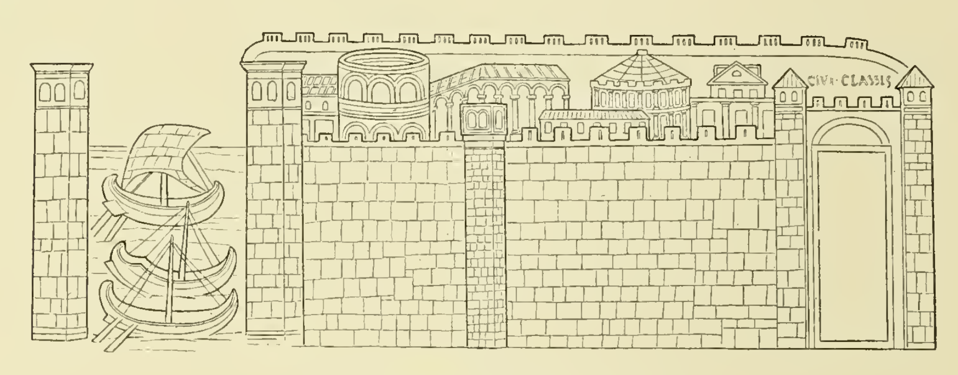
Cette porte possède un rez-de-chaussée et un étage. Le rez-de-chaussée se compose d'une galerie voûtée ayant une porte centrale et deux doubles arcades donnant sur la rue. En arrière et de chaque côté de l'entrée se trouvent deux salles voûtées à arêtes et prenant jour, chacune par deux petites fenêtres, sur le portique de la façade. On débouche ensuite sur une cour limitée aujourd'hui par des habitations particulières sans caractère et sans aucune prétention historique, mais qui servait très probablement autrefois d'atrium.

Nous possédons un autre document fort important et qui nous donne une idée de la façade principale intérieure du palais de Théodoric : c'est la




Palais de Théodoric, a Ravenne, vi[e] siècle
(Mosaïque de Sant'Apollinare Nuovo)

célèbre et superbe mosaïque de Sant'Apollinare Nuovo. Cette mosaïque, dont nous donnons un dessin, représente soit les divers édifices compris dans l'enceinte du palais, soit la ville de Ravenne elle-même, symbolisée par plusieurs monuments et une enceinte fortifiée, et au premier plan la façade du palais (p. 151). C'est une galerie à portique surmontée d'un étage. Les




Port de Classis, a Ravenne, vi^e siecle
(Mosaïque de Sant'Apollinare Nuovo)

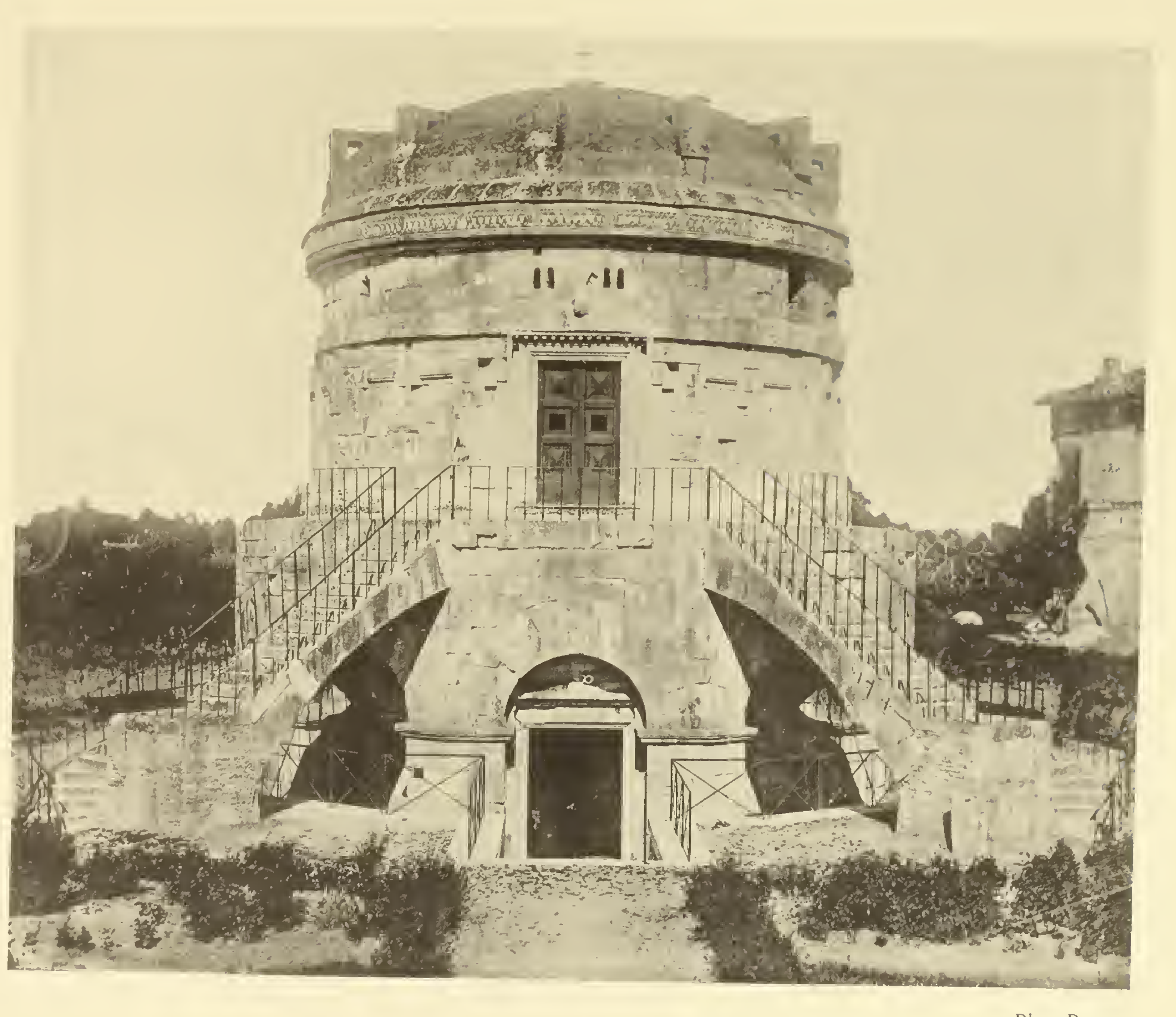
colonnades du rez-de-chaussée sont fermées par des portières soutenues par des tringles ; la galerie de l'étage supérieur est vitrée dans le haut et couverte d'un toit à tuiles rouges. Les arcades, dans la partie située au-dessous du cintrage vitré, sont fermées par des volets en bois qui ne sont pas indiqués sur le dessin. Ces détails sont très visibles sur la mosaïque. Les vitrages sont gris clair, les volets sont bruns. Nous rappellerons qu'au vi^e siècle les églises étaient vitrées et qu'elles l'étaient déjà au iv^e siècle. Il est donc tout naturel qu'un palais impérial fût également pourvu de vitres.

Dans le milieu de la galerie se détache un péristyle à trois arcades surmontées d'un fronton triangulaire ; la saillie de ce péristyle est très sensible sur la mosaïque.

La mosaïque qui fait face à celle-ci dans l'église de Sant'Apollinare représente le port de Ravenne qui formait une ville à part, du nom de Classis. On y remarque un bâtiment circulaire dodécagone, un amphithéâtre, des portiques, une basilique et une maison avec portique au rez-de-chaussée. Dans les deux mosaïques, les bâtiments à coupole dominent.

Il existe à Ravenne seize édifices byzantins des v^e, vi^e et vii^e siècles consacrés au culte et ayant subi, plus ou moins, des réparations malheureuses. Mais la description de ces remarquables monuments, tous religieux, nous conduirait au delà des limites de cet ouvrage.

Nous dirons, toutefois, quelques mots du mausolée de Théodoric. Ce



Phot. Ricci

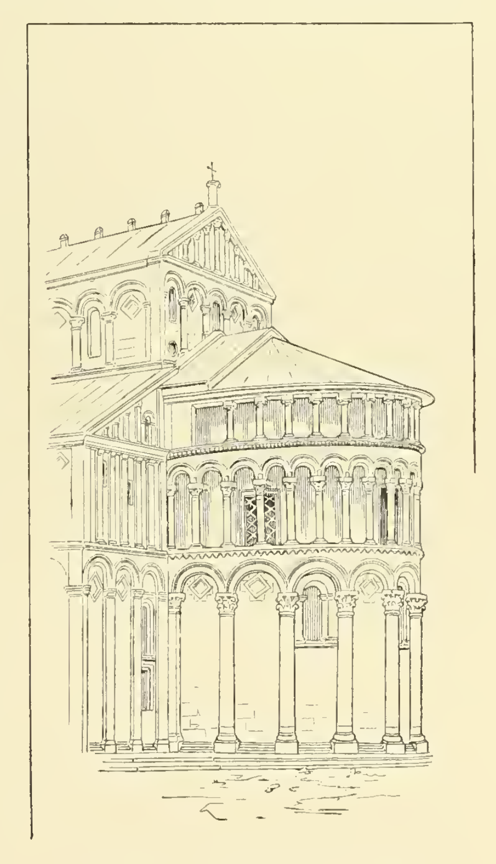
MAUSOLÉE DE THÉODORIC, A RAVENNE

VI^e SIÈCLE

mausolée a été construit par le roi goth lui-même, vers 520. C'est une rotonde décagonale dans le bas, surmontée dans le haut d'une calotte plate et monolithique de onze mètres de diamètre. Il y avait au premier étage une galerie circulaire dont il existe quelques débris et qui devait, à en juger par deux restes de colonnes, donner à l'ensemble du monument l'aspect de l'abside de la cathédrale de Pise (xi[e] et xii[e] siècles) vue de l'extérieur, ou de celle de Torcello qui est du x[e] siècle. Les deux escaliers qui figurent sur la photographie que nous reproduisons ont été ajoutés au xviii[e] siècle. Le rez-de-chaussée a dix arcades ; il est presque toujours sous l'eau.

Le mausolée était certainement recouvert d'un placage en marbre qui a disparu. Nous appellerons l'attention du lecteur sur les campaniles qui accompagnent les églises de Ravenne et qui datent tous de l'époque byzantine (voir celui de Sant'Apollinare Nuovo) et sont munis de fenêtres dites à l'italienne, c'est-à-dire à trois compartiments en arcades verticales supportés par des colonnettes. Ces arcades, nettement byzantines, ont été adoptées dans toute l'Europe jusqu'au xi[e] siècle et ont formé avec la coupole une des caractéristiques de l'époque.

Nous respectons le sentiment patriotique qui fait considérer par une partie du public de France, d'Allemagne et d'Italie, que les divergences de détail qui existent dans les différents édifices religieux de ces pays construits du vi[e] au xii[e] siècle, constituent un art complet, purement local et ne devant rien à personne; mais nous estimons que ces théories sont plus sentimentales que scientifiques. L'art romain de la décadence, puis l'art byzantin, qui n'est lui-même qu'un amalgame des formes grecques, romaines et asiatiques, ont inspiré, plus ou moins directement, tous les arts des nations civilisées de l'Europe jusqu'au moment de l'éclosion de l'art ogival. Cet art a été mis en œuvre par des artistes locaux, mais il a toujours conservé des marques d'origine, spécialement au point de vue de la décoration.



Abside de la cathédrale de Pise
xi[e] siècle

## CHAPITRE II

## VENISE ET SES PALAIS BYZANTINS

Venise a appartenu à titre de vassale, jusqu'au x^e siècle, à l'Empire d'Orient. Cette vassalité, au point de vue politique, était plus fictive que réelle, mais elle existait d'une manière absolue sous le rapport des arts. Elle se manifesta, du reste, avec ce dernier caractère de très bonne heure. Dès le VIII^e siècle, nous savons que les artistes grecs, chassés de Byzance par les Iconoclastes, vinrent chercher un refuge dans les lagunes et y apportèrent les premiers rudiments de l'art. Au IX^e siècle, le doge Justinien Partecipazi, rentrant de Constantinople où il avait été comblé d'honneurs, rebâtit l'église de Saint-Zaccharie et fonda le couvent attenant, suivant le désir de l'empereur de Byzance, Léon V (813-820), « qui, non seulement, « d'après Sansovino, lui envoya de l'argent, mais encore des hommes et « des maîtres excellents en architecture, afin que l'on fît une belle église et « qu'on l'achevât bientôt. Pour rendre hommage à l'empereur Léon, le « doge fit sculpter sur les chapiteaux des colonnes des aigles impériales ». Cette église a malheureusement disparu, mais plusieurs palais de l'époque subsistent encore. On les reconnaît à leurs corniches absolument semblables à une corniche du IX^e siècle qui se voit dans l'église de Saint-Marc. « Il y « en a, dit Cattaneo, dans son *Architecture en Italie*, sur la façade d'une « maison, sur le quai des Boucheries, près de la rue Sangonii, sur une « autre à San Cassiano, sur le grand canal où est mort le peintre regretté « Farretto ; sur le palais da Mosto au passage des Saints Apôtres; sur le « palais Bembo, également sur le grand canal; sur une maison contiguë à « la Préfecture; sur les portes de côté de l'église des Carmes et sur une « maison située sur la rive du Carbon, près du palais Dandolo... Ces cor- « niches ne forment jamais le couronnement de l'édifice, mais celui du « rez-de-chaussée, comme les corniches de même caractère, mais d'un style « meilleur que l'on voit sur les maisons des x^e et XI^e siècles... Ce sont là les « restes les moins abîmés des maisons de cette époque reculée que les siècles « et les hommes aient respectés; c'est, après le palais de Théodoric, de « Ravenne, la plus ancienne partie des maisons du moyen âge..... Ces « maisons, ajoute Cattaneo, nous apprennent que le type des maisons pure- « ment vénitiennes était déjà tout à fait formé au IX^e siècle, car cette cor-

« niche et ces arcades décoratives montrent dans leur agencement une « ressemblance si parfaite avec des détails analogues de palais plus récents, « comme le palais Da Monta, qu'on peut raisonnablement croire que, « même pour le reste, les riches habitations des IXe et Xe siècles ressem- « blaient à celles des siècles suivants... »

Cent cinquante ans après l'arrivée des architectes vénitiens du doge Partecipazi un nouvel exode d'architectes byzantins se produisit, sur la demande du doge Orseolo, pour reconstruire l'église Saint-Marc, en partie détruite, en 926, par un incendie. A cette époque, Byzance, capitale intellectuelle, artistique et commerciale du monde, était à son apogée. La France et l'Angleterre elle-même envoyaient des étudiants à son Université. Cette brillante période, qui dura jusqu'à la fin du XIe siècle, détermina une véritable renaissance de l'art byzantin dans le monde entier et surtout à Venise, qui était, à vrai dire, le véritable port d'exportation de Byzance pour l'Europe centrale et occidentale.

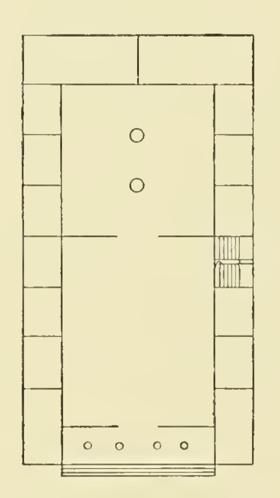
Les artistes et les architectes appelés par Orseolo construisirent un grand nombre d'églises et de palais et formèrent une véritable école qui subsista près de deux siècles. Citons encore à ce sujet Cattaneo, dont l'ouvrage, en ce qui concerne l'architecture du VIe au XIe siècle en Italie, fait autorité : « Venise conserve un nombre assez considérable de sculp- « tures néo-byzantines de la fin du Xe siècle ou du commencement du « siècle suivant qui ornaient les palais ou les maisons de cette époque... « En ne perdant pas de vue les belles feuilles d'acanthe épineuse qui « ornent les chapiteaux de Saint-Marc et de la cathédrale de Torcello et « ceux de Sainte-Marie-des-Vierges et de la Porte de l'Arsenal dont l'ori- « ginalité consiste surtout dans les revers caractéristiques, nous les trou- « vons multipliées et se traduisant en longues corniches sur quelques « habitations de la ville... On peut les voir, par exemple, sur les deux « façades d'un vieux palais qui donnent sur la cour du Milione et sur la cour « Morosine, à Saint-Jean-Chrysostome ; de même sur une maison près du « pont Storto, à Saint-Apollinaire et sur une troisième, près du palais « Widmann, à San Cassiano. Toutes les trois sont également munies de « patères décoratives de la même époque, qui, comme celles de Saint- « Marc, offrent des combats d'animaux, des paons ou des aigles, les ailes « et la queue déployées, ou encore des griffons accouplés.

« Les palais élevés vers l'an 1000 ne s'embellirent pas seulement de « corniches découpées et de pierres sculptées, mais encore d'archivoltes et « de frises artistement travaillées dont certaines parties subsistent encore. « La porte du palais Malipiero au Campo San Manuele est de ce style. »

Il est à remarquer que les corniches à feuilles d'acanthe du palais de Venise sont exactement les mêmes que les corniches qui soulignent chaque étage dans les maisons des manuscrits des xe et xie siècles. Sans vouloir insister autrement sur la date de la construction de ces palais, on peut dire, d'une manière générale, qu'ils ont été élevés du ixe au xiie siècle, qu'ils sont de style byzantin, mais qu'ils ont été construits par des architectes locaux qui leur ont fait subir quelques modifications tenant à la race, au climat et aux mœurs et aussi à l'influence des pays voisins. C'est ainsi que l'art arabe ou copte, qui déjà jouait un rôle important à Byzance, fut également mis à contribution par les architectes vénitiens qui lui empruntèrent l'ogive et les jolis créneaux décoratifs du Palais Ducal et du Municipio.

Comme disposition générale, les palais vénitiens du ixe au xiie siècle servirent de modèle à tous les palais du Moyen âge et de la Renaissance de la république de Venise.

Ils sont conçus sur le plan des hôtels particuliers de l'ancienne Rome et comprennent presque toujours un portique à colonnade, ouvert à l'extérieur, un grand vestibule ou atrium couvert sur lequel débouchent, à droite et à gauche, des bureaux, des salons d'attente et des chambres; enfin une grande cour entourée de dépendances et munie de puits-citernes aux margelles sculptées[1]. Dans les hôtels byzantins, les vestibules et la cour n'ont point de colonnades. Le premier étage, semblable au rez-de-chaussée, est consacré aux appartements particuliers et aux salons de réception.



Rez-de-chaussée d'un palais du xie siècle, à Venise *(Plan schématique)*

L'escalier principal se trouve le plus souvent au fond de l'atrium et à droite; parfois, cependant, il se rencontre au milieu du mur qui sépare l'atrium du péristyle. On se rendra facilement compte de ces dispositions en jetant un coup d'œil sur le croquis ci-dessous qui est le croquis synthétisé des palais de l'époque et plus spécialement du palais Lorédan.

Les façades des palais sont uniformes et ne diffèrent que par la nature des ornements et le plein cintre ou l'ogive des fenêtres. Les balcons ont probablement reçu, soit au moment de la Renaissance, soit ultérieurement, les balustres qui les ornent aujourd'hui, mais la forme de ceux-ci pouvait ne pas s'éloigner sensi-

[1] Plusieurs margelles de puits de style byzantin ont été réunies au palais du Municipio, dit Musée Correr.



Phot. NAYA

PALAIS DA MOSTO, A VENISE

IX^e OU X^e SIÈCLE

Phot. Naya

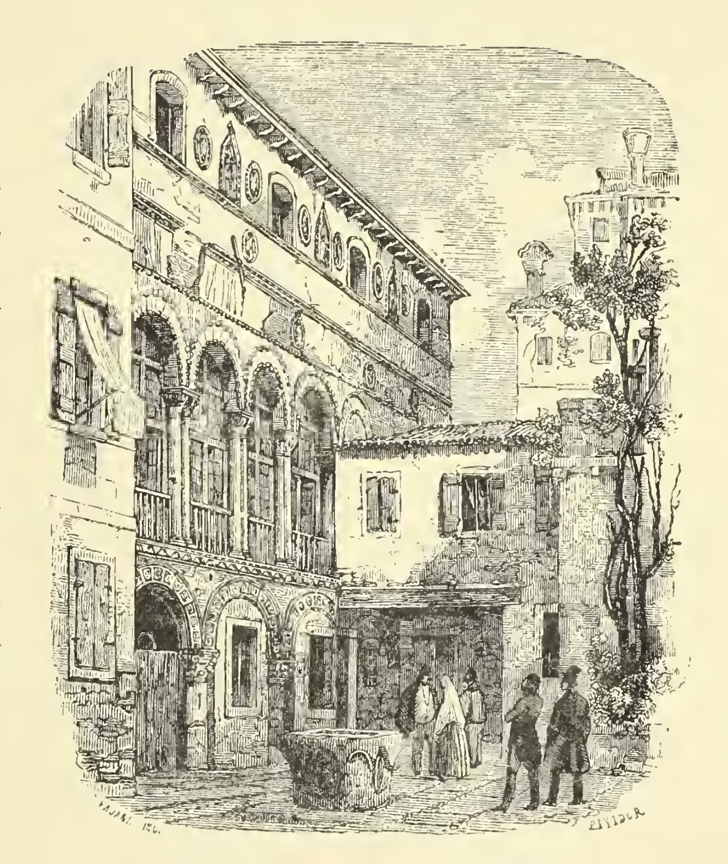
PALAIS DA MOSTO, A VENISE

IXe OU Xe SIÈCLE

blement des formes anciennes. Il est à remarquer, en effet, qu'au xe et au xie siècle on employait fréquemment des balustres composés de colonnes cylindriques et minces ornées de deux petites sphères, dont l'aspect, à quelque distance, était assez semblable aux balustres de la Renaissance.

Nous donnons huit vues, la plupart inédites, des palais byzantins de Venise :

1° Un palais du ixe siècle, près de San Moisè, actuellement détruit, d'après une gravure de Selvatico.



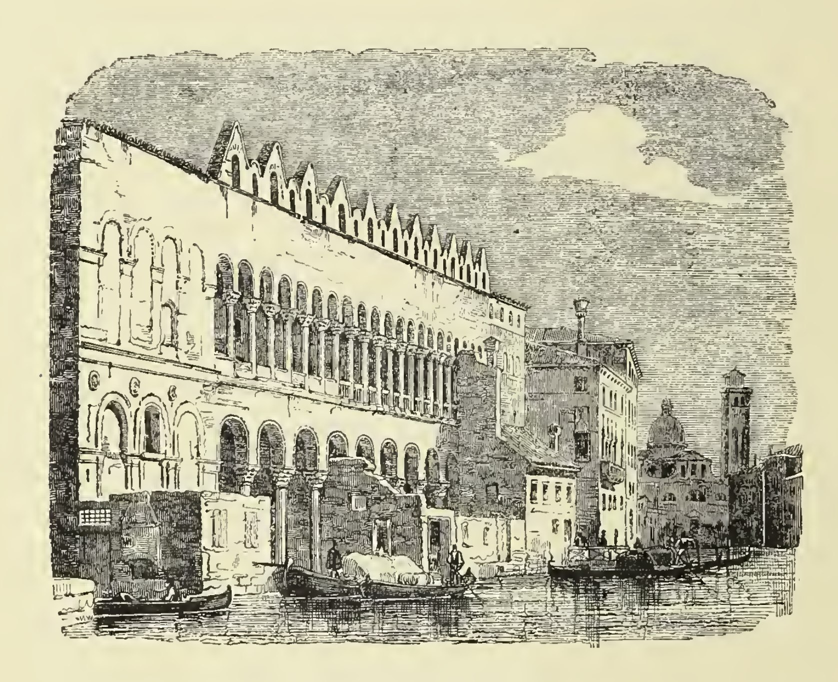
Palais près de San Moisè, xie siècle
(d'après Selvatico, *Architettura in Venezia*)

2° La Casa da Mosto. Ce palais serait, au dire de Selvatico, du ixe siècle. On remarquera ses ogives arabes et les plaques de marbre couvertes de sculptures byzantines qui ornent sa façade. On a prétendu que ces plaques byzantines avaient été apportées de Zara et d'Aquilée et encastrées dans la maçonnerie sans idée préconçue de style. La vérité est qu'on n'en sait rien. Le palais est byzantin, a des ornements byzantins, des arcades de rez-de-chaussée byzantines et, au premier étage, des ogives de style copte ou arabe, ainsi que cela était d'usage, du ixe au xiie siècle, dans beaucoup de provinces de l'empire de Byzance[1].

3° Le palais de « Fondaco dei Turchi », aujourd'hui Musée municipal (p. 158). Ce palais, du xie siècle, a servi, à partir de 1621, de caravansérail turc. Il devint ensuite entrepôt des tabacs. Il a été restauré d'une façon très heureuse en 1880. On s'est contenté, en ce qui concerne la façade, de rouvrir

[1] L'intérieur du palais est méconnaissable. Le vestibule, les salons et même la cour ont été totalement transformés et loués à de petits ménages qui ont encore morcelé la part qui leur était échue. La façade seule mérite d'être étudiée.

les fenêtres qui avaient été murées, de rajeunir et de réparer les diverses parties du bâtiment, enfin de refaire le troisième étage de deux pavillons qui avait été rasé au moyen âge. Les reproductions photographiques et les anciens dessins que nous donnons du monument montrent bien les modifications très logiques apportées par l'architecte au plan de l'édifice. Les curieux créneaux décoratifs qui couronnent la façade existaient déjà. Ils sont inspirés de l'art arabe.



FONDACO DEI TURCHI
(Selvatico, *Architettura in Venezia)*

M. Trevisanato, le savant architecte de la ville de Venise, a bien voulu nous communiquer l'ancien plan du palais avant sa restauration. La disposition des bâtiments était à peu près la même qu'aujourd'hui. La cour était ouverte à l'arrière et formait un rectangle irrégulier. Aujourd'hui elle est fermée sur toutes ses faces et entourée de bâtiments à portiques, sauf du côté de la façade. Elle forme un rectangle régulier. La maison du gardien, le corps de garde et les escaliers extérieurs ont disparu. L'escalier intérieur occupe le même emplacement, mais a été refait en pierre.

Les bâtiments ont un étage au-dessus du rez-de-chaussée, lequel, ainsi que nous l'avons dit, est garni de portiques. Les piliers, entièrement neufs, sont ornés de colonnettes aux angles. Les fenêtres du premier étage sont de forme byzantine, avec colonnettes.



Phot. C. JACOBI

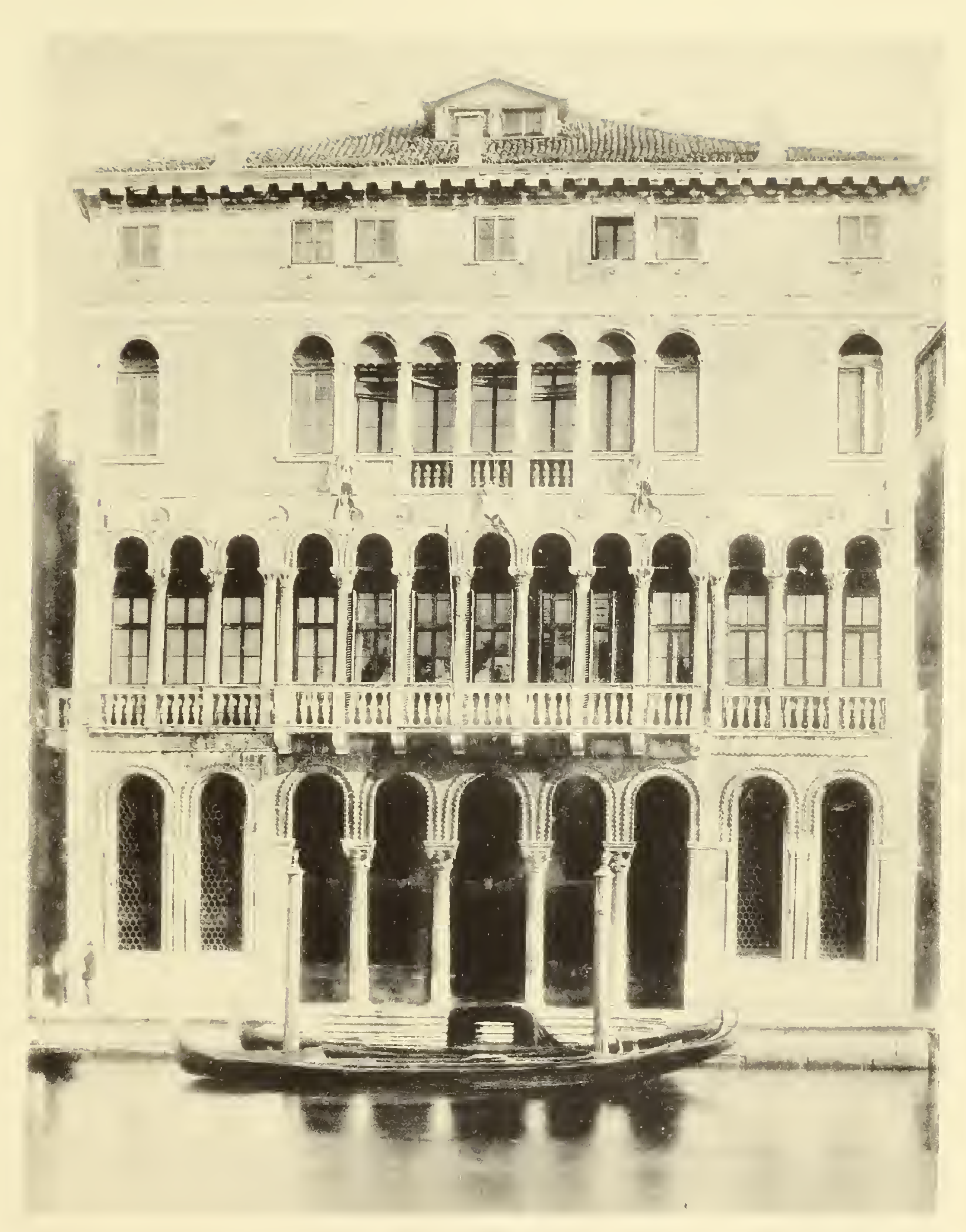
FONDACO DEI TURCHI, A VENISE, XI^e SIÈCLE

(Vue de l'édifice avant sa restauration)



Phot. NAYA

FONDACO DEI TURCHI OU PALAIS DU MUNICIPE, A VENISE
(Vue de l'édifice après sa restauration)



Phot. Naya

PALAIS LORÉDAN, A VENISE

XI^e SIÈCLE



Phot. Naya

PALAIS BEMBO, A VENISE

IXe ET XIIe SIÈCLES




Phot. Naya

PALAIS DONA OU SICHER, A VENISE

XI[e] SIÈCLE



Phot. Naya

CORTE DEL REMER, A VENISE

XIIe SIÈCLE



Phot. NAYA

PALAIS BUSINELLO, A VENISE

XI[e] OU XII[e] SIÈCLE



HAVARD : *Philosophie des styles* (Schmid, édit.)

MAISON DE CLUNY

XI^e ET XII^e SIÈCLES

Tous ces ornements n'existaient pas avant la restauration, les murs ont été, du reste, entièrement refaits.

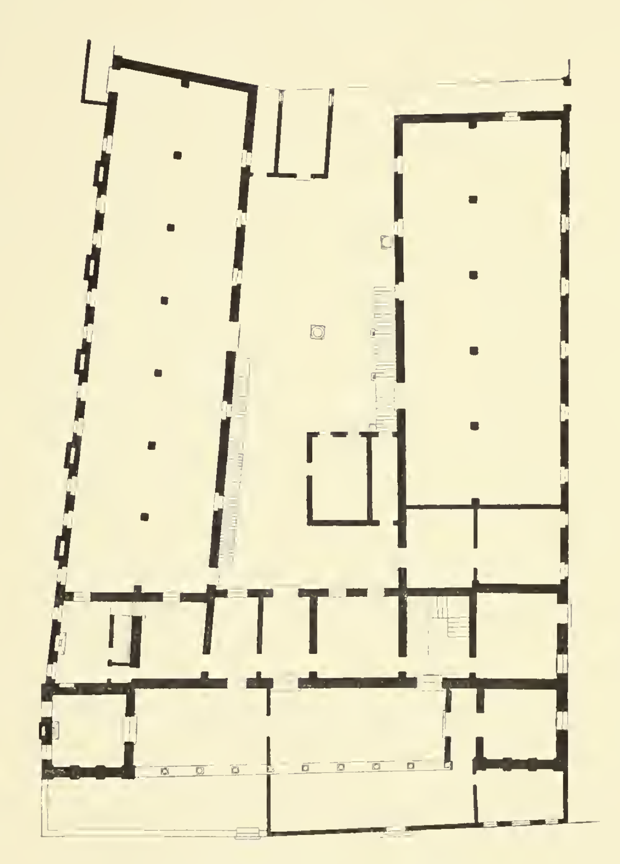
4° Le palais Lorédan, XIIe siècle (p. 158). Ce palais est aujourd'hui occupé par la municipalité.

5° Le palais Bembo (p. 158). La corniche du premier étage est signalée par Cattaneo comme étant franchement byzantine et peut-être du IXe siècle. Les fenêtres trilobées ont probablement subi une modification au XIIIe siècle.

6° Le palais Dona ou Sicher, XIe siècle (p. 158).

7° La Corte del Remer, du XIIe siècle (p. 158). Exemple intéressant d'un escalier extérieur. La rampe est moderne et d'un travail grossier. La cour donne sur le grand canal.

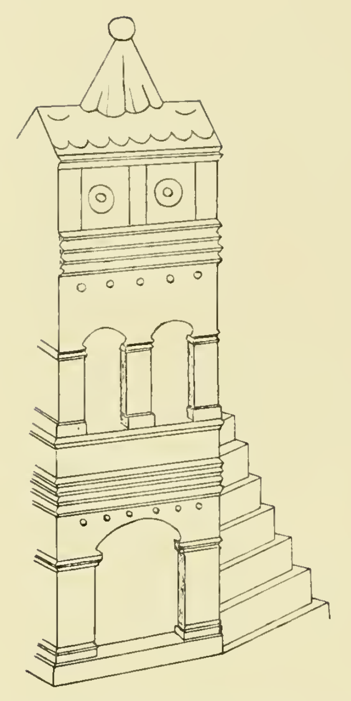
8° Le palais Businello, XIe ou XIIe siècle (p. 158).



Fondaco dei Turchi, XIe siècle
Plan de l'édifice avant sa restauration
(Communiqué par M. Trevisanato)

Tels sont les principaux palais, des XIe ou XIIe siècles, de Venise. On pourrait encore citer le palais Farsetti, mais nous n'en donnons pas la photographie pour éviter les répétitions.

Si, maintenant, le lecteur veut bien comparer les façades de ces palais avec les façades de deux maisons de Cluny des XIe ou XIIe siècles, il constatera avec nous que nos maisons romanes présentent de singulières analogies avec les maisons byzantines de Venise. On pourrait en dire autant d'un grand nombre de nos maisons des XIIIe, XIVe et même XVe siècles. Le plan des maisons romanes est, du reste, assez semblable au plan des maisons de Venise, il comprend une grande salle au rez-de-chaussée à laquelle on accède par un escalier extérieur à perron. En arrière de cette salle se trouvent la cuisine, puis une petite cour carrée entourée de communs. On monte de la salle du rez-de-chaussée à la salle du premier par un escalier en colimaçon. Les domestiques habitaient les combles ou les communs.



MAISON GALLO-ROMAINE
D'après un chapiteau du IXe siècle de l'église de Vézelay
(Viollet Le Duc : *Diction. d'arch.*)

Il est bon de remarquer qu'avant le milieu du XIe siècle, il n'existait pas de maisons en pierre en France. Il n'en reste, en tous les cas, aucun vestige. Les maisons latines, en pierre, de la domination romaine disparurent toutes pendant les invasions des barbares et furent remplacées par des maisons en bois.

Nous donnons, à titre de curiosité, une maison gallo-romaine d'après un chapiteau du IXe siècle, de l'église de Vézelay.

Ici prend fin, faute de documents, notre étude sur l'habitation byzantine de la péninsule. Certes, les églises byzantines du nord de l'Italie et de la grande Grèce, c'est-à-dire de l'Italie du Sud et de la Sicile, sont nombreuses et célèbres, mais les habitations byzantines qui seules font l'objet de cet ouvrage sont tellement rares ou tellement dépourvues de caractère architectural qu'elles ont, jusqu'ici, échappé à l'attention de l'archéologue.

## CHAPITRE III

## LE KREMLIN

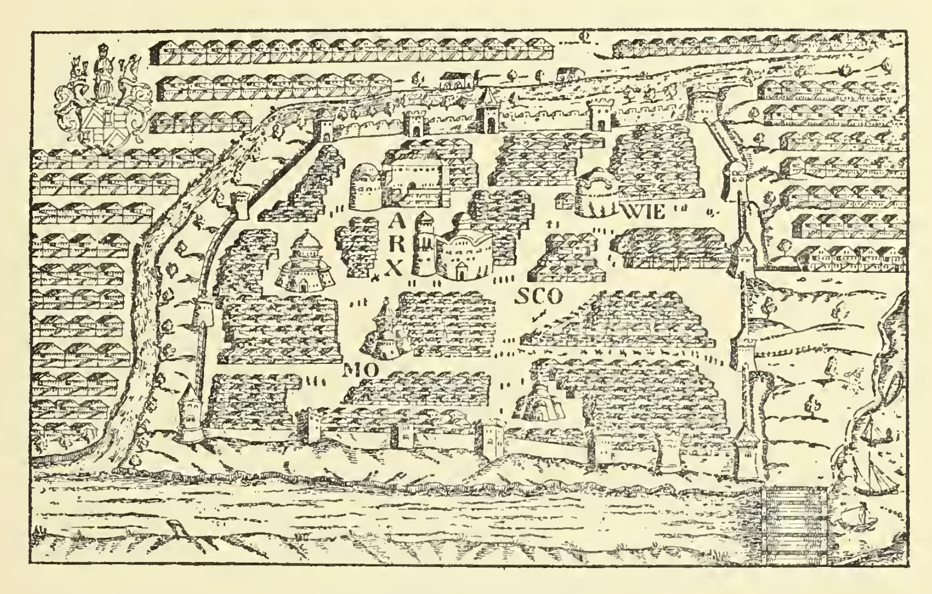
L'art russe, ainsi que nous l'avons dit au commencement de cet ouvrage, est un mélange d'art byzantin et d'art hindou avec une prédominance marquée d'art byzantin. La civilisation et la religion byzantine ont été introduites en Russie au Xe siècle et s'y sont maintenues presque intactes jusqu'au milieu du XVIIe siècle malgré l'intrusion momentanée des bandes mongoles de la Horde d'Or qui dominèrent le pays de 1235 à 1481. L'influence byzantine, toutefois, resta plutôt limitée à la religion, aux lois, aux arts, au cérémonial de la cour et aux dispositions intérieures des palais du souverain. Le peuple et les grands modifièrent peu leurs usages et continuèrent à vivre dans des maisons en bois, de style universel, et semblables aux chalets de l'Himalaya, de Scandinavie et de Suisse. Aussi l'architecture civile byzantine a-t-elle laissé peu de traces en Russie ;



Phot. Daziaro

LE KREMLIN, A MOSCOU

elle n'en eût même pas laissé du tout si, au xv^e siècle, l'un des grands princes de Russie, Ivan III (1462–1505), n'avait épousé Sophie Paléologue, fille du dernier empereur de Byzance. Cette princesse, femme de grand esprit, introduisit à la cour un peu rude de Moscou le cérémonial et les usages de Byzance, si bien que son époux, Ivan III, prit le titre de Tsar, répondant à celui de Basileus que portaient les princes dont il se considérait



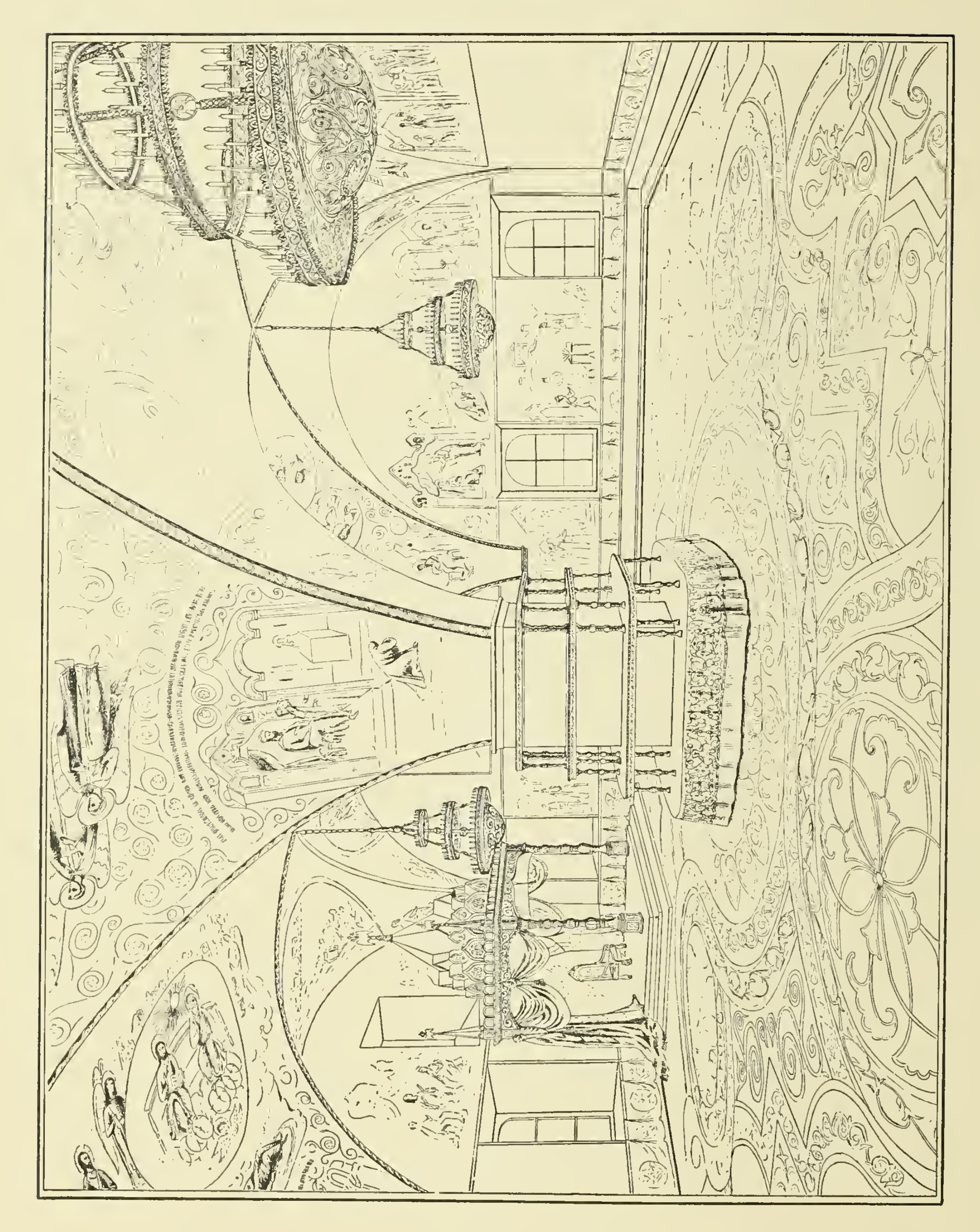

Le Kremlin, au xvi^e siècle
(D'après Fabricius)

comme l'héritier. Mais la princesse Sophie, élevée en Italie, n'appela pas seulement des artistes grecs. Ce furent des Italiens qui construisirent les remparts et les premiers palais de briques et de pierre du Kremlin. Les débris de ces constructions, plus ou moins endommagées par les incendies et les guerres, enferment les seuls intérieurs princiers, distribués et décorés dans le goût byzantin, qui nous soient connus aujourd'hui.

Le Kremlin date du xii^e siècle, mais jusqu'au règne d'Ivan, il ne fut, en réalité, qu'une ville de bois entourée de palissades.

Les palais que nous étudierons sont au nombre de trois; deux d'entre eux, le palais Anguleux et le Terem ou Belvédère, sont situés dans le Kremlin, le troisième, la maison des Romanov, est situé dans la ville même de Moscou. Ils sont d'époque différente, mais de même style à l'intérieur.

Les architectes Pietro Antonio, Marco Ruffi et Alesio, de Milan, commencèrent leurs travaux en 1484. Ils construisirent l'enceinte de pierres du Kremlin, laquelle est pour ainsi dire intacte, puis le grand palais dont il ne

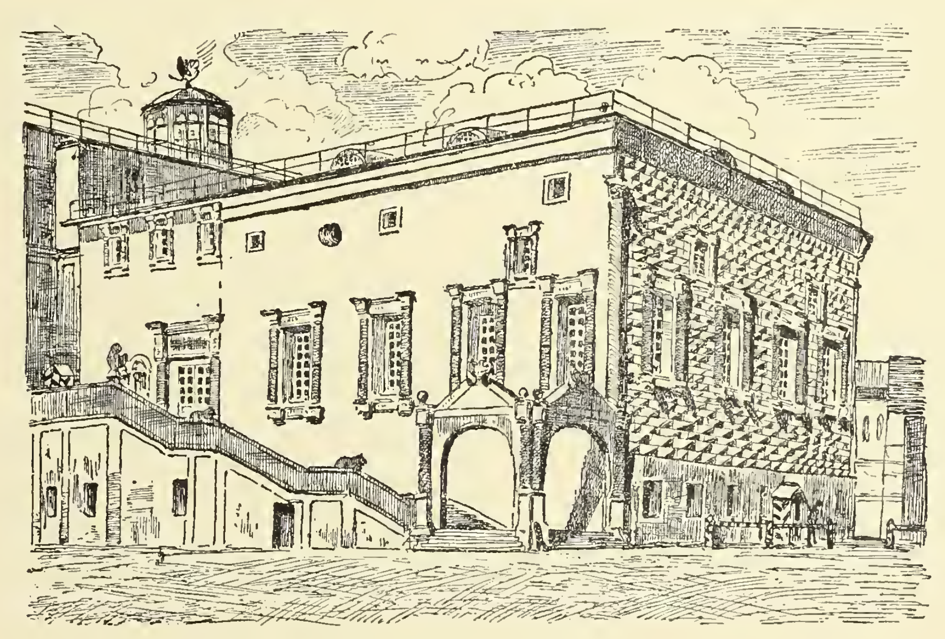


Grande salle du Palais Anguleux (Phot. Daziaro, Saint-Pétersbourg)

subsiste que la partie appelée le palais Anguleux. Le reste a été complètement remanié depuis.

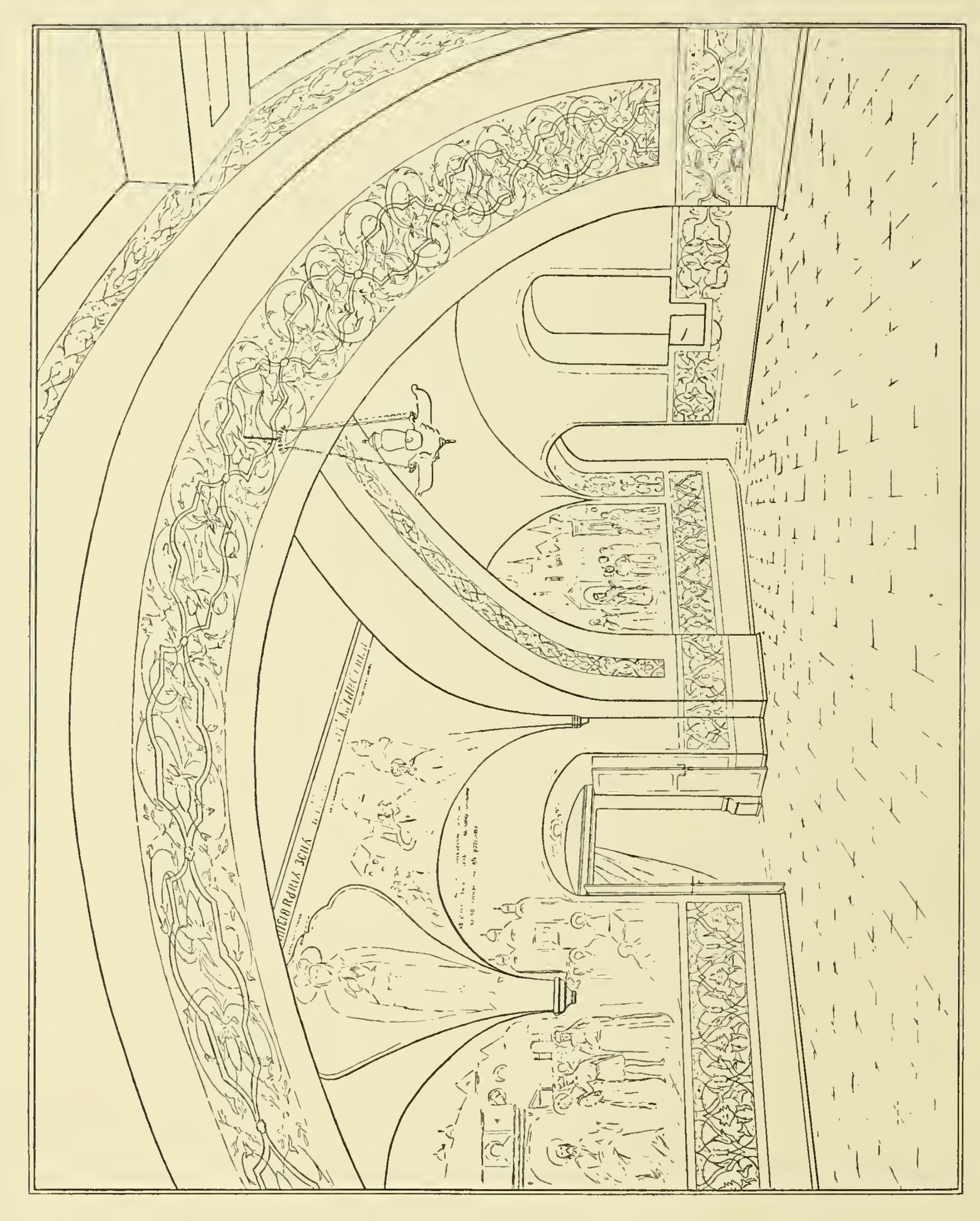
La façade du palais Anguleux (Granovitaia palata), qui doit son nom aux pierres en bossage du rez-de-chaussée, a le caractère de la Renaissance italienne, mais l'intérieur est franchement byzantin.

Ce palais comprend un rez-de-chaussée, un étage et des combles en terrasse. Le premier étage ne forme qu'une seule salle avec deux rangées



Palais Anguleux du Kremlin
(D'après Fabricius)

de fenêtres. Les murailles et les voûtes sont recouvertes de sentences et de peintures de style byzantin, représentant des scènes de l'Ancien Testament, les portraits des évangélistes, des grands ducs ou des tsars de Russie. Le pilier central est fort curieux. Des nervures en fer doré vont de ce pilier à la voûte ; il est entouré d'un dressoir où se trouve placée, les jours de grande cérémonie, la vaisselle d'argent offerte aux souverains de Russie par les monarques étrangers. Le trône occupe le coin gauche. Le sol est recouvert d'un tapis à grands ramages et non d'une mosaïque, comme on serait tenté de le croire à l'inspection du dessin que nous en donnons. A côté de la porte d'entrée, dans le haut, se trouve une fenêtre à encadrements dorés, fermée par un grillage et un rideau, d'où la tsarine et ses femmes, cachées dans une petite pièce, assistaient aux cérémonies de la cour. C'est dans la grande salle (200 mètres carrés sur 10 mètres de hau-



Salle d'or (Phot. Daziaro, Saint-Pétersbourg)

teur) que les tsars recevaient autrefois les ambassadeurs et donnaient les dîners de gala. Elle était précédée du vestibule sacré dons nous donnons un dessin. Elle a été restaurée en 1882 dans le style de l'époque.

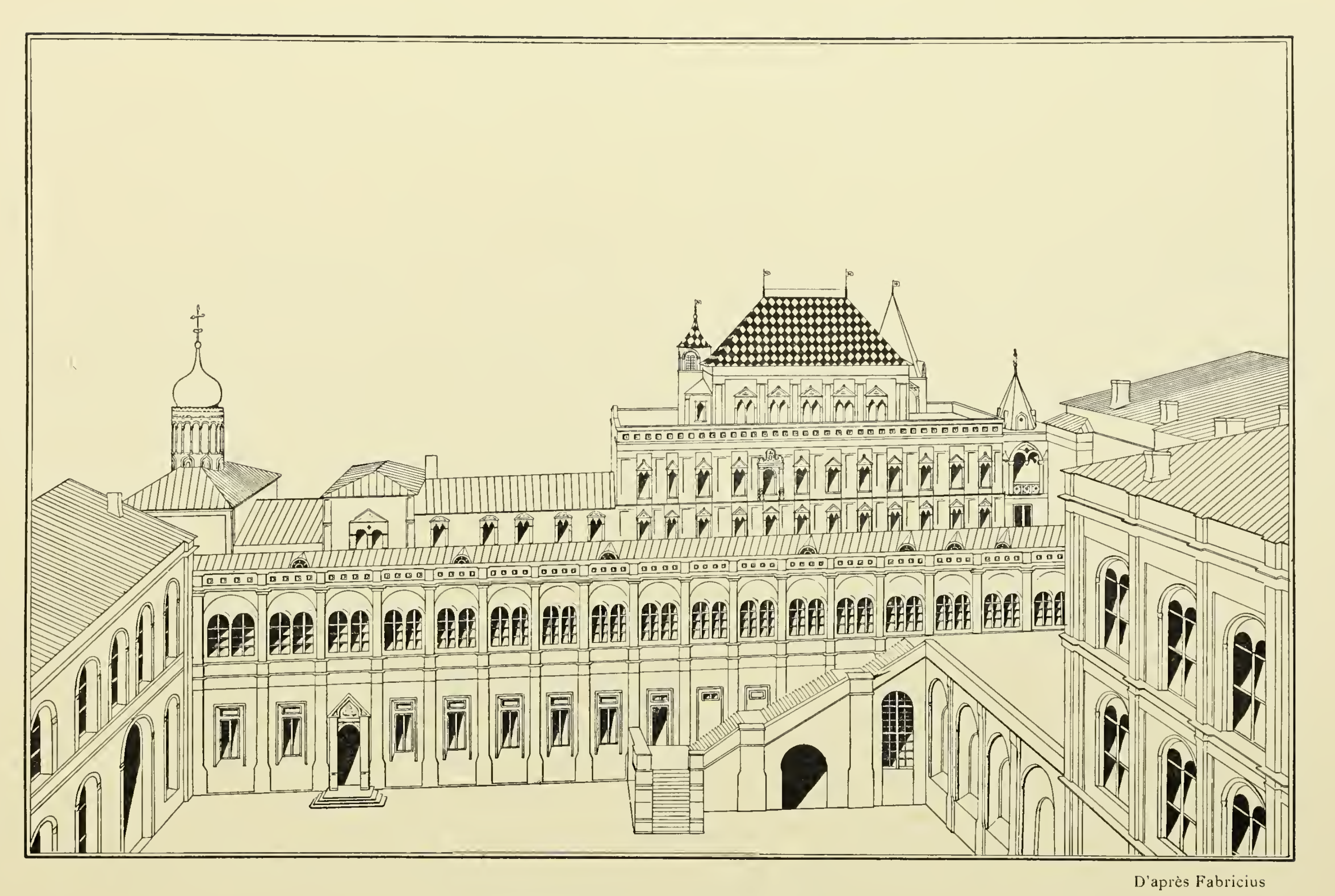
*La Salle d'or.* — Cette salle, enclavée dans un pâté d'édifices plus récents, faisait probablement partie des appartements de Sophie Paléologue. Certains auteurs l'attribuent, sans aucune preuve à l'appui, à la tsarine Irène, femme de Fédor Ivanovitch (1584). Les tsarines, d'après l'auteur d'une étude sur le Kremlin, où nous avons puisé la plupart de nos renseignements, y recevaient les visites de félicitations les jours de grande cérémonie et y donnaient audience aux patriarches et aux boyards ou boyarines de haut rang. Les voûtes sont basses et consolidées par de lourds arcs-boutants. Les peintures des voûtes et des murailles représentent, comme aux plus beaux temps du palais impérial de Byzance, les faits et gestes de l'empereur Constantin et d'Hélène, de la tsarine Dinarie, de la grande duchesse Olga, les portraits des saintes tsarines Irène, Sophie, etc..., enfin les conciles tenus contre l'empereur Théophile l'Iconoclaste. Cela rappelle le sujet des pompeuses mosaïques décrites par Constantin Porphyrogénète dans son fameux cérémonial de la cour de Byzance.

*Palais du Terem ou Belvédère.* — Ce palais fut construit en 1636 par des architectes russes par ordre du tsar Michel Féodorovitch. On utilisa à cet effet une construction n'ayant qu'un rez-de-chaussée bâtie par Alevisio, au commencement du XVI^e siècle, et on la surmonta de quatre étages en retrait les uns des autres.

Complètement abondonné sous Pierre I^er, qui transporta la capitale à Saint-Pétersbourg, le palais fut restauré, en 1796, par Paul I^er. L'affectation des différents étages est la suivante :

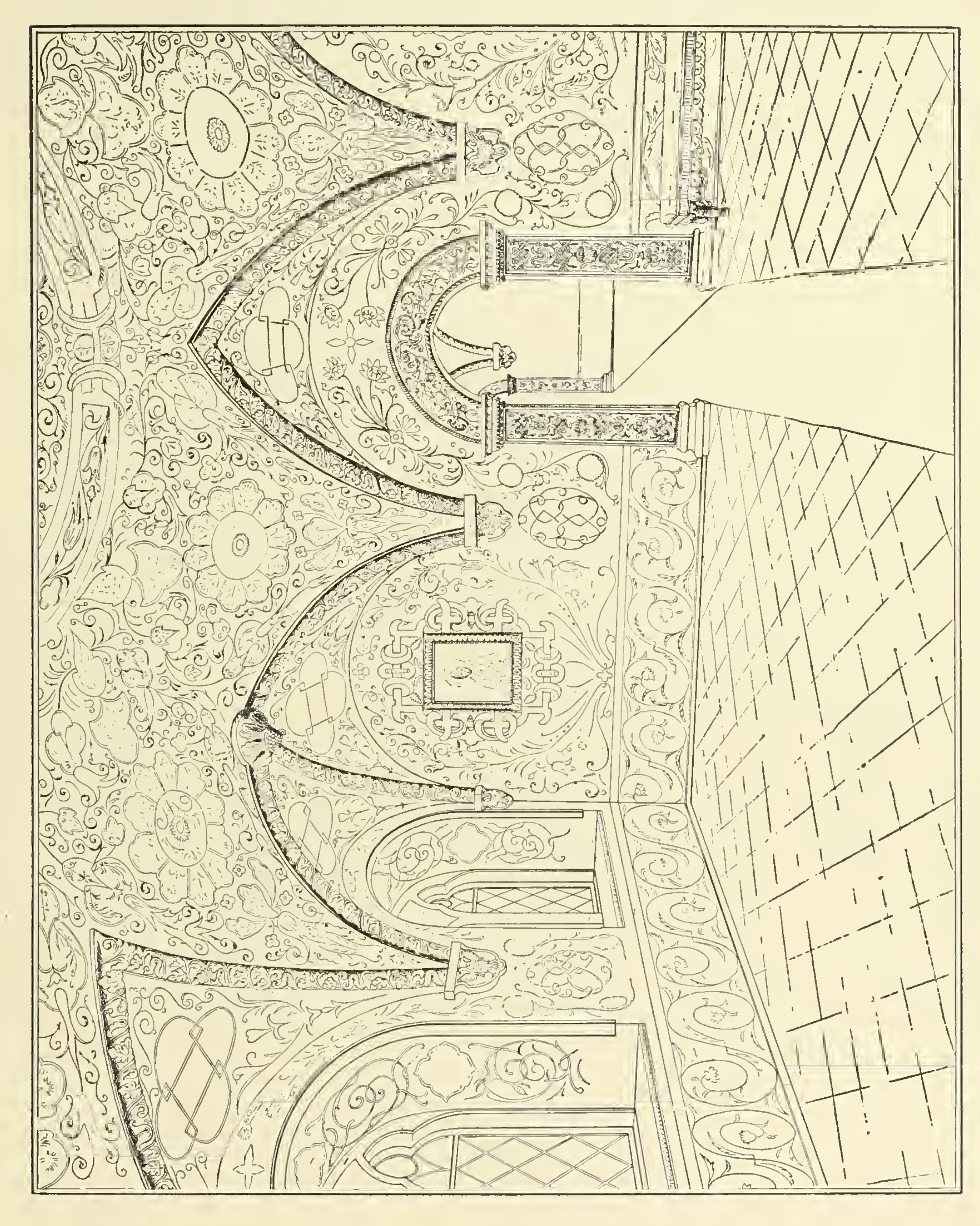
Rez-de-chaussée : logis des gens de service.
Premier étage : appartements de la suite de l'empereur.
Deuxième étage : salle de bain et chambre des enfants du tsar.
Troisième étage : appartements du tsar.
Quatrième étage : salle du conseil et belvédère.

L'appartement du tsar, le seul vraiment intéressant, comprend un vestibule, une salle à manger, un cabinet de travail, deux chambres à coucher et un oratoire. Au-dessus se trouve la salle du conseil où l'on parvient par deux escaliers dont l'un est en colimaçon. Les murs et les voûtes de toutes ces salles, ainsi que l'on peut en juger par les croquis que nous en donnons, sont couverts de peintures décoratives souvent

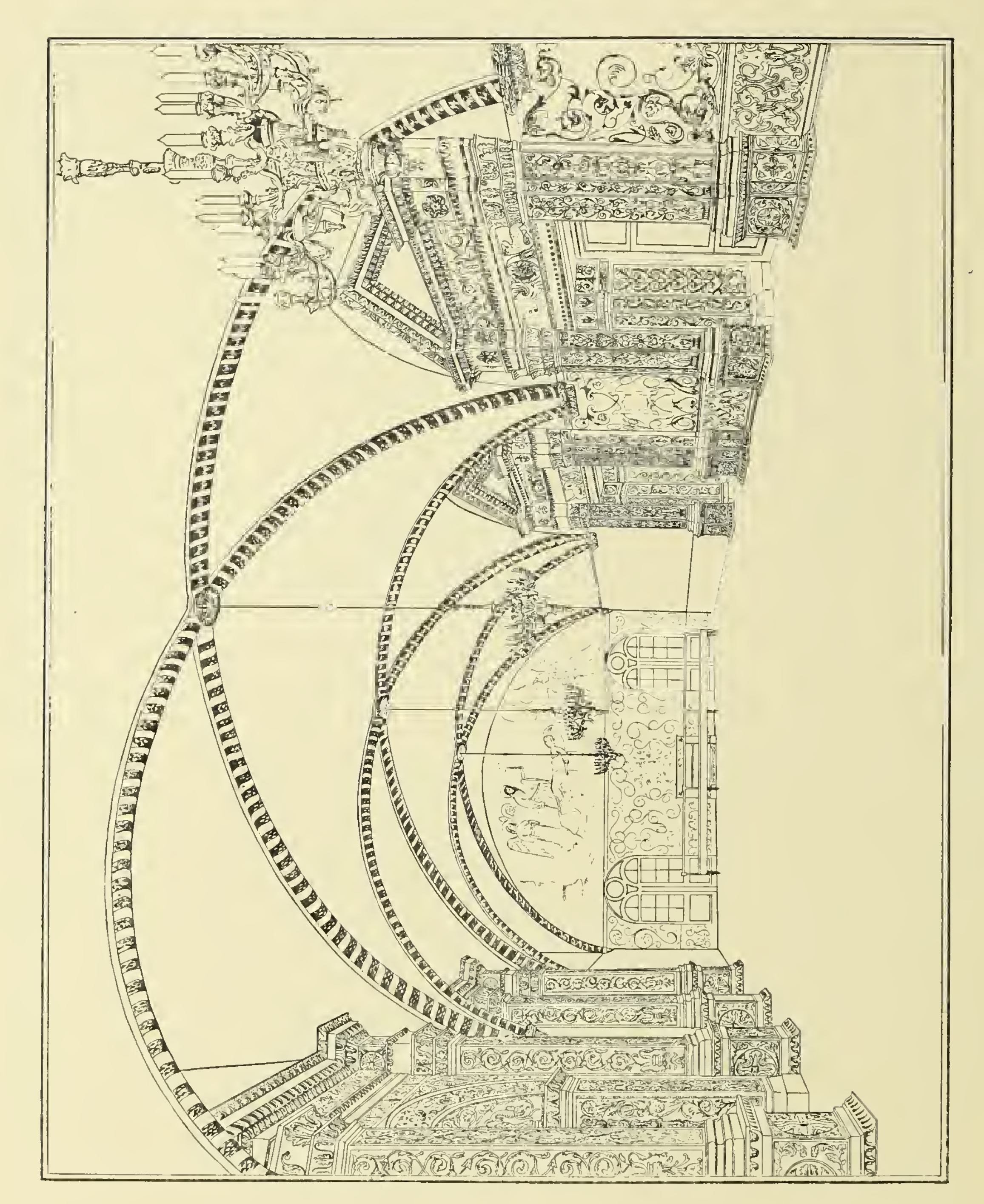


D'après Fabricius

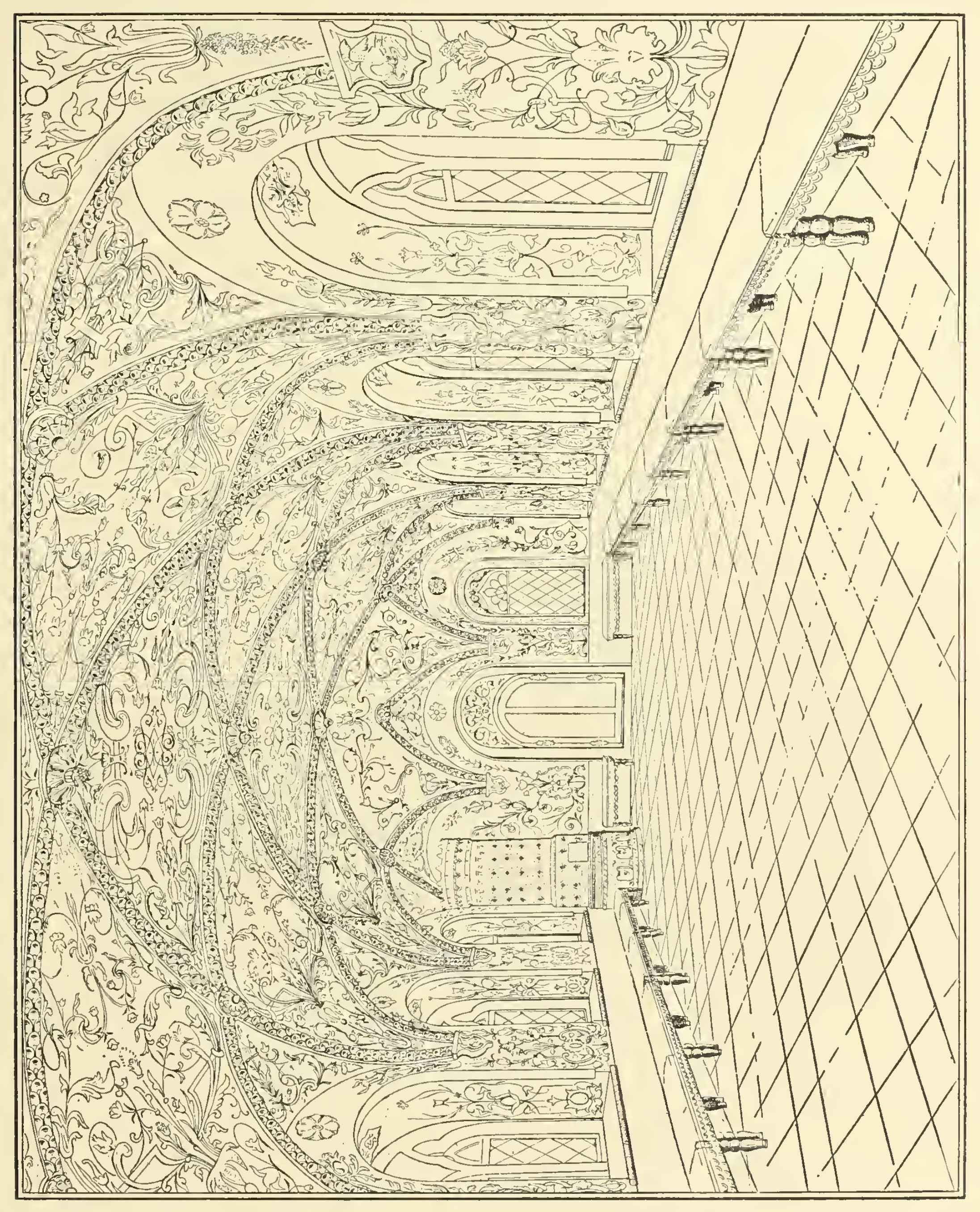
Palais du Térem. — Le Kremlin de Moscou



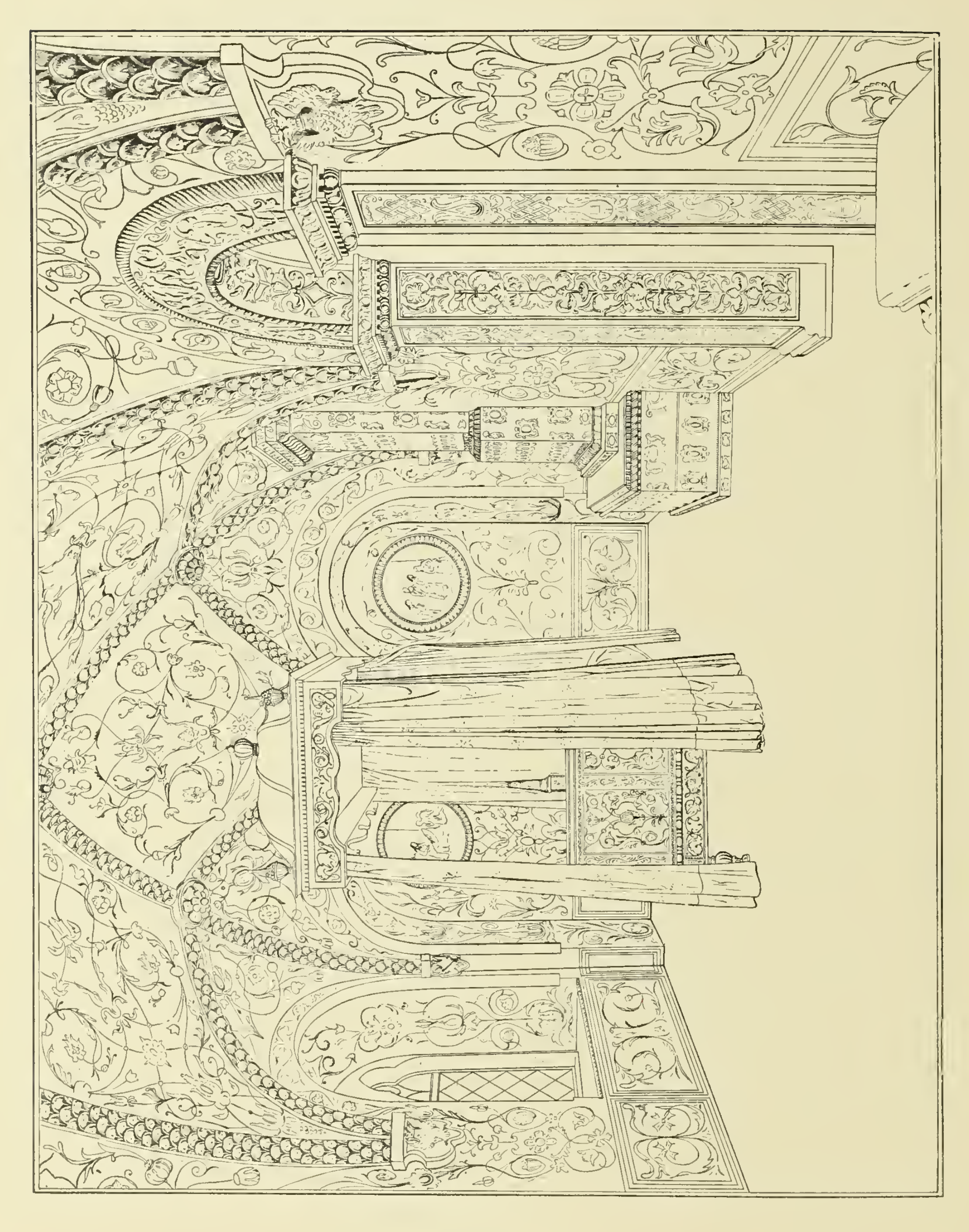
Palais du Térem, Cabinet de travail (Phot. Daziaro, Saint-Pétersbourg)



Palais du Térem, Vestibule (Phot. Daziaro, Saint-Pétersbourg)



Palais du Terem, Salle du Conseil (Phot. Daziaro, Saint-Pétersbourg)



Palais du Terem, Chambre à coucher (Phot. Daziaro, Saint-Pétersbourg)



Phot. DAZIARO

PALAIS DES ROMANOV, A MOSCOU

XVI$^{e}$ SIÈCLE



Phot. Daziaro

PALAIS DES ROMANOV, A MOSCOU

SALLE DE RÉCEPTION



Phot. Daziaro

PALAIS DES ROMANOV, A MOSCOU

CHAMBRE DES ENFANTS

entremêlées de motifs religieux. On remarque dans le cabinet de travail, sur les voûtes, l'image de Dieu le Père entouré de saints; ailleurs, ce sont des anges symboliques, etc... Les peintures de ce cabinet sont sur fond d'or.

Le mobilier, copié sur le mobilier de l'époque, est malheureusement de style Louis XIII.

Ici, comme dans le palais impérial de Byzance, toutes les pièces pourraient être transformées indifféremment en oratoire, grâce au caractère religieux des peintures murales. L'histoire, du reste, nous apprend que les destinations de ces pièces n'étaient pas absolument fixes et que certaines d'entre elles, suivant l'époque de l'année, étaient consacrées momentanément aux cérémonies religieuses accomplies par l'empereur.

*Maison des Romanov.* — Cette maison est le spécimen exact des maisons des boyards russes au xvi^e^ siècle. Elle a vu naître Michel Féodorovitch Romanov qui, une fois tsar, en fit présent au couvent de Znamovski. Elle a été restaurée sous Alexandre II (1855-1881). L'extérieur est du style de la Renaissance italienne, ainsi que le palais Anguleux. L'intérieur est byzantin.

Au rez-de-chaussée sont les caves et l'office. Au premier étage les cuisines et les chambres. Au deuxième étage, les chambres des boyards, la salle de réception et l'oratoire. Au troisième étage est le Terem ou habitation des femmes et des enfants. Le mot « Terem » est un mot d'origine tartare qui veut dire chambre haute, belvédère, et qui désigne aussi le harem tartare. Comme toujours, le mobilier rappelle le style Louis XIII. Quant à l'escalier, il est extérieur, ainsi que le veut la tradition byzantine. La même observation peut être faite pour toutes les maisons du plan d'ensemble du Kremlin du xvi^e^ siècle.

En principe, dans les palais, qu'ils soient byzantins ou qu'ils soient russes, les escaliers qui conduisent au premier étage sont volontiers en colimaçon. La même particularité se rencontre, du reste, au moyen âge, dans presque tous les châteaux ou palais de l'Europe.

La description que nous avons faite du palais de Constantinople et les reproductions que nous donnons de certaines photographies de Sainte-Sophie, de Ravenne et des principales pièces du Kremlin, permettront au lecteur de reconstituer dans des conditions acceptables un appartement du palais impérial de Byzance.

---

CINQUIÈME PARTIE

# LA DÉCORATION ET LE MOBILIER

# LA DÉCORATION ET LE MOBILIER

**I. La décoration polychrome. — II. Les portes. — III. Le mobilier.**

## LA DÉCORATION ET LE MOBILIER

Au cours de cet exposé, nous avons arrêté l'attention du lecteur sur la décoration et le mobilier, à mesure que les textes ou les monuments nous les montraient. Nous voudrions maintenant réunir et compléter ces données éparses pour nous faire une idée d'ensemble.

## CHAPITRE I

## LA DÉCORATION POLYCHROME

Nous avons vu que des sujets religieux, des motifs profanes et surtout toute une peinture d'histoire décoraient les palais de Constantinople et décorent encore les palais russes. Ces images, figurées en mosaïque dans les palais byzantins, se mêlaient à de riches appliques ou incrustations de marbre, de matières précieuses ou de métaux. Voici comment M. Millet, dans l'*Histoire de l'art depuis les temps chrétiens,* marque l'origine de ces pratiques :

« La décoration polychrome par appliques, depuis longtemps familière « à l'art oriental, fut introduite par Alexandre et ses lieutenants dans les « usages helléniques. Dans la construction des palais et des maisons, ils « substituèrent la brique à la pierre et empruntèrent à la Perse les revête- « ments métalliques, la tapisserie et la mosaïque qui l'imitait. Les Ptolé- « mées utilisèrent, en outre, les ressources propres de l'Égypte : l'ivoire, « le verre et les marbres précieux. C'est pour rehausser l'éclat de ces « incrustations, suivant la pénétrante théorie de M. Schreiber, que les

« Alexandrins auraient imaginé le bas-relief pittoresque. Au premier siècle « avant notre ère, cette décoration brillante fut imitée en trompe-l'œil à « Pompeï et introduite à Rome. Le palais du Palatin et, au IVe siècle, la « basilique de Junius Bassus en ont conservé des vestiges. Au VIe siècle, « l'abside de Parenzo a emprunté une partie de ses inscrustations, en nacre, « albâtre et pâte d'émail, à un édifice antique.

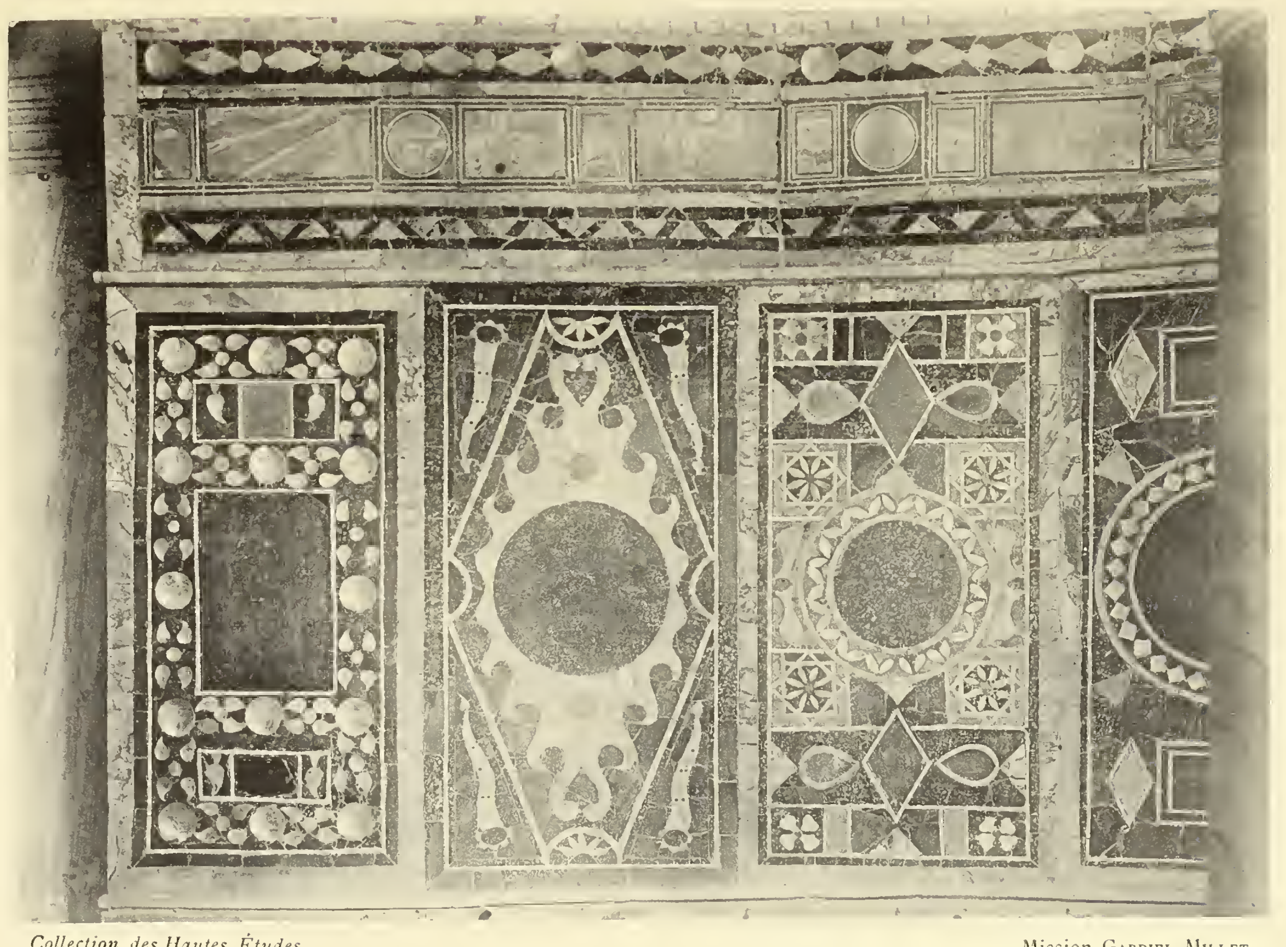
« Les Byzantins héritèrent de ces goûts fastueux qui fournissaient aux « Pères du IVe et du Ve siècle, Astérius d'Amasie, Chrysostome, Cyrille « d'Alexandrie, Théodoret, la matière d'éloquents réquisitoires contre le « luxe de ces demeures décorées de peintures éclatantes, de mosaïque de « marbre et d'or. Les descriptions des palais et des maisons de Constanti- « nople, par Constantin Porphyrogénète et Codin, confirment leurs asser- « tions. C'est ainsi que la maison de Lausos, si riche en chefs-d'œuvre « antiques, avait ses murs couverts de marbres et de petites colonnes. La « mosaïque éclatait partout dans les palais impériaux. L'usage de cette « décoration remontait au début même du IVe siècle. Des fragments de « mosaïque ont été retrouvés dans la rotonde de Spalato.

« On a vu plus haut que la basilique chrétienne dérive probablement de « la maison antique. Les maisons étaient souvent affectées au culte et l'on se « contentait d'y remplacer les images trop païennes, telles que les aventures « d'Aphrodite. Même cette épuration n'était pas toujours nécessaire, car « souvent dans la décoration des maisons prenaient place, soit la croix « (Constantin en fit attacher une au plafond doré de son palais), soit des « portraits de saints, tels que Mélétios, les Anargyres, soit même des scènes « comme la Passion. On conçoit donc que les décorateurs des basiliques « aient pris modèle sur les palais et les maisons. A Rome, Sainte-Cons- « tance et la Casa Celimontana procèdent des mêmes méthodes. »

Une miniature de Skylitzès nous montre ces appliques de marbres aux veines symétriques dans une maison privée, celle où la mère de l'impératrice Théodora faisait, en secret, baiser les icones à ses petites-filles, malgré les édits rigoureux de Théophile (p. 56). On les voit aussi en un coin de l'appartement privé de l'impératrice. Elle s'y livrait à ces effusions illicites, lorsque le bouffon Dendéris la surprit et la dénonça (p. 120). Mais l'adroite dévote fit croire à son mari qu'elle s'ajustait devant son miroir.

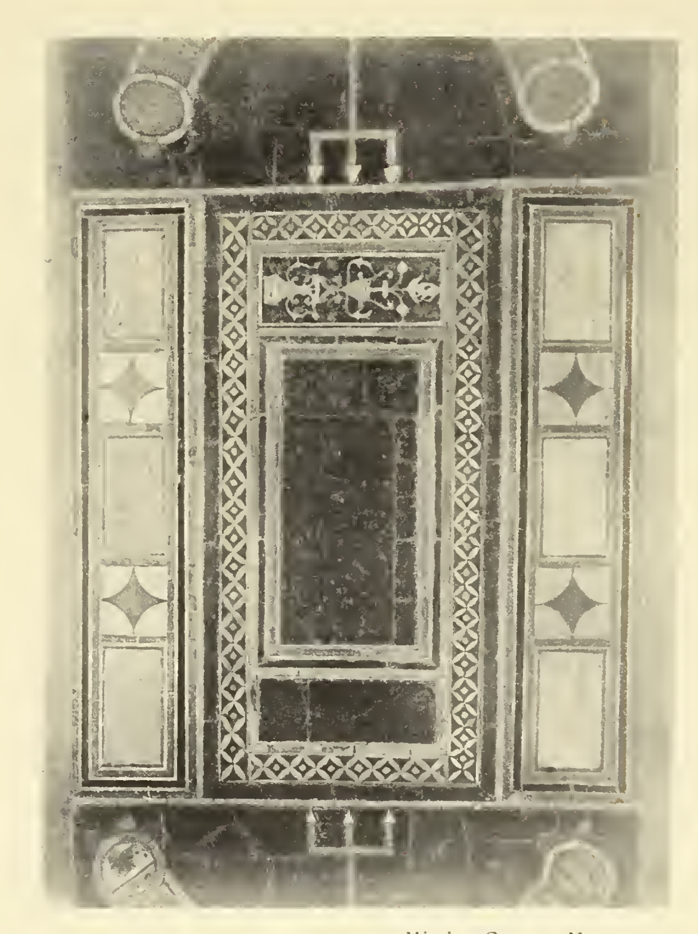
Les scènes de chasse et d'hippodrome familières aux décorateurs des vieilles églises, et remises en honneur par les empereurs iconoclastes, décoraient tout naturellement les palais. Voici, en effet, ce que nous raconte Nicolas Choniate :

« Andronic Comnène (1183-1185) construisit, près de l'église des Qua-



*Collection des Hautes Études* — Mission Gabriel Millet

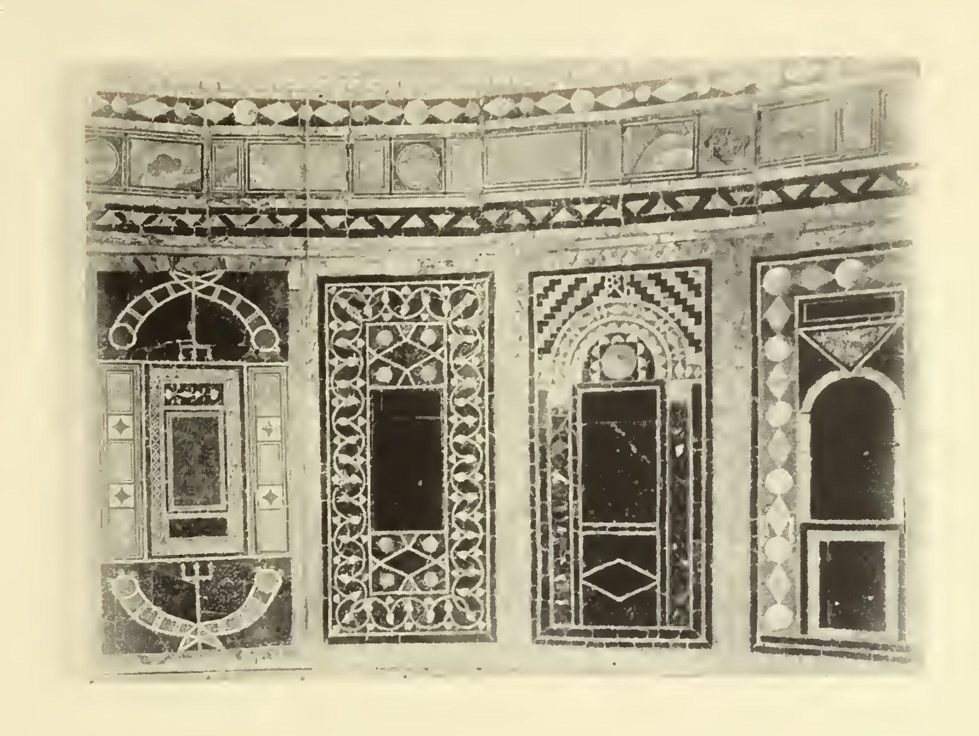
INCRUSTATIONS ET PLACAGES ROMAINS ET BYZANTINS
(Cathédrale de Parenzo)

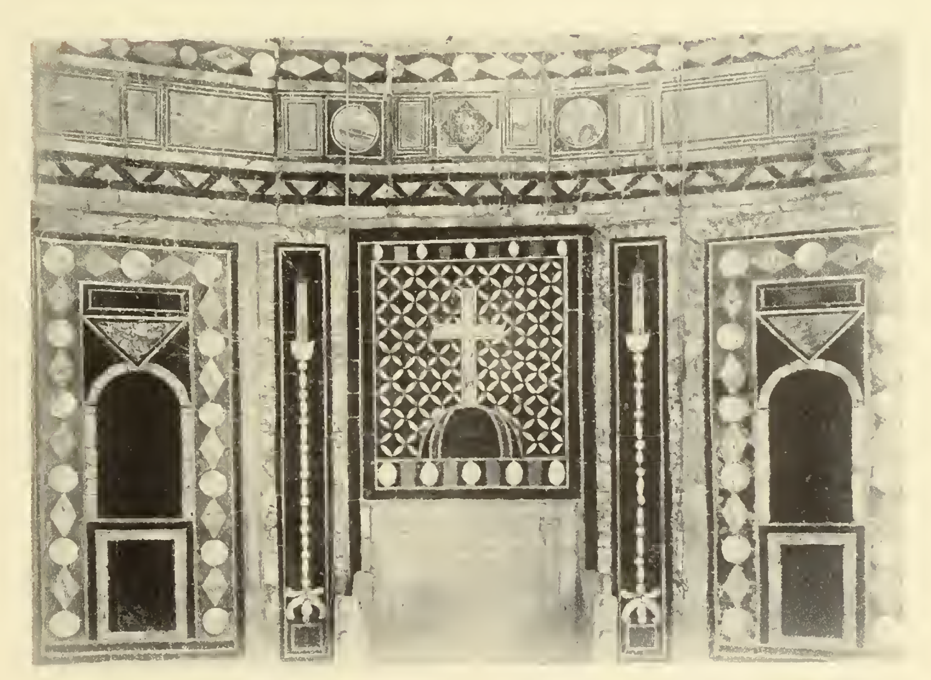


*Collection des Hautes Études*

Mission Gabriel Millet

INCRUSTATIONS ET PLACAGES ROMAINS ET BYZANTINS
(Cathédrale de Parenzo)





*Collection des Hautes Études* Mission Gabriel Millet

INCRUSTATIONS ET PLACAGES ROMAINS ET BYZANTINS
(Cathédrale de Parenzo)



Phot. Sebah et Joaillier

NARTHEX DE SAINTE-SOPHIE, A CONSTANTINOPLE
(Pouvant donner une idée d'un vestibule de palais avec placages de marbre et mosaïque)



Phot. Sebah et Joaillier

SAINTE-SOPHIE, A CONSTANTINOPLE
(Exemple de galerie avec revêtement de marbre et mosaïque)

« rante-Martyrs, des appartements luxueux où il se tenait lorsqu'il venait « au sanctuaire. Comme ses récentes actions ne lui fournissaient pas une « matière suffisante pour décorer le palais par la peinture ou la mosaïque, « il tourna ses yeux vers ses œuvres antérieures et fit peindre des courses « de chevaux, des scènes de chasse, les cris des animaux, les aboiements « des chiens, les cerfs atteints par les flèches, les lièvres pris, le sanglier « frappé du javelot, le jounibros poursuivi par la lance (animal plus « grand que l'ours et la panthère et qui naît chez les Tauroscythes), la vie « au milieu des champs et sous la tente, et les repas des chasseurs, lui- « même Andronic partageant et faisant cuire la chair des cerfs et des san- « gliers, enfin tout ce qui indique la vie d'un homme qui quitte son pays « pour vivre avec son arc, son bouclier et ses chevaux[1]. »

Ce texte nous indique qu'à la fin du XII[e] siècle la tradition de la peinture était encore vivante à Byzance et met un trait d'union entre les travaux des empereurs Justinien et Basile I[er] et ceux des tzars[2].

Nous avons rencontré aussi cette décoration polychrome sur la façade des édifices. Sur ce point, voici comment s'exprime M. Millet :

« Tekfour Seraï nous offre un exemple très intéressant de la polychro- « mie extérieure des édifices. C'est là une innovation byzantine dont le « premier exemple serait, d'après les très ingénieuses inductions de « M. Strzygowski, les propylées de la porte d'or, construits vers 447, où « les incrustations, les colonnes, les piliers et les corniches encadraient « des bas-reliefs hellénistiques. Les restes qu'on attribue au palais de « Théodoric, à Ravenne, montrent encore les trous où se scellaient les « appliques; cet usage fut, d'ailleurs, emprunté à la Syrie. Choricius « vante la polychromie des rues de Gaza et la carte de Medaba fait briller « l'or au fronton des édifices. On sait que la mosaïque décorait la façade « des églises à Rome et même des absides à Parenzo. L'usage venait « d'Orient, car les Perses se reconnurent sur le fronton de Bethléem, et s'y « est maintenu comme en témoigne l'abside de la Chrysocephalos, à Trébi- « zonde.

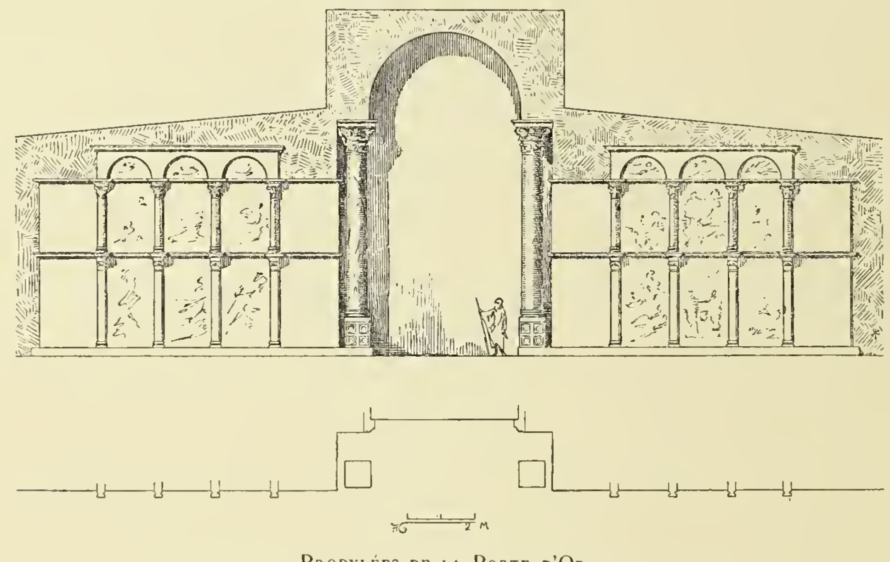
[1] *De Andronico Comneno*, II, 6 (Bonn, p. 433).

[2] La récente exploration du docteur Aloïs Musil à l'est de Moab a mis également en lumiére des monuments de l'époque sassanide de premier intérêt ; le château d'Amra offre, dans ses coupoles et dans ses voûtes, des peintures fort curieuses avec des plantes, des animaux, des sujets de genre et surtout des scénes de chasse analogues à celles qui décoraient, à la même époque, dans les régions grecques, les églises et, sans doute à plus forte raison, les maisons et les palais. Les travaux du docteur Musil sont en cours de publication, mais il y aura intérêt plus tard à rattacher l'étude de l'habitation byzantine à celle de l'habitation orientale, des palais sassanides et des palais arabes anciens.

« La polychromie extérieure était exigée par la construction en brique, « la plus ordinaire pendant la première période, mais, plus tard, l'usage « des parements composés de moellons et de briques la fit écarter ou tout au « moins singulièrement restreindre. Ce fut alors la brique qui rompit la « monotonie du parement; les absides de Saint-Luc et de Saint-Nicodème « en fournissent, pour le XI^e siècle, d'excellents exemples. Au XIII^e siècle, aux « Saints-Apôtres de Salonique, sur la maison seigneuriale de Melnick, ce « système atteint un développement remarquable. Dès le milieu du XII^e, « les églises de Nauplie montrent des éléments nouveaux : la brique taillée « sur tranche, la faïence, la pierre sculptée, qui feront fortune au temps « des Paléologues. Toutefois, au XV^e siècle, à Mistra, la polychromie primi- « tive réapparaît avec des revêtements de stuc peint. »

Nous donnons la restauration, par M. Strzygowski, des propylées de la Porte d'Or à qui M. Millet fait allusion et qui rappellent de près, même par le plan, la Porte d'Or du palais de Dioclétien.

Cette restauration est basée sur des documents assez sérieux et sur l'inspection des fondations et des ruines. Les propylées se composaient d'une grande arcade centrale et de deux portiques à étages à droite et à gauche, se détachant légèrement du mur et garnis de bas-reliefs. Une cour



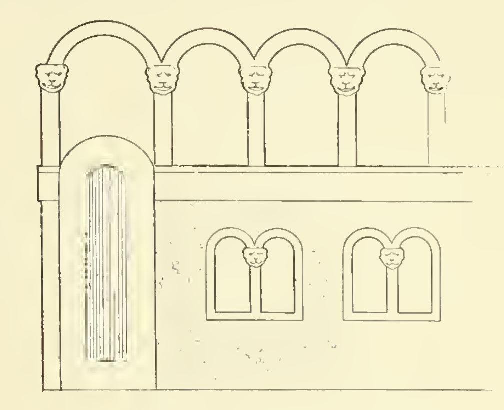
Propylées de la Porte d'Or
(D'après Strzygowski, *Iahrbuch des K. d. Arch. Instituts*)

fermée séparait cette première porte de la porte dorée proprement dite, qui se trouve aujourd'hui encastrée dans le rempart.

Le manuscrit de Skylitzès nous donne de cet édifice, pour figurer l'en-

trée triomphale de Nicéphore Phocas, une vue plus fantaisiste, mais fort curieuse.

Les maisons représentées dans les miniatures des manuscrits sont toutes multicolores; les tons les plus répandus sont : le jaune, le bleu et le gris bleuté.



Entrée de Nicéphore Phocas par la Porte d'Or (Manuscrit de Skylitzès)

Les coupoles sont dorées ou de couleur verte ou rouge. Des tons plus vigoureux soulignent les corniches. Or, de nos jours encore, les coupoles russes sont dorées ou vertes et beaucoup de maisons sont jaunes, rose pâle, vert pâle. Enfin, aux Indes, qui ont eu, par l'art persan, une si certaine action sur l'art décoratif byzantin, tous les palais sont peints lorsqu'ils sont construits en briques.

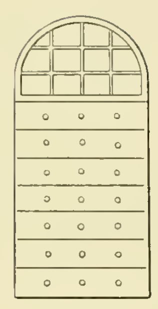
Au XIII[e] siècle, lorsque les Persans commencèrent à couronner de faïences leurs façades, les Byzantins suivirent l'exemple.

## CHAPITRE II

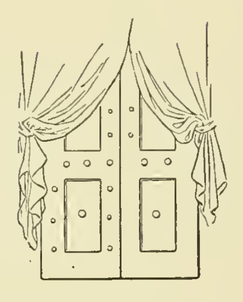
## LES PORTES

Nous avons bien souvent rencontré dans la description des palais la mention de portes luxueuses. En général, nous pensons qu'il ne faut pas prendre trop à la lettre les expressions de porte d'argent, de bronze, d'ivoire, etc..., que les auteurs byzantins emploient à tout propos et de manière abusive. Il existait certainement des portes en bronze pleines, mais beaucoup d'entre elles étaient surtout couvertes de plaques de métal. Les dessins des manuscrits en fournissent de nombreux exemples. Enfin les panneaux des portes en ivoire du palais sacré devaient ressembler soit aux panneaux des portes arabes couvertes de dessins géométriques et incrustées dont on voit de nombreux exemples dans les miniatures du manuscrit de Skylitzès, soit aux plaques d'ivoire ciselé du célèbre fauteuil de saint Maximien, à Ravenne (p. 183).

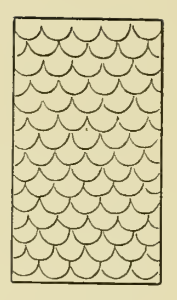
Bayet, dans son *Art byzantin,* donne un très intéressant historique des principales portes de bronze du style byzantin. Nous avons emprunté à



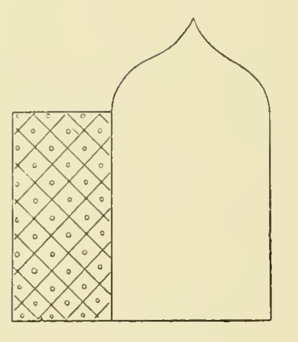
Ménologe
du Vatican
(Manuscrit, xi^e siècle)

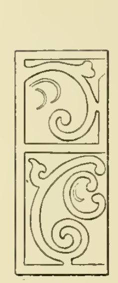


Sarcophage, iv^e siècle
à Saint-Jean-de-Latran

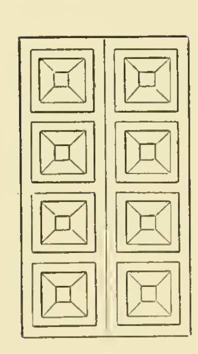


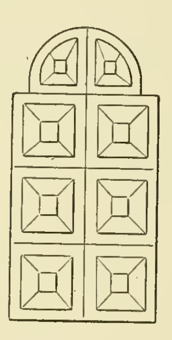
Ménologe
du Vatican
(Manuscrit, xi^e siècle)

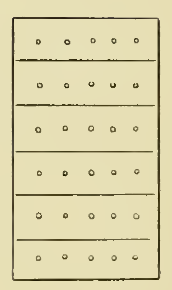




Manuscrit de Skylitzès

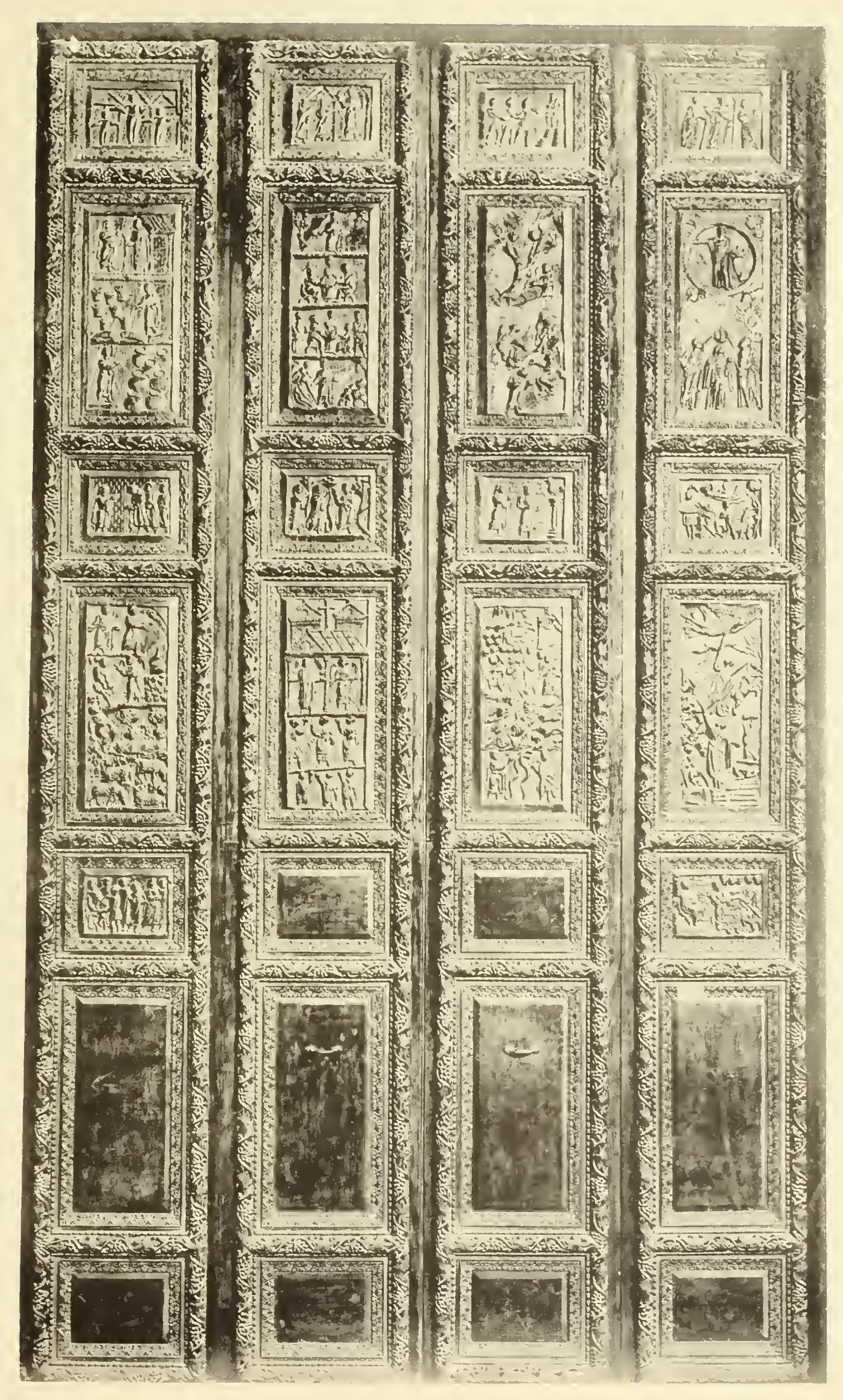






Évangile (n° 74) xii^e siècle (Bibliothèque nationale)

PORTES

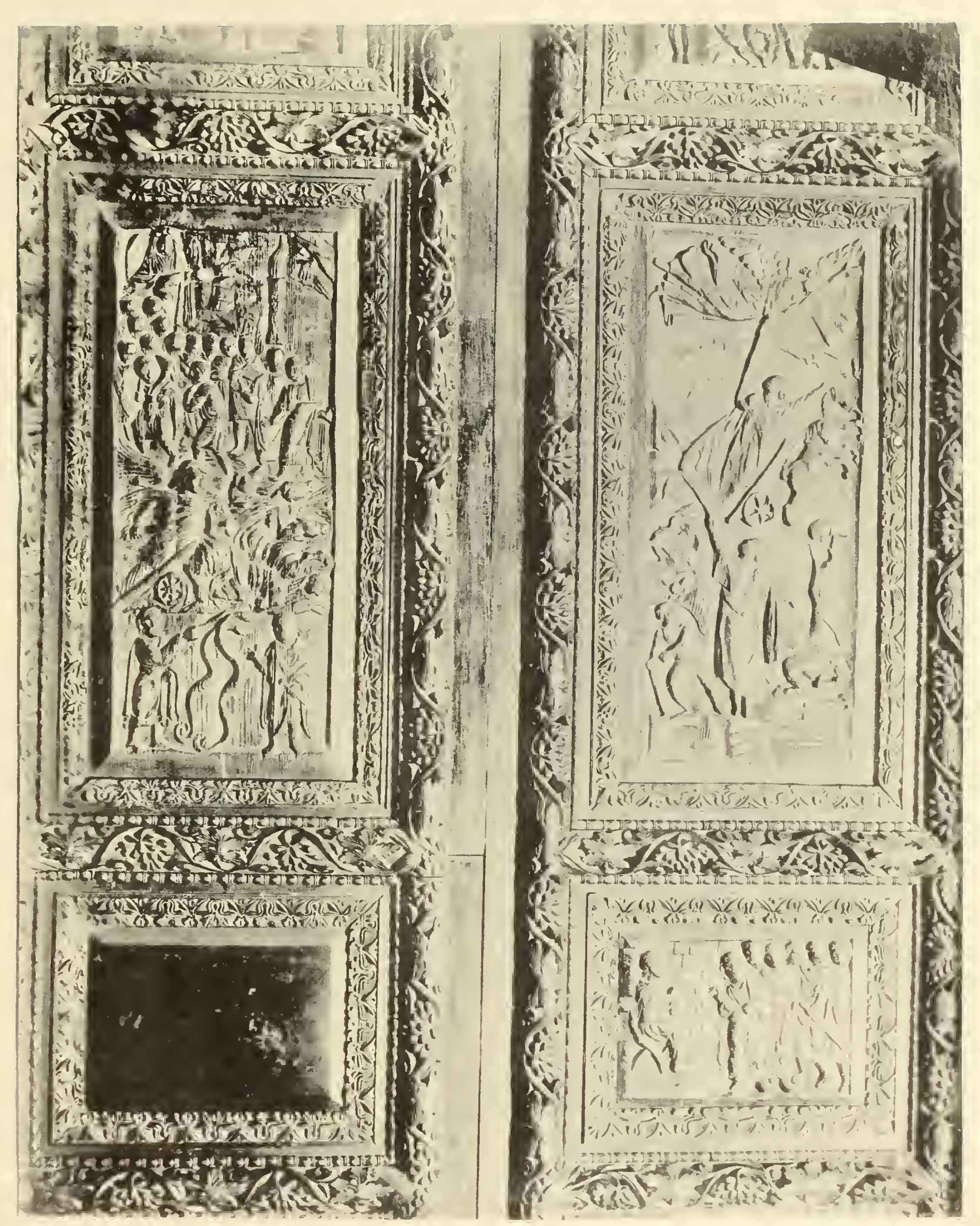


Phot. Alinari

PORTE EN BOIS

DE L'ÉGLISE SAINTE-SABINE, A ROME — V$^{e}$ SIÈCLE

(Travail latin)

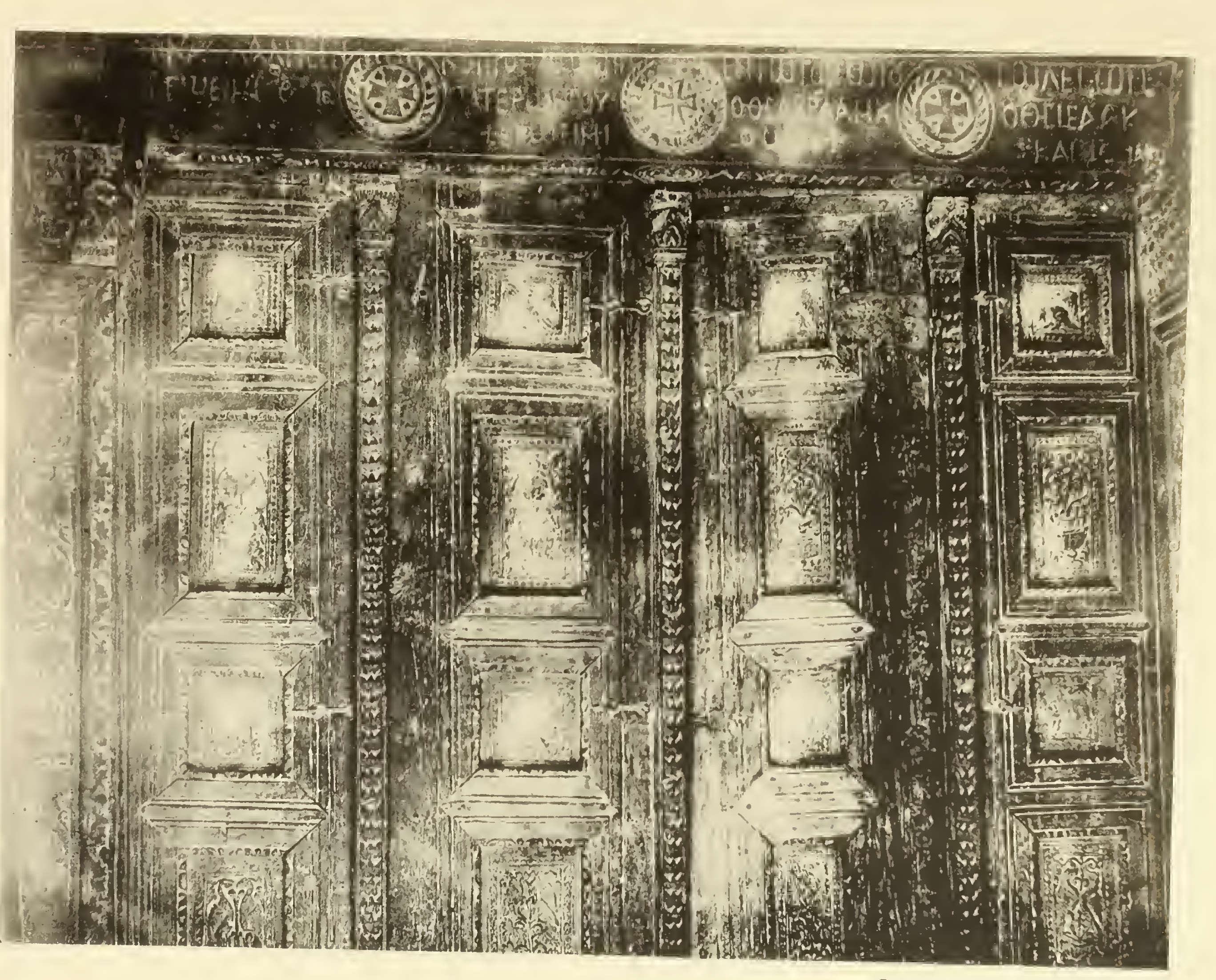


Phot. ALINARI

PORTE EN BOIS

DE L'ÉGLISE SAINTE-SABINE, A ROME — Ve SIÈCLE

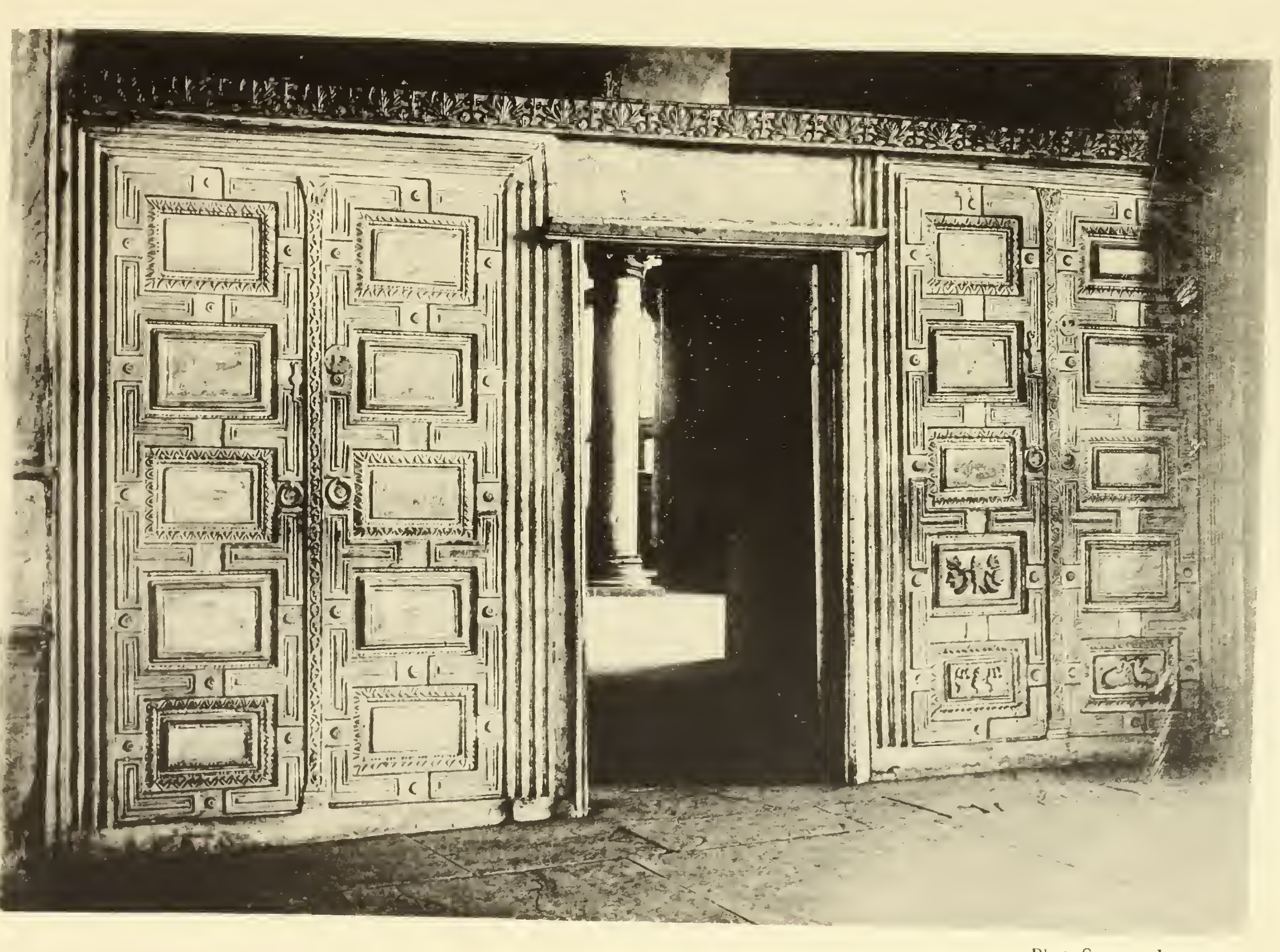
(Panneau)



Communiqué par M. Koudakoff

PORTE EN BOIS

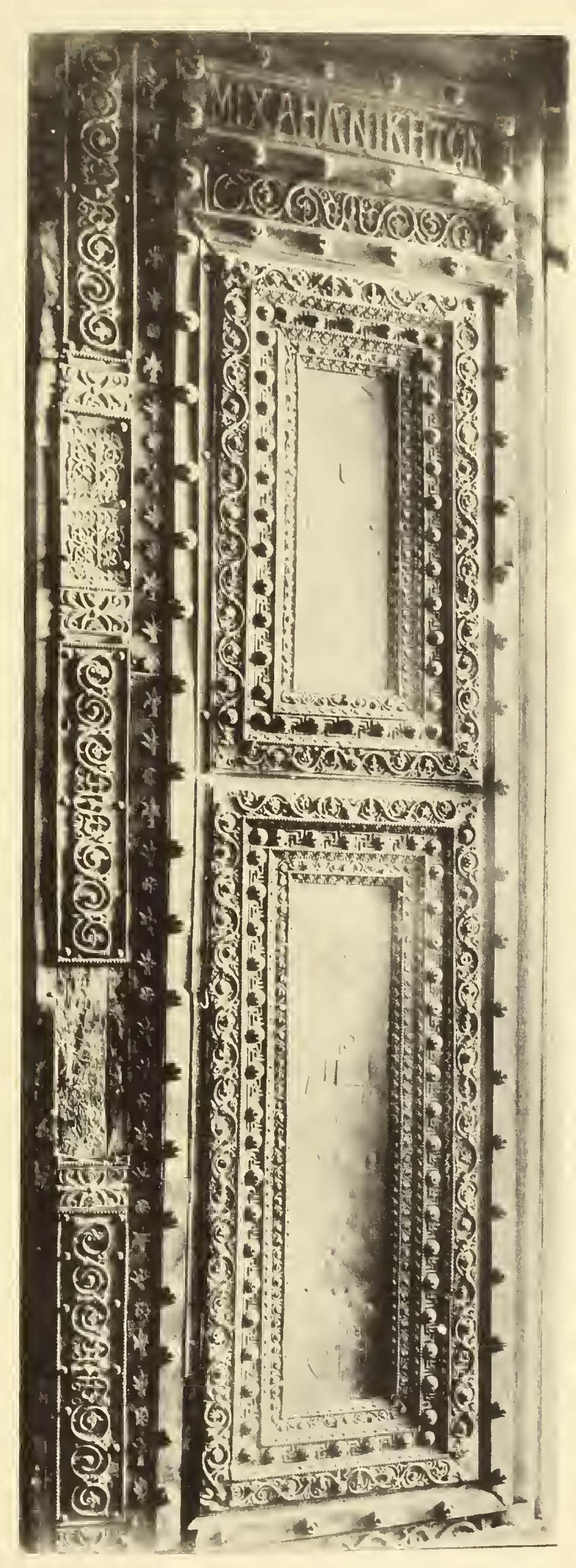
AU COUVENT DU MONT-SINAÏ — VI[e] SIÈCLE



Phot. Sebah et Joaillier

SAINTE-SOPHIE, A CONSTANTINOPLE

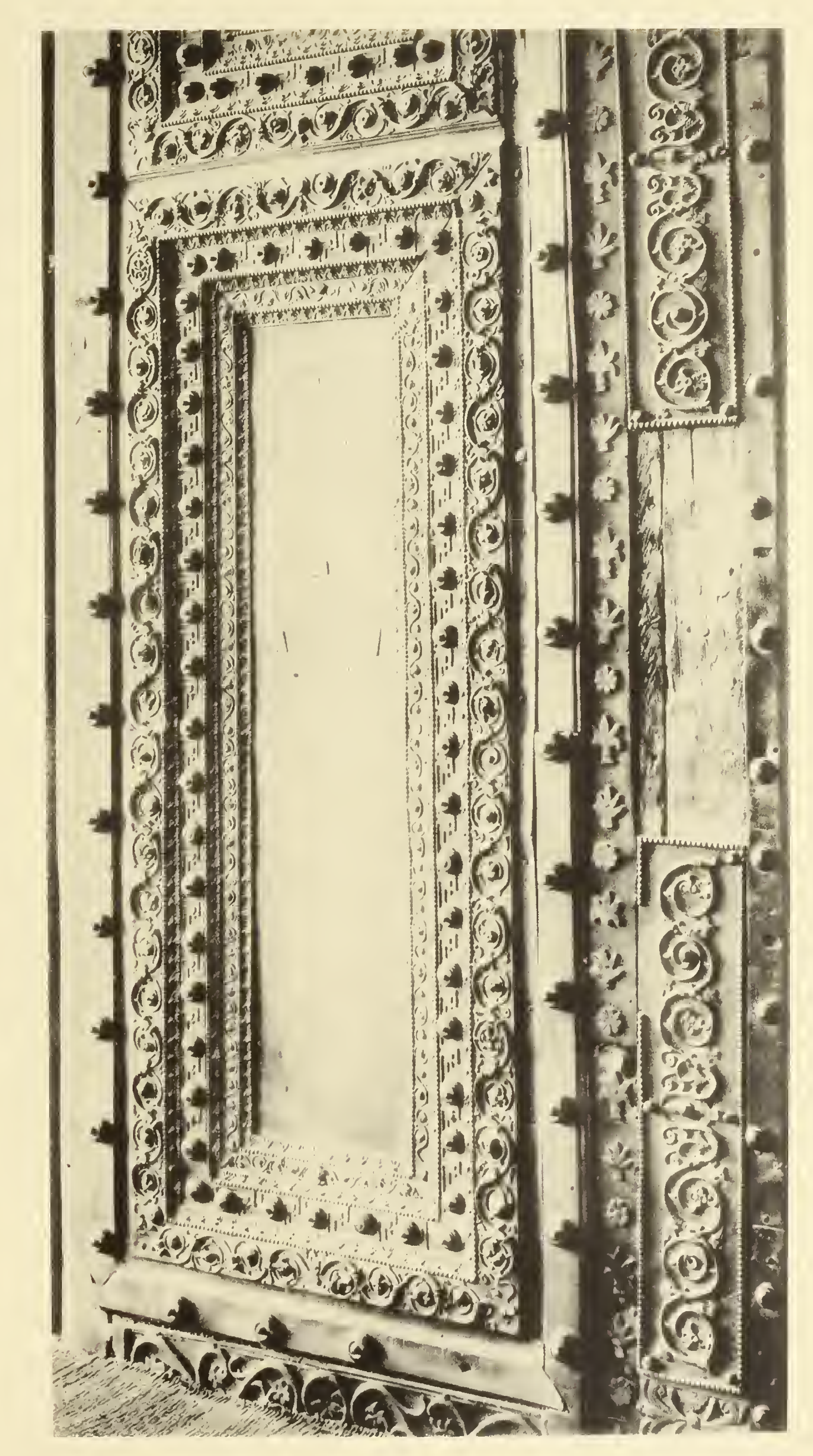
PORTE A L'INTÉRIEUR



Phot. Sebah et Joaillier

SAINTE-SOPHIE, A CONSTANTINOPLE

PORTE EN BRONZE — VI$^{e}$ SIÈCLE



Phot. SEBAH et JOAILLIER

SAINTE-SOPHIE, A CONSTANTINOPLE

PORTE EN BRONZE — VI[e] SIÈCLE





Phot. Ricci

SIÈGE DE SAINT-MAXIMIEN, EN IVOIRE

VI$^{e}$ SIÈCLE — (Cathédrale de Ravenne)

cet ouvrage le dessin de l'une des portes de bronze de Saint-Paul-hors-les-murs[1]. Les plaques de bronze de chaque compartiment sont simplement damasquinées. Sur le fond de métal l'artiste a dessiné en creux les traits des figures, les plis des vêtements, puis, dans les sillons ainsi ménagés, il a inséré des fils d'argent et d'or. Les têtes, les pieds et les mains sont en émail.

La seule porte de bronze encore existante est en fort mauvais état ; elle est conservée précieusement dans la sacristie de Saint-Paul et il n'est pas toujours aisé de l'examiner sans recommandation spéciale. Elle date du xie siècle et a été faite à Constantinople.

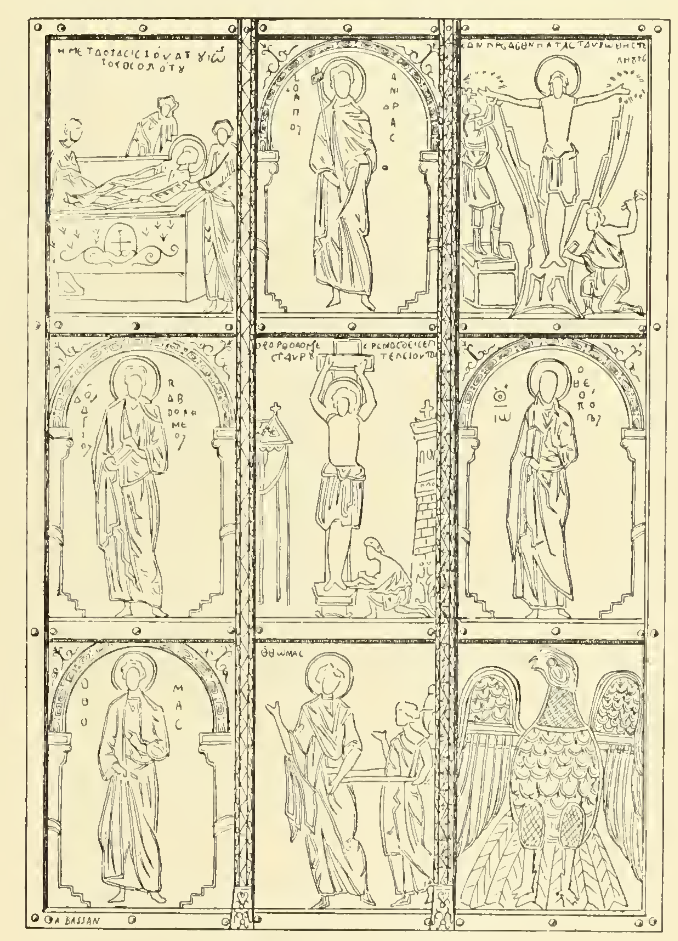
En général, les sculptures des portes de bronze byzantines qui sont parvenues jusqu'à nous, et elles sont nombreuses en Italie, sont tantôt damasquinées, tantôt en fort relief. Nous donnons dans les planches ou dessins qui suivent :

1° Porte en bois de Sainte-Sabine, ve siècle, de travail latin probablement, mais dont les panneaux analogues, sinon par leur décoration, du moins par leur distribution aux panneaux d'une porte en bois du vie siècle du couvent du Sinaï, indiquent une inspiration orientale.

2° Porte en bois du vie siècle du couvent du Mont-Sinaï.

3° Porte en bronze, du vie siècle, de Sainte-Sophie de Constantinople.

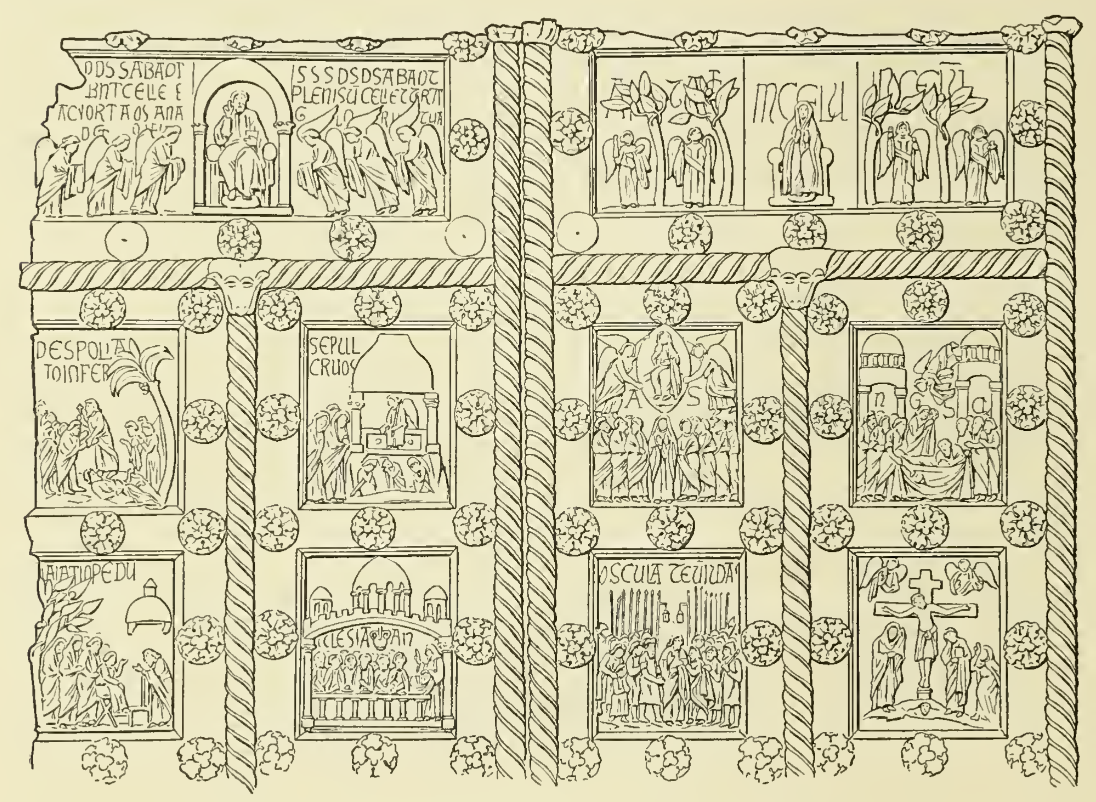
4° Porte de la cathédrale de Pise, de travail italien mais inspiré par le style byzantin (xie siècle).



Porte en bronze de Saint-Paul-hors-les-murs
(Bayet : *L'Art byzantin*)

[1] Toutes les portes de Saint-Paul ont été reproduites, avant l'incendie de 1823, dans le grand ouvrage de d'Agincourt.

On trouvera dans le bel ouvrage de Charles Errard sur l'art byzantin les dessins à grande échelle des portes de bronze de Saint-Marc (xi<sup>e</sup> siècle). Deux de ses portes sont conçues dans le même style que celle de Saint-Paul-



Fragment de l'une des portes en bronze de la cathédrale de Pise
xi[e] siècle (travail italien)

hors-les-murs. Elles comportent une série de compartiments servant de cadre à des personnages niellés d'argent, aux figures et aux mains émaillées.

Les portes byzantines du sud de l'Italie ont été reproduites par Schultz[1].

## CHAPITRE III

## LE MOBILIER

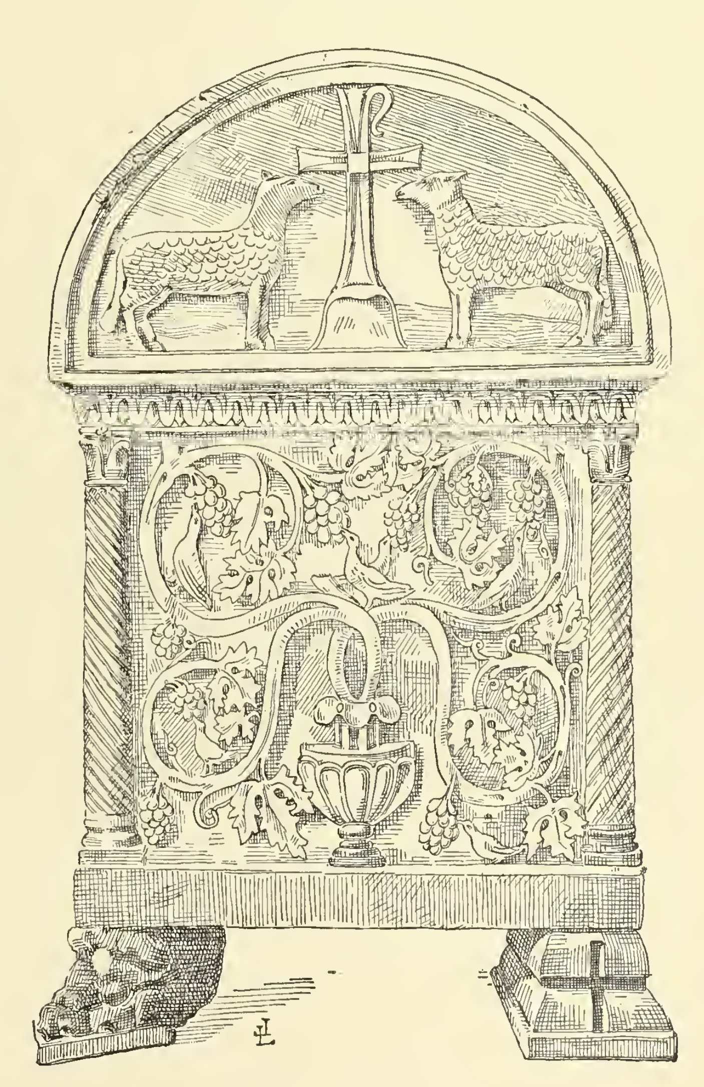
On peut dire d'une manière générale que le mobilier byzantin était analogue à notre mobilier du moyen âge, avec cette différence toutefois que, dans la structure du meuble et son ornementation, le plein cintre n'a jamais

[1] Denkmäler der Kunst des Mittchalters in Sud-Italien.

fait place à l'ogive. Jusqu'au XIIe siècle les deux mobiliers sont restés semblables dans leurs formes générales, mais il paraît certain qu'à Byzance, le Paris de l'époque, les meubles naturellement plus luxueux ont toujours reçu une application plus riche d'émaux et d'ivoire.

Les seuls meubles décorés étaient probablement les lits, les sièges en forme d'X et les trônes, c'est-à-dire les fauteuils. Ce dernier meuble était forcément rare, car il était surtout honorifique et ne servait qu'au père de famille ou au maître de la maison.

Les tables, les coffres et les bancs, destinés à être recouverts de tapis ou d'étoffes, étaient fort simples et même grossièrement construits. Certaines tables avaient les pieds tournés comme les pieds des tables de l'époque Louis XIII. Les coffres servaient d'armoires, de sièges et de malles de voyage; ils devaient donc, dans ce dernier cas, présenter peu d'aspérités et de moulures afin de pouvoir être chargés, sans risques, sur les chameaux et les mulets de bât. Ils ressemblaient sans doute aux coffres actuellement en usage en Orient, décorés de bariolages multicolores et de ferrures en relief et découpées. Les coffres-bahuts, toujours par analogie avec ce qui se passait en Europe, étaient certainement ornés de sculptures et devaient répéter en très grandes dimensions les formes générales des châsses et des reliquaires qui pullulent dans nos musées. Nous donnons le dessin d'un sarcophage dont la



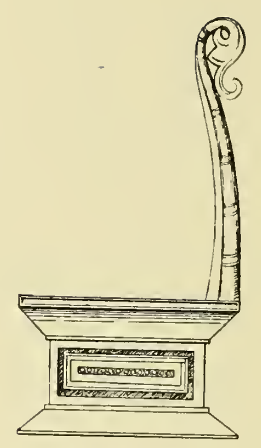
Sarcophage de Ravenne
(D'après Bayet : *L'Art byzantin*)



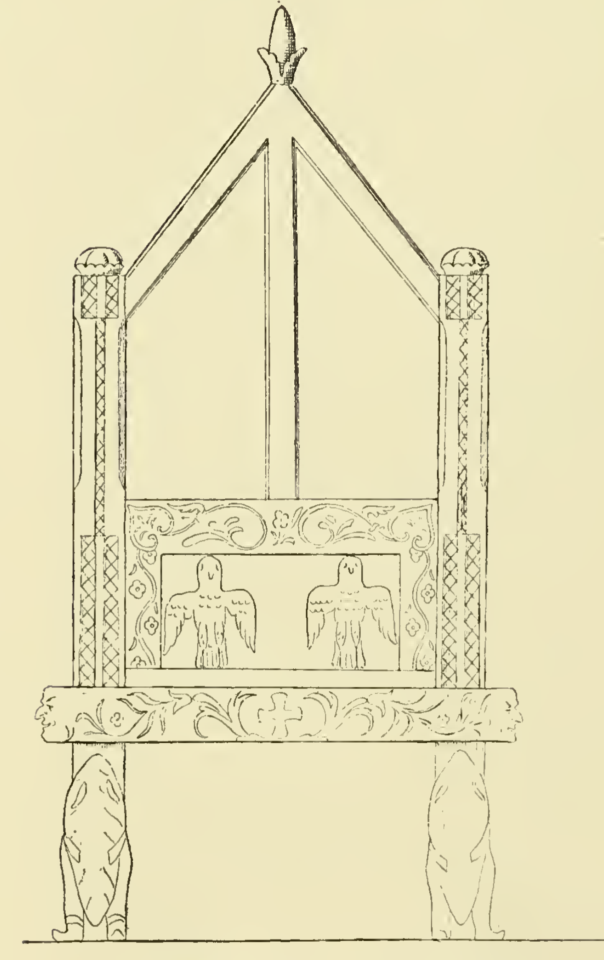




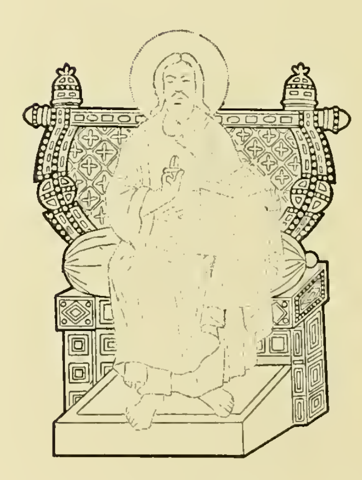
Trône de Tzimisces. — Il reçoit les scythes
(Manuscrit de Skylitzès)



Chaise a dossier
ix^e siècle
Bibl. de Charles le Chauve
(Racinet, *Hist. du Costume*)

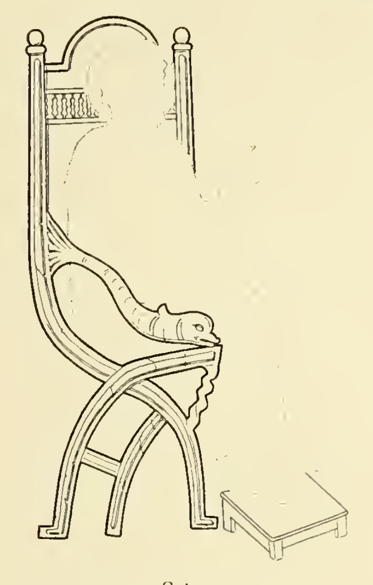


Siège épiscopal, en marbre, viii^e siècle
Église de Canova (Racinet, *Histoire du Costume*)

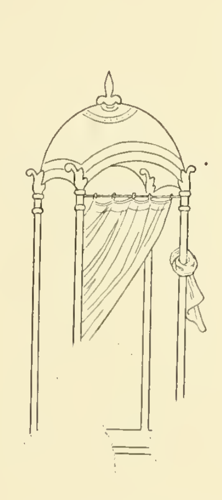


Trône, vi^e siècle
(D'après une mosaïque de S^te-Sophie)

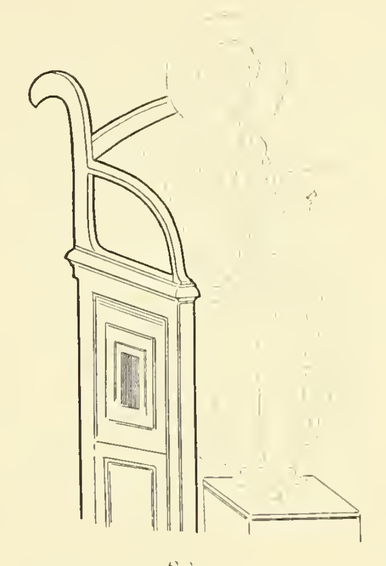
SIÈGES



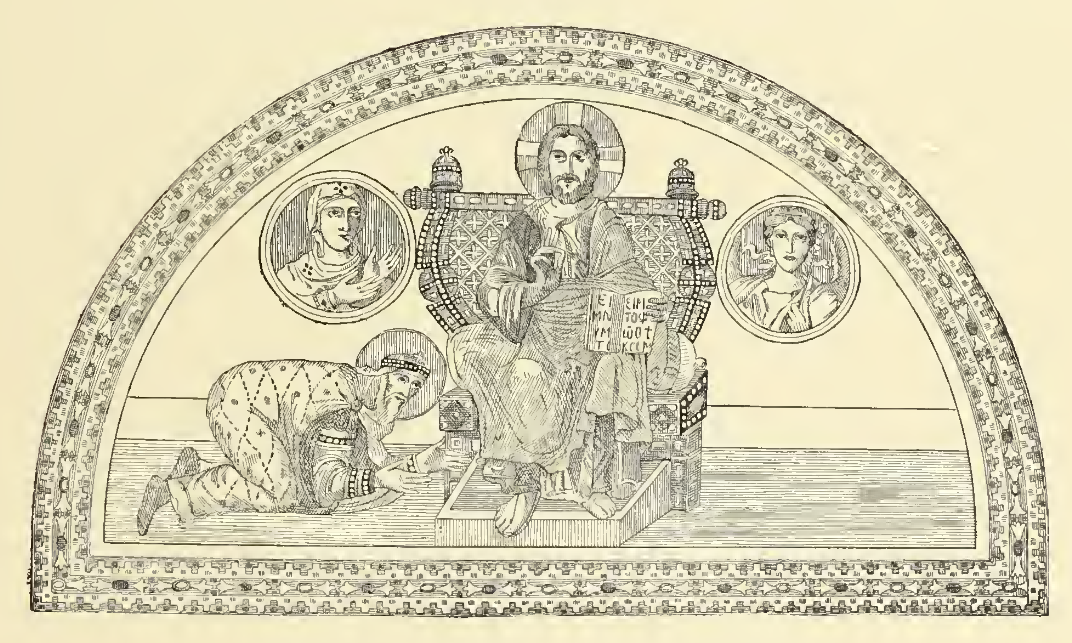
Siége
D'après un ivoire byzantin
(Musée South-Kensington, à Londres)



Baldaquin
D'après une peinture murale
à Athènes

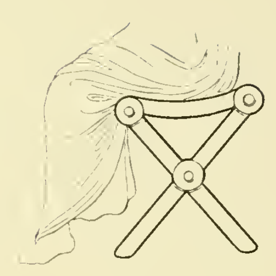


Siège
D'après un manuscrit du XIIe siècle
(Bibliothèque nationale)

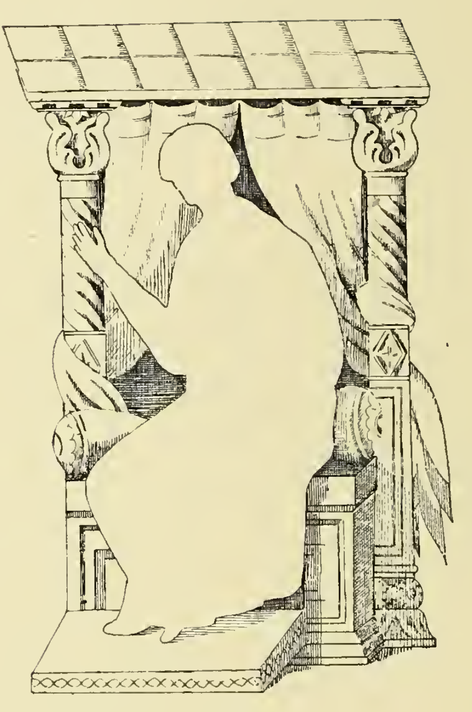


Mosaïque de Sainte-Sophie *(L'Art byzantin,* par Bayet)

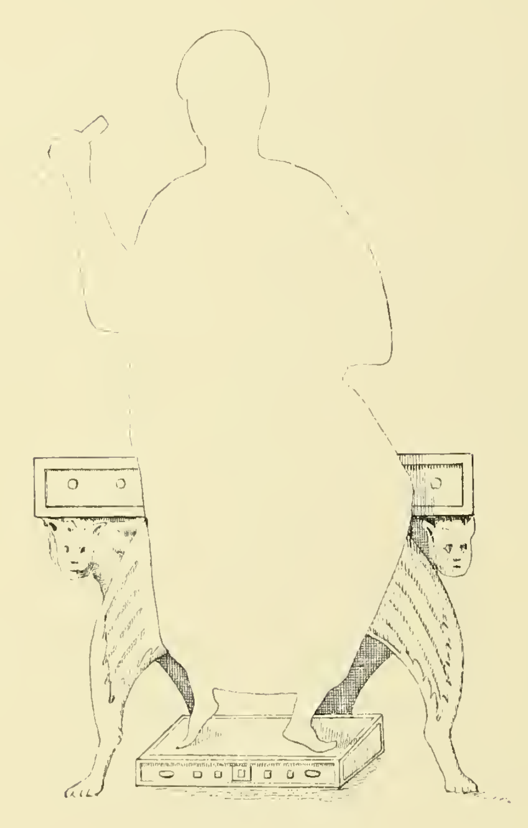
SIÈGES



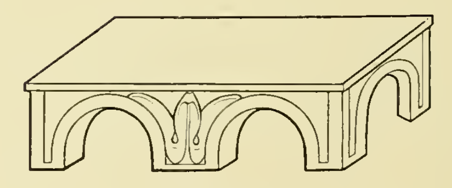
SIÈGE
D'après un coffret byzantin du x^e siècle
(Musée Kircher, à Rome)



TRÔNE AVEC BALDAQUIN
XIII^e siècle
(Basilique de Saint-Marc)



CONSUL du V^e siècle
(Racinet, *Histoire du Costume*)



ESCABEAU
D'après un ivoire (Musée de Munich)

SIÈGES

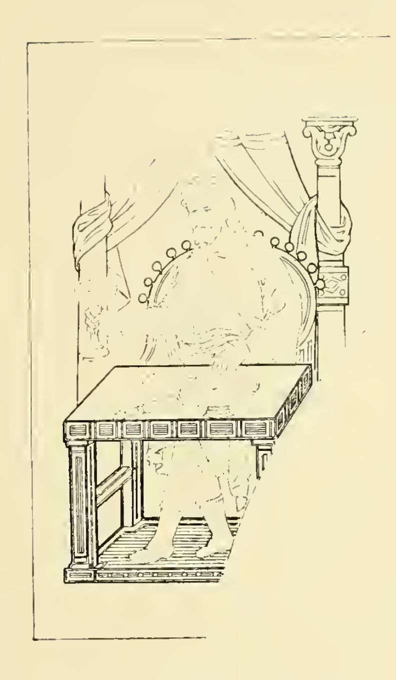
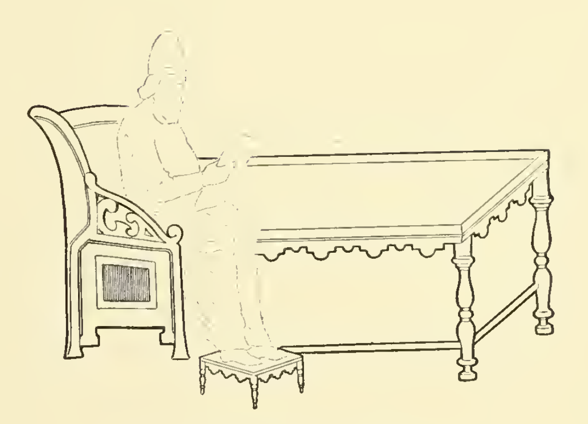


Table et trône
D'après une mosaïque de Saint-Marc
(xii^e siècle)



Table, siège et tabouret
D'après un manuscrit du xii^e siècle
(Bibliothèque nationale)

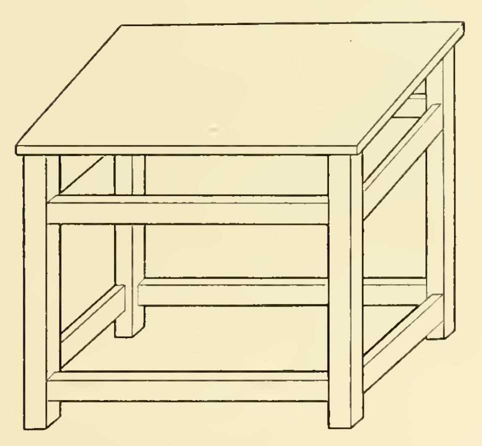


Table
D'après une mosaïque de Saint-Vital, à Ravenne
(vi^e siècle)



Table
D'après un coffret byzantin, x^e ou xi^e siècle
(Musée Kircher, à Rome)

TABLES

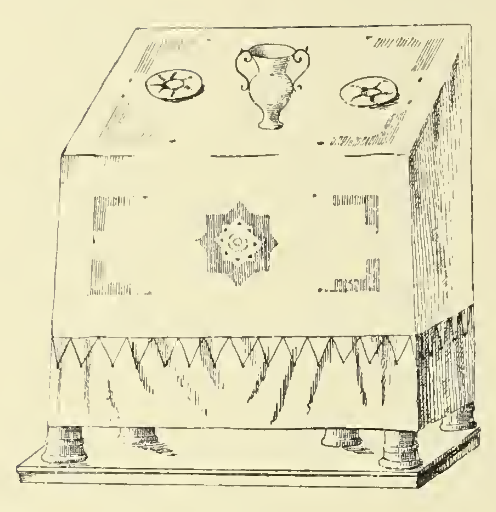


Table
D'après une mosaïque (vi^e siècle)
de Saint-Vital, à Ravenne

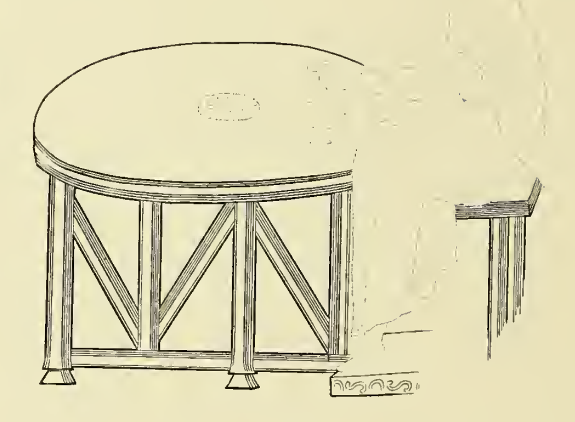


Table
D'après un manuscrit, xii^e siècle (Bibliothèque nationale)

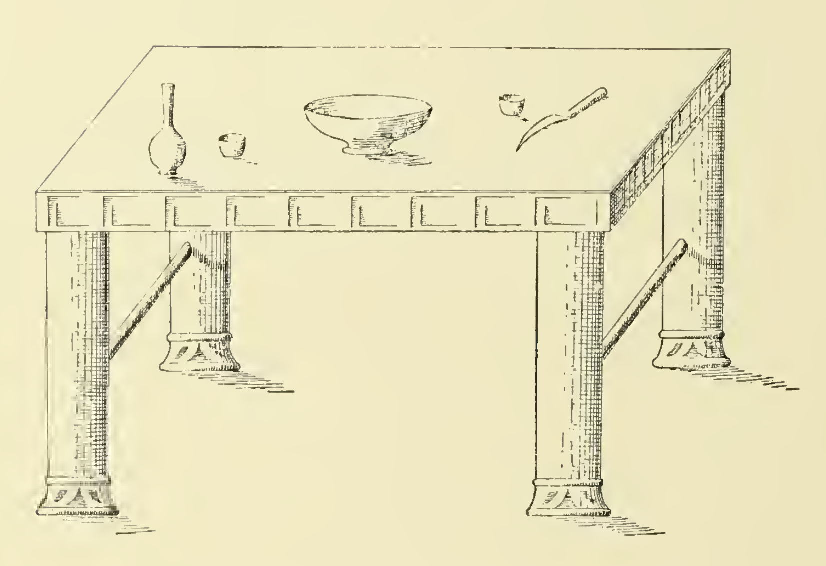


Table
D'apres une mosaïque de Saint-Marc, à Venise (xiii^e siècle)

TABLES



Table et sièges du xiv^e^ siècle
D'après un manuscrit byzantin (Bibliothèque nationale)

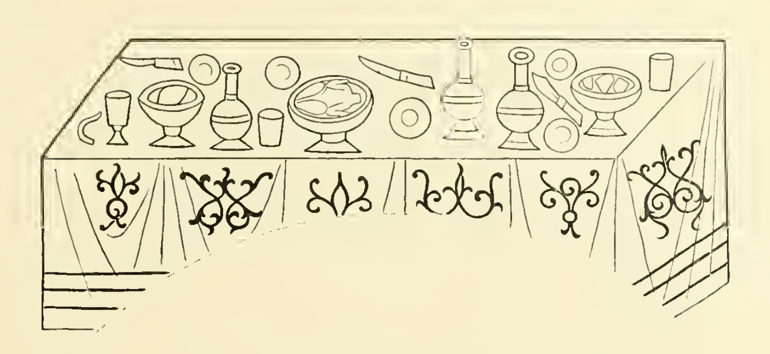


Table et divers
D'après une mosaïque de Saint-Marc, xiii^e^ siècle

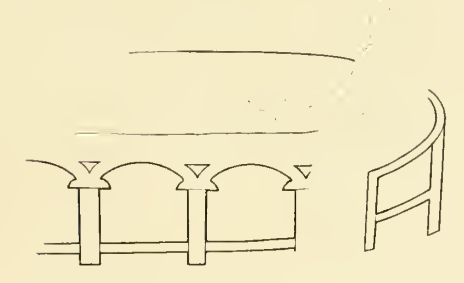


Table (manuscrit de Skylitzès, xi^e^ siècle)

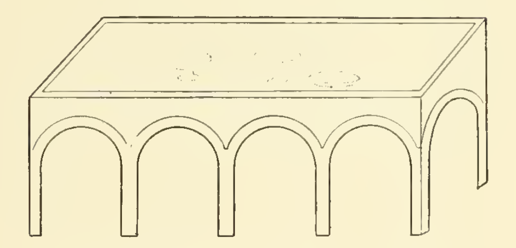
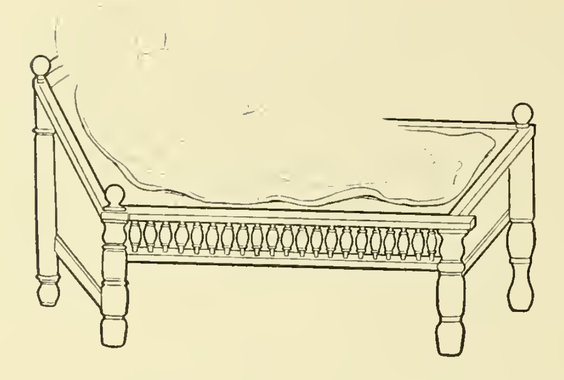
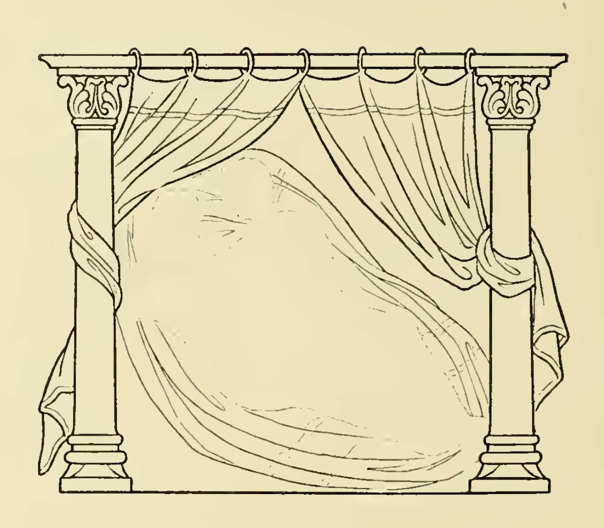


Table (manuscrit de Skylitzès, xi^e^ siècle)

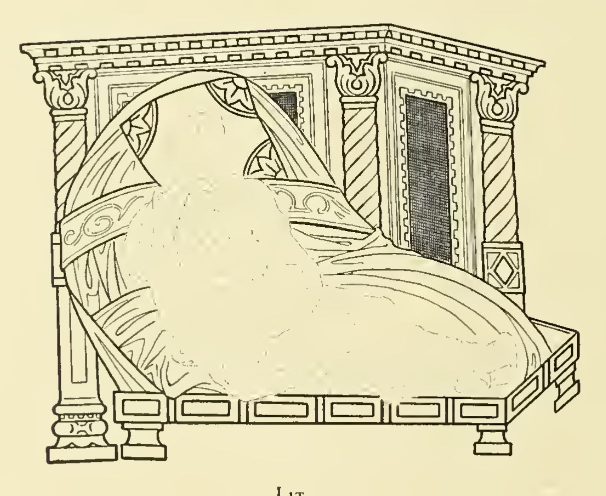
TABLES



Lit
D'après un diptyque en ivoire, xi^e siècle
(Palais Barberini, à Rome)

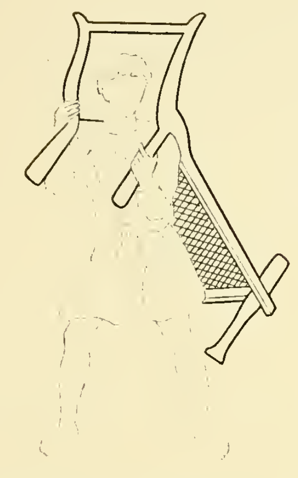


Lit
D'après une mosaïque de Saint-Marc, à Venise, xiii^e siècle

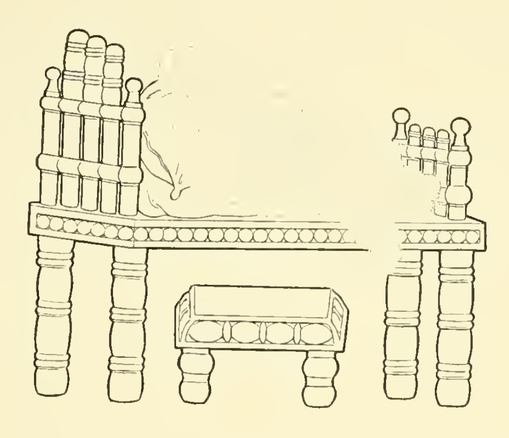


Lit
D'après une mosaïque de Saint-Marc, à Venise, xiii^e siècle

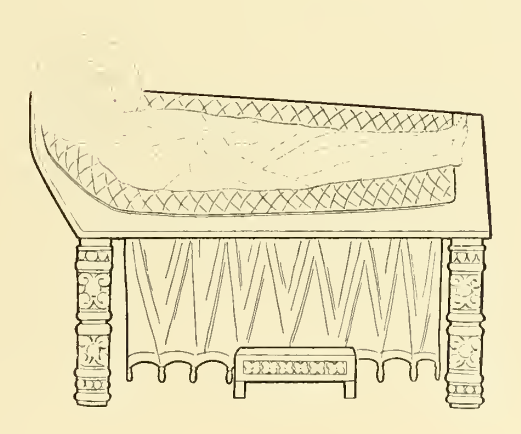
LITS



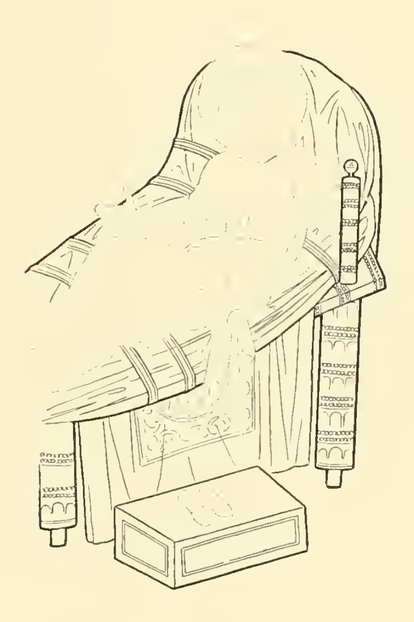
Lit
D'après une mosaïque de St-Vital
à Ravenne (VIe siècle)



Lit
D'après un ivoire byzantin, Xe ou XIe siècle
(Musée Kircher, à Rome)

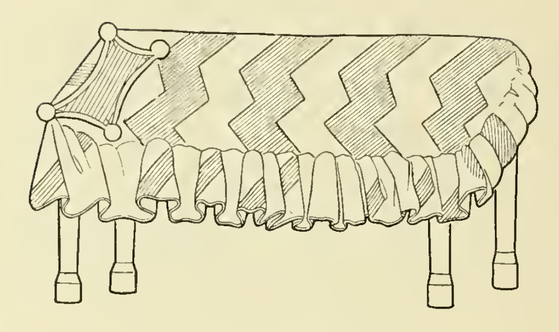


Lit
D'après un ivoire byzantin, XIe siècle
(Musée de South-Kensington, Londres)

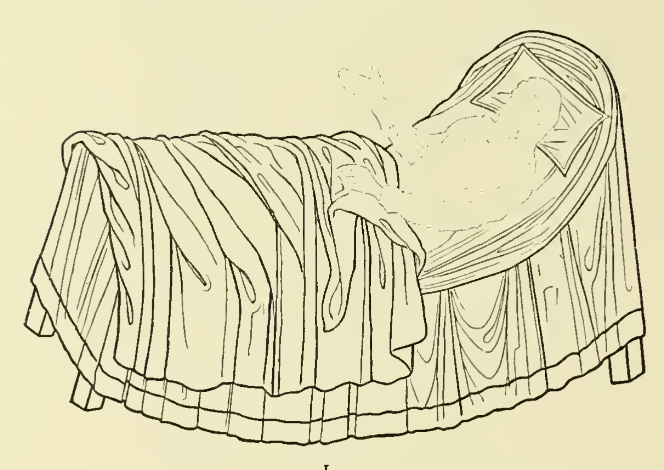


Lit
D'après un manuscrit du Xe siècle
(Bibliothèque nationale)

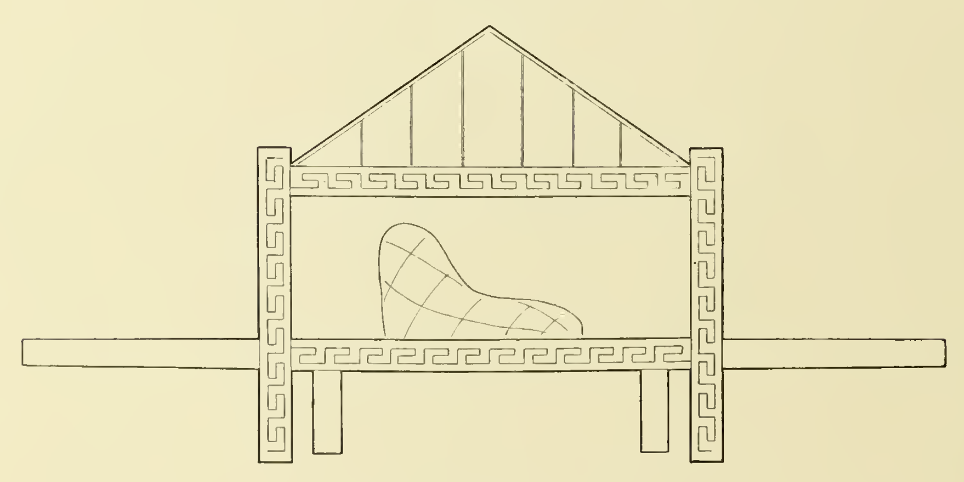
LITS



Lit
D'après un manuscrit byzantin du xiv^e^ siècle
(Bibliothèque nationale)

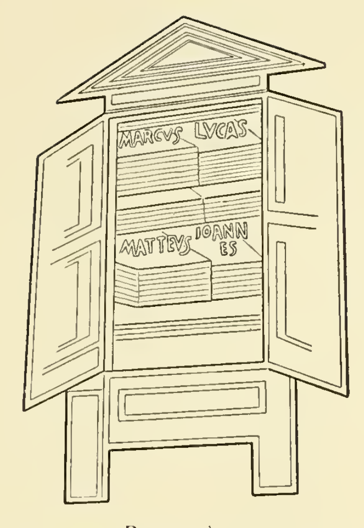


Lit
D'après une mosaïque de la mosquée Kahrié-Djami, à Constantinople
xii^e^ ou xiv^e^ siècle

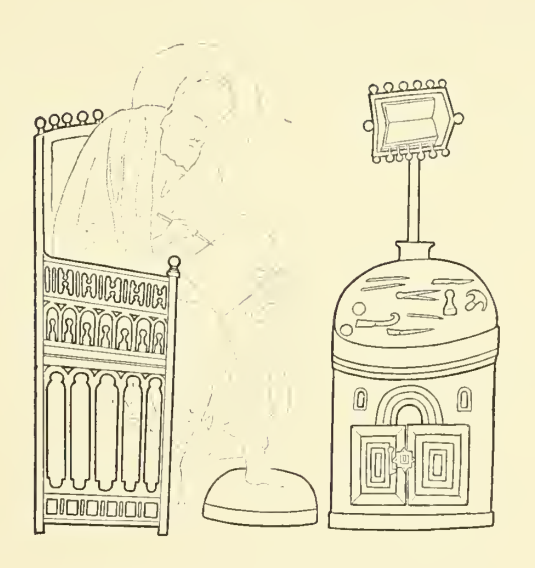


Litière
(Manuscrit de Skylitzès, xi^e^ siècle)

LITS




Bibliothèque
D'après une mosaïque, v^e siècle
(Tombeau de Galla Placida, à Ravenne)



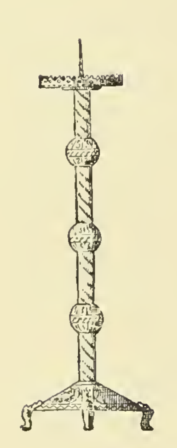
Siège, armoire, pupitre
D'après un Évangéliaire xi^e siècle
(Bibliothèque du Vatican)



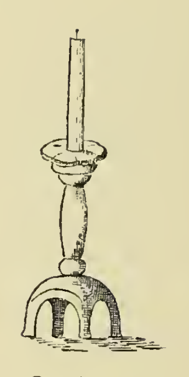
Siège, table, armoire, pupitre
D'après un manuscrit byzantin (Bibliothèque nationale)



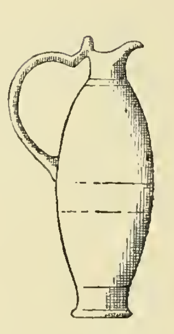
Suspension
d'après une peinture
de l'église St-Clément
à Rome
(ixe siècle)



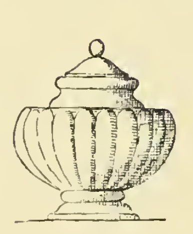
Candélabre
en émail, xiiie siècle
(Saint-Marc)



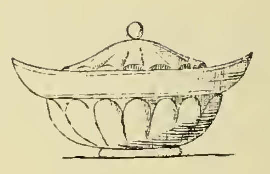
Candélabre
mosaïque de St-Marc
(xiie siècle)



Vase mosaïque
de la
mosquée Kahrié-Djami
à Constantinople
(xie ou xive siècle)

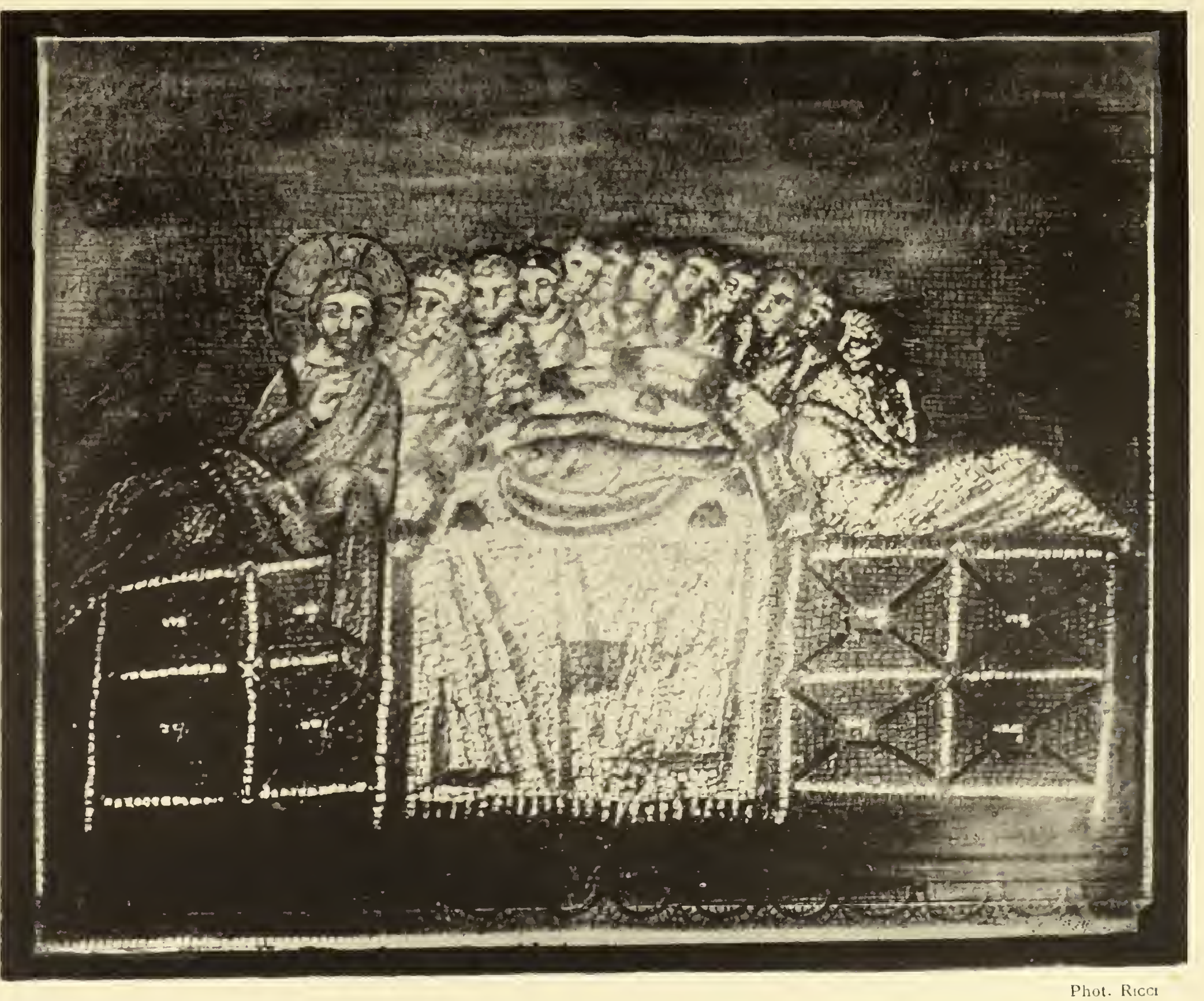


Vase
mosaïque
de St-Apollinare-Nuovo
à Ravenne (vie siècle)



Vase
mosaïque
de St-Apollinare-Nuovo
à Ravenne (vie siècle)

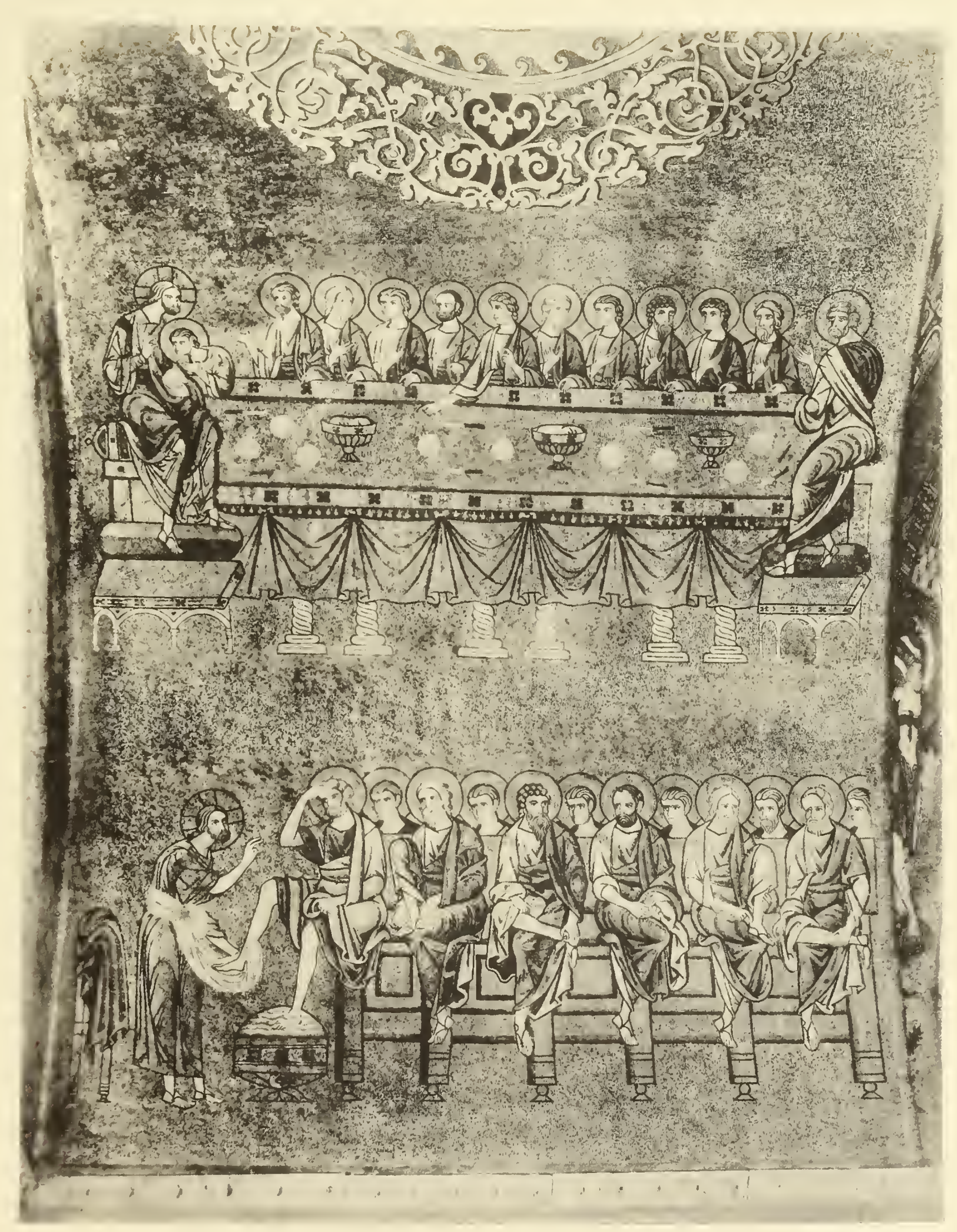
DIVERS



Phot. Ricci

TABLE DEMI-CIRCULAIRE ET LITS

VI^e SIÈCLE — (Mosaïque de Sant'Apollinare Nuovo, à Ravenne)



Phot. Naya

TABLE, BANCS, VASES

XIII[e] SIÈCLE — (Mosaïque de Saint-Marc, à Venise)




G. Millet : *Monastère de Daphni.*

LIT ET VASES

XI^e siècle — (Mosaïque du Monastère de Daphni)

forme et la décoration se prêteraient fort bien à une adaptation de ce genre.

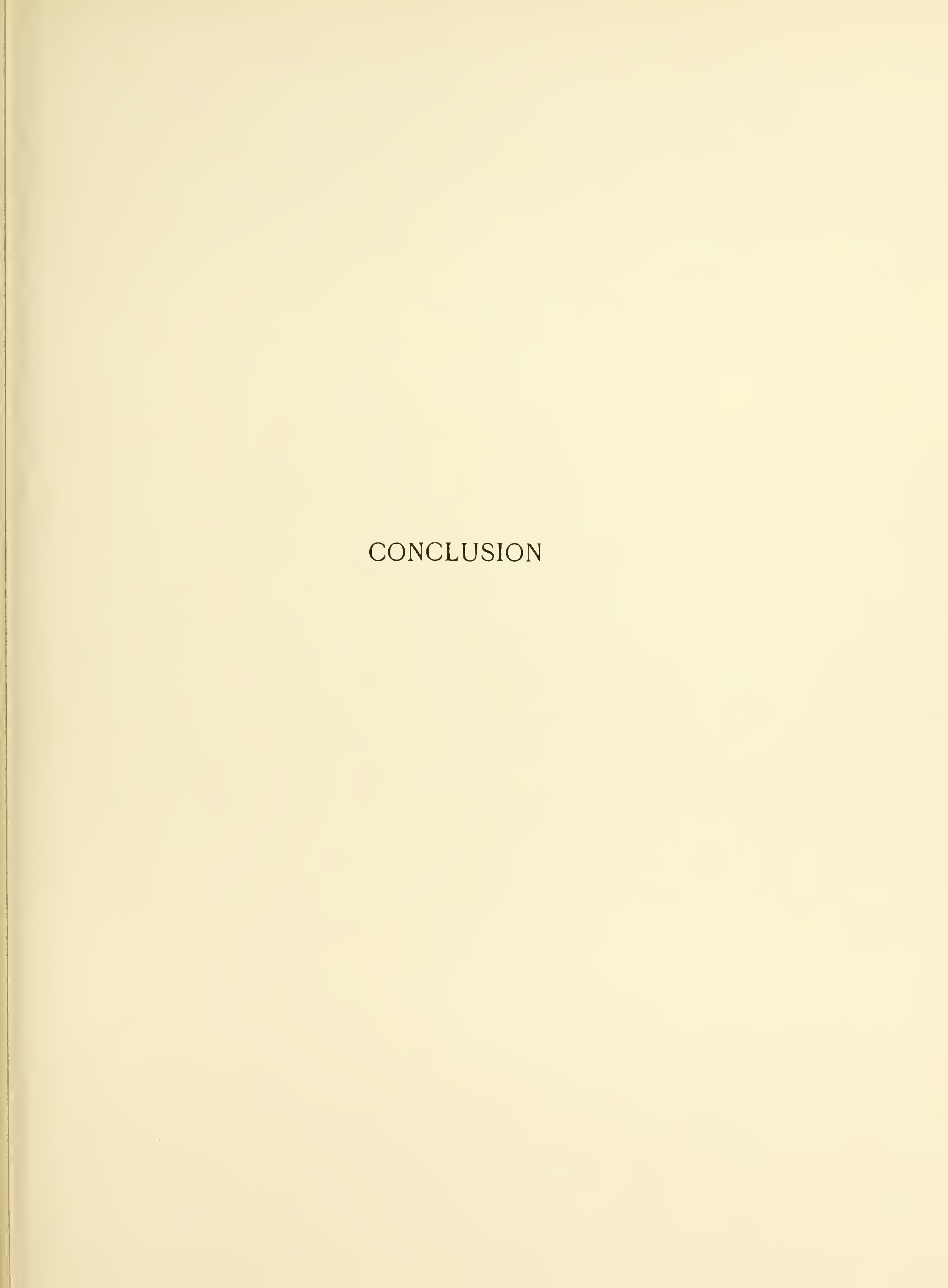
Les armoires et les bibliothèques, telles que nous les entendons, étaient rares et modestes; il en existait cependant, mais le placard était plus usité. Nous avons vu que dans les maisons de Syrie et dans le palais de Constantin Porphyrogénète, à Byzance, on rencontrait de nombreuses niches utilisables comme placards. Les appartements impériaux, couverts de peintures et de mosaïques, ne comportaient certainement que fort peu de meubles meublants. Les effets et les objets précieux étaient conservés dans des vestiaires et des garde-meubles. On les y cherchait au moment voulu.

En somme, il y avait trois espèces de pièces dans les palais, comportant chacun un ameublement approprié: 1° les vestibules, salles de réception et les salles à manger; 2° les chambres à coucher; 3° les oratoires. Les salles de la première série étaient garnies de bancs et de sièges en forme d'X. Les salles de réception avaient en plus un fauteuil-trône, avec ou sans baldaquin. Le reste de la décoration était fixe et surtout mural. Quand les salles devaient servir de salles à manger, on apportait des tables. Les chambres à coucher ne comprenaient qu'un lit ou des coffres, des sièges en forme d'X, peut-être une table.

Quant aux objets d'art, ils étaient précieusement enfermés dans les garde-meubles, on ne les montrait que dans les grandes occasions, et dans ce cas, ainsi que nous l'avons dit au sujet de la réception au Chrysotriclinos des ambassadeurs sarrazins, au x<sup>e</sup> siècle, on en faisait une véritable exposition en utilisant toutes les tables et toutes les corniches. Bref, le bibelot *civil* n'existait pas et n'avait pas sa place dans les appartements. Le bibelot religieux seul avait ses entrées partout, sous forme d'icones et de reliquaires. Le luxe, en dehors de la décoration fixe, ne pouvait donc se manifester que dans les étoffes, les armes, la vaisselle d'or ou d'argent, les lustres, généralement en forme de couronne, les candélabres et les quelques coffres, sièges ou lits dont nous avons parlé.

Les choses se passent encore ainsi en Orient et en Extrême-Orient. Tout est sous clef. Les Chinois eux-mêmes, qui depuis des siècles cultivent le bibelot d'étagères et qui sont certainement les inventeurs du genre, ne laissent que fort peu d'objets d'art en vue, encore ceux-ci sont-ils exclusivement destinés à orner l'autel des ancêtres. Les porcelaines, les bronzes, etc... restent dans les coffres.

---



# CONCLUSION

# CONCLUSION

Il résulte des considérations précédentes que l'habitation byzantine a d'abord été romane ou syrienne et qu'elle n'a revêtu les caractères du style byzantin proprement dit qu'à partir du vi^e^ siècle de notre ère. Le caractère distinctif de ce style qui a régné sur l'Europe centrale avec des variantes locales, jusqu'aux approches du xii^e^ siècle, se rencontre d'une manière nette et pour ainsi dire immuable dans les édifices religieux de l'Empire d'Orient; ils sont moins marqués dans les édifices civils.

Afin de généraliser autant que possible la question, nous admettrons que la maison des ix^e^, x^e^ et xi^e^ siècles, correspondant à la période la plus brillante de l'Empire d'Orient, constitue le type de l'habitation byzantine.

A cette époque subsistaient encore quelques palais de l'époque constantinienne avec colonnades à deux étages, basiliques à abside, rotondes, salles octogonales, mais beaucoup de palais à un ou deux étages présentaient l'aspect du palais de Constantin Porphyrogénète avec rez-de-chaussée à portiques et fenêtres à plein cintre ou à ogive suivant les pays.

Les maisons particulières avaient rarement plus de deux ou trois étages, ceux-ci étaient souvent à encorbellements et munis de bow-window; des corniches plus ou moins saillantes, de dessin varié, mais de préférence avec des feuilles d'acanthe, soulignaient chaque étage et les toitures; des bandes très minces de briques rouges et parfois des mosaïques de marbre de couleur comme au palais du Porphyrogénète, ou de simples dessins géométriques de briques rouges comme à Melnic, venaient rompre la monotonie de la façade[1].

[1] Toutes réserves faites cependant sur la date de Melnic.

Les toits étaient tantôt en terrasse, tantôt à bâtière et couverts de tuiles. Certaines maisons avaient des pignons à redans comme beaucoup de maisons du moyen âge ou de la Renaissance, en Allemagne et en Hollande.

Les pièces d'appartements dans les habitations particulières étaient généralement disposées autour d'une salle de réception. Dans les palais impériaux les salles de réception étaient multiples et formaient un groupe à part, distinct des appartements privés.

Beaucoup de palais ou d'hôtels particuliers, à en juger par les manuscrits, étaient munis de deux pavillons avancés, à chaque extrémité du bâtiment central, comme dans nos châteaux modernes. Ces deux pavillons ou ailes étaient parfois reliés par une galerie fermée vers l'extérieur et formant ainsi avec les autres bâtiments une cour intérieure. Il est probable que, dans ce cas, les dépendances occupaient le même emplacement que dans nos anciens hôtels du faubourg Saint-Germain et Saint-Honoré. Cette disposition ou tout au moins quelque chose d'analogue existait déjà aux VI^e^ et VII^e^ siècles dans les maisons syriennes, la maison de la mosaïque du Bardo, et l'ancien hôpital de style copte de Damas.

Les salles de réception impériales étaient voûtées et se terminaient en coupole ou en cul-de-four. Elles étaient précédées d'un narthex et ne différaient en rien des intérieurs d'églises. Le trône ou fauteuil de l'empereur, placé sur une estrade à gradins, remplaçait l'autel. Les appartements particuliers étaient de même style, mais de dimensions moindres. Les chambres à coucher étaient précédées d'une antichambre formant narthex. Elles en étaient séparées soit par des portières en étoffe et en tapisserie, soit par des portes. Ces deux pièces étaient généralement voûtées et parfois ornées de colonnades. Leur réunion constituait une chapelle dont l'alcôve était l'abside. Dans les maisons particulières plus simples, comme celle de Melnic, les plafonds étaient plats.

Les murs et les voûtes des palais étaient couverts de peintures, de mosaïques de verre ou de plaques de marbres variés, à grands ramages. Le sol était en mosaïque ou en carrelage recouvert de tapis de laine, mais en général les murs étaient revêtus de placages, de marbres de couleur, comme à Sainte-Sophie, Parenzo, etc..., et les voûtes seules étaient couvertes de mosaïque de verre, de marbre. Les dessins des mosaïques étaient souvent conçus dans le même esprit que ceux des tapis orientaux.

L'éclairage se faisait par le côté au moyen de volets ou de fenêtres vitrées, tantôt à plein cintre, tantôt simplement rectangulaires. Dans les pièces à coupole l'éclairage se faisait plus généralement par des baies vitrées ouvertes sur le pourtour de la calotte, mais il se faisait également par les côtés.

Les portes étaient en bois sculpté ou incrusté, ou simplement mouluré, ou en bronze, mais à l'intérieur elles étaient le plus souvent remplacées par des portières en étoffe ou en tapisserie, de haute et basse lisse, dont des fouilles récentes, en Egypte, ont donné quelques spécimens curieux.

Les escaliers étaient de diverses sortes, en pierre, en bois, à paliers de repos, à colimaçon, absolument comme de nos jours, mais un peu plus raides. Ils étaient très souvent extérieurs jusqu'au premier étage.

Telles étaient les maisons de ville ; les villas et les bastides des petits propriétaires ruraux ne devaient pas s'écarter beaucoup de la forme des villas actuelles et des maisons tantôt simples, tantôt à l'italienne, aux tons crus, qui bordent les rivages de la Méditerranée, du Bosphore jusqu'à Gibraltar et dont le type est la petite maison des environs de Naples.

En somme, la maison byzantine, à en juger par les exemples que nous en avons donnés, ne différait pas beaucoup, comme extérieur tout au moins, de la maison moderne du bassin de la Méditerranée.

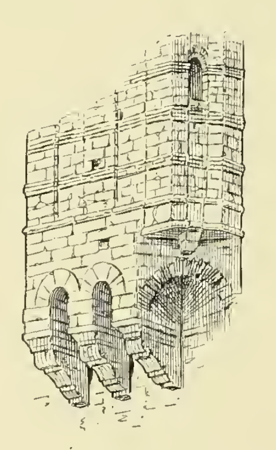
Un Français du xx^e^ siècle qui serait transporté subitement, par une machination de féerie, dans la Byzance de Nicéphore Phocas serait certainement moins étonné que ne l'ont été les pèlerins latins du moyen âge lesquels, nous dit la chronique, restaient bouche bée et bras ballants devant les églises à coupole et les palais aux beaux portiques et aux larges fenêtres vitrées et aux terrasses à balustres si peu semblables aux massives constructions seigneuriales de l'Europe, aux portes basses, aux fenêtres étroites et menaçantes, aux salles sombres et peu aérées.

Notre Français se trouverait, avec un peu de bonne volonté, en pays de connaissance. Il reconnaîtrait, peut-être vaguement, dans le palais de la Chalcé la façade de feu le palais de l'Industrie ; dans les rares palais constantiniens encore debout la Madeleine, la Bourse et la Chambre des Députés ; dans les portiques de la grande rue centrale de la Mésé la rue de Rivoli et les galeries du Palais-Royal ; dans les caravansérails et les monastères non pas les grands hôtels de Paris, mais les casernes aux façades banales et aux multiples étages qui ont abrité plus ou moins confortablement ses années de service militaire.

Seul l'Hippodrome l'étonnerait un peu, à moins qu'il n'ait vu les arènes de Provence et d'Italie.

Ce parallèle est peut-être excessif et paradoxal, aussi ne le donnons-nous pas sans un peu d'ironie, mais il a l'avantage de rendre tangible une idée que nous avons souvent émise dans le cours de cet ouvrage : c'est que dans son apparence l'habitation byzantine différait moins de nos maisons modernes qu'on ne le pense généralement et que certaines histoires de *l'ha-*

*bitation humaine*, à commencer par celle de Charles Garnier, tendraient à le faire croire. Byzance, du reste, gagne à être vue de loin et généralisée, et nous sommes bien excusable si, en terminant cet ouvrage et en jetant un dernier coup d'œil d'ensemble sur la capitale du monde intellectuel d'il y a mille ans, nous subissons un peu l'impression du voyageur qui quitte par mer la Constantinople moderne. Il perd de vue les détails, les rues sales et tortueuses, les ruines et toutes les tares de l'incurie et de la décadence, pour ne plus voir qu'une masse pittoresque blanche et verte d'où émergent, comme dans une sorte d'apothéose, des dômes, des minarets et des palais.



Échauguette
du
Palais de Constantin Porphyrogénète

# TABLES

# TABLE DES ILLUSTRATIONS

*(La pagination en caractères gras indique la place des planches hors texte)*

---

## PREMIÈRE PARTIE

## DEUXIÈME PARTIE

## TROISIÈME PARTIE

## QUATRIÈME PARTIE

## CINQUIÈME PARTIE

# ADDENDA ET ERRATA

P. 8. *Légende du plan de la Maison de Pansa, à Pompeï :*
1, vestibule ; 2, atrium ; 3, chambres ; 4, tablinium ; 5, passage ; 6, bibliothèque ; 7, péristyle ; 8, triclinium ; 9, salon ; 10, passage ; 11, jardin ; 12, 13, 14, cuisines et office ; 12 *bis*, portique ouvert.

P. **59**[a]. *Au lieu de :* Mosaïque, IVe siècle, *lire :* Mosaïque, VIe siècle.

P. **59**[b]. — — — — — —

P. 73, l. 9. *Au lieu de :* peut-être au XIIe siècle, *lire :* au Xe ou XIe siècle.

P. 74. *Dans la légende du plan de la Maison seigneuriale de Melnic, au lieu de :* XIIe ou XIVe siècle, *lire :* Xe ou XIe siècle.

P. 157. *Dans la légende du Palais près de San Moisè, au lieu de :* XIe siècle, *lire :* IXe siècle.

# TABLE DES MATIÈRES

## CINQUIÈME PARTIE

### LA DÉCORATION ET LE MOBILIER

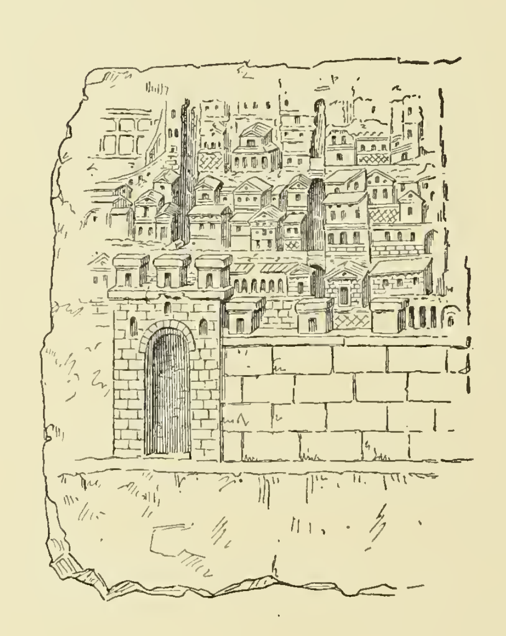


## CONCLUSION



## TABLES





ACHEVÉ D'IMPRIMER

*le quinze juin mil neuf cent deux*

sur les presses typographiques de la Maison

ALLIER FRÈRES

---

PHOTOTYPIE L. JOURDAN

---

ÉDITÉ PAR LA

LIBRAIRIE DAUPHINOISE

à

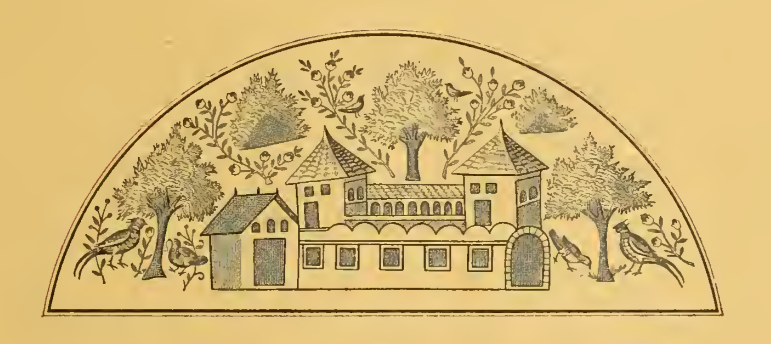
GRENOBLE

SUPPLÉMENT

Général L. de BEYLIÉ

# L'HABITATION BYZANTINE

## LES ANCIENNES MAISONS DE CONSTANTINOPLE



GRENOBLE
H. Falque & F. Perrin
ÉDITEURS
9, place Victor-Hugo

PARIS
Ernest LEROUX
ÉDITEUR
Rue Bonaparte, 28

1903



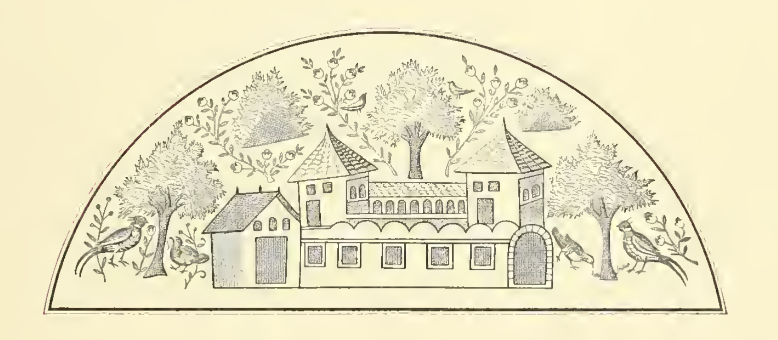
# L'HABITATION BYZANTINE

SUPPLÉMENT

Général L. de BEYLIÉ

# L'HABITATION BYZANTINE

## LES ANCIENNES MAISONS DE CONSTANTINOPLE



GRENOBLE
H. Falque & F. Perrin
éditeurs
9, place Victor-Hugo

PARIS
Ernest LEROUX
éditeur
Rue Bonaparte, 28

1903

# PRÉFACE

# PRÉFACE

*Il y a environ quatre-vingts maisons, à Constantinople, rappelant, plus ou moins, le style des maisons de Mistra et des miniatures de Skylitzès. Sur ce nombre, quatre ou cinq sont probablement antérieures à la conquête musulmane, toutes les autres sont postérieures et d'un style dégénéré, bien que construites par des architectes byzantins. Elles conservent des siècles précédents les couches alternées de briques et de pierres du XIV^e^ siècle, les étages à encorbellement et les balcons couverts, mais se distinguent par l'emploi fréquent de l'ogive en accolade et de l'ornementation polygonale du style dit arabe. Plusieurs spécimens de ce genre se rencontrent déjà dans le manuscrit de Skylitzès. Il est incontestable que l'architecture arabe, c'est-à-dire persane et copte, en pleine floraison dans tous les pays musulmans depuis le milieu du XIII^e^ siècle, a dû avoir, même avant la conquête, une influence considérable sur Byzance, qui n'était plus, aux XIV^e^ et XV^e^ siècles, qu'une petite enclave grecque au milieu des immenses contrées conquises par l'Islam. Les arts de l'Orient, dont nous avons constaté, au IV^e^ siècle, l'influence décisive sur les débuts de l'architecture byzantine, et, au temps des Iconoclastes, l'imitation directe jusque dans la structure des palais impériaux, continuaient à pénétrer dans un domaine où leurs traditions étaient déjà familières. Les appliques de faïence aux façades des églises de Nauplie et de Mistra le prouvent assez. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que, dans cette période de décadence, les habitations bourgeoises de l'une et de l'autre rive du Bosphore aient un peu cousiné ensemble.*

*Un trait à noter c'est qu'à la même époque (XIV^e^ et XV^e^ siècles) l'Europe centrale adopta pour les maisons particulières le système oriental des*

*étages à encorbellement. Cette évolution dans l'architecture européenne se manifesta précisément à la chute de l'empire latin d'Orient et dura deux cents ans. Il y eut peut-être là plus qu'une coïncidence.*

*De nos jours, cette mode semble renaître en partie avec l'emploi du Bow-Window.*

*Nous allons étudier successivement les anciennes maisons de Stamboul, du Phanar, de Galata, c'est-à-dire des trois quartiers, turc, grec et latin de Constantinople, où se trouvent encore des vestiges ou des copies des habitations byzantines antérieures à la conquête.*

---

# LES ANCIENNES MAISONS

DE

# CONSTANTINOPLE

# LES ANCIENNES MAISONS

DE

# CONSTANTINOPLE

**I. Quartier de Stamboul. — II. Phanar. — III. Galata.**

## CHAPITRE I

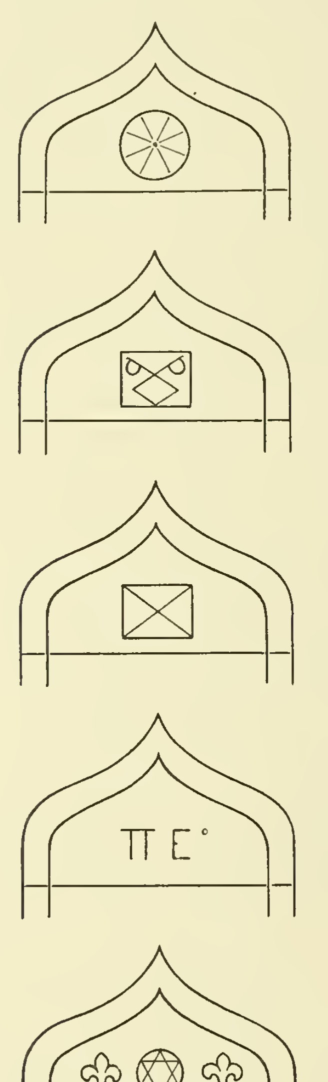
## QUARTIER DE STAMBOUL

Il est difficile d'indiquer d'une manière exacte combien il subsiste, à Stamboul, d'anciennes maisons construites suivant la tradition byzantine. On pourrait en compter une cinquantaine, soit dans les rues, soit dans les enclaves du Grand-Bazar; peut-être en existe-t-il davantage, mais elles échappent, dans ce cas, aux observations des promeneurs, toujours surveillés par une population soupçonneuse et fanatique.

Ces édifices ne peuvent être très anciens, car les sièges, les incendies et les tremblements de terre n'ont presque rien épargné en dehors des églises. Aussi croyons-nous justifiée l'opinion admise, que tous les édifices importants ont été construits après la conquête, par des architectes grecs, d'après les traditions si tenaces de leur race en art et en architecture. Plus tard, et surtout de nos jours, sont intervenus des architectes italiens et même français et allemands, qui ont complètement modernisé le style, mais jamais, croyons-nous, on n'a eu à signaler l'intervention des Turcs naturellement rebelles aux études scientifiques.

Les constructions anciennes sont caractérisées par l'appareil des murs, qui comprennent des lits alternés de pierres et de briques avec joints cimentés en relief: un lit de pierres correspond généralement à deux lits de briques. Parfois les murs sont stuqués et couverts de bandes à dessins géométriques en léger relief, rappelant d'une façon frappante les motifs de la décoration de Melnic. Les fenêtres sont ogivales, mais avec une légère indication d'accolade et avec tympan plein. La maison de Koum-Kapou *(voir*

page 5) et la douane *(voir* planche IV) ont seules des fenêtres à plein cintre. Ces tympans portent assez souvent, en relief, des dates et des dessins géométriques dont nous donnons ci-contre quelques exemples.



Les étages sont généralement en encorbellement et présentent une disposition typique en crémaillère dont nous retrouverons des exemples dans les Khans de Galata, qui passent pour avoir été construits avant la conquête. Dans ce système, de chaque chambre du même étage on pouvait voir ou tirer dans deux directions différentes. C'est le triomphe de la méfiance ou de la curiosité. Le système à crémaillère est d'un usage constant en fortification pour flanquer les angles saillants. On en trouve deux exemples dans les photographies que nous reproduisons des maisons de Stamboul *(voir* planches II et IV) et de Galata (maison gênoise, rue Perchembé-Bazar, planche X et page 17).

En principe, les panneaux des portes et les volets des fenêtres sont en fer. L'emploi du fer doit être considéré surtout comme une précaution contre les incendies si fréquents à Constantinople.

Les toits sont presque tous à batière et couverts en tuiles, les corniches supérieures du bâtiment sont généralement à trois rangées de briques disposées en dents de scie, comme dans nos maisons romanes et la plupart de nos habitations rurales modernes.

*Maison de Koum-Kapou.* — Cette maison, située le long de la voie ferrée, à 800 mètres environ à l'ouest de la station de Koum-Kapou, à l'intérieur de Stamboul, passe, d'après la tradition, pour être la plus ancienne maison byzantine de Constantinople. Toutefois, l'examen des matériaux, surtout du ciment, a persuadé M. Benj. Paluka qu'elle n'est pas byzantine. Elle est intéressante par les fenêtres à plein cintre et le balcon couvert de son premier étage, analogue à celui de Tekfour-Seraï. Elle ne comprend, à chaque étage, qu'une pièce voûtée, de dimensions médiocres ($4^{m},50$ sur $6^{m}$), dont les fenêtres s'ouvrent sur une des petites façades, celles que surmonte le pignon. Elle était attenante à un bain turc, construit comme elle, et détruit



STAMBOUL : VIZIR KHAN
Cour intérieure (xv[e] siècle)



STAMBOUL : VIZIR KHAN
Entrée de la rue Djemberli tach (xv[e] siècle)



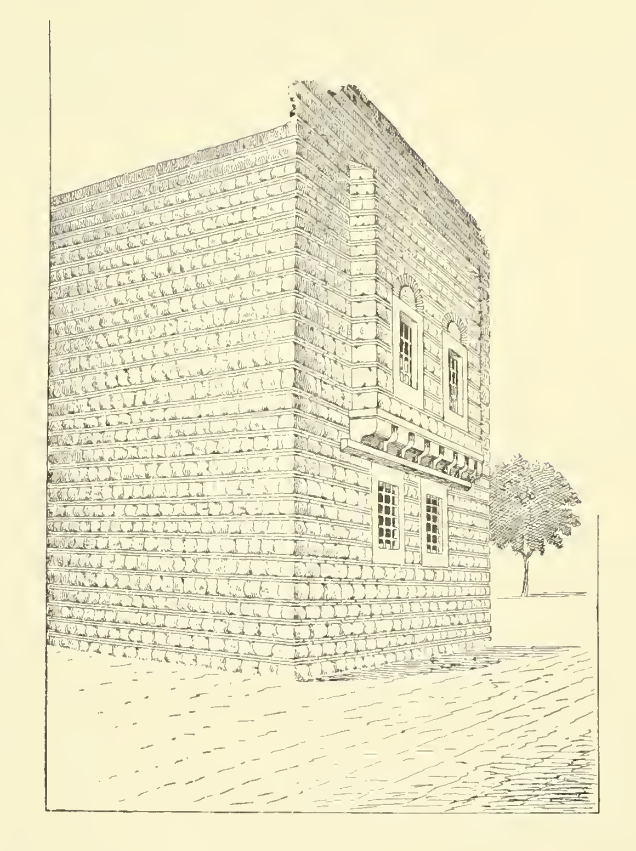
STAMBOUL : BUYUCK-IENI-KHAN (Caisse d'épargne)
Vue intérieure (XVII^e siècle)



STAMBOUL : BUYUCK-IENI-KHAN (Caisse d'épargne)
Façade (XVII^e siècle)

par un incendie. La salle du premier étage, où l'on pénétrait par derrière, servait alors de vestiaire[1].

La douane de Stamboul *(voir* planche IV) a des fenêtres à plein cintre comme la maison de Koum-Kapou.



ANCIENNE MAISON BYZANTINE DE KOUM-KAPOU

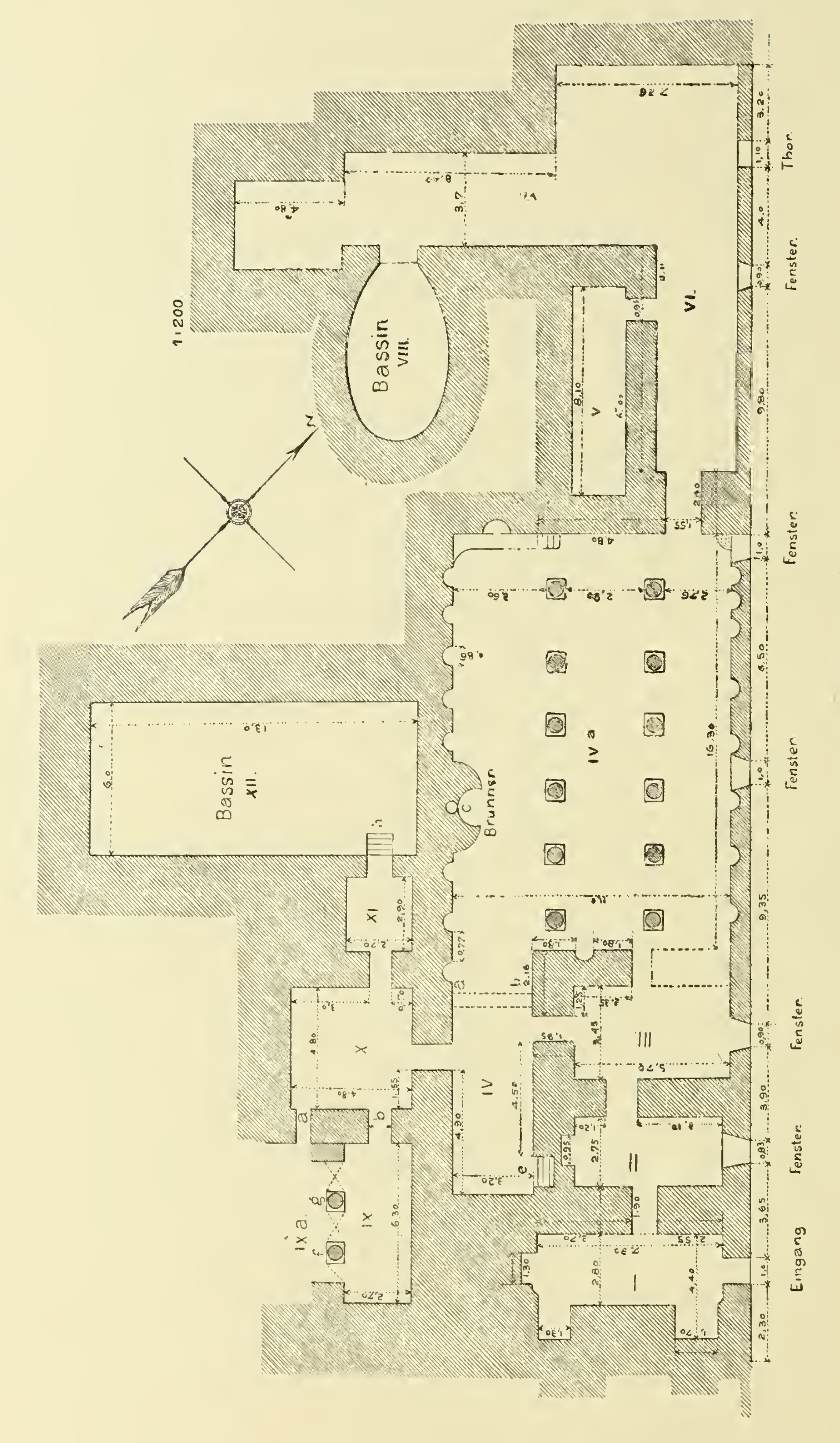
*Vizir-Khan.* — Ce Khan est le plus ancien de Stamboul et date du xv<sup>e</sup> siècle. Nous en donnons deux vues.

*Buyuck-ieni-Khan ou Caisse d'Épargne.* — Ce vaste édifice a été construit au xvii[e] siècle. Nous donnons une vue des galeries prise de l'intérieur de la cour principale. Trois côtés du bâtiment sont à arcades à plein cintre, y compris le côté de l'entrée. Les chambres de chaque étage débouchent sur les galeries et prennent généralement le jour par les fenêtres du mur extérieur. L'escalier est situé sous les galeries, à droite en entrant, et dessert chaque étage. L'intérieur de ce khan rappelle assez bien les pandocheia de Syrie et spécialement les couvents du Mont-Athos. L'extérieur est à crémaillère.

*Bazar Égyptien.* — Ce bazar, de même que la plupart des bazars de Stamboul, possède de grandes et belles voûtes en berceau, avec fenêtres latérales au bas des voûtes, rappelant en plus grand la galerie qui mettait en communication, à Rome, le palais du Palatin avec le Colysée. Nous ne le décrirons pas. Nous nous contenterons de signaler, en haut d'une tour du Bazar, une sorte de roue en briques, analogue aux décorations extérieures de Melnic *(voir* planche III).

L'une des portes du Bazar Égyptien est surmontée d'un balcon cou-

[1] Nous devons ces renseignements à l'obligeance du R. P. Petit.




RUINES D'UN ÉDIFICE BYZANTIN DU Xe SIÈCLE
(D'après M. Benj. Paluka)



STAMBOUL : PORTE DU BAZAR ÉGYPTIEN
Rue Ketendjiler Kapou-tou



STAMBOUL : KHAZNEDER KHAN
Rue Tarouk-Bazar



STAMBOUL : FAÇADE DU KHAN HASSAN-PACHA-HANI
Quartier du sultan Bayazid



STAMBOUL : KUTCHUCK IÉNI KHAN
Rue Tchakmajiler



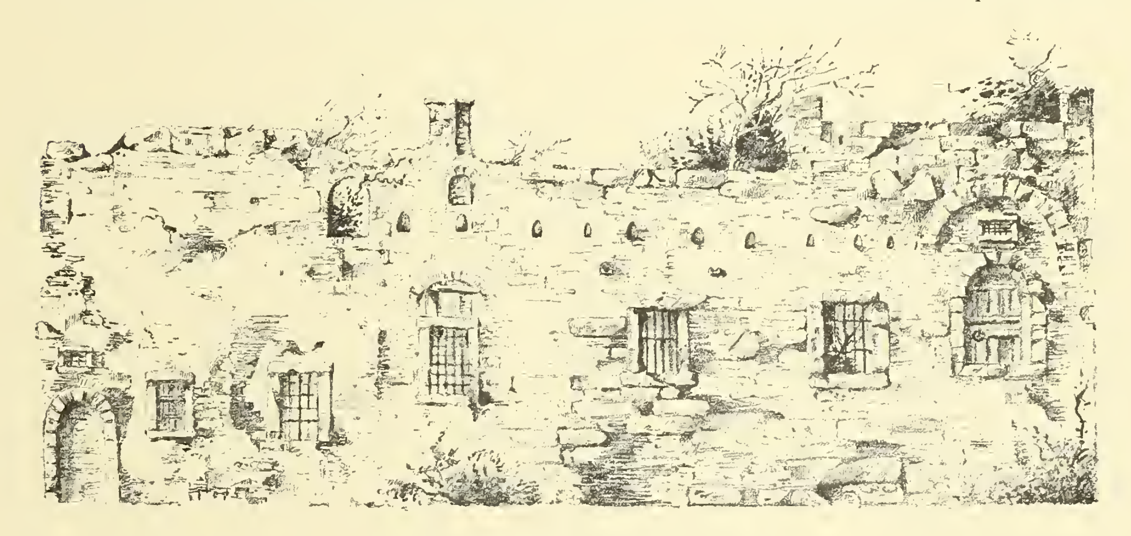
STAMBOUL : PORTE DE LA DOUANE



STAMBOUL : MAISONS Nos 168 ET 170, INHABITÉES
(Vaste salle voûtée)

vert, probablement destiné à la surveillance ou à la défense. Cette même disposition se retrouve dans la plupart des khans, et spécialement à Vizir-Khan (*voir* planche I).

Avant de quitter Stamboul, nous signalerons les ruines d'anciens bains particuliers byzantins qui ont été étudiés par M. Benj. Paluka[1]. Ces bains auraient appartenu à un palais du x[e] siècle, restauré au xiv[e], ainsi que l'indiquent les briques portant les marques de Romain Lacapène (x[e] siècle) et d'Andronic II ou d'Andronic III (xiv[e] siècle). La reproduction que nous



RUINES D'UN ÉDIFICE BYZANTIN DU X[e] SIÈCLE
(D'après M. Benj. Paluka)

donnons ici de deux des croquis de cette étude rappelle assez bien les dispositions des bains turcs. La salle principale est ornée de colonnes et de niches. Le bassin XII serait une grande piscine.

## CHAPITRE II

## PHANAR

Ce quartier, qui longe la Corne d'Or sur la rive droite, depuis le vieux pont jusqu'à Balata, a servi de refuges aux anciennes familles grecques après la conquête turque; son insalubrité l'avait fait négliger par les vainqueurs. Les anciennes maisons de style byzantin qu'on y rencontre sont au

[1] Mitteilungen des Deutschen Exkursions-Klub in Konstantinopel, Neue Folge II[e] Heft.

nombre d'une vingtaine et se trouvent toutes dans la rue même du Phanar, en dehors de l'ancien mur des fortifications et du côté de la mer. M. Gédéon, l'archiviste du Patriarchat, si honorablement connu par ses études sur l'histoire byzantine et l'Église grecque, assure, ainsi que certains de ses compatriotes, qu'aucune de ces maisons n'est antérieure à la conquête. Il y aurait à cela plusieurs raisons :

1° Les inscriptions relevées sur les maisons sont, en général, des XVII^e et XVIII^e siècles ;

2° Le patriarche, chef de la communauté grecque, ne s'est installé au Phanar qu'en 1600 ;

3° Il eût été contraire aux règles de la guerre de laisser construire, du temps de Byzance, des maisons sur le glacis de quelques mètres de largeur qui s'étendait entre les remparts et la mer ;

4° D'après Villehardouin, lors du siège de Constantinople par les Croisés, en 1204, les Vénitiens abordèrent directement aux murs du Phanar avec leurs navires et donnèrent l'assaut en jetant des ponts volants du haut des vergues sur les murs. Ce fait semblerait indiquer qu'il n'y avait pas de constructions entre les murs et la mer.

Ces raisons paraissent sérieuses, mais elles ne sont pas décisives.

1° Plusieurs maisons, en effet, portent des dates du XVII^e et du XVIII^e siècle, mais d'autres du même style, non datées, les ont de beaucoup précédées, entre autres les deux maisons de la légation de Venise, peut-être du XV^e siècle, et, sans conteste, nous en donnerons les raisons, antérieures à 1584.

2° Le Patriarche est venu s'installer en 1600 au Phanar, parce que, à cette époque, ce quartier avait atteint son plein développement et que les familles phanariotes qui y résidaient occupaient les principaux emplois du gouvernement ottoman, mais la rue du Phanar existait depuis longtemps.

3° Au XII^e siècle, la rive droite de la Corne d'Or, sur une longueur de 600 mètres à droite et d'autant à gauche du nouveau pont, était occupée par les concessions gênoises, pisanes et vénitiennes, dont les contrats nous sont restés. Nous y voyons que chacune de ces républiques disposait de quais spéciaux et que, de la mer jusqu'aux murs, tout le terrain était occupé par des boutiques de changeurs, des magasins de construction légère et même des habitations ; seules les portes devaient rester dégagées, ainsi que le prévoyait un article spécial. Beaucoup de couvents avaient leur débarcadère et leur dépôt particuliers le long des autres quais. Il devait en être de même au Phanar, qui était bien moins menacé que les parties du port

avoisinant le Bosphore. A l'intérieur de la ville se trouvaient les habitations principales des citoyens de chaque nationalité; chaque État avait son quartier spécial fortifié. Les Gênois étaient gouvernés par un podestat, les Vénitiens par un bayle et les Pisans par un consul. Les contrats auxquels nous faisons allusion sont de 1170, 1192 et 1202[1].

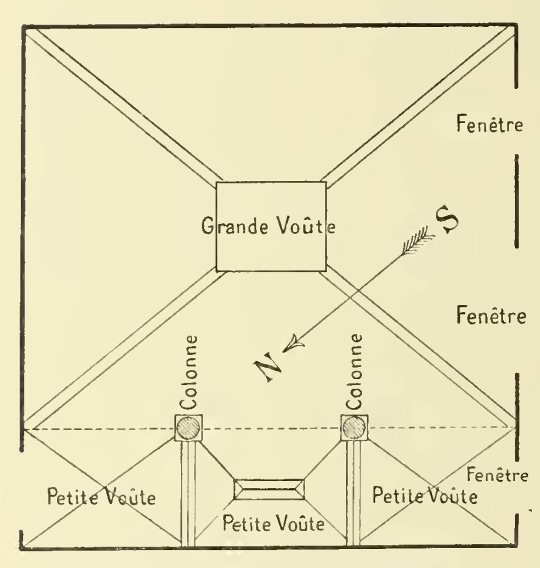
Ces faits indiquent que les empereurs byzantins oubliaient les nécessités de la défense pour des intérêts politiques ou commerciaux, et qu'il était aisé, moyennant finances, d'obtenir des concessions entre la fortification et la mer.

4° Les vaisseaux vénitiens ont, en effet, abordé directement les murs du Phanar en 1204, mais en certains points seulement, car les rives sont assez irrégulières et les anciennes cartes indiquent fort bien que, de la pointe du Seraï au fond de la Corne d'Or, la bande de terrain qui longeait les murs était de largeur variable.

A notre avis, et nous partageons en cela la manière de voir du Dr Mordtmann, il existait des maisons hors des murs, au Phanar, avant la conquête, et rien ne prouve que certaines de ces maisons ne soient encore debout. De toutes façons, on peut assurer que les maisons byzantines actuelles sont les copies de maisons plus anciennes et représentant le type de la maison seigneuriale d'archonte.

*Maisons de l'ancienne légation de Venise.* — La maison 270 et la maison suivante 272 qui appartiennent aujourd'hui à M. Spatharis, lieutenant dans la garde impériale, et descendant d'une ancienne famille phanariote, ont été occupées autrefois par le Bayle de Venise et les bureaux de la légation de la République. Elles nous ont été signalées par le Dr Mordtmann. M. Spatharis ignore l'époque à laquelle les deux immeubles ont été acquis par sa famille, mais il sait, à n'en pas douter, que ses ancêtres les ont acquis directement des Vénitiens. D'après le Dr Mordtmann, qui connaît si bien la topographie et l'histoire de l'ancienne Byzance, ces maisons dateraient de la fin du xve siècle. On sait, en effet, que les Vénitiens et les Ragusiens se réfugièrent au Phanar et à Balata immédiatement après la conquête, et que le Bayle de Venise dut s'y installer lui-même dès que la paix fut conclue entre Mehemed II et la République. Les Vénitiens et un certain nombre de Latins demeurèrent au Phanar jusqu'en 1634, époque à laquelle la dernière de leurs églises, Sainte-Marie, ayant été transformée en mosquée,

[1] Belin, *Histoire de la Latinité à Constantinople*, pp. 39 et 41 (2e édition revue par le R. P. Arsène de Chatel).




SALON DE L'ANCIENNE LÉGATION VÉNITIENNE
*(Maison 270, Grande-Rue du Phanar)*

ils durent abandonner le Phanar et chercher un asile à Galata, chez leurs anciens ennemis les Gênois. Toutefois, dès 1584, le Bayle de Venise avait une installation à Pera, car nous trouvons à cette date des pièces signées de lui avec l'indication : « fait aux vignes de Péra ». Stephen Gerlach, qui visitait Constantinople en 1690, nous parle également de cette résidence qui se trouvait sur l'emplacement actuel de la rue de Venise.

La maison n° 270 a deux étages *(voir* planche V), elle est en briques et pierres. Un grand vestibule voûté de 4 mètres de largeur traverse toute la maison comme dans les maisons de Venise ; à droite, au niveau de la rue, une pièce voûtée sert de cave. Il n'existe pas de sous-sol à cause des infiltrations de la mer. L'escalier se trouve à l'extrémité du vestibule, à droite. Au dire de M. Spatharis, qui tient ce détail de ses grands-parents, cet escalier était autrefois extérieur, avec véranda, et la maison se terminait en ce point. La construction qui prolonge la maison vers la plage et qui englobe l'escalier est récente.

Le premier étage comprend deux chambres voûtées donnant sur la rue. Le deuxième étage est l'étage principal et se compose d'une seule pièce occupant toute la largeur de la maison et précédée sur le côté *(voir* croquis ci-dessus) d'une sorte de narthex voûté en bonnet-de-prêtre, avec trois arcades gothiques légèrement à accolade. Les colonnes sont en marbre, cylindriques et couronnées de chapiteaux à stalactites. La pièce principale est aussi voûtée en bonnet-de-prêtre. La clef de voûte est formée par une grande dalle de marbre rectangulaire. D'après M. Spatharis, les briques de la voûte ont dix centimètres d'épaisseur et cinquante centimètres de côté. L'espace compris entre la voûte et le toit est rempli de jarres vides, de taille moyenne, empilées symétriquement, telles qu'on en a trouvé dans les édifices du v^e^ et du vi^e^ siècle, à Ravenne. Il en est de même pour toutes les maisons du Phanar. Ces poteries étaient sans doute destinées à soutenir le toit sans surcharger la voûte. Le dallage du salon-chambre à coucher que nous venons de décrire est constitué par des blocs de marbre, aujourd'hui recouverts d'un parquet en bois. La pièce est éclairée par trois



PHANAR : ANCIENNE LÉGATION VÉNITIENNE
Maisons 272, 270



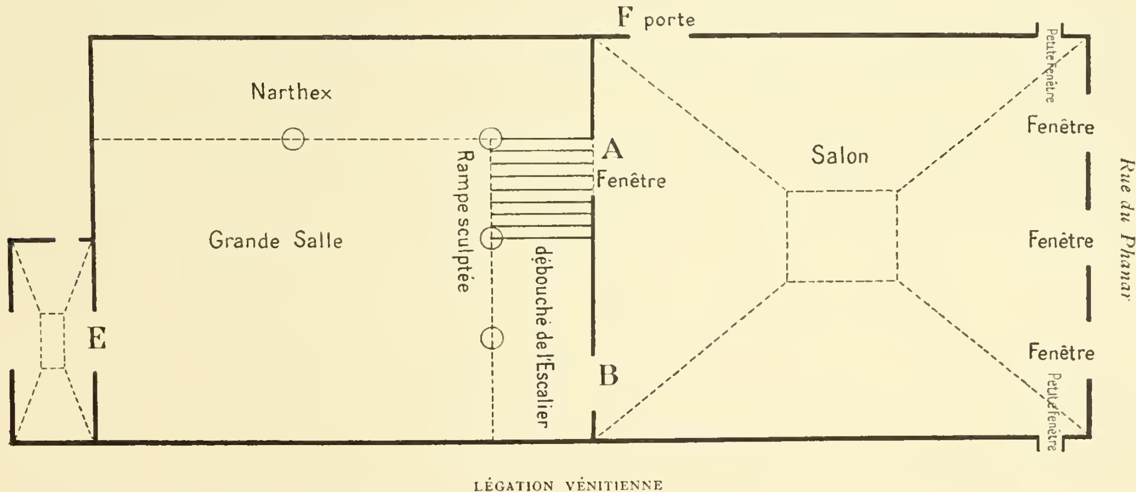
PHANAR : ANCIENNE LÉGATION VÉNITIENNE
Maisons 272, 270

fenêtres à *plein cintre* donnant sur la rue du Phanar; la fenêtre du milieu est munie d'un moucharabie moderne. Les deux petites fenêtres de côté, non portées sur le plan, mais visibles sur la photographie, seraient également modernes.

*Maison n° 272.* — La maison voisine est fort intéressante. Elle était également occupée par la légation de Venise et communiquait avec la première par une porte intérieure située au deuxième étage et murée depuis.

Le vestibule d'entrée est dallé de briques octogonales analogues à celles de la maison de Melnic. L'escalier se trouve au centre de la maison et n'a pas été modifié postérieurement, comme dans la maison précédente; l'escalier est donc intérieur. Nous croyons, toutefois, que les escaliers du Phanar étaient souvent extérieurs et sur le derrière de la maison, chaque fois que l'on disposait de ce côté d'une cour ou d'un jardin. Nous en avons remarqué de ce genre en longeant, en bateau à vapeur, la rive droite de la Corne d'Or. Dans ce cas, l'escalier ne conduit qu'au premier étage. La porte du rez-de-chaussée se trouve au-dessous du premier palier.

Dans la maison 272 une colonne prismatique à chapiteau à stalactite soutient, à l'entrée, un des côtés de la voûte de l'escalier. Au deuxième étage, dont le présent croquis montre le plan, on débouche dans une grande salle à plafond plat, à colonnes cylindriques en marbre avec chapiteaux à stalactites; les arcs de la colonnade du narthex sont en ogive et légèrement en accolade. Dominant les dernières marches de l'escalier se dresse, à hauteur d'appui, entre deux colonnes de la grande



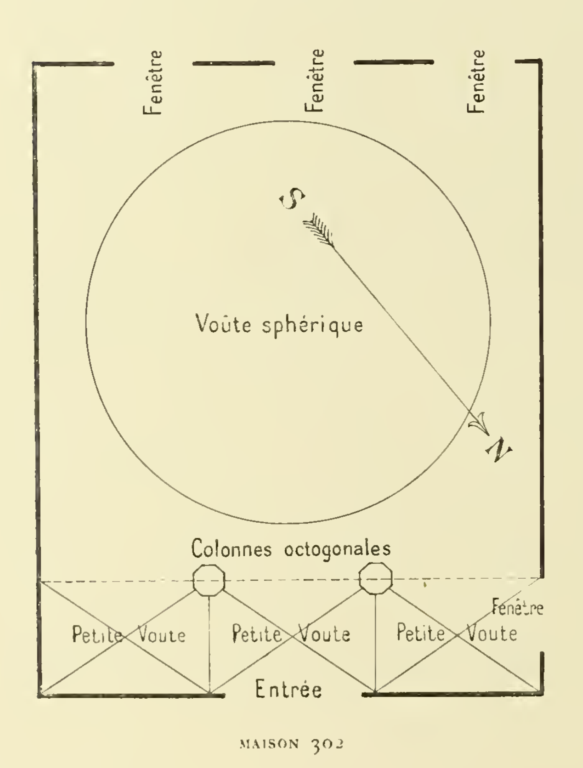

LÉGATION VÉNITIENNE

*(Maison 272)*

salle, une balustrade en bois noir sculpté et ajouré, de style Renaissance, décorée au centre d'un écusson que soutiennent deux lions. Cet écusson ne porte ni peinture, ni sculpture. En E, une pièce voûtée en bonnet-de-prêtre prend vue sur la Corne d'Or. En B se trouve une porte à chambranle de marbre sculptée de fleurettes, avec une petite croix grecque sur le linteau supérieur. La chambre à coucher ou salon qui donne sur la rue est voûtée en bonnet-de-prêtre. Elle est bordée dans le bas, sur les quatre côtés et sur une hauteur de soixante centimètres environ, de carreaux de belle faïence persane. Une porte ouverte dans le mur de refend mettait cette pièce en communication avec le narthex du salon de la maison n° 270. Cette porte F est aujourd'hui murée. L'espace libre entre la voûte et le toit est entièrement rempli, suivant la règle précitée, de jarres en terre.

Malheureusement, les voûtes de l'escalier et de l'étage inférieur ont souffert du dernier tremblement de terre et sont lézardées. M. Spatharis craint de se trouver dans l'obligation de démolir ce bâtiment. Ainsi disparaîtront petit à petit toutes les anciennes maisons du Phanar.

*Maison n° 302.* — Non loin de la légation de Venise et sur le même côté se trouve la maison n° 302, dont nous décrirons seulement la très curieuse chambre à coucher ou salon. Cette pièce, qui occupe dans chaque habitation toute la façade donnant sur la rue, sert tantôt de chambre à coucher, tantôt de salon. C'est pour cette raison que nous l'appelons, ainsi que dans les maisons précédentes, salon-chambre à coucher. En tous cas, cette chambre est toujours la pièce principale et a toujours la même orientation dans chaque maison, ce qui provient peut-être de ce que la rue est à peu près rectiligne. Cependant le fait est à noter et c'est M. Spatharis lui-même qui nous l'a fait remarquer.



MAISON 302

Une porte en fer, conformément à l'habitude, donne accès dans le



PHANAR : METOCHION DU SINAÏ, A BALATA



PHANAR
Maisons 222 et 224



PHANAR
Maison n° 52 (maison d'Arménien)



PHANAR
Maison voisine de l'église bulgare



PHANAR
(A gauche mur de l'ancienne fortification)



PHANAR
Maison de 1777 (actuellement atelier de menuiserie)

salon-chambre à coucher. Sur le linteau en pierre de la porte est inscrite l'inscription suivante, en grec : « Que le Christ protège les habitants de cette maison. En l'an de grâce 1676 au mois d'août. » On rencontre ensuite une sorte de narthex à trois voûtes en bonnet-de-prêtre, avec des colonnes hexagonales à chapiteaux à stalactites. Les arcades sont ogivales et comme toujours légèrement en accolade.

La chambre est couverte par une calotte sphérique peinte en bleu, bordée à sa base par une corniche jaune de dix centimètres environ de largeur et sculptée en stalactites. Des sortes d'écussons stuqués à moulures jaunes, donnant un peu l'impression de nos cartouches du xviii^e siècle, occupent les milieux des triangles sphériques des quatre angles de la pièce. Une légère corniche de quelques centimètres de large, en bois sculpté, à dessin byzantin, peinte en jaune, court le long des murs à hauteur des chapiteaux des colonnes.

Cette chambre n'a pas de moucharabie, mais l'étage (premier étage) souligné par des corbeaux de pierre, avance de quelques centimètres sur la rue. Ici encore des jarres de terre se trouvent interposées entre la calotte sphérique et le toit.

Les salons-chambres à coucher des maisons 270 et 302 ressemblent d'une manière frappante aux chambres similaires du palais impérial de Constantinople si bien décrites par Labarthe, d'après le livre des cérémonies de Constantin Porphyrogénète. Nous y retrouvons toujours le narthex et la chambre voûtée ou à coupole. Il n'y manque que les mosaïques.

*Autres maisons.* — Les photographies que nous reprodusions des principales maisons du Phanar *(voir* planches VI, VII et VIII) ne nécessitent aucune explication spéciale. Nous attirerons l'attention sur le Métochion du Sinaï à Balata, restauré en 1855. Il est peint en bleu clair, bien que les murs soient comme les précédents en pierre et en brique. Les deux pavillons d'entrée sont d'inégale grandeur. Il subsiste, du reste, peu de choses de ce quartier anciennement riche et noble, mais qui fut détruit par un immense incendie sous les derniers Paléologues et ne fut pas reconstruit depuis.

Beaucoup de maisons à Constantinople sont bleues, rouges, jaunes, etc., etc... L'ancien palais des Ypsilanti, à Thérapia, occupé depuis bientôt un siècle par l'ambassade de France, est rouge. Nous avons vu que la polychromie était depuis longtemps familière aux Byzantins.

Ajoutons qu'au Phanar, de même qu'à Stamboul et à Galata, les portes et les fenêtres sont en fer.

## CHAPITRE III

## GALATA

Le faubourg de Galata était peu important avant le XIIIe siècle ; il était surtout connu par l'ouvrage de fortification défendant le point d'attache de la fameuse chaîne qui fermait le port. En 1261, l'empereur Michel Paléologue, pour remercier les Gênois de l'avoir aidé à reconquérir Constantinople sur les Latins, leur donna en toute propriété le faubourg de Galata. Le quartier de Péra, que l'on confondait parfois avec Galata, faisait partie de la banlieue de Galata et n'avait pas de fortifications. On y rencontrait surtout les villas des riches négociants latins.

Les Gênois s'administraient eux-mêmes sous les ordres d'un podestat nommé annuellement par la République de Gênes. Au commencement du XIVe siècle, en 1303, ils obtinrent d'Andronic le Vieux l'autorisation de limiter la ville de Galata par un fossé de défense qu'ils ne tardèrent pas à renforcer d'un mur; en 1341, à la mort d'Andronic III le Jeune, après bien des difficultés et des luttes, ce modeste mur se trouva transformé en rempart respectable, appuyé de tours en maçonnerie. Byzance avait désormais à côté d'elle une rivale commerciale fortifiée qui aurait fini, à la longue, par l'égaler en splendeur et en population si l'Empire avait duré.

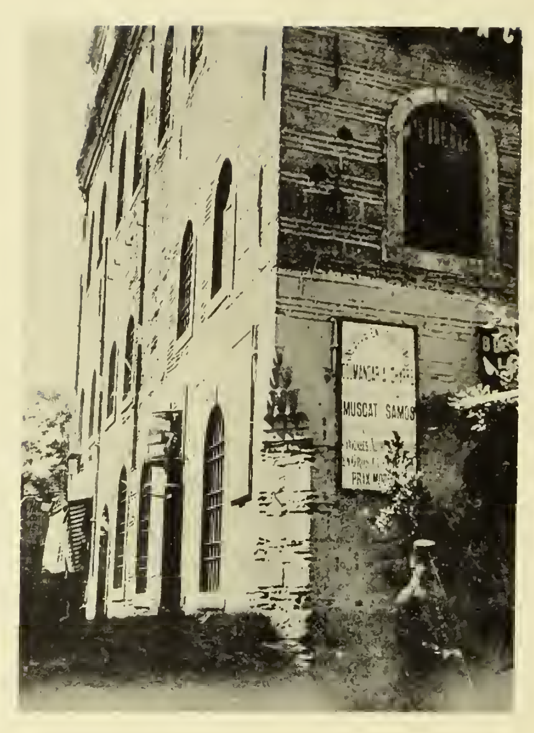
En 1451, c'est-à-dire deux ans avant la prise de Constantinople, les Galatiotes signèrent un traité particulier d'alliance avec Mehemed II, qui voulut bien, au moment du pillage de 1453, ménager leurs vies et leurs propriétés. Toutefois, leurs anciens privilèges furent en partie abolis et la ville fut régie par une sorte de conseil municipal[1]. A partir de cette époque, Turcs et Latins vinrent petit à petit s'installer dans ce faubourg et, en 1634, au moment de la transformation, par ordre du sultan, de l'église Sainte-Marie de Constantinople en mosquée, les derniers Latins du Phanar transportèrent, ainsi que nous l'avons dit, leur domicile à Galata.

Le quartier de Galata compte environ une douzaine de maisons imitant le style byzantin et deux couvents du XIVe siècle : Saint-Pierre et Saint-

[1] Il n'y eut plus de podestat ; ce fonctionnaire s'était, du reste, refusé à reconnaître le nouvel état de choses.



GALATA : PALAIS DU PODESTAT
(XIV^e SIÈCLE)
Entrée rue de la Banque




GALATA : PALAIS DU PODESTAT
(XIV^e SIÈCLE)
Côté de la rue Voïvode




GALATA : PALAIS DU PODESTAT (XIV^e SIÈCLE)
Rue Perchembé-Bazar

Benoît. Nous ne parlerons pas, bien entendu, des fortifications dont il reste cependant quelques tours ou pans de mur enclavés dans les groupes de maisons et spécialement la célèbre tour de Galata, plus ou moins restaurée, qui sert actuellement de poste de vigie pour les pompiers.

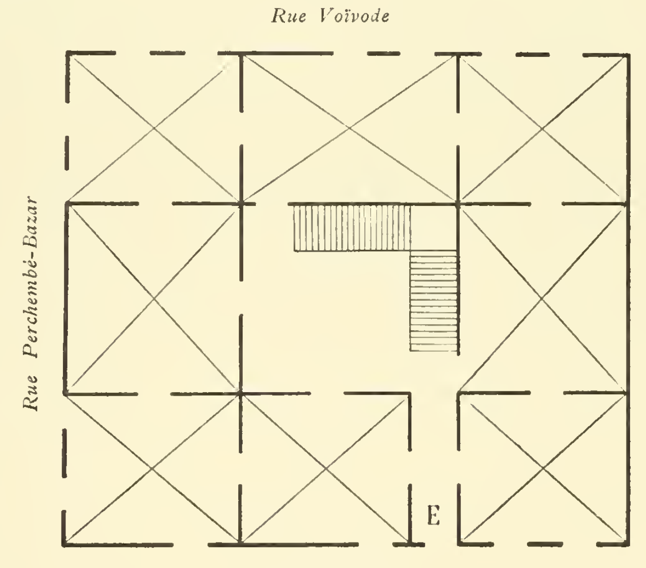
La plupart des anciennes maisons se trouvent dans la rue Perchembé-Bazar ou dans son prolongement, près de la poste française et de la banque ottomane.

*Palais du Podestat.* — Ce palais, ainsi que le veut la tradition et que l'indique, du reste, son aspect extérieur, est du XIV^e^ ou du XV^e^ siècle. D'après M. Delaunay, les armes d'un Marinis, podestat de Péra, se verraient encore sous le badigeon du vestibule. Connu longtemps sous le nom de Franchini-Khan, parce qu'il se trouvait au centre de l'agglomération latine, il s'appelle aujourd'hui Hamdi-Pacha-Khan, du nom de l'un des derniers propriétaires, et est devenu une simple maison de rapport dont toutes les parties sont louées à des magasins ou à des ateliers *(voir* planche IX).

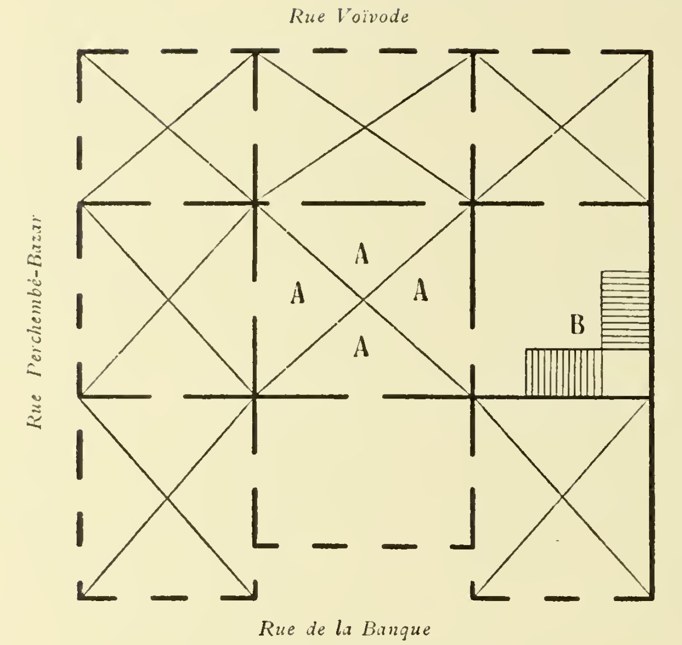
L'édifice, de forme carrée, est construit sur un terrain en pente ; il a deux étages au-dessus du rez-de-chaussée du côté de la rue Voïvode et un étage seulement au-dessus du rez-de-chaussée du côté de la rue de la Banque. Cette dernière façade est surmontée d'un mirador élevé après coup, au dire du gardien du Khan, par l'ancien propriétaire turc de la maison.

Les fenêtres sont à plein cintre. Un des côtés, celui de l'Ouest, est dépourvu d'ouvertures.

Le rez-de-chaussée du palais, en contre-bas de la rue Voïvode, est occupé par des magasins de vente, ainsi que le montre notre planche. Chaque magasin communique avec le premier étage par un escalier en bois situé dans le fond de la boutique. Il y a autant d'escaliers que de boutiques. Cette




GALATA, Palais du Podestat, XVI^e^ siècle
*(Plan schématique du 1^er^ étage fait de mémoire)*
E Entrée




Galata, Palais du Podestat, xiv^e siècle
*(Plan schématique du 2^e étage fait de mémoire)*
A Palier
B Escalier en bois du mirador

disposition est probablement récente.

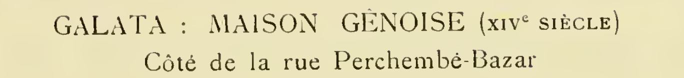
L'entrée principale de la maison se trouve au premier étage, rue de la Banque, de plain-pied avec la rue ; la deuxième porte à gauche du spectateur est moderne et donne accès dans la boutique d'un menuisier.

La façade, de ce côté, est des plus curieuses avec les deux balcons couverts qui flanquent l'entrée principale ; elle rappelle la façade déjà vue d'une maison du Phanar.

En franchissant la porte d'entrée on trouve un vestibule à plafond plat, sur lequel débouchent, à droite et à gauche, deux pièces voûtées en bonnet de prêtre. On rencontre ensuite un escalier en bois dont la cage occupe le milieu de la maison et qui conduit au deuxième étage. Les premier et deuxième étages se composent chacun de huit pièces voûtées en bonnet de prêtre, disposées symétriquement autour de l'escalier et ouvrant sur le palier.

On monte au mirador par un escalier en bois qui prend naissance dans la pièce B. Le mirador contient deux chambres. Il est à remarquer que chacune des voûtes est couverte par un petit toit bas, à batière, en tuiles, de sorte que chacune des pièces du deuxième étage est dotée d'un toit spécial. Cette disposition n'est visible que du mirador.

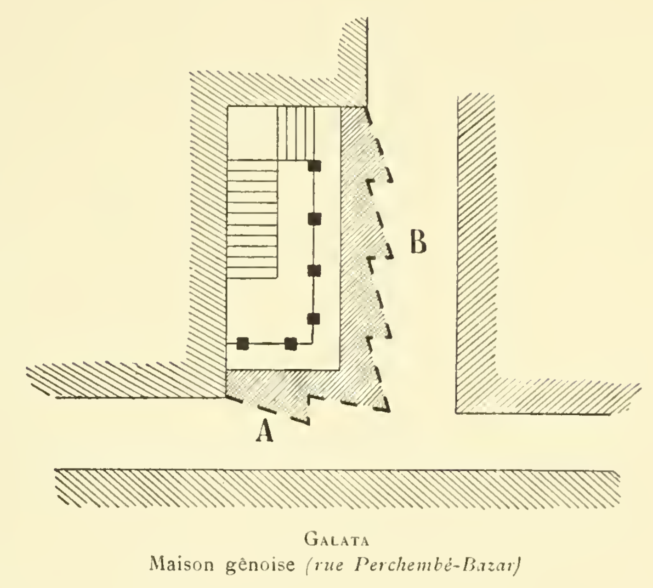
On remarquera que ce palais, par l'appareil des murs, le système des voûtes, l'emploi des balcons couverts se rapproche entièrement des maisons grecques du Phanar. Il n'en diffère que par la disposition des pièces. La raison en est que le palais du Podestat a été construit tout d'une pièce, du temps de Galata libre, c'est-à-dire au xiv^e siècle, pour l'usage d'un grand personnage officiel, tandis que les deux maisons de la légation de Venise n'ont été qu'une adaptation craintive, faite après la conquête, de deux habitations particulières réunies par une porte de communication.



GALATA : MAISON GÊNOISE (XIV^e SIÈCLE)
Côté de la rue Perchembé-Bazar

GALATA : MAISON GÊNOISE (XIV^e SIÈCLE)
Côté de l'Impasse Djerbir

*Ancienne maison gênoise.* — Une autre maison, fort curieuse, avec étages à crémaillère, se trouve un peu plus bas, dans le prolongement de la rue Perchembé-Bazar. Elle passe pour très ancienne et antérieure à la conquête. Elle a été restaurée récemment, nous ignorons dans quelle mesure, par un propriétaire turc et transformée en Khan. Nous en donnons deux vues : 1° façade A, dans le prolongement de la rue Perchembé-Bazar ; 2° façade B, dans une petite rue perpendiculaire à la première (*voir* planche X).



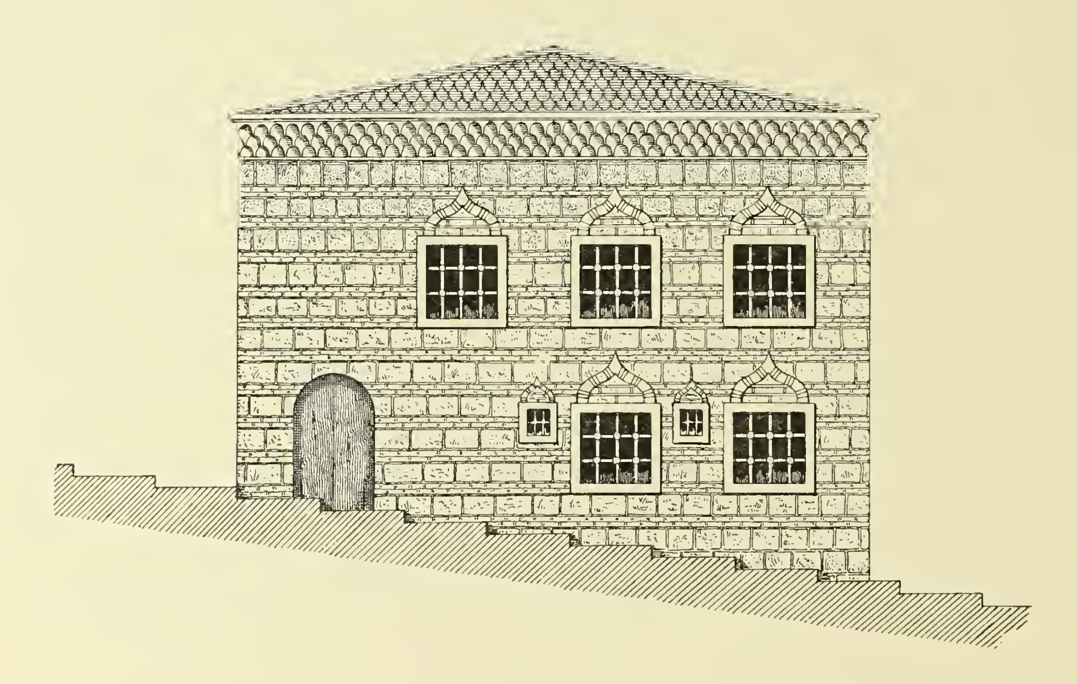

Galata
Maison gênoise *(rue Perchembé-Bazar)*

Une petite cour intérieure sert de cage à un escalier conduisant à la galerie du premier étage au-dessus de l'entresol. Un autre escalier, situé à l'angle de la galerie du premier étage, conduit au second étage. Les arcades des galeries de chaque étage (1er et 2me étages) sont en ogive et légèrement en accolade. Il n'y a pas de galerie au rez-de-chaussée et à l'entresol. Ces galeries ouvertes présentent le même aspect que celles de la Caisse d'Épargne de Stamboul.

Le mur de la cour est couvert d'un crépissage qui laisse apparaître, par endroits, un enduit peint, rouge et bleu, imitant avec fantaisie les murs de pierres et de briques. Un enduit du même genre se remarque sur le mur de la cour d'entrée du monastère de Stoudion, à Stamboul, laquelle doit dater d'une restauration latine du XIIIe siècle.

*Couvent de Saint-Pierre.* — Le couvent de Saint-Pierre, au haut de la rue Perchembé-Bazar, est probablement du XIIIe siècle, mais les seuls documents connus le concernant ne remontent pas au-delà du XIVe siècle. Des remaniements successifs en ont complètement modifié le caractère. La phototypie qui représente le côté du palais du Podestat, situé rue Perchembé-Bazar, permet de se rendre un compte plus ou moins exact de l'extérieur de ce couvent. Celui-ci occupe sur l'image l'espace compris entre le palais du Podestat et la tour de Galata que l'on aperçoit dans le fond.

En face de ce couvent, et malheureusement en dehors de la vue que nous en donnons, se trouve une assez curieuse maison ancienne actuellement occupée par une banque (le dessin ci-dessous permettra de s'en faire une idée).



*Couvent de Saint-Benoît.* — Ce couvent, souvent détruit et souvent remanié, a été fondé sous Urbain V (1362-1370). Les seules parties anciennes sont le beffroi, qui appartenait probablement autrefois à un ouvrage fortifié, et la porte d'entrée, franchement byzantine, qui a dû être construite avec des matériaux plus anciens *(voir* planche XI).

---

*Planche XI*



GALATA

Porte d'entrée du Couvent de Saint-Benoît (xiv[e] siècle)



GALATA

Couvent de Saint-Benoît (xiv[e] siècle)

# ERRATUM

*La corniche de la maison page 18 est en dents de scie et non en stalactites.*



GALATA

Porte d'entrée du Couvent de Saint-Benoît (xiv^e^ siècle)



GALATA

Couvent de Saint-Benoît (xiv^e^ siècle)



# CONCLUSION

# CONCLUSION

En résumé, toutes les anciennes maisons de Stamboul, de Galata et du Phanar, qu'elles soient antérieures ou postérieures à la conquête, ou même du XVIII^e siècle, présentent les caractères d'une même architecture qui est celle de Mistra (XIV^e siècle), des miniatures du manuscrit de Skylitzès (XIV^e siècle) et, sous certains rapports, celle de l'Europe centrale du moyen âge.

Cette architecture s'inspire des anciennes traditions de Byzance. Elle leur emprunte non seulement les briques et les moellons des parements, les jarres vides des coupoles, mais le plan même des édifices, les grandes pièces à coupoles, précédées d'un vestibule, semblables aux narthex des églises. Mais elle se distingue surtout par les balcons couverts, les étages à encorbellement et à crémaillère. Ces usages existaient-ils déjà à Byzance aux époques antérieures ? Cette question, que nous avons posée à propos des miniatures de Skylitzès, ne pourrait être tranchée que par une étude, plus approfondie que la nôtre, des miniatures du XI^e et du XII^e siècle et surtout des habitations de la péninsule balkanique. Toutefois nous pencherions pour l'affirmative, car, en Orient, les usages se modifient très lentement et il serait bien étrange que, brusquement, au XIV^e siècle, les architectes byzantins eussent adopté, sans précédents, les balcons couverts, les étages à encorbellement et à crémaillère pour toutes les habitations particulières. Quant à l'emploi de l'ogive, il indique une époque avancée. La maison de Koum-Kapou, la douane de Stamboul, les deux maisons de la légation vénitienne et le palais du Podestat ont seuls des fenêtres à plein cintre. Les maisons à ogive ne sont plus réellement byzantines, elles appartiennent à un style dégénéré.

En terminant ce travail, que nous avons dû écourter en raison d'obligations professionnelles qui nous retiendront pendant deux ans en dehors de l'Europe, nous tenons à remercier bien vivement M. le docteur Mordtmann et le Révérend Père Petit des précieux renseignements qu'ils ont bien voulu nous donner sur l'histoire de Constantinople et pour l'identification de ses anciens édifices. Sans l'aide si aimable de ces savants nous n'aurions certainement pas été en état de livrer ce modeste opuscule à la publicité avant notre départ de France.

---

## ADDENDA

*Au moment de mettre sous presse, M. Benj. Paluka nous signale les substructions d'une maison byzantine qu'il a découvertes dans le voisinage le plus proche de Sainte-Sophie et qui forment les dépendances d'une vaste habitation turque. L'arrangement des briques indiquerait l'époque de Justinien. Rien ne reste des murs qui se dressèrent au-dessus de ces fondements à demi ruinés. Nous tenons à remercier vivement ce savant archéologue qui a bien voulu, malgré de grandes difficultés, explorer à notre intention ces vestiges curieux, ainsi que la maison de Koum-Kapou.*

---



# TABLES

# TABLE DES ILLUSTRATIONS

*(La pagination en caractères gras indique la place des planches hors texte)*

# TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

*le trente novembre mil neuf cent deux*

sur les presses typographiques de la Maison

ALLIER FRÈRES

---

PHOTOTYPIE L. JOURDAN

---

ÉDITÉ PAR LA

LIBRAIRIE DAUPHINOISE

à

GRENOBLE


DEORSVM
TIMEO
HOMINEM
VNIVS
LIBRI







